

LIBRAIRIE ANCIENNE & MODERNE

AUGUSTE THOMAS

LIBRAIRE

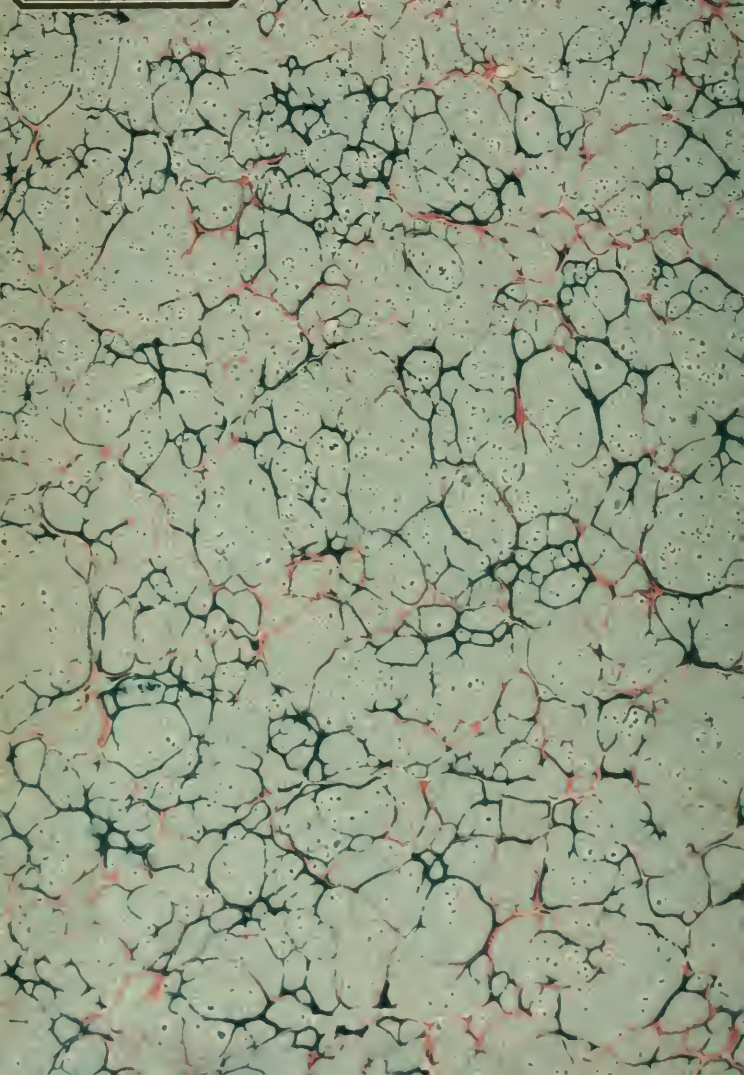
Place de la Sorbonne, 6

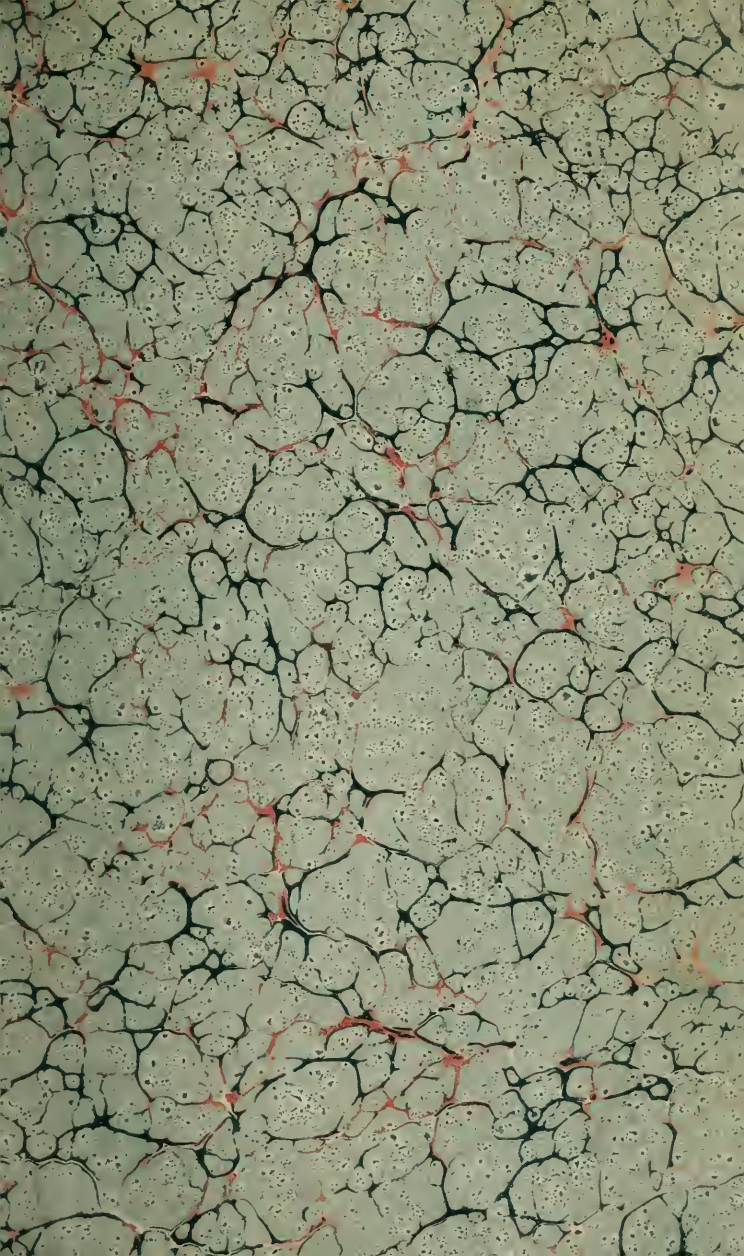
à l'angle de la rue Champollion


PARIS.

Achat de livres neufs et d'occasion

Achat de Bibliothèques.







Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

PQ

91

• M3

1865

SMRS-



PORTRAITS D'HIER.

ET

D'AUJOURD'HUI

— ATTIQUES ET HUMORISTES —

PAR

GUSTAVE MERLET

UN MINISTRE SANS PORTEFEUILLE
UN PUR ESPRIT
UN MÉLANCOLIQUE INGÉNU
SIMPLE HISTOIRE D'UN CŒUR FRATERNEL
UN CLASSIQUE LIBÉRAL — UN SAGE
LA VÉRITÉ DANS L'ART
UNE ROYAUTE MONDAINE ET LITTÉRAIRE
UN GUÉPIER
UN JOURNALISTE GENTLEMAN

PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE

DIDIER ET C^{IE}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55

—
1865

Tous droits réservés



PRÉFACE

L'unité de ce livre tient surtout au fil de la reliure. Cependant, un hasard adroit nous a permis de ranger les esquisses dont il se compose, suivant l'ordre qu'indiquaient des affinités naturelles.

C'est ainsi que notre principal groupe s'est formé par la rencontre d'écrivains, qui tous appartiennent au dix-neuvième siècle, et entre lesquels existent des liens de parenté morale. Pouvions-nous séparer ceux que rapprochent, soit la sérénité de l'âme l'élévation des sentiments, l'harmonie des croyances et la modération de l'esprit; soit la délicatesse du goût et la

fraternité d'un talent classique, dans le sens le plus libéral du mot? Il nous a semblé qu'ils allaient au-devant les uns des autres, et se reconnaissaient, à première vue, comme membres de la même famille.

Nous les avons appelés *Attiques* : ce qui signifie qu'ils sont *Français* par excellence, et continuent, chacun en son domaine choisi, la tradition du bien penser et du bien dire.

Espérons aussi que MM. John Lemoine et Alphonse Karr ne se plaindront pas du voisinage de madame Émile de Girardin. Encadrés ensemble, ces trois humoristes ont l'air d'échanger entre eux des sourires tout pleins de spirituelles médisances.

Quant à Mécène, qui sert d'introducteur au cortège, s'il est isolé dans une honorable solitude, ce n'est point notre faute; nous eussions aimé à lui trouver au moins un pendant. Mais le type est si rare, qu'il nous a fallu y renoncer provisoirement.

En réunissant ces pages sous le titre hospitalier de *Portraits d'hier et d'aujourd'hui*, l'auteur ne garantit que la sincérité de sa plume. Il a étudié ses modèles, sans parti pris, patiemment, dans le tête-à-tête, et d'aussi près que possible. Puisse-t-il avoir surpris parfois ce qu'il chercha toujours : l'attitude familière, les gestes involontaires, les explosions de l'instinct, l'accent individuel, la physionomie vi-

vante, les traits de nature par lesquels se révèle la personne plutôt que le personnage !

De toutes les formes de la critique, celle qui nous tente le plus est l'analyse psychologique, qui note des impressions prises sur le fait, cause avec le lecteur, l'associe à ses jugements par des citations justificatives, pénètre peu à peu dans l'intimité d'un esprit, le laisse se définir par ses propres aveux, lui emprunte des couleurs pour le peindre, essaye en un mot d'allier la connaissance des caractères à la profession des doctrines éprouvées par le temps.

Cette méthode, il est plus sûr de l'appliquer aux morts qu'aux vivants.

Les premiers, en effet, ont dit leur dernier mot, ou ne le diront jamais. A vous de savoir le lire ou le deviner.

Fixés dans l'attitude de l'éternelle immobilité, ils se prêtent à toutes les expériences, comme des pièces anatomiques. Vous pouvez enfoncer le scalpel jusqu'au cœur, sans qu'ils résistent, sans qu'ils souffrent, sans qu'ils poussent un cri de douleur. Que votre main ne tremble donc pas en sondant leurs blessures. Vous ne leur devez que la vérité, tempérée toutefois par les égards dont il ne faut jamais s'affranchir, en face d'une destinée humaine, irrévocablement accomplie.

Mais les contemporains sont des modèles moins dociles et moins commodes : ou ils posent mal, ou ils posent trop.

Les uns, par leurs allées et venues, par l'inquiétude de leur perpétuelle agitation, déconcertent et impatientent l'observateur. Leur vie n'est point un ouvrage définitivement livré à la publicité, mais plutôt une *épreuve*, sur laquelle ils n'ont pas encore écrit : *Bon à tirer*. Laissons-les donc corriger, effacer, défaire ou refaire; et avant de les juger en dernier ressort, attendons la suite des chapitres renvoyés au prochain numéro.

D'autres, au contraire, sachant qu'on les regarde, veulent trop paraître à leur avantage. Il est même tel amour-propre assez susceptible pour ne pas agréer l'encens de la louange, s'il s'y mêle quelques parfums amers, ou si la dose n'est point administrée suivant les rites consacrés et le cérémonial du temple. Puisque des feuilles de roses auraient des plis douloureux pour ces sybarites, à plus forte raison faudrait-il un courage cruel pour les disséquer tout vifs.

Le silence sera-t-il donc le refuge de ceux qui répugnent également à la complaisance et au dénigrement? non. Entre ces deux écueils il y a la bonne foi, qui concilie la franchise avec la politesse, la vérité, ou ce que l'on croit tel, avec le respect de

nous-mêmes et des autres. Se conformer à la double loi des convenances et de l'équité ne nous paraît pas fort méritoire ; car c'est le premier devoir que la conscience impose au plus éminent comme au plus humble des critiques.

D'ailleurs il nous était facile d'obéir à ces principes, en un volume qui n'est plus une prise d'armes, comme celui que nous avons publié sur *le Réalisme*¹.

Au lendemain de cette petite campagne, où nous avons été soutenus par des encouragements dont nous gardons un souvenir plein de gratitude, il nous tardait de rentrer au foyer pacifique des études qui sont à la fois un repos et un plaisir. Ici donc, la polémique n'est guère qu'un jeu d'escrime courtoise. Le plus souvent, nous avons été heureux de nous abandonner à nos sympathies ; et alors, l'éloge n'était qu'une des formes de la reconnaissance, une dette de justice, une satisfaction personnelle.

Aussi, mettons nos essais sous le patronage des écrivains dont le commerce eut pour nous la douceur d'une amitié littéraire. Que leur nom protège le nôtre, et nous mérite aujourd'hui, avec les précieux conseils de nos juges, la bienveillance de nos lecteurs d'hier !

¹ *Le Réalisme et la Fantaisie*. 1861. Didier.



PORTRAITS
D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

UN
MINISTRE SANS PORTEFEUILLE

MÉCÈNE

Protecteur de Virgile et d'Horace, Mécène a partagé leur immortalité. Les siècles reconnaissants ont définitivement adopté son nom pour en faire honneur à tous ceux qui prennent les lettres sous leur patronage puissant et généreux. Cependant, si le favori d'Auguste est devenu le nôtre, c'est sur la foi d'un lieu commun ; car l'histoire ne l'a jamais étudié de bien près : notre sympathie n'est qu'une tradition.

Nous voyons en lui un idéal de libéralité intelligente plutôt qu'une physionomie et un portrait : c'est que l'antiquité n'a guère satisfait la curiosité dont ce personnage est l'objet. Nous sommes réduits à deviner ses traits dans les confidences d'Horace, les médisances de Sénèque, les indiscretions de Suétone, les amplifications oratoires de Dion Cassius, et quelques lignes d'Appien ou de Macrobe. Ce demi-silence n'a pourtant pas découragé l'érudition : au contraire ; et depuis l'indigeste dissertation de *Joannes Henricus Meibomius* jusqu'à l'ingrat résumé d'*Albertus Lion*, tous les fragments de Mécène ont été recueillis par des compilateurs qui se sont tous copiés les uns les autres dans un latin où le manque d'idées n'es pas racheté par l'agrément du style. Ayant eu le courage d'affronter ces documents poudreux, nous essayerons d'ébaucher à notre tour l'esquisse d'une figure originale, qui mérite bien une place privilégiée au temple de Mémoire, ne fût-ce que pour témoigner publiquement de la gratitude des Muses, et encourager les imitateurs à la mériter encore par des bienfaits qui ne sont jamais perdus, lorsqu'ils s'adressent au génie. Nous envisagerons en lui l'homme, le ministre, le patron et l'ami des poètes.

I

Horace put dire à Mécène à peu près sans sourire : *Tyrrhena regum progenies*¹ ; car sa généalogie était plus sérieuse que celle d'Auguste, le fils d'Iule. Il descendait de la famille des *Cilnius*, qui donna des *Lucumons* à Arretium, chef-lieu d'un de ces douze petits États qui, avant la conquête, composèrent la confédération étrusque. Il eut donc sinon des rois, au moins des roitelets parmi ses aïeux. Une inscription trouvée sur le sol même d'*Arezzo* ne permet pas d'en douter : ce qui ne l'empêcha pas de naître et de mourir simple chevalier. On a vu là beaucoup de modestie ; nous croyons qu'il faut y chercher aussi de l'esprit et de l'habileté. Sans doute, Mécène avait sur l'égalité des idées beaucoup plus philosophiques que la plupart des républicains de son temps, et nous ne voulons réduire en rien l'éloge contenu dans ces paroles que lui prête Horace : « Il n'importe de qui on est fils, pourvu qu'on soit honnête homme. » Mais s'il refusa toujours de s'asseoir dans la chaise curule, n'était-ce pas un peu pour flatter l'ordre équestre qui était une puissance, et avait besoin

¹ Fils des rois d'Étrurie.

d'être ménagé plus encore que l'aristocratie patricienne dont il était jaloux, comme la richesse l'est ordinairement de la naissance? Ces publicains influents devaient être singulièrement fiers de voir le conseiller du souverain se promener dans les rues de Rome, et s'asseoir dans le cirque, sans autres insignes que l'anneau, le collier d'or et la trabée bordée d'une étroite bande de pourpre. Il devenait ainsi le prince des chevaliers, de même qu'Auguste était le prince du sénat. Il tenait dans sa main toute une corporation redoutable, qui ne se serait pas vue sans déplaisir désertée par celui dont les honneurs rehaussaient l'importance de la compagnie à laquelle il semblait se glorifier d'appartenir. La politique impériale suivait une tradition de famille en se conciliant une classe dont l'appui ajoutait à la force du pouvoir. Lors du premier triumvirat, les chevaliers avaient demandé au sénat une diminution dans la ferme des impôts de l'Asie; mais Caton et Metellus, les représentants de l'esprit patricien, ayant combattu victorieusement cette prétention, César, qui savait exploiter un mécontentement, fit accorder par le peuple la remise qu'ils sollicitaient. Aussi ces mêmes hommes qui le menaçaient autrefois comme le complice de Catilina, le soutinrent énergiquement de leur crédit, quand ils en espérèrent une récompense. Auguste était trop adroit pour ne pas mériter également leur reconnaissance; et il eut soin d'attacher leurs

intérêts aux siens, en leur attribuant dans les provinces l'intendance lucrative de ses domaines particuliers. La raison d'État pouvait donc bien inspirer au ministre le sacrifice de la toge prétexte et du latiflave. Il suffisait à son ambition d'être le premier personnage de Rome après César. Arrivé là, on ne peut plus que descendre. Celui que les poètes salueaient comme le rejeton d'une souche royale, n'aurait-il pas dédaigné d'être admis, à titre de faveur, parmi ces sénateurs dégénérés qui comptaient dans leurs rangs des fils de barbares et d'affranchis? En restant Mécène le chevalier, il se tirait de pair.

Nous ne savons rien de sa jeunesse, sinon qu'il suivit à Apollonie les leçons d'Arœus, philosophe stoïcien. On ne s'en douterait guère; car l'élève n'eut jamais un goût très-prononcé pour la morale de Zénon. Il fut toute sa vie un fervent disciple d'Épicure. Sur ce point, tous les témoignages sont unanimes. Les Romains étaient des hommes très-positifs, et ne faisaient jamais les choses à demi. Aussi Mécène mit-il dans la volupté la même conscience que dans son dévouement à ses devoirs les plus sérieux. Il fêta toutes les joyeuses divinités jusqu'au jour où le docteur Musa dut lui défendre, au nom d'Hippocrate, ce culte dont il finit par devenir le martyr. On pourrait lui appliquer ce vers de Boileau :

Jamais surintendant trouva-t-il des cruelles?

surtout à Rome, où il y avait alors des maris très-accommodants, s'il faut en croire une anecdote que nous pouvons citer, puisqu'elle n'a point effrayé la gravité de l'honnête Plutarque. Galba, qui avait épousé les plus jolis yeux de la ville éternelle, invitait souvent Mécène à ses soupers de famille, et après la dernière coupe de falerne s'assoupissait volontiers. Or un jour, un de ses esclaves voulut profiter du sommeil de son maître pour goûter le vin qu'il venait de desservir. « Fripon, s'écria tout à coup Galba, ne vois-tu pas que je ne dors que pour Mécène? » En supposant qu'il y ait là un peu de légende, ce trait prouve du moins que son héros méritait un chapitre dans les annales de la galanterie : il paraît que sur une de ces pages anacréontiques, il aurait pu inscrire la conquête de Julie, d'ailleurs assez facile pour qu'elle ne lui ait pas coûté un long siège. Tout cela n'est pas édifiant ; mais on n'était plus alors au temps des Lucrèce : aussi Mécène ne prenait-il guère la peine de sauver les apparences. Sa mollesse était de notoriété publique : il avait une démarche efféminée qui attirait les regards : les élégantes de Rome lui auraient envié sa tunique flottante, ses perles, ses bagues, ses bijoux, ses pierreries, ses diamants. Sa popularité, loin d'en souffrir, y gagnait peut-être. Ces manières d'Alcibiade ne devaient point déplaire à ceux qui poursuivaient de leurs huées la longue barbe et les sombres vêtements des stoïciens. Ces

airs de Lucullus avaient aussi l'avantage de mettre mieux en évidence les apparences austères de la maison impériale, qui se refusait même l'élégance permise à un simple citoyen. Le préfet des mœurs tolérait un contraste qui lui était favorable. D'ailleurs, sous les profusions intelligentes du voluptueux se cachait le goût des arts, qu'il soutenait de ses largesses. Le maître du monde, ayant résolu par politique de ne pas introduire dans son palais les recherches du luxe, laissait prudemment à son favori le soin de les encourager par son patronage; il se réservait le devoir de maintenir, au moins dans les formes, la tradition antique dont le souvenir était respecté, bien qu'il ne se conciliât plus avec les mœurs.

Il entrait donc dans le rôle de Mécène d'être en quelque sorte le ministre de toutes les élégances. Toutefois nous n'affirmerons pas qu'Auguste complota de concert avec lui une révolution épicurienne dans l'intérêt de sa toute-puissance. Il y aurait une exagération manifeste à supposer qu'un beau jour il se soit dit : « Faisons de la volupté un des ressorts du gouvernement; chargeons Vénus et Bacchus de pacifier l'empire; énervons les courages pour les enchaîner. » Car l'épicurisme avait fait son chemin tout seul, sans avoir besoin de protecteurs. Le régime nouveau n'en fut pas complètement responsable; il le provoqua moins qu'il ne le subit; il dut même plus d'une fois le contenir et l'intimider. N'oublions

pas en effet que le principat releva très-sincèrement l'autorité de la censure; il comprenait que les institutions seraient impuissantes si les vertus domestiques ne survivaient pas aux vertus civiles. Le mal, dont la contagion descendait d'en haut, fut plus fort que le remède; mais il serait injuste de nier, chez ceux qui luttèrent contre lui, le sentiment du danger social auquel ils eurent le tort d'opposer des lois plutôt que des exemples. Après les violentes secousses des orages intérieurs, tous ceux qui avaient échappé aux abîmes, ne pouvant croire à la sécurité de l'avenir, se hâtèrent de jouir du présent pour oublier le passé. Elle eut alors un merveilleux à-propos, cette morale qui conseillait de sourire au rayon du soleil sans s'inquiéter des nuages qui grossissaient à l'horizon. On rattrapa le temps perdu, et aux angoisses de la proscription, de la ruine et de l'exil succédèrent les enivremens qu'entraînaient, après les longs malheurs, l'ordre rétabli et la paix reconquise. Horace trouvait de l'écho lorsqu'il disait : *Carpe diem : quid sit futurum cras fuge quærere*¹. Chacun le murmurait tout bas. C'était la triste sagesse du moment.

Mécène eut donc le tort de trop suivre l'élan de son siècle, d'en partager, et peut-être d'en flatter les goûts. Mais on ne saurait admettre sans réserve toutes les accusations dirigées contre lui par Sénèque, qui

¹ Vis au jour le jour : ce qui sera demain, renonce à t'en soucier.

n'avait pas le droit d'être aussi rigoureux contre l'opulence et le luxe. Je soupçonne le précepteur de Néron d'avoir exagéré à dessein les sévérités de son sermon stoïcien, pour atteindre de ses épigrammes indirectes les viveurs raffinés et les courtisans dissolus, dont l'influence avait été plus puissante que la sienne sur le disciple à qui ses leçons profitèrent si mal. Sous le nom de Mécène je lirais volontiers celui de Narcisse ou de Pétrone ; car la rhétorique toute seule n'explique guère le ton de jalousie et de rancune philosophique qui perce dans cette indignation rétrospective.

Non, je ne puis me résigner à ne voir qu'un épicurien de mince étoffe dans l'homme qui justifia la confiance d'Auguste par son dévouement éclairé à sa fortune-ou plutôt à celle de Rome : car le malheur des temps avait rendu l'une inséparable de l'autre. Je me demande avec anxiété ce que seraient devenus les intérêts de l'empire entre les mains d'un politique partagé sans cesse entre les Néère, les Pyrrha, les Lydie, les Leuconoé, les Tyndaris, les Glycère, les Chloé, les Barine, les Néobulée, les Chloris ou les Galatée. Il est plus vraisemblable que l'ami d'Horace pratiquait comme lui cette devise : *Dulce est desipere in loco*. Il est doux de faire des folies à l'occasion. » Si, comme le vieux Caton, il avait quelque faible pour la *diva bouteille* (*pia testa*), c'était sans doute quand il s'agissait de fêter avec le poète

de Venouse la soumission des Parthes, l'anniversaire d'Actium, ou la naissance de César, ou le retour du prince : les éclatantes occasions ne manquaient pas à son patriotisme bachique, et il faisait sagement d'avoir son cellier bien garni pour célébrer par des libations nationales les fastes du grand règne. Mais, de grâce ! ne lui infligeons pas l'épithète d'*ebriosus*, qu'il me coûterait de traduire. J'aime à croire qu'il ne connut pas plus cette ivresse que celle de la puissance ; et je répugne à lui refuser, même à table, la modération qui fut la règle de sa vie publique. L'amitié d'Horace, qui l'avait apparemment jugé digne de son esprit et de son cœur, réfute d'avance ces impolitesse ! Les deux noms sont désormais solidaires : on ne peut attaquer l'un sans compromettre l'autre. Gardons-leur donc un peu de l'estime qu'ils se portèrent mutuellement ; et tout en admettant quelques incorrections dans le marbre antique, ne désenchantons pas la postérité qui le respecte et tient à le faire respecter.

Les anciens, sous l'empire, aimaient beaucoup la chronique ; les grands hommes d'autrefois n'étaient plus guère pour eux que des objets de curiosité, dont ils fixaient les noms à des anecdotes sous lesquelles s'effaçaient les principaux traits du caractère. La décadence de l'esprit public amena celle de l'histoire. Elle se façonna peu à peu à l'image de ses lecteurs. Ils voulurent être amusés comme des enfants, au lieu d'être

éclairés et instruits par elle, comme des citoyens qui apprennent les vertus et les actions de leurs pères pour rester dignes de leur mémoire. Sauf l'immortelle exception de Tacite, au récit dramatique et oratoire des événements se substituèrent les *faits divers*, les mille voix babillardes du commérage biographique, les indiscretions d'antichambre, les petites rumeurs qui sont la pâture des oisifs. L'héritage de Tite Live tomba aux mains d'un Valère Maxime. Il en résulta que les plus beaux noms furent livrés en proie au bavardage. L'homme public disparut sous l'homme privé ; ou, ce qui parfois est une erreur, on tailla l'un à la mesure de l'autre. Tenons-nous en garde contre cette manie de surprendre tous les héros dans le déshabillé de la vie intime. Pour avoir le portrait ressemblant des personnages illustres, il ne faut pas les faire poser dans leur lit, ni dans les festins où ils oublient la représentation, ni derrière les rideaux qui abritent leur sommeil. Cherchons-les surtout dans le cabinet, à la tribune, dans la chaise curule, à la tête des armées ; en un mot, voyons-les à l'œuvre, et laissons à leurs laquais le soin d'apprendre à leurs pareils ce qui n'est pas fait pour l'instruction des honnêtes gens. Mécène, comme beaucoup d'autres, a été victime de cette dégradation de l'histoire. On nous révélera, par exemple, qu'il était le roi des gastronomes, que tous les Apicius de son temps se réunissaient à sa table pour y

dissserter sur la science, qu'un certain Cadius y tenait un cours de gourmandise transcendante, que Sabinius Tyro lui dédia un ouvrage sur les jardins potagers. On lui attribuera l'invention d'un plat nouveau : il aurait mis à la mode la chair d'ânon ! Le saucisson d'Arles remonterait jusqu'à lui ! Qui sait s'il n'a pas même été le premier des hippophages ? Voilà les bagatelles que nous débitent tous les coureurs d'histoires, qui avaient l'impudence de se croire des historiens. Et si nous leur demandons des renseignements sérieux sur son rôle politique, nos gens sont muets. Ils n'ont visité que la cuisine et l'office. Quant au préfet de Rome, au depositaire de la puissance impériale, au confident des secrets d'État, ils ne le connaissent pas et nous condamnent à leur ignorance. Arrachons-le à leurs mains irrévérentes, quoique leur silence nous réduise à tâtonner dans l'obscurité des hypothèses. Rendons à la statue de bronze son piédestal et sa perspective ; rétablissons les proportions : si on les laissait faire, ils nous persuaderaient que nos hommages s'adressent à un vulgaire Trimalchion.

Telle n'était pas la physionomie que révèlent les camées de Dioscoride, ou le buste de marbre retrouvé à Carseoli sur le territoire étrusque. L'expression générale en est la fermeté et la grâce. Si la barbe frisée, si la chevelure artistement bouclée sous l'élégante pression du bandeau accusent les préoccu-

pations mondaines, le front large et bombé garde entre les sourcils le sillon sérieux de la pensée. Le sourire d'une ironie contenue relève la lèvre inférieure. L'ensemble a de la finesse et de la distinction. Il a comme César cette maigreur nerveuse qui trahit un tempérament docile à toutes les exigences de la volonté. Mécène aussi lui, dit Velleius Paterculus, déployait une activité surprenante et infatigable, quand les affaires le réveillaient de son indolence. Voilà une phrase qui le rétablit dans sa véritable attitude. L'épicuréisme ne me paraît plus chez lui que le repos des heures remplies, que les vacances, souvent un peu trop libres, d'un esprit qui conservait assez de ressort, sous le poids de sa responsabilité, pour recouvrer sa fraîcheur et comme sa jeunesse, dans les intervalles de la vie officielle. Il restait toujours aimable jusque dans les ennuis administratifs. C'était bien ce *jocosus Mæcenas*¹ qu'Horace nous montre transformant en voyage d'agrément sa mission diplomatique à Brindes, et portant les plus graves intérêts avec le sans-façon d'un *touriste* qui cherche aventures. Sa facilité d'humeur, sa souplesse de caractère ne permettaient pas plus au devoir d'empiéter sur le plaisir qu'au plaisir d'entamer le devoir. Il savait faire la part du feu. Dans sa nonchalance, il entraît peut-être plus de calcul qu'on ne

¹ Ce Mécène enjoué.

pense : elle était une contenance qui dérobaît l'homme d'État; il mettait une certaine coquetterie à le laisser deviner sous sa désinvolture cavalière, au lieu de l'afficher par cet air sombre ou important, qu'imprime parfois aux traits l'habitude des positions éminentes. Il savait se donner à ses amis, qui ne lisaient point sur son front la trace des soucis voisins du trône. Suétone nous dit que sous un vernis de frivolité il possédait une âme forte et calme. C'est qu'elles ne sont point médiocres ces natures qui, toujours maîtresses d'elles-mêmes, gardent ainsi une souveraine aisance parmi les embarras de leurs fonctions, et défendent leur sérénité contre les inquiétudes qu'elles surmontent, sans se faire valoir, avec entrain et vaillance. Il y a là un équilibre parfait entre toutes les facultés, les plus austères comme les plus souriantes. Ces hommes s'appartiennent; ils dominent les événements : toujours supérieurs au poste qu'ils occupent, ils lui communiquent leur propre valeur et ne la lui empruntent jamais. Leur dignité n'est point dans l'éclat de leurs titres; elle tient à la personne, elle est inséparable de l'aménité qui la tempère : ils sont avant tout vrais avec les autres comme avec eux-mêmes. C'est ce qui fit que Mécène se reconnut tout d'abord dans Horace, et alla vers lui comme vers son image. Leurs défauts même participent de la séduction qui vient de leurs qualités. On les voit, mais on voudrait ne pas les voir,

parce qu'ils désarment le juge par leur franchise et presque leur candeur. C'est que la contagion, dont Mécène a subi l'atteinte, n'a point altéré chez lui ces parties saines et ce fond d'honnêteté qui constituent le galant homme. Il eut vraiment des vertus malgré ses vices ; et l'inaltérable fidélité dans des affections choisies, la bonté, l'humanité, la droiture, l'estime des gens de bien, la haine des flatteurs, le goût des nobles études, l'amour du beau, la générosité qui va chercher le talent pour l'honorer et le récompenser, sans fracas, sans vanité, sans ostentation : tout cela, ce me semble, mérite bien qu'on soit indulgent pour des défaillances qui ne doivent pas nous dérober les bienfaits. Il était païen après tout, et s'il n'a pas été soutenu par la moralité de son temps, plaignons-le plutôt que de le condamner. Il ne faut pas être trop fier d'avoir vécu deux mille ans après lui ; aurions-nous valu beaucoup mieux, si la mythologie avait été notre seul catéchisme ?

On a trop insisté sur les côtés frivoles de son caractère. N'oublions pas qu'Horace lui dédia ses poésies les plus élevées. Or est-il téméraire d'y reconnaître l'écho des conversations qui charmèrent plus d'une fois la familiarité de leur commerce ? L'ombre du protégé ne sera point jalouse de la part que nous serions tenté de faire à son protecteur dans les œuvres dont il fut pour ainsi dire le collaborateur anonyme. Si son cœur s'égara dans des caprices coupables, il

fut aussi retenu par une passion légitime. De l'aveu même de Sénèque, qui a le tort d'en sourire, il aimait éperdument sa femme, chose plus rare qu'on ne pense à cette époque, et rendue assurément très-méritoire par les cruelles épreuves que L. Terentia imposa trop souvent à sa tendresse. Horace, qui chanta ses yeux pleins d'éclairs, *lucidum fulgentes oculos*, la douceur de ses chants et la légèreté de sa danse, n'avait, hélas ! que trop de raisons de la comparer à Hélène ; car elle rencontra son Pâris trop près de Mécène pour qu'il pût l'ignorer, et trop au-dessus de lui pour qu'il ne fût pas condamné au martyre du silence. C'était une terrible Célimène qui ne s'arrêtait point à mi-chemin dans ses inconsistances. Un jour vint où elle eut sur le maître du monde encore plus de crédit que son mari. Celui-ci n'arriva à la résignation qu'après avoir traversé toutes les crises qui amènent l'épuisement et l'indifférence. L'histoire de sa vie conjugale fut une série douloureuse de ruptures et de rapprochements, jusqu'au divorce définitif qui permit à Licinia de faire la campagne des Gaules à la suite de l'époux de Livie. Ces infortunes domestiques pouvaient être une expiation pour celui qui en fut la victime. Mais quand elles éclatèrent, il sut du moins mettre sa dignité à l'abri, et rentra dans l'indépendance de la vie privée.

II

Du reste, la puissance de Mécène n'avait jamais dépendu des fonctions importantes dont il fut temporairement revêtu. Il n'a point été un ministre dans le sens moderne du mot, mais bien plutôt un conseiller intime, dont l'influence tenait à la fidélité d'un dévouement qui avait passé par toutes les épreuves où languissent les courages vulgaires. Il était l'homme des heures périlleuses, l'instrument des conjonctures délicates, l'auxiliaire sûr qui confond sa fortune, bonne ou mauvaise, avec celle du prince, et mérite de partager ses grandeurs parce qu'il se sacrifierait au besoin à sa cause. C'est la première fois dans l'histoire de Rome que nous voyons la politique s'attendrir, prendre pour ainsi dire un cœur, et devenir une affection. Sans être chargé spécialement de ce que nous appelons un portefeuille, il fut en quelque sorte un ministre disponible pour toutes les circonstances qui réclament moins la science de l'administrateur ou la pratique du cabinet que le talent de surveiller, diriger, éclairer et contenir l'esprit public. Sous l'ancienne constitution, les magistratures avaient leurs droits et leurs devoirs nettement

ment définis; mais par-dessus leur action particulière régnait le vieil esprit romain, représenté par le sénat, qui le faisait circuler partout comme une âme toujours présente. Or, quand cette unité d'impulsion eut été brisée violemment par la faute des hommes et la fatalité qui use les meilleures choses, quand aucun parti ne se montra digne d'en recueillir les débris, Rome, punie par ses propres mains, dut se résigner à chercher un asile dans un pouvoir unique dont la volonté fût assez forte pour animer ce corps immense qui commençait à dépérir, parce qu'il ne recevait plus la vie ni du peuple ni du sénat, d'où elle s'était peu à peu retirée. Sans cesser d'être nationale, la politique, par une conséquence nécessaire, devint toute personnelle. Exilée de son antique sanctuaire, où elle n'était plus respectée ni obéie, la tradition s'appela momentanément César et Auguste. Avant les mauvais jours qui devaient venir si tôt, elle habita le génie d'un homme, au lieu d'être la pensée permanente d'un ordre conservateur. Il fallut alors, sous peine de nouveaux déchirements, que les intérêts de l'État s'unissent étroitement à la dynastie qui les sauvait, aux dépens du droit public. Ce rôle fut compris par Agrippa et Mécène, qui étaient capables de l'honorer en s'y consacrant. Ne les appelons pas des courtisans; car ils ne s'étaient point insinués dans la faveur par les serviles complaisances ou le manège de l'intrigue : ils l'avaient conquise lente-

ment par l'autorité de la prudence et de l'attachement, par la loyauté des services, disons mieux, par l'indépendance des conseils. Ils savaient en effet dire la vérité avec franchise et même avec rudesse. Ainsi Mécène ne fut jamais le complice des cruautés d'Octave. Un jour que le triumvir dictait ses arrêts terribles, il lui fit passer une tablette sur laquelle étaient écrits ces mots : « Retire-toi, bourreau. *Surge, carnifex.* » Le dictateur obéit, et le sang romain cessa de couler. Plus d'une fois encore Mécène fut le bon génie de la fortune impériale. Nous le rencontrons dans toutes les circonstances qui acheminèrent Auguste vers le but que lui montrait sa destinée. C'est lui qui sut inspirer à l'héritier de César sa déférence pour Cicéron qu'il appelait son père, heureux s'il ne l'eût jamais oublié. C'est lui qui, après la bataille de Modène, essaya de pacifier le monde en réconciliant Octave et Antoine; c'est lui qui les réunit une seconde fois par une alliance de famille, alors que leurs divisions menaçaient de les livrer tous deux à la vengeance de Sextus Pompée. Négociateur adroit, il partageait aussi les périls de la lutte; et à Pérouse, en Sicile, à Actium, il paya bravement de sa personne. Quand il s'agit d'assurer les résultats de la victoire, il fut le premier à faire prévaloir la modération et la clémence. C'est alors surtout qu'il devint indispensable; car son nom seul était une garantie quand toutes les autres manquaient. Il promettait cette politique qui

faisait ressembler l'autorité à un patronage, et devait rallier peu à peu plus d'un esprit droit et libéral autour du génie réparateur. Sa place était marquée partout où il y avait un écueil à tourner, des susceptibilités à ménager, des souvenirs à rassurer, des regrets à assoupir, des espérances à prévenir, des intérêts contraires à concilier par la dextérité, la science des hommes, l'art de séduire, en un mot, par la diplomatie patiente de la sagesse et du bon sens, qui seront toujours la suprême habileté. Aussi ferme que souple, il alliait l'adresse à la résolution. Auguste le savait bien; et toutes les fois que l'honneur des aigles romaines l'appelait aux extrémités de l'empire, il pouvait sans crainte aller dompter les rebelles; car il laissait derrière lui sa pensée. Mécène restait à Rome pour suivre dans l'ombre les manœuvres des partis vaincus, défendre la paix publique par la loi et par le glaive, déjouer les complots sans alarmer l'opinion, les écraser avant même qu'on en soupçonnât l'existence. C'est ainsi qu'en 725, il déconcerta l'intrigue ourdie par M. Lepidus, le fils incorrigible du triumvir, et qu'en 755, il étouffa par une énergique répression la conjuration naissante d'Égnatius Rufus. Et le lendemain du jour où Rome était sauvée, les aveugles d'alors prétendaient que le danger avait été imaginaire ou imaginé, tant la vigilance s'était montrée prompte et active! Il leur fallait des ruines pour les convaincre.

Tandis que le prince achevait, à la tête de ses légions, la soumission de l'Orient, c'est à Mécène que fut remis le sceau impérial, ce sphinx redoutable qui contenait tant d'énigmes. Nous aimerions à les connaître, mais le dépositaire en garda fidèlement le secret. Auguste appréciait surtout en lui cette vertu du silence, *taciturnitas*. Elle pouvait être alors fort précieuse pour les gouvernants, mais il nous est permis de n'en pas faire un vif éloge, puisqu'elle impatientait notre curiosité. Ils s'en plaignaient aussi ces amis d'Horace qui devinrent tout à coup si nombreux lorsqu'ils virent en lui le *mignon de la fortune*. L'avait-on surpris au champ de Mars jouant à la paume avec Mécène, ou assistant au spectacle à ses côtés, on épiait son retour, on le guettait au passage, et mille questions venaient l'assaillir. « Eh bien, mon bon, vous devez en savoir long, vous qui approchez les dieux; n'avez-vous rien entendu dire des Daces? — Mais non, rien absolument. — Vous raillez donc toujours? — Que tous les dieux me confondent si j'en sais un mot! — Mais ces terres que César a promises aux soldats, les donnera-t-il en Italie ou en Sicile? » Il avait beau jurer qu'il ignorait tout, on n'en voulait rien croire, et on l'admirait comme un mortel unique, mystérieux, impénétrable. Son amitié si enviée datait pourtant déjà de huit années; mais elle ne lui avait jamais valu que des confidences sur la pluie et le beau temps. « Quelle

heure est-il? lui disait le ministre lorsqu'il l'emmenait promener dans sa voiture; le Thrace Gallina vaut-il Syrus? Enveloppons-nous bien ce matin, car le froid commence à piquer. » Voilà les secrets que recueillait la discrétion du poëte, qui n'en demandait pas davantage; et la postérité est à peu près réduite à s'en contenter, elle aussi. Mécène prenait pourtant une part active à toutes les mesures intérieures qui affermirent le protectorat d'Auguste. Pendant cette dictature pacifique qu'il déguisait sous le titre de préfet de Rome et de l'Italie, il avait le droit de publier des édits au nom du prince, d'ouvrir toutes les lettres que celui-ci adressait aux sénateurs ou aux particuliers, et même d'en changer la teneur s'il le jugeait utile. Son nom figure dans l'histoire des grands travaux qui rendirent la ville éternelle digne d'être la reine du monde; ce fut lui qui fit assainir l'immense terrain des Esquilies, pour y construire un palais entouré de splendides jardins; c'est là que s'élevait cette tour d'où la vue embrassait toute la campagne romaine, et dont les antiquaires prétendent avoir retrouvé les débris qui s'appellent aujourd'hui *Torre di Mezza*. Nous devons aussi mentionner une tradition suivant laquelle Mécène, consulté par Auguste sur l'opportunité de rétablir l'ancienne constitution, lui aurait conseillé, contrairement à l'avis d'Agrippa, de garder un pouvoir qui était devenu le refuge précaire de la sécurité pu-

blique. Il est probable qu'il ne dut pas lui être fort difficile de faire prévaloir cette opinion. Cette délibération, dont la vraisemblance est suspecte, a été racontée avec une grande solennité par Dion Cassius, qui attribue aux deux personnages du récit d'interminables harangues, dans lesquelles il a évidemment cherché le prétexte de développer à plaisir des programmes de régime républicain et monarchique. Cette éloquence, qui aurait eu beaucoup de succès dans l'école d'un rhéteur, ressemble, comme le dit M. Egger, à ces savantes discussions que Denys d'Halicarnasse prête à Romulus sur les avantages des trois gouvernements.

Il faudrait une naïveté toute germanique pour croire sur parole ces amplifications inspirées par la lecture de Platon et d'Aristote. Laissons donc Barneveck et Bœcler s'extasier devant leur profondeur. Toutefois, si nous n'en n'admettons pas la lettre, nous aurions tort d'en repousser complètement l'esprit ; car l'annaliste grec, avant de composer ses discours, a dû, comme les bons élèves de rhétorique, consulter les documents de l'histoire, que lui offraient en foule les bibliothèques de Rome. Sacrifions, si vous le voulez, la partie morale de ces thèses oratoires ; ne faisons pas de Mécène une espèce de Solon qui se souvient à la cour d'Auguste des lieux communs qu'il débitait devant le roi Crésus. Sourions de certaines phrases qui sembleraient tirées du sermon

de Massillon sur les exemples des grands. Le ministre épicurien n'était point un prédicateur philosophe ; mais parmi les conseils qu'il donne, il en est qui ressortent de son caractère, et sont d'accord avec son rôle ou avec les faits. Ainsi, c'est bien Mécène, le chevalier, qui engage le prince à ménager l'ordre équestre, à augmenter ses prérogatives, à le recruter parmi les plus dignes et les plus influents, à élargir ses cadres par des choix que ne limitera point un chiffre infranchissable, à nommer préfets des cohortes prétoriennes deux de ses membres les plus notables, à confier aussi à l'un d'eux la surveillance des gardes urbaines qui faisaient dans Rome la police de nuit. C'est bien Mécène, l'ami d'Horace et de Virgile, qui insiste sur la nécessité d'intéresser tous les talents au maintien d'une constitution qui doit faire oublier ses origines par l'éclat de la gloire ; c'est bien lui qui veut obliger tous les fils de sénateurs et de chevaliers à la fréquentation des écoles et aux exercices du champ de Mars.

Rappelons nous ces strophes d'Horace : « Il faut retremper par des goûts plus mâles les âmes amollies. Le jeune homme de famille libre ne sait plus se tenir à cheval, la chasse lui fait peur. Le cerceau des Grecs, les dés proscrits par la loi : voilà les jeux où il excelle. »

Quant à la recommandation de créer deux préfets du prétoire, pour que l'un tint l'autre en respect,

Auguste la crut bonne, puisqu'il la suivit; et il fit bien, car ses successeurs qui l'oublièrent n'eurent pas à s'en applaudir. Nous reconnaissons encore la politique impériale dans cette idée de retenir les légionnaires sous le drapeau jusqu'à la vieillesse, de séparer les arts de la paix de ceux de la guerre, d'enrôler tous les bras inactifs, d'isoler le soldat du citoyen, de supprimer les engagements temporaires, de transformer le métier des armes en une carrière. Est-ce encore lui qui proposa l'épuration du sénat? Dion Cassius l'affirme. Mais on doit croire que l'épuration fut très-imparfaite, à en juger par le sénat de Tibère. Auguste n'aurait pas toujours écouté tous ses projets de réforme, s'il est vrai que Mécène conseilla d'accorder le droit de cité à tous les peuples soumis à la domination romaine. Cette révolution ne fut accomplie que beaucoup plus tard, par le célèbre rescrit de Caracalla. Deux siècles auparavant elle eût été, ce me semble, bien prématurée, et l'on peut s'étonner que la pensée en soit venue à l'esprit d'un contemporain du principat. Cependant il ne faut pas oublier que le germe en existait déjà dans cette innovation de César qui ouvrait aux barbares les rangs du sénat. Elle fut alors très-mal accueillie par l'orgueil romain; et c'est peut-être la raison qui explique pourquoi la politique prudente des premiers empereurs dut s'arrêter dans cette voie où s'engagèrent plus tard leurs successeurs, lorsqu'ils associèrent l'em-

pire tout entier à la faveur d'une égalité qui supprimait les souvenirs irritants de conquête et d'oppression. Dion rapporte encore à son influence le décret qui retira aux villes de province le droit de battre monnaie. Convenons pourtant que si nous suivions l'historien grec avec trop de confiance, nous serions tentés de détronner Auguste pour le remplacer par son ministre. Il est beaucoup plus dans le vrai lorsqu'il met dans sa bouche ces nobles paroles qui furent entendues : « Il convient que votre modération vous rende supérieur à toutes les injures, et que l'on dise de vous comme des dieux immortels : « Il est « vraiment Auguste ! » Oui, il a dû tenir ce langage ; car, pendant toute la vie de son favori, le prince opposa toujours aux satires de la haine le dédain et l'oubli. Les lois rigoureuses contre les libelles diffamatoires ne parurent que dans les dernières années du règne, quand toutes les voix clémentes se furent éteintes. En résumé, une saine critique peut conclure de ces pages où la fiction se mêle à la vérité, que Mécène avait l'instinct du grand ; à l'esprit positif, au goût des détails, à la connaissance de son temps, au sentiment de ses besoins, il unissait une intelligence supérieure qui veut le bien, qui cherche le mieux, qui songe à corriger par la modération les fatales tendances du pouvoir absolu, et ne sépare pas son dévouement de son patriotisme. Il comprenait la grandeur et la majesté de Rome celui qui fut

le patron de l'*Énéide*. Aussi nul ne saurait contester sa popularité. Et lorsque, après une maladie dont il faillit être victime, il reparut pour la première fois au théâtre, le peuple, dont les élans devançant parfois les jugements de la postérité, se leva d'un mouvement spontané pour saluer son retour par trois salves d'applaudissements dont retentirent les échos joyeux du Vatican et les rives du fleuve paternel. C'est bien aussi quelque chose d'avoir mérité cet éloge attribué à Pédon Albinovanus :

Omnia cum posses tanto tam carus amico,
Te sensit nemo posse nocere tamen¹.

Il y avait pourtant alors à Rome un parti considérable encore qui se montrait volontiers mécontent de ce qui se faisait sans lui. Mais Mécène sut l'apprivoiser. Son inviolabilité venait de son affabilité pour tous. Il n'eut pas d'ennemis, parce qu'il voulait ne voir partout que des amis. Il était le grand conciliateur, et servait par là de bouclier au souverain. On pourrait dire qu'il introduisit le premier dans la politique le calmant de la politesse. Son urbanité faisait des conversions. Comment n'aurait-il pas été invulnérable? Il avait l'air d'être *un ministre malgré lui*. S'il était ambitieux, il ne le paraissait pas. Bien loin

¹ Tandis que cher à un ami tout-puissant tu pouvais tout, personne pourtant ne s'aperçut jamais que tu pusses nuire.

de là ; il semblait que la fortune contrariât ses goûts en l'arrachant à la vie privée. Toutes les fois qu'il pouvait esquiver les honneurs, ou les dignités, il était aussi franchement heureux qu'Horace fuyant le tumulte de Rome pour aller jardiner dans sa villa de la Sabine. Les Romains avaient fini par être persuadés qu'il les gouvernait par complaisance, pour leur rendre service, et assurer leur repos aux dépens du sien. On n'a point fait remarquer ce côté original de sa physionomie, qui lui donnait un trait de ressemblance avec Auguste. Tous les deux, mais l'un plus sincèrement que l'autre, semblaient se condamner à la conduite de l'État par résignation et par dévouement à la chose publique. Toujours prêts à épier le moment de la retraite, ils se rendirent indispensables à force de se dire provisoires. Ils attendaient qu'on vint à eux, et savaient se faire prier avant d'accepter ce qu'on leur offrait. Aussi, comme ils n'étaient jamais pressés de prendre ce qui ne manquait pas de leur arriver tôt ou tard, la violence ne leur fut point nécessaire. Chaque réforme s'établissait d'elle-même avec douceur, comme tombe un fruit mûr qui se détache. C'était Rome imprudente qui se livrait peu à peu, mais avec un air de liberté qui la rassurait sur ses générosités. Elle obéissait à un besoin d'autorité dont les conséquences périlleuses ne lui apparurent que tardivement, au jour où elle s'aperçut qu'il ne lui restait

plus à donner que la vie et l'honneur des citoyens.

Tacite laisse entendre que, vers la fin de sa vie, Mécène perdit son influence. Il explique cette disgrâce par l'inconstance du maître et l'ingratitude du serviteur. L'un n'aurait pu suffire aux bienfaits, ni l'autre s'en contenter. S'il y eut un refroidissement réel entre ces deux hommes si longtemps unis, nous ne saurions l'imputer à ces causes dans lesquelles se complait la mélancolie d'un observateur qui avait le droit d'être misanthrope. D'autres ont prétendu que Mécène ayant oublié un instant sa discrétion habituelle, pour sauver de la mort le frère de Terentia compromis dans une conspiration, Auguste lui en garda toujours un secret mécontentement. Il est vrai que, dans la suite, la préfecture de Rome fut confiée à Statilius Taurus; mais les *Annales* nous apprennent que le prince avait résolu de revêtir désormais de cette magistrature un personnage consulaire, afin qu'elle fût exercée plus légalement que par un simple chevalier. Si Mécène se retira sous sa tente, il est plus probable qu'il y fut décidé ou contraint par les malheurs domestiques dont nous avons déjà parlé. Il ne voulait plus dépendre de son rival. D'ailleurs l'impérieuse Livie avait, elle aussi, à venger sa dignité conjugale offensée par le voisinage de Terentia; c'est alors qu'à l'époux de la favorite elle opposa le crédit d'un courtisan habile, Crispus Salluste, qui ne demandait qu'à prendre la

place vacante sur la scène politique. Ne serait-ce point là le secret d'une situation sur laquelle peuvent s'exercer les hypothèses? Ajoutons que la santé de Mécène était devenue trop fragile pour qu'il pût s'occuper davantage de celle de l'État. Le fardeau étant au-dessus de ses forces, il demanda le repos qu'il avait mérité et qu'il désirait. C'est encore de l'esprit que de savoir partir au bon moment, et de ne se croire nécessaire qu'autant qu'on est utile. Quand la maladie lui donna le signal de la retraite, il obéit et ne se le fit pas répéter deux fois, comme tant d'autres qui n'entendent que la dernière sommation, celle de la mort. Auguste ne le remplaça jamais non plus qu'Agrippa. Quand les scandales de Julie, devenus la rumeur de Rome, le décidèrent à suivre d'imprudents avis, à dénoncer au sénat sa propre honte, et à frapper sa fille en étouffant les murmures de son cœur, on l'entendit s'écrier : « Un tel malheur ne me fût point arrivé, si Mécène avait vécu. » Ce tribut de regrets était une réparation, s'il est vrai toutefois qu'il méconnut un instant le prix des services rendus par une amitié prévoyante et fidèle.

III

Si Mécène est arrivé jusqu'à nous, il le doit bien moins à la politique qu'à la littérature. Il nous reste donc à voir si ce qu'il fit pour elle égale ce qu'elle a fait pour lui. Il ne faudrait point le prendre pour un financier qui se donne le luxe d'avoir ses poètes comme des objets d'art qui ornent son salon, ou comme des livres rares dans une bibliothèque qu'il n'ouvre jamais que pour s'en faire honneur aux yeux de ses amis. S'il protégea les muses, ce ne fut point par vanité ou désœuvrement, pour distraire ses ennuis, placer avantageusement ses libéralités, admirer son nom dans le cadre louangeur des hexamètres qu'il invite à ses soupers, et acquérir ainsi une réputation de bel esprit parmi les parasites qu'il caresse à charge de revanche. Il était vraiment un ami des lettres ; et ce qui le prouve, c'est qu'il les cultivait avec passion dans les entr'actes des plaisirs ou des affaires. Ne connaissant de ses nombreux écrits que des lambeaux dérobés à l'injure des temps par le hasard ou la malveillance, il serait téméraire à nous de décider s'il aurait plus gagné que perdu à surnager dans ce

océan de l'oubli qui engloutit rarement les chefs-d'œuvre, et détruit si vite ce qui ne mérite pas de survivre. Il faut bien avouer qu'il y a là une présomption défavorable à tous les ouvrages naufragés dont les siècles ont rejeté dédaigneusement les épaves à la côte : toutefois, il est des tempêtes aveugles qui n'épargnent pas même le génie ; et peut-être Mécène a-t-il été emporté par une de celles qui causèrent de si cruelles avaries à Tite Live, à Tacite, à Cicéron, et à d'autres, dont le nom même s'est brisé sur les écueils.

S'il faut en croire Sénèque, nous serons faciles à consoler. Il lui reproche d'avoir été un des premiers corrupteurs de la langue latine. C'est de lui surtout qu'on aurait pu dire : le style, c'est l'homme ; « car le sien fut aussi étrange, aussi dépravé que ses mœurs, aussi lâche que les plis de sa robe sans ceinture, aussi prétentieux que sa parure, son cortège, sa maison et son épouse. Son éloquence fut celle d'un homme ivre, obscure, décosue, pleine de licence, de métaphores hasardées, d'alliances de mots singulières, d'afféterie, de nonchalance, de raffinement, de monstrueuses témérités. Quoi de plus pitoyable que cette phrase tirée de son livre *sur la Toilette* : « Voyez-vous ces petites barques qui labourent le lit de ce fleuve dont les rives sont coiffées par des forêts ? poursuivant leur cours, elles délaissent les jardins. » Quel autre que lui aurait pu dire : « Des lèvres qui

se pigeonnent (columbantur), — des fils de cire amincie, — un gâteau de sel pétillant, — un foyer autour duquel *la mère ou l'épouse fait ceinture?* » — Comme Mécène aimait la vérité, nous ne voulons pas le flatter après sa mort. Aussi conviendrons-nous qu'il y a dans telle ou telle citation de quoi faire pâmer d'aise les précieuses ridicules. Auguste était le premier à s'en amuser : lui qui, dans une lettre conservée par Suétone, recommande à sa petite-fille Agrippine de rechercher avant tout la clarté, la correction et la simplicité du style, il avait, plus que tout autre, le droit de sourire de ces mignardises qu'il comparait à *des boucles de cheveux frisés et musqués*. Il se plaisait à parodier ces minauseries qui énervent la virilité du langage; et dans une épître familière, il appelait son ministre *émeraude, agate, aigue-marine, diamant, perle de Tibur, miel de Véies, ivoire de l'Étrurie, arôme d'Arretium*. Nous lisons encore dans Suétone une épigramme de Mécène qui n'est pas de nature à désarmer la critique : « Si déjà je ne t'aime, cher Horace, plus que mes entrailles, puisses-tu voir ton ami plus efflanqué que Ninnius! » Voilà une plaisanterie peu délicate, et son amitié l'a mal inspiré. Faut-il en conclure qu'il était de la famille des Bavus ou des Mævius, les Trissotins de son temps? Nous ne saurions nous y résoudre. Sénèque lui-même ne lui fait pas cette injure; car, malgré son parti pris de médisance, il reconnaît « qu'il eût été

un homme *d'un beau génie*, s'il avait suivi une saine direction, et n'avait pas eu peur de se faire comprendre. » Cet aveu nous rassure, et recommande au moins à notre indulgence celui que la Fontaine n'a point dédaigné de traduire dans ces vers si connus :

Mécénas fut un galant homme :

Il a dit quelque part : « Qu'on me rende impotent,
« Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
« Je vive; c'est assez, je suis plus que content. »

Ce fragment, dans lequel les moralistes stoïciens ont signalé avec indignation un lâche amour de la vie, exciterait plutôt en nous le regret de ne pouvoir en citer d'autres qui lui ressemblent, et d'être réduit à ne mentionner que les titres de ses écrits à jamais perdus. Nous aurions trouvé un malin plaisir à juger sa tragédie d'*Octavie*, ou sa légende de *Prométhée*, d'après ces règles de l'*Art poétique* qui allaient à son adresse aussi bien qu'à celle des Pisons. Son *Histoire des animaux* et son *Traité des pierres précieuses* nous eussent montré en lui le collectionneur opulent qui unit le goût de la science à celui des curiosités précieuses. Son poëme *sur la Toilette* nous aurait permis de peindre d'après l'original ce maître de l'élégance qui donnait le ton à toutes les coquetteries de la mode, ce raffiné qui traitait sérieusement jusqu'aux frivolités, qui eut la première idée du *Mer-*

cure galant, et reprochait à son poëte favori de ne plus être un *damoiseau* comme aux jours de sa jeunesse. Enfin, si la *Vie d'Auguste*, rédigée par son confident, ne nous avait pas dit la vérité vraie, nous aurions aimé du moins à le surprendre en flagrant délit de réticence, et son silence même eût été parfois une révélation. Plus d'une page, j'en suis sûr, l'aurait classé parmi les historiens honorables de son siècle. L'écrivain devait y être soutenu par l'homme d'État ; et celui qui avait conseillé ou exécuté de grandes choses ne pouvait manquer d'en parler avec grandeur. Du reste, il n'eut jamais la prétention de paraître un littérateur. S'il tourna des vers, s'il s'égayait sur des sujets légers, ce fut par caprice et par boutade : son laisser aller était celui d'un grand seigneur qui s'amuse de la liberté avec laquelle il malmenait la langue. Il devait être le premier à en sourire dans l'intimité : peut-être même voulait-il scandaliser son Horace par les excentricités de sa muse. Il avait ses jours de folies poétiques, où sa verve paradoxale oubliait la solennité, la convenance ou l'usage. Et Sénèque me semble avoir un peu péché par pédantisme en allongeant des coups de fêrule à cet écolier indiscipliné qui fait tapage pour mettre son maître en colère. Ne sermonnons pas ainsi *ex cathedra* ces volontaires de la littérature qui manient la plume pour leur plaisir et non pour le nôtre. Leur indépendance est leur excuse. Si vous vouliez enrê-

gimenter ce joyeux bataillon de partisans, ils déserteraient avec armes et bagages. Mécène obéissait à sa fantaisie; et ses écarts ne l'empêchaient point d'avoir un goût très-pur et très-exigeant, au moins pour les autres, puisqu'il sut distinguer entre tous ceux que personne ne surpassera. Croyons-en ces vers qui retentiront toujours dans la postérité :

« Mémouvoir, moi, des critiques de Pantilius la punaise! Me soucier de ce qu'en mon absence j'ai été entrepris par Démétrius ou l'inepte Fannius, dinant chez Tigellius Hermogène! Non! Plotius et Varius, *Virgile et Mécène*, Valgius et l'excellent Octave, sans oublier Fuscus : voilà ceux à qui je veux plaire; c'est vous qui me ferez peine, si je n'obtiens votre suffrage. »

Laissons donc murmurer la mauvaise humeur de Sénèque. Si Mécène n'a pas été un classique, il l'a bien racheté en nous léguant ceux qui le seront éternellement. Nous lui devons *Virgile et Horace*.

C'est à dater d'Auguste que se pose pour la première fois à Rome la question délicate des relations de l'État et de la littérature. Jusqu'alors, les arts de la Grèce avaient été plutôt tolérés que protégés. On les voyait avec plus de défiance que de faveur. S'ils avaient reçu l'hospitalité des Scipion et des Lælius, ils n'avaient point encore conquis ce droit de cité qui assure la considération. L'éloquence et l'histoire étant seules vraiment romaines, avaient seules suivi

les fortunes diverses de la vie publique, qui suffisait à les alimenter. Mais la poésie restait toujours une étrangère. Abandonnée à elle-même, elle s'en tirait comme elle pouvait, et courait les chances de l'inspiration personnelle. Des magistrats annuels ne lui offraient pas un point d'appui assez solide. La tradition du vieil esprit patricien lui rendait le sénat sinon hostile, du moins indifférent; et, d'ailleurs, jamais un corps politique n'eut assez d'unité pour exercer une action directe sur le mouvement littéraire d'une nation. Quant au peuple, ne sachant ni lire ni écrire, il était trop grossier ou trop pauvre pour s'associer, même de loin, à ces plaisirs de l'esprit qui n'étaient alors que le privilège d'une aristocratie très-restreinte. La muse se trouvait donc isolée au sein de la société. Réduite à mendier le patronage superbe des grands, elle languissait dans une sorte de domesticité humiliante. Alors, comme aujourd'hui, les libraires s'enrichissaient beaucoup plus vite que les auteurs : ils gagnaient cent pour cent sur des manuscrits qu'ils achetaient pour rien. Les frères Sosies roulaient carrosse, tandis qu'Horace marchait à pied. Quant aux chefs-d'œuvre inédits, il en coûtait cher pour les faire connaître : il fallait louer une salle, l'arranger pour la représentation, annoncer la séance par des affiches peintes sur les colonnes des portiques, envoyer dans la ville des invitations particulières, quêter des curieux de rue en rue, de maison

en maison ; et, quand le débutant s'était bien mis en dépense, le jour venu, il s'essayait souvent seul devant ses banquettes désertes, ou luttait en vain contre la tiédeur d'un auditoire distrait ou assoupi.

Il n'y avait pas là de quoi encourager ou relever les talents ; et les déchirements de la guerre civile avaient rendu le mal plus grave encore. Aussi est-ce justice d'attacher le nom d'Auguste à la renaissance littéraire qui fut la réhabilitation de son passé, l'honneur et le couronnement de son règne ; car nul autre avant lui n'avait compris cette glorieuse nécessité d'adopter, au nom de la patrie, les hommes de génie qui consacrent l'immortalité d'un siècle. C'est lui qui, le premier, chercha la poésie dans sa solitude pour la revêtir de sa force et de sa puissance, partager avec elle sa propre majesté, la faire asseoir à ses côtés, et l'inviter à devenir l'ornement de l'empire. Ne rabaissons pas cette pensée vraiment nationale, en ne l'interprétant que par les calculs d'une ambition personnelle. Sans doute on ne saurait nier qu'à une époque où l'éloquence avait malheureusement perdu son opportunité, le poète devenait l'héritier naturel de l'orateur et l'arbitre de l'opinion. Habitué depuis si longtemps au bruit de la parole, les Romains auraient pu s'effrayer d'un silence trop brusque ; et la sérénité radiense du ciel virgilien succédait à propos aux orages du forum beaucoup trop pacifié. Mais si le prince, qui ne li-

vrait rien au hasard, fit concourir à son œuvre les divins enchantements de l'harmonie, ce n'était pas seulement pour effacer les souvenirs sanglants du triumvirat; car cette transfiguration était enfin accomplie : Octave avait disparu; il ne restait plus que le représentant des intérêts les plus sacrés de la patrie, que le dépositaire de ses destinées, que la personnification de Rome elle-même, vivant de sa vie, animée de son âme, et lui inspirant ce sentiment de responsabilité immense qui imprimait à tous les actes du souverain une grandeur et une autorité supérieure aux considérations mesquines par lesquelles il serait inique d'expliquer le bien qui racheta les crimes ou les fautes.

S'il ouvrait les bibliothèques à la foule studieuse, s'il offrait à l'histoire l'indépendance et la dignité, s'il encourageait l'émigration des savants de la Grèce, s'il se déclarait le patron de tous les grands hommes, c'est qu'il s'était imposé le devoir d'égaliser la gloire des lettres à celle des armes, et d'ajouter aux conquêtes de la force celles de l'intelligence. Il voulait que Rome prit ainsi possession de l'avenir et s'établît impérieusement dans l'admiration des âges. Ils n'étaient donc point des flatteurs à gages ces clients d'une monarchie acceptée par la lassitude universelle. Ils peuvent être considérés comme les interprètes de l'opinion publique, reconnaissante des bienfaits présents. Oui, nous nous plaçons à croire

que le peuple roi se reconnut dans Virgile comme dans Auguste lui-même. Ce n'est point le hasard qui associa ces deux noms. Ils s'accompagnent, sinon comme l'effet et la cause, du moins comme le moyen et la fin ; car, sous quelque forme qu'il se produise, le génie a besoin d'un milieu qui favorise son épanouissement. Or ces conditions extérieures furent alors pour le chantre de l'*Enéide* la sécurité publique, c'est-à-dire l'ordre et la paix ; la sécurité privée, c'est-à-dire le loisir et l'aisance : privé de ces biens, il n'aurait pas été ce qu'il pouvait être. Son âme douce et candide se serait repliée avec effroi sur elle-même, si la guerre civile avait encore épouvanté les imaginations, et mis aux mains des citoyens le glaive de la colère, de la vengeance et de la haine. Une épopée nationale eût été impossible lorsque l'image de la patrie était voilée par le deuil des luttes fratricides. Mais quand les passions débordées furent rentrées dans leur lit, quand le temple de Janus fut enfin fermé, et que le lent et merveilleux travail de la fatalité parut accompli, alors les dominateurs du monde éprouvèrent un orgueilleux plaisir à entreprendre avec Énée un pieux pèlerinage vers ces lieux saints qui avaient été le berceau de leur famille, à retrouver le Capitole sur cette colline hérissée de buissons qu'Évandre montrait à son hôte, à voir les troupeaux errer dans le forum, à entendre les taureaux mugir au milieu des splendides Carènes, à

comparer la demeure impériale du mont Palatin au chaume hospitalier du roi pasteur. C'est alors que Rome put parler à l'univers soumis avec cette fierté simple que légitime la conscience du droit, et que communique aux races royales l'habitude héréditaire et incontestée du commandement. La pensée qui présidait à la fortune de l'empire animait l'inspiration de la muse qui, des hautes régions où l'avait élevée la faveur, embrassait d'un regard tranquille l'imposante assemblée des peuples réunis dans un silencieux respect, autour de ce *roc immobile* d'où partait la foudre et d'où rayonnait aussi la lumière. L'enthousiasme triomphant du poème n'était que l'écho de l'allégresse passagère, mais un instant unanime, qui dans le vainqueur d'Actium saluait, sans voir l'avenir, le libérateur attendu.

En parlant de Virgile, nous n'avons point oublié Mécène; car c'est lui qui l'achemina vers Auguste, qui encouragea ses timidités, précisa ses pressentiments, l'affermi dans son rôle, et l'engagea dans sa voie. Sans doute, ce ne sont pas les Mécène qui font les Virgile, mais du moins ils les découvrent, et sans eux le trésor pourrait rester enfoui; car il y a un degré d'abandon ou de gêne qui paralyse les forces de l'intelligence. Juvénal disait avec raison : « Si Virgile n'avait pas eu de valet pour le servir, ni de logis un peu commode, tous ces serpents dont il a hérissé la tête de la furie Alecton seraient tombés d'eux-

mêmes; elle n'eût pas eu le souffle assez puissant pour faire retentir son cor infernal. » On a donc le droit d'affirmer que les libéralités, venues d'assez haut pour être acceptées par une main fière, rendirent au poète cette sérénité qui était nécessaire à son inspiration. Il ne vit dans ces générosités qu'une avance faite au nom de la postérité : et peut-être n'aurions-nous pas connu toutes les tendresses de sa sensibilité, si les souffrances d'une médiocrité trop étroite avaient tourné en amertume le miel de l'abeille. Mais réconcilié avec son siècle, il dicta en quelque sorte aux âges futurs le jugement équitable de l'histoire, et entra dans cette impartialité d'émotions qui permet seule de créer des monuments plus éternels que l'airain, parce qu'ils sont faits pour l'humanité tout entière, et non pour les passions d'un jour. Mécène eut encore le mérite de le détourner de la rêverie pour le contraindre doucement à l'exécution, en lui proposant un sujet précis, qui fixait les incertitudes de cette indolence mélancolique dans laquelle il aurait aimé à s'assoupir. Il lui traça le cadre des *Géorgiques*, de même qu'Auguste devait lui suggérer le plan de l'*Énéide*. Le savant Gibbon a prêté à ce poème rural l'intention politique de propager parmi les vétérans en retraite le goût de l'agriculture et l'attachement à leur nouvelle condition. Il nous semble qu'il aurait été plus sage de leur apprendre tout d'abord à lire. Di-

sous tout simplement que le ministre d'Octave espérait apaiser les esprits en ramenant sinon les bras à la culture, du moins les imaginations au calme de la vie champêtre. Devinant heureusement le génie du berger Tityre, il tira parti de son chalumeau jusqu'alors trop modeste, et que la reconnaissance pouvait seule enhardir. Il faut donc bénir cette amitié qui ravissait le chanfre d'Amaryllis à ses méditations silencieuses, le forçait à se rendre immortel, et l'entraînait malgré lui vers les applaudissements. Sans cette bienheureuse violence, *haud mollia jussa*, il lui aurait suffi d'aimer, loin de la gloire, les forêts et les fleuves : *Flumina amem silvasque inglorius*. Il aurait passé en s'ignorant lui-même, et les bords du Mincio n'eussent pas retenu les chants du cygne. Nous pouvons donc répéter ce qu'il disait à son protecteur :

Te sine nil altum mens inchoat ¹.

Virgile n'avait pas eu besoin d'être converti : il habitait le monde idéal, et les malheurs de la guerre civile l'avertirent seuls qu'il en existait un autre dont il n'eût pas soupçonné le voisinage, si le champ de ses pères n'avait été la proie d'un centurion. Ses opinions furent celles de son cœur. Il aimait ceux dont il était aimé. Son parti devait être celui qui pouvait, je ne dis pas guérir les blessures de la patrie, mais

¹ Sans toi ma pensée n'aborde pas les hauteurs.

retarder la crise mortelle et ajourner l'agonie. On n'en saurait dire autant d'Horace. Il était une conquête à faire, et elle pouvait tenter les maîtres du monde. Né sous une république mourante, il s'était cru républicain : comment ne l'eût-il pas été, à vingt-deux ans, sous le climat classique d'Athènes, où l'on venait de dresser des statues aux meurtriers de César, auprès de celles d'Harmodius et d'Aristogiton ? Il suivit donc l'élan de son âge, et s'enrôla généreusement sous les drapeaux de Brutus, comme s'il eût été fils d'un Cicéron, d'un Caton ou d'un Messala. L'uniforme de tribun militaire flattait peut-être son amour-propre. Qui de nous n'aurait voulu échanger la tunique du lycéen contre des épaulettes de colonel ? Épicure dut être bien surpris de le voir obéir aux ordres d'un stoïcien. Bref, ce fut dans les champs de Philippes qu'eut lieu la première entrevue d'Octave et d'Horace. Mécène put y relever le bouclier de son futur ami, qui reconnut, en l'abandonnant, qu'il s'était trompé de vocation. Porphirion raconte que, fait prisonnier par les soldats d'Octave, il fut délivré par Mécène. Ce premier bienfait ne devait pas être le dernier. Il aurait pu poursuivre son avancement dans les rangs du vainqueur : cela se faisait alors, et beaucoup de ses compagnons d'armes en profitèrent ; mais il n'usa de l'amnistie que pour rentrer en Italie, sans appui, sans fortune, « comme un oiseau qui a les ailes coupées. » Son

modique patrimoine avait servi à solder les frais de la guerre : de tout temps les battus payent l'amende.

Il n'avait pas lieu de se déclarer satisfait ; car il n'était protégé que par sa pauvreté, qui n'offrait plus prise à l'avidité des spoliateurs. Il écouta cette irascible conseillère, et la nécessité de vivre l'arma de sa plume. Il était aigri : il s'improvisa satirique. Son mécontentement n'allait à rien moins qu'à proposer à ses concitoyens d'émigrer en masse vers les *îles Fortunées*. Les Romains préférèrent le séjour de Rome ; mais il est probable que ses poésies d'opposition contribuèrent à sa popularité. S'il ménaçait Octave, il n'épargnait pas ses amis qui n'étaient que trop vulnérables : Agrippa et Mécène reçurent quelques égratignures, du reste légères ; car il se borne à critiquer chez ce dernier sa tunique flottante. Encore le désigne-t-il sous le nom de Malchinus, s'il faut ajouter foi aux conjectures des scolastes. En tout cas, il n'y avait pas là de quoi les empêcher de s'aimer un jour. Il serait même à désirer que les ennemis politiques ne fussent jamais plus méchants ; et nous avons fait bien des progrès depuis le temps où l'on paraissait audacieux pour avoir censuré la toilette d'un ministre.

Horace fut d'ailleurs assez enclin à subir l'influence du fait accompli. Le soldat de Philippe n'était pas de l'étoffe dont se font les héros. Aussi quand il vit la prospérité publique accompagner l'avènement

d'un pouvoir habile à se rendre nécessaire, se laissa-t-il tout naturellement conduire par ses préférences secrètes vers la cause qui représentait l'anarchie terrassée, l'Italie régénérée, les barbares contenus, la loi toute-puissante, la clémence victorieuse, et l'autorité compatible encore avec les respects dus aux souvenirs de la liberté. Mécène lui tendit la main, et il l'accepta. Le premier accueil fut, du reste, plein de réserve de part et d'autre. « Admis, dit-il, sur la recommandation de Virgile et de Varius, je bégayai timidement quelques paroles, car le respect ne me permit pas d'en dire davantage : je ne me vantai auprès de vous ni d'une illustre origine, ni du superbe coursier sur lequel je parcourais mes vastes possessions : je me donnai tout simplement pour ce que j'étais : votre réponse fut laconique, suivant votre usage, et je me retirai. Neuf mois après vous me rappelez, et me voilà maintenant, parce que vous l'avez voulu, au rang de vos amis. » Je vois avec plaisir qu'avant de se donner l'un à l'autre, ils y mirent du temps et de la réflexion : car les coups de foudre sont toujours inquiétants, qu'il s'agisse d'affections ou de conversions. La distance était grande : ils ne la franchirent pas d'un bond, mais se rapprochèrent à mesure qu'ils se connurent davantage ; l'inégalité des rangs s'effaça insensiblement devant l'harmonie des goûts, l'accord secret des qualités et des défauts, et cet air de parenté que met la nature entre tous les confrères en

Épicure. Leurs caractères se tenaient comme par des liens de famille. Chez tous deux, même sincérité, même besoin de s'appartenir et de se dérober, l'un aux ennuis de l'étiquette ou aux servitudes de la puissance, l'autre aux embarras de la vie active et à la contrainte des relations importunes. Le préfet de Rome aimait à oublier le Scythe et le Cantabre dans le tête-à-tête d'une intimité où il se sentait et s'avouait heureux. Il n'y avait plus alors ni protecteur ni protégé, ni chêne ni roseau ; mais deux âmes fraternelles qui se complétaient en s'unissant par la confiance. Si Horace était le convive désiré du palais des Esquilies, il fut aussi plus d'une fois l'amphitryon ; et son hôte, qui souvent s'invitait lui-même, allait se mettre au régime de la table frugale où le modeste vin de la Sabine remplaçait le cécube et le falerne. Là régnaient avec une merveilleuse aisance l'abandon et la discrétion, le respect et la liberté. La louange y gardait sa mesure : elle savait se faire désirer et goûter ; et jamais la reconnaissance ne mettait en souffrance la dignité.

Les bienfaits n'avaient point été sollicités avec impatience, ni précipités par l'empressement du bienfaiteur. Ils étaient venus comme à l'insu de l'un et de l'autre, de manière à ne point alarmer la délicatesse de celui qui reçut, ni compromettre le désintéressement de celui qui donna. Horace avait voulu se tirer tout seul d'embarras ; et, réunissant les débris

de son chétif patrimoine, il acheta une charge de scribe du trésor. Ces fonctions le rangeaient dans une corporation qui, sous la direction du questeur, veillait à l'observation des lois financières et à la reddition des comptes. Il devenait ainsi un *bureaucrate*. Mais il est douteux qu'il en ait eu jamais l'aptitude. Je plains sa pauvre muse d'avoir été condamnée à aligner des chiffres et à vérifier des erreurs de calcul. Aussi, quand Auguste, par mesure d'économie, supprima ces emplois, il dut quitter ses dossiers le cœur joyeux et tout aussi léger que sa bourse.

Ce fut probablement avant la bataille d'Actium que Mécène le pria d'accepter cette terre d'Ustique dont le revenu suffit à ses modestes besoins. Elle était située dans une des vallées de la Sabine, en face des cimes neigeuses du Lucrétile et près de la Digence, qui dut son illustration à ce voisinage. Ce pays sauvage et retiré devait satisfaire son goût pour la solitude : né dans les montagnes de l'Apulie, il retrouvait là ses souvenirs d'enfance. Huit esclaves, un fermier, un jardinier, tel était son train de maison. Il était roi de cet empire et n'en demandait pas davantage. Aussi n'eut-il plus qu'à se défendre contre les libéralités de son ami qui lui avait encore donné, pour le rapprocher de lui, une petite maison de plaisance à Tibur, tout à côté de sa villa. Il possédait enfin une *médiocrité* dont beaucoup se contenteraient. A ces faveurs solides s'ajoutèrent aussi des distinc-

tions honorifiques. Un vers de la satire VII du livre II nous autorise à croire que Mécène lui conféra toutes les prérogatives d'un chevalier romain, le droit de s'asseoir au théâtre sur les mêmes gradins que lui-même, et de revêtir publiquement les insignes de l'ordre.

Il serait intéressant d'apprécier la métamorphose que produisit dans le génie d'Horace l'évolution de ses sympathies politiques. On verra que la postérité n'y a pas trop perdu, et n'a guère le droit de s'en plaindre. A mesure que la réflexion le pacifie, son inspiration devient plus clémente et plus humaine. Le satirique se change en moraliste. Il aborde la vérité permanente, au lieu de s'égarer dans la polémique personnelle qui n'intéresse que les contemporains. Il ne s'attaque plus qu'aux vices et aux travers que reconnaîtront tous les siècles. A l'épigramme qui passe succèdent les observations du philosophe, qui analyse les passions toujours vivantes et lègue à l'avenir des leçons éternelles. Ses œuvres deviennent le bréviaire des honnêtes gens, celui qu'on lit et qu'on relit pour faire son propre examen de conscience, celui qu'on médite pour en tirer ces enseignements de sagesse pratique, de bon sens et de raison, que l'on goûte d'autant plus qu'on a fait une expérience plus attentive de la vie. Il n'y a plus de fiel dans ses sévérités : elles se tempèrent de cette indulgence éclairée qui hait le mal plus que le

compable. L'auteur belliqueux des *Épodes* fait place au citoyen raisonnable dont les opinions sont inspirées, non par un amour égoïste de son bien-être, mais par un patriotisme dévoué, sans bassesse, aux protecteurs de la sécurité sociale. C'est que, dans sa paisible retraite de Tibur, sous le toit de sa chaude maisonnette, *tepido villula tecto*, il a pu se recueillir en lui-même, et entrer pleinement en possession de sa nature modérée. Sans renier ses amitiés de la veille, il ne se laissa pas dominer par un parti que nous devons estimer, tout en regrettant de le voir condamné d'avance à n'être plus qu'une protestation aussi généreuse qu'impuissante : le conserit de Brutus redevint Horace. Il garda la piété des souvenirs qu'il ne faut jamais sacrifier à des affections nouvelles : mais il sut la concilier avec la justice qui tient compte des services rendus même par d'anciens adversaires : en un mot, il s'affranchit; car il était désormais libre d'admirer autour de lui tout ce qui pouvait le mériter, sans en demander la permission à ceux qui ne l'accordaient qu'à regret. Il avait le droit de mêler ses applaudissements à ceux de Rome tout entière, quand la voie Sacrée attendait le retour du prince triomphateur. Il pouvait presser la main de Mécène sans être soupçonné de trahison. Il pouvait boire à la santé d'Auguste sans être accusé d'apostasie par les retardataires qui persistaient à l'appeler Octave. Il ne relevait que de sa conscience. Quoique

la fidélité au drapeau soit le plus honorable des exemples, nous ne serons donc pas assez stoïciens pour accuser Horace d'avoir écouté deux sentiments dignes de faire vibrer la lyre : le patriotisme et la reconnaissance. Si ses opinions se modifièrent peu à peu, et non par ces brusques secousses qu'il n'est pas bon d'encourager, c'est qu'il crut s'être trompé, et n'avait pas, apparemment, une foi superbe en son infailibilité. Nous ne saurions rêver l'idéal d'un Horace maussade, émigrant parmi les ruines du passé, condamnant sa muse aux crispations nerveuses, aux froncements de sourcils, et à la sombre mélancolie d'une reclusion volontaire.

Il aima mieux se vouer à la conciliation, et donner hautement l'exemple de cette vertu civile qui, après les révolutions, devient tôt ou tard l'asile de tous les honnêtes gens. Il accepta les événements avec dignité, ce qui est plus sage peut-être que de se retirer de la scène où l'on pourrait encore être utile à son pays et à ses croyances. On n'est un grand poète qu'à la condition d'aimer un peu son temps, ne fût-ce que pour lui donner sans aigreur de bons conseils : car le génie se paralyse en s'isolant. Horace ne le fit pas : mais il exprima éloquemment la sollicitude sincère de l'opinion pour le prince à qui était due la paix publique : bienfait d'autant plus goûté qu'il devait être éphémère, et ne tenait qu'à la valeur du souverain. Sa voix ne fut-elle pas un écho dans l'od

que lui inspira l'éloignement d'Auguste retenu loin de Rome par la nécessité d'une guerre glorieuse : « O toi qu'a fait naître la clémence des dieux, ton absence s'est trop prolongée ! Tu avais promis un prompt retour à l'assemblée du sénat. Reviens au milieu de nous : rends la lumière à ta patrie. Grâce à toi, le bœuf parcourt en paix les prairies ; Cérès et la douce abondance fécondent nos champs ; les navires volent sur les mers pacifiées. Qui craindrait encore le Parthe ou les enfants de la sauvage Germanie, tant que César est debout ? Chacun passe ses journées sur ses collines, et marie sa vigne à l'ormeau solitaire, puis, joyeux, retourne à sa coupe et te convie à son festin comme une divinité tutélaire. Oh ! puisses-tu donner à l'Italie de longs jours de fête ! C'est ce que nous aimons à dire avant le repas du matin, c'est ce que répètent nos lèvres humides de vin, quand le soleil se couche sous l'Océan. » Ajoutons toutefois que le frisson du lendemain tressaillait dans ces vœux. On y devine qu'on vivait alors au jour le jour, et que l'avenir dépendait d'un homme.

Ce langage était spontané, et la garantie en est dans l'indépendance qu'Horace sut toujours se ménager : il ne voulut jamais devenir un poète officiel et une sorte de fonctionnaire lyrique livrant sur commande des strophes mercenaires. Si parfois Mécène tenta de le jeter dans des sujets exclusivement politiques, il fit la sourde oreille, et l'on n'en re-

parlait plus. Car le client savait prendre ses aises, et le patron ne s'en fâchait pas : ce qui n'a point empêché de calomnier la sincérité de l'un et la générosité de l'autre, par des soupçons injustes que nul lecteur impartial ne laissera peser sur leur mémoire. Oui, tous deux s'aimaient parce qu'ils s'estimaient ; et jamais le protecteur ne spécula sur ses largesses, pas plus que le protégé sur son dévouement. Auguste comme son ministre savait bien que la postérité n'est pas dupe des louanges vénales. Le prince qui félicitait les habitants de Milan d'avoir respecté la statue de Brutus, leur bienfaiteur, était le même qui recommandait aux préteurs de ne pas souffrir que dans les concours publics son nom fût compromis par d'indiscrètes panégyriques.

Horace ne fut donc pas un de ces complaisants qui exploitent la flatterie. S'il célébrait les fastes d'un règne, auquel on ne peut refuser la grandeur tout en reconnaissant le vice de ses institutions, n'admirait-il pas impunément l'âme inflexible de Caton, seul debout au milieu de l'univers subjugué ? C'est que, pour plaire, il n'avait pas eu besoin de mentir à ses premières affections. Son cœur hospitalier pouvait s'ouvrir à toutes les gloires, passées et présentes : loin de se répudier, elles ne demandaient qu'à se confondre. La cour du souverain n'accueillait point en lui un de ces transfuges qui, par leur intolérance de néophyte, veulent faire oublier une défec-

tion. Toujours honnête dans ses convictions, il n'avait pas de pardon à gagner, pas de repentir à exprimer, pas de conditions à proposer ou à subir. La maison de Mécène, comme celle de Pollion, était un de ces terrains neutres sur lesquels il n'y avait plus ni vainqueurs, ni vaincus. On y aimait les lettres pour elles-mêmes et les lettrés pour eux-mêmes. On y honorait la poésie et les poètes avec un désintéressement qui n'exige point les sacrifices pénibles : et comme la muse n'est point ingrate, elle accordait à la personne ce qu'elle eût peut-être refusé au personnage. Elle est, en effet, de nature ombreuse et a toujours peur de se livrer en se prêtant. Or, Mécène était dans une situation très-favorable pour la gagner sans l'effaroucher, parce qu'en lui le ministre n'existait pour ainsi dire qu'à l'état latent. Il avait l'air d'un simple particulier : avantage très-grand pour les Mécènes ; car s'ils encouragent les talents, on ne s'avise plus alors de prétendre qu'ils songent à les charger de chaînes. Leurs bonnes intentions ne passent pas pour des pièges ; ils n'ont point à combattre ces hostilités insaisissables que suscite aux caractères les plus droits la difficulté d'un rôle officiel. Le respect humain ne tient plus à distance ceux qui se sentent attirés par la sympathie. On les approche sans se mettre en défense, la politique semble n'être pas de la partie. Tout devient affaire d'amitié.

C'est toujours à ce dernier mot qu'il faut en revenir quand il est question de Mécène et d'Horace. C'est par lui que nous avons commencé, c'est par lui que nous finirons. Ils étaient devenus nécessaires l'un à l'autre, et quand le premier fut parti, le second le suivit de près. La mort eût été cruelle de séparer ceux que la vie avait si intimement rapprochés, et que la postérité confond dans une immortalité fraternelle. Horace a généreusement payé toutes ses dettes en partageant sa gloire avec celui qu'il appelait la meilleure partie de lui-même. Les hommes de génie ne meurent jamais insolubles. Que ce soit la moralité de notre étude. Mais, hélas ! que de faux Mécènes il y a par le monde ! Et s'il s'en trouve un vrai, rencontrera-t-il jamais un Horacé ?

LES ATTIQUES

—

I

UN PUR ESPRIT

M. JOUBERT

Il y a vingt-cinq ans, les reliques de M. Joubert n'étaient révérees qu'en famille, dans une petite chapelle dédiée à sa mémoire par M. de Chateaubriand. C'était l'hommage aristocratique de quelques fidèles, qui semblaient jaloux d'interdire aux profanes l'accès du sanctuaire privilégié dont ils avaient la clef d'or. Mais M. Sainte-Beuve a ses entrées partout, et aussitôt initié, il ne put se défendre de donner un de ces *coups de cloche* qui retentissent au loin. Avertis par ce signal, les curieux s'empressèrent d'accourir, et il fallut bien faire droit à leur impatience. Deux

in-octavo parurent ; mais il y a longtemps qu'ils sont épuisés ; et nous en serions à peu près réduits à n'admirer que sur parole le plus exquis de nos moralistes, si M. Louis de Reynal, un des parents de M. Joubert, n'avait eu l'excellente pensée de restituer ses œuvres au domaine public, en adoptant des conditions de format et de prix accessibles au commun des lecteurs.

Puisque nous les tenons enfin ces volumes désirés, souhaitons-leur la bienvenue comme à des amis qui reparaisent ; et convions à la fête tous ceux qui se plaignaient de leur trop longue absence. C'est le cas de redire avec Fontanes :

Si Joubert, ami fidèle,
 Que depuis trente ans je chéris,
 Des cœurs vrais le plus vrai modèle,
 De ses champs accourt à Paris,
 Qu'on ouvre ! J'aime sa présence :
 De la paix et de l'espérance,
 Il a toujours les yeux serens.

Oui, tendons-lui des mains fraternelles. Car sa renommée posthume lui déplairait à coup sûr, si elle ne se dissimulait pas sous le charme de cette intimité affectueuse qui fut sa seule ambition. Ne l'approchez donc point, esprits sceptiques, âmes positives, cœurs desséchés par l'ironie. Il n'est pas des vôtres. Jadis votre présence eût glacé la parole sur ses lèvres. Car il lui fallait, pour être éloquent, sen-

tir autour de lui « la tiède température de la sympathie. » Qu'il en soit de même aujourd'hui. Ne le traitons pas comme un auteur qui veut séduire par l'artifice des mots, mais comme un confident qui s'épanche. Le voici qui vient s'asseoir à votre foyer : vous l'interrogez ; il vous répond, il pense tout haut, il vous livre le meilleur de lui-même. Suivez-le partout où il vous mène, sans être ni étonnés des hauteurs où il s'élève, ni alarmés des nuages que parfois il traverse. *Sursum corda* est sa devise. Qu'elle devienne la vôtre, et soyez heureux, si vous avez des ailes, de les déployer dans l'espace, pour monter avec lui vers la lumière.

Ne craignez pas non plus d'entrer, à sa suite, en une sorte de retraite silencieuse ; de descendre au plus profond de vous-même, dans ce secret de la conscience où l'homme habite en face de Dieu. Car c'est là que M. Joubert a trouvé la source de toutes ses joies ; et ceux-là lui demeureraient étrangers qui n'auraient pas rencontré en eux ou puisé en lui ce besoin de la contemplation intérieure, que l'on doit appeler un signe d'élection, puisque les belles âmes, où règne l'harmonie, peuvent seules prendre plaisir à se regarder longuement. Voilà dans quel esprit vous devez aborder l'homme, le penseur, le critique et l'écrivain.

I

L'homme, il apparaît ici à chaque page, à chaque ligne, et surtout dans cette notice pleine d'intérêt où une plume qui fut vraiment de la famille à tous égards nous raconte les moindres détails de sa biographie avec une simplicité si touchante et un attendrissement si communicatif. Sa vie, par un choix réfléchi, fut presque tout entière domestique et privée. Il recherchait l'ombre, comme d'autres aspirent à l'éclat du grand jour. Les événements n'y furent guère que des tendresses éprouvées, des regrets fidèles, et des pensées dignes d'être achevées dans le monde des esprits. L'ensemble de cette sereine existence nous laisse l'idée d'un sage qui mérita d'être heureux.

« Je le suis toujours, disait-il, autant que je le puis; et quand je le suis peu, je dis à Dieu : Vous le voyez, Seigneur, je ne puis faire davantage; pardonnez à mon infirmité. » Le bonheur a du prix lorsqu'il vient de nous plus que des choses : or tel fut le sien : la conduite et le caractère y participèrent plus que la fortune. Il croyait qu'il y a du miel dans toutes les amertumes, et qu'il importe peu d'être satis-

fait des circonstances, pourvu que la manière de les accepter nous rende contents de nous-mêmes. Ce n'étaient point là de vaines paroles. Il suffit de jeter les yeux sur sa correspondance pour s'assurer qu'il agissait d'après ses maximes. Le premier des biens lui manquait : son âme semblait tenir aux organes par des attaches si frêles, qu'elle était prête à s'en échapper au moindre souffle. Dans les meilleurs jours, sa santé ressemblait à peine à la convalescence : c'était comme un équilibre instable entre des faiblesses qui ne se soutenaient que par artifice et régime. Mais l'égalité de son humeur n'en ressentit aucune atteinte. Valétudinaire aimable, il faisait bonne mine à la souffrance, et l'accueillait avec une résignation souriante. Nul ne sut causer de ses maux avec plus de détachement et d'aménité. Jugez-en par ces lignes qu'il écrivait à madame de Pange, en lui donnant de ses nouvelles : « Le docteur a beau me voir éteint, gisant, maigre, muet et incapable de supporter le moindre travail et même le moindre plaisir sans en être épuisé, il me croit en fort bon état. Je ne sais comment ses yeux se sont fascinés ; mais depuis qu'il n'a plus de nouveau remède à m'ordonner, il me voit guéri, le croit de bonne foi et le dit à tout le monde. La vérité est que je suis toujours également malade, mais avec plus de variété, ce qui est au moins un agrément. Je suis aussi un peu plus accoutumé à mes maux, et j'y vois plus

clair. Ce sont là des mieux dont je sens vivement le prix, mais sans pouvoir convenir que j'en éprouve d'autres. » Au fond, il s'en consolait ; car la fragilité de cette enveloppe transparente à travers laquelle brillait le pur esprit paraissait une des conditions de sa délicate essence. Madame Victorine de Chatenay voyait en lui une âme qui par hasard avait rencontré un corps et s'en tirait comme elle pouvait. Les deux principes tendaient sans cesse à se séparer ; et les affaiblissements secrets, les décadences continues qui dénouaient douloureusement leurs liens, n'assombrissaient point sa douce philosophie ; il y mêlait plutôt des pressentiments de délivrance et des instincts d'immortalité. Pourtant, ce stoïcisme avenant avait une bonhomie souriante. « La vie est un devoir, disait-il à une amie qu'il voyait fléchir sous le fardeau de ses tristesses ; si le soin de l'entretenir est le seul dont il plaise au ciel de nous charger, il faut s'en acquitter gaiement et de la meilleure grâce qu'il est possible, et *attiser ce feu sacré*, en s'y chauffant de son mieux, jusqu'à ce qu'on vienne nous dire : c'est assez. »

Ce foyer dont la flamme était chez lui si vacillante et comme privée d'aliments terrestres, n'en rayonna pas moins de cette chaleur qui pénètre, de cette lumière qui ne s'éteint pas. Dans une de ces lettres où il s'analyse lui-même avec un désintéressement qui écarte tout soupçon de complaisance personnelle, il

nous raconte que dès sa jeunesse la générosité native de ses sentiments allait jusqu'à inquiéter la prudence de sa tendre mère. Elle le trouvait si éloigné des routes ordinaires de la fortune, si net de toutes les petites passions qui la font chercher, si intrépide dans ses espérances, si dédaigneux de prévoir, si négligent à se précautionner, si prompt à donner, si inhabile à acquérir que sa sollicitude redoutait pour l'avenir l'exès de ces qualités peu communes. Comme elle lui en faisait de doux reproches, il lui répondit très-fermement qu'il ne voulait pas que l'âme d'aucun homme fût supérieure à la sienne. « C'est bien assez que les riches aient par-dessus moi les avantages de la richesse; certes, ils n'en auront pas d'autres. » Fières paroles, qu'il sut tenir. Car l'emploi de ses facultés ne fut jamais qu'un exercice de perfectionnement moral; et lorsqu'aux approches du moment suprême, sa main défaillante saisit une dernière fois la plume, il eut le droit d'inscrire sur le journal de ses pensées ces mots qui en étaient le résumé le plus sincère :

« 22 mars 1824. Le vrai! le beau! le juste! le saint! »

Mais s'il put se rendre ce témoignage, n'en faisons pas seulement honneur à l'excellence de sa nature. Sa volonté y mit du sien; elle sut épanouir le germe choisi, lui faire porter toutes ses fleurs, le défendre^c contre toutes les influences délétères. Ce qui me plaît éminemment dans M. Joubert, c'est qu'il apprit

en passant au milieu des erreurs de son temps, à mieux aimer les vérités impérissables ; c'est qu'invulnérable à la contagion environnante, il ne livra point ses croyances au courant des idées ou des mœurs publiques. Il est un rare exemple d'un esprit qui demeure fidèle à lui-même, et se conserve sain et sauf dans une société qui imposait aux meilleurs ses préjugés, ses troubles, ou ses égarements. Né en 1754, il avait vingt-quatre ans lorsqu'il vint à Paris dans le monde des lettrés et des philosophes. Admis bientôt dans la familiarité des principaux encyclopédistes, il se laissa charmer un instant par la verve aventureuse de Diderot, qui devait remuer vivement une jeune imagination, à peine échappée à la somnolence de la vie provinciale. Mais ce prestige momentané n'agit qu'à la surface, et si son tempérament littéraire en garda quelques traces profondes, les convictions de sa conscience lui opposèrent d'insurmontables résistances. Élève du critique sans être disciple du philosophe, il ne se risqua point en ces régions désolées où l'on n'entre qu'en renonçant d'avance aux salutaires espérances. Son intelligence s'y éveilla pour toutes les curiosités légitimes, sans contracter aucun principe dissolvant. Elle avait en elle une candeur de foi primitive qui la mettait à l'abri de toutes les témérités. Nul poison n'avait prise sur ce fond inaltérable. C'était l'incorruptibilité même. Aussi, loin de lui être un péril, cette épreuve

lui fut un bienfait. Toute vertu n'est achevée qu'après avoir couru des hasards : défions-nous de celles qui n'ont jamais fréquenté que des voies ouvertes et faciles ; elles ont trop l'air d'une habitude et d'un mécanisme dont les ressorts peuvent être déconcertés par un obstacle imprévu. Je leur préférerai toujours les fruits mûrs de l'expérience et de l'éducation personnelle.

Il est même des défaillances qui ne sont point un fâcheux symptôme ; et tout en me disant que les délicats s'exagèrent parfois leurs imperfections, j'ai été bien aise d'entendre M. Joubert nous confesser naïvement « que son âme habita les lieux par où les passions ont passé. » Notons cet aveu ; car il nous expliquera peut-être cette affabilité indulgente, cette bonté vraie qui est la grâce de son irréprochable raison. Devenu plus tard aussi exigeant pour soi que tolérant pour autrui, il pratiquait le bien sans paraître s'en douter, et détestait le mal sans tourner sa haine contre les personnes, bien différent en cela de ces moralistes qui semblent se prévaloir d'une impeccabilité exceptionnelle, et compromettent le succès de leurs meilleurs sermons par l'ostentation d'une sagesse maussade, dont la mauvaise humeur prétend convertir les gens en humiliant leur amour-propre.

Ajoutons aussi que les passions politiques, si ardentes autour de lui, ne purent jamais rien contre

sa modération précoce. Leur voisinage n'eut d'autre effet que de lui rendre plus haïssables tous les excès, et de l'engager définitivement dans le port tranquille où son obscurité le dérobaux aux proscriptions révolutionnaires. Il avait pourtant payé aux institutions nouvelles la dette du citoyen. Lorsqu'en 1790 l'assemblée constituante organisa les justices de paix dans toute la France, il fut élu par ses compatriotes de Martignac à l'une de ces magistratures populaires, et remplit ce ministère conciliateur avec un amour du devoir qui suppléait à la vocation. Mais après l'explosion des violences sanguinaires, il s'enfuit, en attendant la fin de l'orage, dans sa modeste retraite de Villeneuve, où la famille, les lettres et l'amitié ne laissèrent plus de place en son cœur qu'à l'indignation contre les bourreaux et à la pitié pour leurs victimes. C'est à partir de ce moment qu'il se fixe dans l'attitude familière qui doit être celle de son portrait. Dès lors nous ne verrons plus guère en lui qu'un homme de loisir, un Sybarite littéraire, heureux de jouir de lui-même en pleine franchise, envisageant toutes choses d'un point de vue idéal, et voué par entraînement à la méditation, à l'intimité des affections choisies, à l'agrément d'une société où il sert de centre aux noms les plus illustres.

Parmi ces sympathies presque fraternelles, la plus ancienne et la plus profonde fut celle qui s'établit entre lui et M. de Fontanes. Elle était fondée sur un

de ces services qui ne s'oublent pas : à une époque où le jeune poëte était plus riche de talent que de fortune, la diplomatie de M. Joubert réussit à lui ménager les avantages d'une alliance qui devait lui assurer l'indépendance et la dignité de sa vie. Le roman fut mené à bien, mais non sans peine; car il avait fallu triompher d'un tuteur auquel ne suffisaient point dans le mari de sa nièce la distinction de la naissance, l'éclat du mérite ou les qualités du caractère. La lettre qui emporta le succès de ces négociations est un chef-d'œuvre d'éloquence insinuante. Toutes les promesses d'avenir glorieux que l'avocat y faisait valoir, M. de Fontanes sut les soutenir et même les dépasser. Aussi eut-il l'occasion de témoigner hautement sa reconnaissance; et, devenu grand maître de l'Université en 1809, il s'empressa d'associer M. Joubert à ses destinées administratives, en lui offrant un siège, à côté de lui, dans le conseil supérieur de l'instruction publique. Ce poste d'honneur fut accepté, mais par dévouement à la personne, avec une résignation qu'encourageait la pensée de se croire nécessaire à celui qui pouvait entendre de sa bouche la vérité tout entière sans que les bien-séances en fussent offensées. Le souvenir d'une douce égalité lui donnait le droit et lui imposa le devoir, en maintes rencontres, d'exprimer des conseils ou parfois des reproches toujours sûrs d'être écoutés. « Ah! *Monseigneur*, lui écrivait-il un jour en sou-

riant, je vous le dis sincèrement et dans le style populaire qui sied à la franchise, *vous êtes bien heureux de m'avoir, et je veux vous en féliciter*. Vous avez subjugué tout le monde autour de vous, excepté moi. Toutes les opinions se taisent devant la vôtre, excepté la mienne. Je vous dis tout ce que je pense, et je pense avec vous tout ce que je veux. Sans moi il n'y aurait pas dans votre cour un homme libre, ou du moins qui pût le paraître hautement et publiquement. Sans moi, vous ne connaîtriez pas, hors de votre famille, les délices de la contradiction. Et remarquez ceci, Monseigneur; celui qui sait rire avec vous de ses occupations et des vôtres est l'homme qui attache le plus d'importance à votre rang, à vos fonctions, et les respecte le plus. L'homme qui vous est le moins asservi est aussi celui qui vous est le plus dévoué. » Oui, tout en se jouant avec l'hermine du ministre, il lui prouvait combien sa popularité lui tenait au cœur. « Ah! monsieur le grand maître, lui répétait-il, au nom du ciel et de vous-même, gouvernez paternellement, noblement, loyalement, justement et royalement, et pour tout dire en un mot qui ne peut être dit qu'à vous : gouvernez poétiquement. Je tremble quand je songe avec quelle facilité votre successeur, quel qu'il soit (car vous aurez un successeur, et bientôt peut-être), améliorera le sort des hommes qui vous avaient été confiés, et leur fera trouver son administration plus protec-

trice, plus prévoyante, plus soigneuse d'eux-mêmes et plus humaine que la vôtre. » Pour commenter ces alarmes, lisez une autre lettre dans laquelle il articule le mot d'*avarice* contre la trésorerie de M. de Fontanes, et s'efforce de l'attendrir en faveur de cette thèse, « que tout professeur doit être logé, chauffé, blanchi, éclairé, désaltéré, alimenté, rasé, porté et même médicamenté. » Il allait jusqu'à proposer le sacrifice de son propre traitement pour remédier à ce qu'il appelait les actes de lésine des opérations officielles. Il s'indignait d'être rémunéré « au poids de l'or, » tandis que de maigres régents en étaient réduits « à loger en hôtel garni, à vivre à la gargotte, à voyager un bâton à la main, et en cas de maladie à se faire soigner à l'hôpital. » Sa bonté ne fut égalée que par le discernement avec lequel il appréciait la valeur des hommes. Car s'il plaidait obstinément pour le bien-être de la famille enseignante, il était aussi l'infatigable promoteur du mérite qu'il savait si bien découvrir; et quand on faisait la sourde oreille, il poussait des cris de détresse qui finissaient toujours par forcer l'attention.

Le billet dans lequel il recommande M. Maillet-Lacoste mériterait à lui seul de conduire son auteur à la postérité. Son désir de servir ceux qu'il en jugeait dignes portait jusqu'à la passion la solidité de ses sentiments : témoin Chénedollé, dont l'âme candide l'avait séduit de prime abord. « Si vous voulez être

inspecteur de l'Académie de Caen, lui écrivait-il, vous n'avez qu'à le dire. *On enverra ailleurs* celui qui occupe cette place, pour vous la donner. » Mais M. de Fontanes ne se prêtant pas assez vite à ces arrangements, le patron du poète se mit à gronder et à supplier tour à tour. « Songez donc, dit-il tout bas, que ce pauvre garçon a été le confident de votre muse, le disciple de vos conseils et de vos exemples. Il a voulu vous imiter; est-ce donc là ce qui vous a fâché? Il vous a imité mieux que tout autre : cela devait vous apaiser. Enfin, Chênédollé est par nature votre admirateur, il le sera toujours, et malgré vous, et malgré lui, jusqu'au fond de ses moelles et de ses veines. » Cette fois, les arguments furent décisifs, et la *combinaison* réussit. On ferait tout un chapitre curieux sur l'épisode administratif qui traversa sans l'interrompre la vie philosophique de M. Joubert.

Mais il nous tarde d'en venir à Chateaubriand dont il fut plus d'une fois le bon génie, le mentor et l'inspirateur littéraire. Nul n'était plus propre à diriger un esprit indépendant sans gêner son essor. Tandis que Fontanes représentait auprès du grand écrivain le classique pur qui corrige les écarts du goût, Joubert, qui avait été l'un des premiers à signaler son avènement, ne cessait de le pousser hardiment dans ses voies, de l'exciter par l'aiguillon, de lui ouvrir la carrière, en un mot d'accommoder les avis à ses ressources et à son originalité même. On peut affirmer

qu'il collabora indirectement aux meilleures pages du *Génie du christianisme*. On n'en saurait douter après avoir lu les conseils qu'il rendait plus persuasifs en les faisant parvenir par l'intermédiaire de madame de Beaumont, chez laquelle Chateaubriand entassait à la hâte les matériaux d'érudition ecclésiastique qu'il croyait nécessaires à son monument. Le voyant déponiller l'antiquité profane et sacrée, s'enfoncer dans le moyen âge, consulter, comparer et compulsuer d'énormes in-folio, l'ami vigilant s'effrayait des nuages de poussière que soulevaient tant de textes et d'extraits. Il craignait que la lampe merveilleuse n'en fût étouffée, et s'empressait de rappeler l'orchestreur à sa vocation. « Dites-lui bien que c'est de la beauté et non pas de la vérité que l'on recherche dans son ouvrage; que son esprit seul et non pas sa doctrine en pourra faire la fortune; qu'enfin il compte sur Chateaubriand pour faire aimer le christianisme, et non pas sur le christianisme pour faire aimer Chateaubriand. » C'était là comprendre à la fois les instincts du poëte et les exigences du public. A sa sollicitude pour une gloire qu'il avait adoptée, il mêlait les vœux secrets du chrétien qui jugeait plus opportun de convertir les imaginations que de réduire les intelligences par l'appareil des raisons théologiques. Ne voyons point ici le calcul d'un habile qui sent chanceler ses croyances, et désespère de démontrer aux autres ce qu'il ne saurait se per-

suader à lui-même. Non; mais il connaissait son temps, et voulait approprier le remède au malade. L'important lui paraissait donc de nous accoutumer à regarder le christianisme avec quelque faveur, à respirer avec quelque plaisir l'encens qu'il offre au ciel, à entendre ses cantiques avec quelque approbation. « Le reste sera l'œuvre de la religion. Si la poésie et la philosophie peuvent lui ramener l'homme une fois, elle s'en sera bientôt réemparée : car elle a ses séductions et ses puissances qui sont grandes. On n'entre pas dans ses temples bien préparé, sans en sortir asservi. Le difficile est de rendre aujourd'hui aux hommes l'envie d'y revenir. » Ainsi la nécessité de plaire n'était à ses yeux qu'un appât sous lequel devait se cacher en quelque sorte l'hameçon de la doctrine.

Tout en admirant avec effusion le génie rénovateur dont les défauts mêmes ne lui déplaisaient pas, lorsqu'ils lui semblaient involontaires, M. Joubert ne se laissait point aveugler par son cœur : et sa clairvoyance s'expliqua un jour très-sévèrement sur le caractère de l'homme qui plus tard n'aurait pas été son éditeur, s'il avait lu la lettre à M. Molè. Quoiqu'il ait répété souvent qu'il faut regarder ses amis de profil quand ils sont borgnes, il ne se fit pourtant pas faute d'envisager en face M. de Chateaubriand, et de peindre son portrait sous des couleurs qui donnent terriblement raison aux deux volumes de

M. Sainte-Beuve. C'est une de ces pièces destinées à clore un procès. Désormais les illusions complaisantes des lointaines perspectives deviennent impossibles. La vérité est nécessairement là : mais si la mémoire du personnage public en souffre un peu, celle de M. Joubert ne peut rien y perdre. Au contraire : car cette franchise conserve jusque dans ses rigueurs un air de douleur paternelle et d'amitié irrésistible qui, sans se dissimuler les plus graves imperfections de son objet préféré, paraît les plaindre, les pardonner et les excuser *quand même*, par un parti pris d'attachement indissoluble. Ces nuances contradictoires en apparence ne se résument-elles pas dans des phrases comme celles-ci : « S'il peut faire des étourderies, il ne me paraît pas possible qu'il commette des fautes graves : il y a et il y aura toujours en lui *un fond d'enfance* et d'innocence qui le rendra aussi incapable de torts sérieux que de bienfaits suivis. » Aussi l'impression dernière est-elle qu'en général, et ici en particulier, l'indulgence est justice envers tous ces élus de l'imagination chez lesquels le bien se trouve mélangé de mal, mais de telle façon que les faiblesses mêmes sont rachetées par un sorte de spontanéité native. N'abusons donc pas de M. Joubert contre M. de Chateaubriand : ce serait affliger deux ombres chères. Sachons plutôt comme lui concilier la sincérité avec la sympathie.

Le cœur qui opérait ce miracle nous serait incomplètement connu si nous gardions le silence sur d'autres liaisons qui avaient un charme plus pénétrant. Dans la destinée de tout homme supérieur on est presque certain de trouver un nom de femme. Celui que nous rencontrons ici n'a pas besoin de se produire sous des voiles discrets; car le culte de M. Joubert pour madame de Beaumont était dégagé de tout calcul d'amour-propre. Il ne la chérissait que pour elle-même, ou tout au plus pour la félicité, je ne dis pas de ses yeux, mais de son âme. N'avait-il pas poussé l'imprudencence du désintéressement jusqu'à introduire près d'elle l'auteur de *René*, qui devint si vite le dieu du temple? Mais il n'en pouvait concevoir aucun ombrage, car elle n'était à ses yeux que la Muse de l'Idéal entrevu. Et plus tard il pouvait dire en parlant d'elle : « Nous nous étions liés dans un temps où nous étions tous deux bien près *d'être parfaits*, de sorte qu'il se mêlait à notre amitié quelque chose de ce qui rend si délicieux tout ce qui rappelle l'enfance, j'entends le souvenir de l'innocence. » Une harmonie préétablie l'avait attiré comme un aimant. Dans cet esprit d'élite il reconnut la plus exquise partie de lui-même, sa raison d'être ici-bas, celle qui lui permettait de prendre en patience son exil terrestre. En lui consacrant les plus purs de ses sentiments, il s'était pourtant voué d'avance aux éternels regrets. Car la vie ne devait être pour

madame de Beaumont qu'une lutte mélancolique, d'abord contre les rigueurs du sort qui, après avoir frappé ses proches, lui infligea le martyre d'une union mal assortie, puis contre le mal impitoyable dont elle était mortellement atteinte. Mais dans ces souffrances aggravées encore par l'inquiétude d'une âme ardente qui, sentant fuir les heures, avait hâte de se prodiguer, M. Joubert voyait des blessures à assoupir; et il voulait sa part de ces douleurs pour les rendre plus légères. Il en résultait une affection qu'on ne saurait exprimer que par un mot nouveau: car c'était à la fois de la pitié, du respect, de l'admiration, et quelque chose de tendre, qui associait à des inquiétudes presque maternelles la subtile flamme d'une passion étrangère à tous les troubles inférieurs. Pendant neuf années, il n'eut pas une pensée où elle ne fût présente. Aussi quel bouleversement de tout son être quand il la vit partir pour son fatal voyage de Rome et quitter à jamais, hélas! le petit salon dont elle était la fête! Quel deuil lorsqu'elle lui écrivit ces lignes résignées et sombres: « Je tousse moins, mais il me semble que *c'est pour mourir sans bruit*, tant je suis anéantie. » Elle disait trop vrai, et M. Joubert ne devait plus la revoir en ce monde. Quelques jours auparavant il lui avait adressé comme un suprême adieu dans une lettre qui se terminait ainsi: « Je ne vous ai plus, et sûrement je ne vous aurai de longtemps à ma portée,

pour entendre ce que je pense. Le plaisir que j'avais autrefois à parler est entièrement perdu pour moi. Je fais vœu de silence. Ma vie intime va tout entière se passer entre le ciel et moi. *Mon âme conservera ses habitudes, mais j'en ai perdu les délices.* » Il y eut pourtant de la sérénité dans ses inconsolables tristesses : car il croyait à l'immortalité.

Mais ce vide ne pouvait plus être comblé ; et si solide que fût plus tard son attachement pour madame de Vintimille, l'accent ému lui fit défaut. La faculté d'aimer n'y tressaille plus à l'aise, et comme en pleine béatitude. La correspondance échangée avec cette personne de mérite supérieur est charmante encore, mais de cet agrément mondain qui se joue spirituellement sur des idées légères. C'est la fine fleur de l'urbanité chevaleresque, de ces empresses courtois qui rappellent toutes les élégances de l'antique politesse. M. Joubert s'y met en frais de galanterie respectueuse, qui sans jamais oublier son âge, anime d'un sourire jeune encore ses civilités caressantes. On dirait un de ces vieillards poudrés et parfumés qui se présentent aux *belles dames* un bouquet à la main, et portant une rose à la boutonnière. Le causeur survivait donc comme un débris de l'ancien régime, réfugié dans des salons qui en conservaient la pure tradition. Mais l'homme n'est plus là qu'à demi. Pour le retrouver, oublions le milieu brillant où s'éteignirent doucement ses der-

nières lueurs, et ouvrons le journal de ses pensées.

II

M. Joubert fut métaphysicien sans croire à la métaphysique. Il en faisait ingénument, presque à son insu, comme on rêve, comme on soupire, comme on prie. La sienne n'était point l'art géométrique d'échafauder un système sur des abstractions, mais l'habitude de s'isoler loin des bruits de la terre, sur les cimes lumineuses d'où l'on découvre les vastes horizons, où l'on est enveloppé par l'infini. Il s'y laissait ravir par le concert de l'ordre universel ; il y goûtait la volupté des choses immuables, les délices du sentiment, les transports de l'extase et de la spiritualité pure. C'est ce qu'il appelait *platoniser*, non par imitation, mais par la ressemblance d'une affinité naturelle. « Si mes pensées s'inscrivaient toutes seules, disait-il, sur les arbres que je rencontre, vous trouveriez, en venant les déchiffrer dans ce pays-ci, après ma mort, que je vécus par-ci, par-là, plus Platon que Platon lui-même. »

Aussi ne lui demandez pas une philosophie proprement dite. Le ciel ne mit dans son intelligence que des rayons, et ne lui donna pour éloquence que de beaux mots. Chose légère, il n'eut de force que pour monter vers ces étoiles qui scintillent dans le firmament de la raison. Son esprit fut avant tout contemplateur. Les lenteurs du raisonnement répugnaient à la soudaineté de ses intuitions. De là une défiance marquée contre tous les livres où il ne voyait qu'une officine de syllogismes, une fabrique de doctrines personnelles. Liseur intrépide et obstiné, il voulut pourtant connaître tout ce que les fortes têtes avaient conçu, mais pour se donner le droit de redevenir ignorant en sûreté de conscience. Car le réseau serré de la dialectique embarrassait, impatientait ses ailes; et l'oiseau captif, rompant ces mailles, se dégagait pour reprendre son essor vers ces libres espaces où quelquefois on le perd de vue, mais sans jamais cesser d'entendre ses chants et le bruit de son vol.

Gardez-vous donc de le confondre avec les superbes et les ambitieux qui ont foi en la toute-puissance de leurs méthodes, en la souveraineté de leurs démonstrations. Humble jusque dans ses hardiesses, M. Joubert, malgré ses raffinements, a la candeur des simples; et lors même qu'il fait une découverte en ces régions supérieures où il voyage d'un astre à l'autre, il ne prend pas les airs d'un Christophe Co-

lomb qui aborde à un nouveau monde. Loin de savoir par quels chemins il a passé, il confesse l'impuissance de sa logique, et s'incline devant l'idée qui s'est révélée à ses yeux par la seule évidence d'une illumination passagère. Il n'en peut donner d'autre preuve que la joie sereine dont sa vue l'inonde. Les obscurités mêmes qui l'environnent ne lui déplaisent pas : car dans l'ordre des choses transcendantes, un peu de vague lui semble un signe de profondeur. C'est dans ce lointain mystérieux que les vérités habitent, hors d'atteinte et pour ainsi dire hors de prise, élevées au-dessus du doute, à la fois inaccessibles aux objections et à la preuve, comme ces globes célestes qui se balancent et gravitent dans le vide.

Tel est le caractère de la plupart de ses pensées : elles se soutiennent à distance, sans appui apparent, et se font croire en quelque sorte de plein droit. Quoiqu'elles soient impérieuses comme des formules et des axiomes, cependant nous n'y sommes point choqués par les façons hautaines d'un docteur. Elles ont plutôt la naïveté d'un premier mouvement, la grâce d'une *inspiration*. Oui, c'est le mot qui convient le mieux à sa facilité d'enthousiasme, à ces bonds lyriques par lesquels il franchit les intermédiaires et atteint les sommets, à cette prise de possession qui s'empare tout d'abord d'un centre rayonnant, à je ne sais quel instinct divinateur de l'invi-

sible, enfin à l'exaltation d'une âme dont l'éloquence n'est qu'une crédulité docile à la voix intérieure d'un Dieu caché. En d'autres termes, il y a en lui un poète, un voyant, ajoutons un croyant.

Car M. Joubert tenait par toutes ses tendresses à une foi vivante, qu'il tournait presque en effusions mystiques. Cette religion n'était point, comme chez quelques-uns de ses amis, un romantisme d'imagination, une tradition aristocratique, une raison d'État, une bienséance officielle, une habitude de famille, ou une tenue mondaine, mais un besoin d'amour, de respect, de piété, d'adoration. Il y trouvait un élément de vie morale, de sagesse pratique, de félicité profonde. Il lui fallait le repos dans la certitude. Il estimait que Dieu est le seul fond sur lequel nos devoirs soient toujours lisibles, et l'incrédulité lui paraissait un état de barbarie dont le voisinage lui faisait mal. Quant à l'impiété, elle devait lui faire horreur. Aux yeux mêmes du scepticisme sensé, n'est-elle pas une dépravation qui engendre toutes les autres? Cette irrésistible aversion se compliquait aussi, ce me semble, d'une sorte de répugnance littéraire pour l'esprit voltairien, qui le repoussait par ses côtés superficiels, faciles, vulgaires et rebelles à toutes les délicatesses. Ce ricanement devenu banal, après avoir couru sur tant de lèvres, l'agaçait comme le retour d'une manie sénile. Sa distinction en était offensée comme d'une faute de goût. Et je me plais à

penser qu'il ne fut point alors le seul à éprouver ce généreux malaise. La raillerie systématique avait fait son temps, et l'ennemi lui-même, s'il voulait poursuivre la guerre, avait besoin de changer son artillerie, de recourir aux armes à longue portée.

On ne comprendra bien le caractère de M. Joubert que si l'on cherche en lui l'un des représentants de cette société polie qui s'étonne de renaître au milieu des ruines, se recompose après sa dispersion, rallume les flambeaux éteints, et renoue autant que possible l'ordre ancien à l'ordre nouveau. On se rappelle parfois, en le lisant, la colombe qui sort de l'arche, au lendemain du déluge, et revient apportant au peuple puni le rameau d'olivier, symbole de l'espérance. N'oubliez donc pas le milieu qui l'entoura. Quoiqu'il parlât toujours en son nom, il traduisit souvent les aspirations secrètes de tous les honnêtes gens qui pouvaient s'écrier avec lui : « Heureux ceux qui, toujours les mêmes, sont sortis purs de tant de crimes, et saufs de tant d'affreux périls ! » C'est à ce point de vue qu'il faut considérer, et de près, ses réflexions sur son siècle. Quelques-uns les jugeront bien sombres ; mais elles devaient alors être partagées par toutes les âmes désenchantées sur lesquelles pesait le rêve sanglant de la terreur. Le frisson du souvenir leur était resté ; et, pour échapper aux menaces d'une liberté sauvage, dont ils connaissaient trop les fureurs, ils se jetèrent avec une

joie reconnaissante dans les bras du sauveur manifestement envoyé par la Providence. Les bienfaits de 89 leur avaient été trop gâtés par les attentats de 95 pour que le salut de la société ne leur parût pas la loi souveraine qu'il fallait rétablir à tout prix. Aussi ne marchandèrent-ils point le pouvoir à celui qui s'en montra digne. Loin d'attendre son heure, ils la devançaient, avec l'impatience du naufragé qui aperçoit une voile à l'horizon. Non, ce n'était pas seulement M. Joubert qui disait alors du premier Consul : « Cet homme n'est point parvenu, mais il est arrivé à sa place : je l'aime. Sans lui on ne pourrait plus sentir aucun enthousiasme pour quelque chose de vivant. Ce jeu de la réalité, placé en son vrai point, et que vous nommez illusion quand elle nous plaît et nous charme, ne s'opérerait dans notre âme, sans cet homme extraordinaire, en faveur de rien d'agissant. Je lui souhaite perpétuellement toutes les vertus, toutes les ressources, toutes les lumières, toutes les perfections qui lui manquent peut-être, ou qu'il n'a pas eu le temps d'avoir. Il a fait renaître, non-seulement en sa faveur, mais en faveur de tous les autres grands hommes pour lesquels il le ressent aussi, l'enthousiasme qui était perdu, oisif, éteint, anéanti. Ses aventures ont fait taire l'esprit et réveillé l'imagination. L'admiration a reparu et réjouie une terre attristée, où ne brillait aucun mérite qui imposât à tous les autres. Qu'il conserve tous ses

succès, qu'il en soit de plus en plus digne ; qu'il demeure maître longtemps : il l'est, certes, et il sait l'être. Nous avons grand besoin de lui. » Ce qui me plaît dans ces paroles, c'est qu'elles ne sont pas dictées seulement par les intérêts éperdus qui se rassurent. J'y sens l'élan patriotique d'une âme transportée par l'apparition d'un de ces génies qui dominent les temps. Il semble qu'au sortir d'une longue nuit, il salue enfin le lever du jour dont il désespérait. Il y a là de l'accent et de l'explosion.

Toutefois, M. Joubert poussait beaucoup trop loin son désir d'être gouverné. Témoin de l'anarchie, l'absolutisme ne l'effrayait pas. Mais tout en nous séparant de lui sur ce point, nous serons assez juste pour reconnaître dans ses idées les plus contraires à nos vœux la foi réfléchie d'un bon citoyen qui tremble pour ses dieux pénates échappés à l'exil, et non pas l'effarement aveugle et passager du conservateur dont la conscience n'obéit qu'à l'effroi du danger. Il n'eût jamais été de ceux qui ne savent se soumettre qu'en s'abaissant. Si quelque peu d'égoïsme se glissait à la dérobée en ses opinions, c'était celui du penseur qui maudit les agitations stériles, parce que la paix est indispensable à ses studieux loisirs. Dans la politique le lettré redoutait un trouble-fête, l'invasion des grands mots, j'allais dire des gros mots, qui mettent en déroute les muses sévères ou gracieuses.

Aussi fit-il plus d'une fois serment de ne plus lire d'autre journal que « celui du pot-au-feu de madame de Beaumont. » Il y eut pourtant un certain nombre d'années pendant lesquelles cette lecture n'aurait pas mis son repos en grand péril. Mais plus tard, quand reparurent les *idéologues*, elle aurait pu inquiéter ou assombrir son imagination. Il prit donc l'habitude de s'interdire formellement, par régime de santé, tout ce qu'il appelait, à tort ou à raison, « les chimères de ces esprits remuants qui ont pour tête un tourbillon et courent après les nuages, de ces perturbateurs qui aiment à renverser les sièges pour s'y asseoir. » L'abeille préféra se renfermer dans la ruche où elle distillait le miel de l'Hymette. Et malheur alors à qui venait l'y taquiner et l'y déranger ! Jugez-en par ces lignes. C'est Benjamin Constant que l'aiguillon frappe au cœur : « Cet homme, disait-il, est pour moi un violon faux qui jure sous l'archet. Tout ce qu'il dit me blesse l'esprit. D'abord il écrit mal, très-mal, et en vrai Suisse à prétentions. Il exprime avec importance et avec une sorte de perfection travaillée des pensées extrêmement communes, ce qui est le signe de médiocrité le plus grand que je connaisse. Ensuite, je ne crois pas qu'il y ait au monde rien de plus révoltant que le faux dans l'erreur. Or ses erreurs ne sont point en lui un effet de la bonne foi et une simple méprise de l'esprit. On sent qu'elles lui viennent du cœur, et que son ambition les a fabriquées

de toutes pièces. » Y a-t-il ici quelque injustice? Cela pourrait être. Mais signalons-y seulement une hostilité de race qui circule avec le sang, et par conséquent ne pardonne pas. La tolérance ne serait-elle pas la vertu des indifférents? Or M. Joubert était séparé par un abîme de ces turbulents qui se plaisent à introduire la variété dans les religions, le relâchement dans les lois, l'insolence dans les mœurs, à brouiller tout, à démolir sans cesse les vieilles cités, à déplacer les couronnes, à jouer avec des débris de trônes et de sceptres brisés. Autant il éprouvait un plaisir de raison à reposer ses yeux sur une souveraineté patriarcale et maîtresse du lendemain, autant il souffrait de voir se propager ce qu'il appelait les affreuses habitudes du siècle : l'ambition des impuissants, l'impatience du commandement, l'incrédulité au devoir, le fanatisme du droit, la confiance en soi, la défiance d'autrui, le dégoût de l'antiquité, la philanthropie phraseuse, la fureur de la contradiction : maladies qui lui semblaient mortelles. Ce pessimisme, il nous est permis de ne l'accepter qu'avec des réserves. Mais il n'en contient pas moins quelques-uns de ces avertissements que l'adversaire, s'il est sage, doit écouter avec déférence. L'exagération même en sera bonne si elle nous persuade que le progrès doit procéder comme la nature dans ses œuvres, comme le temps qui détruit sans bouleverser, qui mine sourdement, qui use avec lenteur, qui

déracine peu à peu, mais ne détache rien et n'arrache pas brusquement. Ces maximes, et d'autres semblables, ont ici d'autant plus d'autorité qu'elles sont la leçon de l'expérience et non le mot d'ordre d'un parti. Quoique tenant à des salons où il devait y avoir des cocardes, M. Joubert n'en arbore ostensiblement aucune, du moins devant la postérité. Il se contente d'aimer le bien de son pays, sans condition de drapeau, à sa manière, en philosophe qui ne se passionne pas pour des illusions, qui croit sagement que les gouvernements ne sont pas affaire de choix et de prédilection personnelle, mais de nécessité plus forte que les préférences intéressées des hommes. Il estime qu'on ne les fait pas, mais qu'ils se font, qu'ils s'établissent presque d'eux-mêmes, par la force des choses, suivant les convenances, qui sont leur raison d'être et de durer. Voilà une morale qui aura toujours son à-propos et son utilité. Qu'elle soit ici mêlée de tendances rétrogrades, j'en conviens et je le regrette. Mais les contre-poids sont nécessaires à l'équilibre d'un mouvement réglé. Laissons donc cet ami des choses passées dire aux jeunes gens, avec une tristesse sympathique, des vérités dignes de leurs méditations; celle-ci, par exemple : « Demandez des âmes libres plutôt encore que des hommes libres. » Oui, ce conseil est d'or : car, virilement pratiqué, il crée des droits auxquels les faits sont forcés de satisfaire. Je recommanderais

aussi la définition suivante : « L'homme d'État est un messenger à qui l'âge présent est remis en dépôt pour être rendu meilleur à l'âge à venir. » Enfin, quelle intelligence saine n'adopterait pas cette devise : « *Maintenir et réparer ?* » Ne résume-t-elle pas l'idéal d'une constitution flexible, sincèrement attentive aux besoins légitimes de la conscience publique, et appropriée à tous les peuples qui, fatigués d'avoir trop longtemps campé sous des tentes fragiles, désirent enfin asseoir dans un sol affermi les fondements d'un édifice protecteur sous lequel grandiront les fils de leurs fils ?

Ainsi, lorsque M. Joubert daignait descendre de sa planète Uranie pour prendre pied sur terre, il savait causer politique avec une grande portée de bon sens. Mais la conversation littéraire lui allait mieux encore. Revenons-y donc avec lui. Ici, du moins, personne ne lui reprochera d'appartenir à l'ancien régime, de porter perruque, houppelande de soie, et culottes courtes. Car il est un des plus éminents précurseurs de la critique moderne. Sans vouloir déprécier les Aristarques d'autrefois, qui excellaient par l'entente des règles, par la sagesse d'un goût correctement défini, le respect salutaire des grands exemples et le maniement majestueux d'une fêrule magistrale, il faut avouer pourtant que le désert s'étendait autour d'eux ; leur enthousiasme abusait des points d'exclamation. En admirant ce qui

est admirable, ils avaient l'air de répéter par cœur un *credo* appris dans l'école. La routine du parti pris finissait par tarir en eux les sources de l'émotion vive. Il leur arrivait de tourner au dithyrambe, de ne parler que sur des paroles, de s'arrêter à l'écorce, de réduire l'art à l'industrie des procédés ou de l'imitation. Or M. Joubert est de ceux qui dans les œuvres cherchent moins l'artifice que la vie, l'auteur habile que l'homme sincère, et ce qu'il appelait si bien l'*humaine chaleur*, l'*humaine substance*. Ce qu'il exigeait des écrivains il se l'imposait à lui-même ; et tous ses aperçus sont ses impressions prises sur le fait. Ici donc, point de thèses venues seulement de la tête, point de réminiscences empruntées. Mais on entend comme des cris partis du cœur. C'est son plaisir qu'il analyse en épiqueurien qui le rumine pour le prolonger.

Nous accorderons volontiers que cette méthode a ses hasards, ou ses inconvénients. Elle est une tentation à la fantaisie individuelle ; elle dispense les indolents du savoir et du recueillement ; elle encourage les évaporés, et se prête trop complaisamment chez les meilleurs aux écarts de l'imagination, à la mobilité, aux boutades, aux caprices de l'humeur présente. L'usage est ici bien près de l'abus, et l'instrument ne vaut que par la main qui s'en sert.

Mais ne savons-nous pas déjà que M. Joubert est le maître des maîtres ? Il pouvait donc impunément

s'abandonner à son sens immédiat. Car son esprit supérieur domine tous les sujets. Il nous offre le type le plus complet non de l'amateur superficiel qui donne le ton au badinage élégant des salons, mais du connaisseur qui exerçait autour de lui, parmi les plus entendus, une sorte de judicature acceptée par l'élite d'un monde où la plume était encore en honneur. C'est qu'en toute question il va droit au définitif, pénètre jusqu'aux essences, approfondit les lois, et remonte aux principes, sans se noyer dans les brouillards de l'esthétique allemande. Exquise jusqu'à l'excès, sa sensibilité fut toujours réglée par une raison qui ne sépara jamais le beau du vrai et du bien. Ces deux facultés qui font le critique parfait agissaient ici de concert et n'auraient pu se désunir, tant l'harmonie était sa nature même. De là vient qu'en exprimant ses sentiments il prononçait pourtant des arrêts et les gravait sur l'airain ou le diamant. L'ingénieux reposait sur le judicieux. Son tour particulier n'était d'ordinaire que la forme la plus attrayante de ces idées générales, de ces causes premières qui sont au fond de tous les problèmes bien résolus. Aussi, tout en charmant, il impose des doctrines. Et on le suit avec une sécurité absolue, comme un guide sur le bras duquel on aime à s'appuyer, la plupart de ses pensées étant si vraies, répondant si bien à nos instincts, qu'elles semblent venir de nous. Quand elles se présentent, nous leur

sourions ainsi qu'à des figures de connaissance.

Il faudrait préciser, mais le suc de ces pages est trop subtil ou trop condensé pour qu'on l'analyse. Il nous suffira d'indiquer le trait principal de sa rhétorique et de sa poétique : deux mots bien scolastiques pour n'être pas ici un demi contre-sens. Elles se résument assez bien dans ce conseil où M. Joubert se réfléchit comme en un miroir : « N'écrivez jamais rien qui ne vous fasse un grand plaisir ; tout ce que nous disons doit être teint de nous ; cette opération est longue, mais elle immortalise tout. » Oui, c'est là son secret qu'il nous livre. Il fut en effet l'antipode de ces écrivains de métier qui travaillent avec du papier, une plume et de l'encre, mais non pas avec leur âme. Lui, il attendait la sollicitation pressante du génie familier ; il cédait au besoin de s'épancher. Tout arrangement factice, toute contrainte l'eût déconcerté, l'eût paralysé. Il allait jusqu'à prétendre qu'on ne sait bien ce que l'on veut dire qu'après l'avoir dit : et ce ne sera point un paradoxe pour ses lecteurs. Car son exemple prouve ce que peuvent les bonnes fortunes de l'imprévu, et combien la chaleur de l'esprit s'anime par les rencontres d'une pensée confiante en son essor. De là cette fraîcheur d'exécution, qu'auraient déflorée, attristée les servitudes d'un itinéraire. Pour se maintenir en verve et en haleine, il lui fallait du champ et de l'espace. Toutes les barrières l'intimidaient, l'opprimaient. Bien dif-

fèrent de ces sombres intelligences qui ont peur de se dérider, qui fuient un rayon de soleil et confondent l'ennui avec la gravité, il ne produisait que dans la joie, et ne séparait pas le solide de l'agréable. L'austérité morne lui semblait un poison qui glace tout ce qu'il touche, qui arrête le sang dans les veines et l'empêche d'arriver au cœur. « Les idées sérieuses, disait-il, me viennent en abondance quand je me joue, et se tarissent dès qu'elles m'ont beaucoup tendu. » Ses organes frères ne résistaient pas à cette contention qui fait plier le roseau. Mais lorsque l'étoile du berger venait à luire, comme il sentait les doux frémissements du cœur paternel qui se réjouit de sa fécondité ! Aussi son œuvre est-elle animée de son souffle. Ses idées sont vraiment vivantes ; elles lui appartiennent, il les a enfantées. Elles garderont toujours sa physionomie, cet air de famille auquel on reconnaît qu'il les a aimées, non de cette tendresse aveugle qui s'admire dans de périssables ébauches, mais avec l'ambition généreuse de leur donner le meilleur de son être.

Ceux qui surent conserver l'intégrité de leur naturel sont nécessairement heureux de rencontrer chez les autres ce suprême mérite. Aussi M. Joubert avait-il le goût hospitalier, comme il le déclare et l'explique dans cette profession de foi : « En fait de style, j'aime tout, le froid et le chaud, le sec et l'humide, le grave et le léger, le dur et le mou, le noir

et le blanc. J'exige seulement que la qualité et la couleur une fois décidées ne se démentent plus; qu'il y ait espèce, caractère, continuité, unité. Tout alors me paraît digne d'attention. » Il n'était pas moins accessible aux nouveautés du fond qu'à celles de la forme. Car je lis ailleurs : « Il faut toujours avoir dans la tête un coin ouvert et libre : il devient réellement insupportable de converser avec des hommes qui n'ont dans le cerveau que des cases où tout est pris, et où rien d'extérieur ne peut entrer. » Appliquez à la critique ces dispositions libérales, et elles conduiront à ce principe que je lui emprunte : « La connaissance des esprits est le charme de la critique; le maintien des bonnes règles n'en est que le métier et la dernière utilité. » Ces lignes sont grosses de conséquences. J'y vois le pressentiment d'un genre nouveau qui s'ouvrira au philosophe, au poète, à l'historien, au moraliste, au causeur, au peintre de portraits; et je me rappelle alors involontairement qu'un des créateurs de cet art complexe écrivit plus tard les phrases suivantes : « Il ne s'agit plus maintenant de porter des jugements de rhétorique : aujourd'hui l'histoire littéraire doit se faire, comme l'histoire naturelle, par des observations et par des collections. Je n'ai plus qu'un plaisir : j'analyse, j'herborise, je suis un naturaliste des esprits. » C'est toute une révolution que semblait appeler la curiosité moderne, tournée de plus en plus vers le

réal et le positif. Or, chez M. Joubert, vous en surprenez tous les signes avant-coureurs : la prédominance du sens individuel sur l'autorité des experts en titre, de l'anatomie psychologique sur les formules transmises, la faveur assurée d'avance aux coups d'État du génie qui s'impose, ou même à la témérité qui s'aventure, l'accueil prévenant pour les importations étrangères qui trouvent des obstacles à la frontière française, la gastronomie littéraire, l'expérience du dégustateur qui savoure substituée à l'à-peu-près des épithètes louangeuses, et aux lieux communs de la paraphrase académique, le diagnostic qui distingue les physionomies, le coup d'œil qui saisit les ressemblances, l'art de détailler les nuances, de souligner le trait essentiel, de plaire au gourmet, et de réveiller les endormis par les secousses électriques de l'idée ou de l'expression : en un mot, l'indépendance de l'aperçu original préféré aux routes frayées et monotones. Pour commenter ce que nous indiquons trop incomplètement, songez à M. Sainte-Beuve. Malgré des différences radicales sur lesquelles nous n'insisterons pas, M. Joubert est un peu son prophète. Mais, à ce titre, il tient à l'ancienne loi, et se croit encore un classique, quoiqu'il ne le soit plus à la façon de Fontanes qui n'apercevait rien au delà du passé. Bien des admirations leur sont communes. Seulement l'un leur obéit comme un fidèle qui croit, l'autre les choi-

sit et y consent après examen. Son franc parler avait même des audaces capables de contrister des cœurs fervents. N'osa-t il pas écrire ce blasphème : « Ceux à qui Racine suffit sont de pauvres âmes et de pauvres esprits. Ce sont des âmes et des esprits béjaunes et pensionnaires de couvent. » Ou bien encore : « Racine et Boileau ne sont pas des eaux de source. Un beau choix dans l'imitation fait leur mérite. Ce sont leurs livres qui imitent les livres, et non leurs âmes qui imitent les âmes. » Voilà presque de l'impertinence. Décidément, il y avait déjà du romantisme dans l'air, et l'orage menaçait. Mais quoique ces irrévérences ne prouvent point l'infailibilité du juge, il est bon de les noter comme un symptôme, et on leur pardonnera parce que la sincérité est toujours louable jusque dans ses erreurs. Elles ont d'ailleurs l'avantage de provoquer la riposte. Or c'est par la tiédeur des orthodoxes et non par les hérésies des dissidents que les religions languissent et meurent. Ces coups de collier d'un insoumis paraîtront peut-être bien timides aujourd'hui que les jougs littéraires sont devenus si légers; mais alors ils étaient des hardiesses que M. Joubert devait dérober à ses amis, de peur de les scandaliser. Je croirais presque que, dans le huis clos du cabinet, il se dédommageait ainsi par ces vivacités de plume des impatiences contenues auxquelles le condamnaient autour de lui ceux qui ne cessaient d'appeler *Aristide*

le Juste. Il s'émancipait tout à coup aux dépens des demi dieux dont il approchait familièrement la statue, sans trop se soucier du piédestal. Fénelon est encore un de ceux qu'il s'est amusé à toiser d'un regard malin qui ne veut pas être dupe. Il le fut peut-être cependant, mais de ses propres subtilités. Citons, vous apprécierez : « Fénelon eut le fiel de la colombe, dont ses reproches les plus aigres imitaient les gémissements ; et parce que Bossuet parlait plus haut, on le croyait plus emporté. L'un avait plus d'amis et pour ainsi parler plus d'adorateurs que l'autre, parce qu'il avait plus d'artifices. Il n'y a point d'ensorcellement sans art et sans habileté. L'esprit de Fénelon avait quelque chose de plus doux que la douceur même, de plus patient que la patience. Un tour de voix toujours égal et une douce contenance toujours grave et polie ont l'air de la simplicité, mais n'en sont pas. Les plis, les replis et l'adresse qu'il mit dans ses discussions pénétrèrent dans sa conduite. Cette multiplicité d'explications, cette rapidité soit à se défendre tout haut, soit à attaquer sourdement, ces ruses innocentes, cette vigilante attention pour répondre, pour prévenir, et pour saisir les occasions, me rappellent malgré moi la simplicité du serpent tel qu'il était dans le premier âge du monde, lorsqu'il avait de la candeur, du bonheur et de l'innocence : simplicité insinuante, non insidieuse cependant, sans perfidie, mais non

sans tortuosité. » On ne saurait égratigner d'une façon plus caressante. C'est du Saint-Simon à l'eau de rose. Vous le voyez donc, M. Joubert envisageait sans éblouissement les gloires les plus consacrées. Mais n'en concluez pas que la tradition pesait à son indépendance, car il la conciliait avec une piété filiale pour tous les génies de premier ordre : Platon, Homère, Virgile, Bossuet, La Fontaine. L'antiquité l'enchantait, surtout celle de la Grèce, qui fut comme la patrie de son imagination. C'était un Athénien tellement épris de la perfection que, tout en restant sa joie, elle finit par devenir son tourment.

Nul en effet ne se montra plus impitoyable pour lui-même. « Achever sa pensée, s'écriait-il, cela est rare, cela cause un plaisir extrême. » Oui, mais aussi que de souffrances l'accompagnaient et le font payer cher, quand on est comme lui persécuté par l'ambition de mettre un livre dans une page, une page dans une phrase, et une phrase dans un mot ! Il y réussit pourtant, non pas sans de secrètes angoisses ; car dans son style on soupçonne la lutte, on voit même parfois la défaite, mais le plus souvent il sort vainqueur et maître de ces expressions amies de la mémoire qui dardent le trait, l'enfoncent dans l'attention, le fixent à l'âme et au cœur. Spiritualiste subtil jusqu'à la quintessence, il épuisait sa vie à fortifier les fantômes de l'abstraction par des con-

tours nets et lumineux qui lui donnent un corps, qui nous font toucher l'insaisissable et voir distinctement l'invisible. Les idées ne lui agréaient qu'après avoir passé par le prisme d'une imagination qui leur communiquait le coloris de la peinture. Aussi serez-vous frappés de la multitude des métaphores, des images, des comparaisons qui naissent sous sa plume. Mais ne vous hâtez point de les appeler le luxe indigent de la phrase. Non, c'est le parti pris d'un métaphysicien qui veut nous conduire du connu à l'inconnu, rendre la vérité palpable aux intelligences les plus engagées dans les choses sensibles, et faciliter la clairvoyance de l'esprit par l'amusement des yeux. « Ce choix de mots, qui vous offre d'abord l'image dont vous conviendrez, vous mène insensiblement à en admettre d'autres dont vous ne seriez pas convenu ; c'est un raisonnement caché. Il a la force et la puissance d'un raisonnement véritable et n'en a pas la dureté, l'impérieux et le rebutant. » Telle fut aussi la raison pour laquelle il employait si volontiers ces mots familiers qui donnent cours à la pensée la plus relevée, comme une effigie connue à la monnaie d'or ou d'argent. Il espérait par là vulgariser les parfums élaborés dans l'alambic.

Toutefois n'exagérons rien, et avouons qu'en essayant d'introduire le sens exquis dans le sens commun, M. Joubert a quelquefois tenté l'impossible. Il lui arriva d'être contourné, prétentieux et maniéré

jusqu'à l'inintelligible, mais beaucoup moins par coquetterie et désir de distinction que par la faute du sujet affronté, ou par excès de délicatesse morale. Il pesait des atomes dans des balances de précision. Il sentait plus qu'il ne pouvait exprimer. La force de ses élans fatiguait la faiblesse évidente de ses fibres cérébrales qui refusaient le service et le trahissaient au milieu de la poursuite entreprise. « J'ai trop de cervelle pour ma tête, a-t-il dit, elle ne peut jouer à l'aise dans son étui. » A l'extrême fatigue de ces assauts répétés contre une organisation trop fragile ajoutez l'impuissance de la langue qui manquait à ses appels, ne pouvait se plier à ses exigences ; et vous ne serez plus surpris de rencontrer ici plus d'une maxime semblable à ces flacons artistement ciselés qui n'ont gardé que le vague arôme de la goutte d'essence évaporée. L'éther qu'il voulait y emprisonner s'est volatilisé au moment même où il croyait le tenir captif. « Ah ! s'écriait-il, si je pouvais me faire entendre par la musique, combien j'aurais d'idées que je n'ai pas ! » Qui sait même si la musique n'aurait pas fini par lui paraître trop matérielle ? Car il est parfois si séraphique que des anges seuls le comprendraient. Et encore ! C'est que les mirages sont fréquents sur les océans où il court à toutes voiles ; et plus d'un nuage, vu de loin, lui parut la terre ferme. Je citerai notamment son chapitre intitulé : *De l'espace, du temps, de la lumière, du son,*

de l'air. Il y a là de quoi nous donner le vertige, nous rendre fous, si nous cherchons à creuser. Mais alors, et ailleurs, rappelez-vous qu'il est des défauts tellement liés à certaines qualités qu'elles pourraient disparaître avec eux.

Acceptons-le donc tout entier. Personne ne s'en repentira. Car on ne peut le pratiquer sans se sentir éclairé, élevé, pacifié, fortifié : tant il a de prise sur ce qu'il y a de meilleur en chacun de nous ; tant il excelle à nous découvrir nos trésors ignorés, à féconder les germes engourdis par la froideur habituelle où végètent les âmes ! Dussiez-vous oublier la plupart de ses pensées, il vous inspirera du moins le goût des spéculations généreuses ; il vous fera aimer le fluide lumineux, l'élément pur où il se joue, le grand air qui circule sur les hauteurs où il habite. Il est en effet de ceux qu'on ne lit pas seulement avec l'esprit, mais avec le cœur, disons mieux, avec la volonté. L'assentiment pratique lui rend les armes. Il a le don souverain d'atteindre l'être moral, de le forcer dans ses retraites, de faire tomber le masque du respect humain ; il nous parle comme du fond du sanctuaire ; et ce serait un indice de nature ingrate ou appauvrie que de se déplaire à son commerce. Ceux-là sembleraient avoir peur de se voir face à face, de sonder leurs blessures. Mais quiconque n'est pas intéressé à se fuir goûtera un plaisir salutaire à se chercher en lui, à l'interroger de

bonne foi, à correspondre par une liaison philosophique avec ce sage qu'on ne peut aimer ou admirer à demi. Car Chateaubriand a dit sur lui le mot de la postérité, en l'appelant « un homme rare, dont le cœur fut de l'or, qui eut autant d'esprit que le plus spirituel, et eut par-ci par-là du génie. »

UN MÉLANCOLIQUE INGÉNU

MAURICE DE GUÉRIN

Puisque cet ouvrage ne nous était pas destiné, son premier éloge doit être une pensée de reconnaissance envers les pieux éditeurs qui ont sauvé de l'oubli ces pages écrites dans le secret, pour le soulagement d'une âme endolorie, qui savait souffrir en silence. La gloire qu'ils ambitionnèrent pour leur cher Maurice ne fut point une de ces illusions du cœur qui croit trop facilement à ce qu'il désire. Car, aussitôt qu'ils eurent dressé la statue du poëte sur sa tombe encore récente, les maîtres de l'art et de la critique s'empressèrent d'y déposer, eux aussi, leurs couronnes d'immortelles. Madame George Sand salua dans le splendide fragment du *Centaure* les promesses d'un talent auquel ne manquait ni l'originalité ni la puissance; et ses esquisses cruellement inter-

rompues par une mort prématurée révélèrent dès l'abord à M. Sainte-Beuve, un écrivain et un peintre digne d'une place d'honneur à côté des illustres.

L'impression des lettrés ne pouvait que confirmer ces jugements ; et sans avoir l'éclat de la popularité, cette renommée, qui date d'hier, est désormais établie dans un public d'élite sur une estime mêlée de tendresse et de pitié. L'occasion nous invitant à lire au fond de ce cœur candide qui s'ouvre avec effusion, ne nous refusons pas le plaisir d'étudier dans sa biographie morale une des formes choisies de cette mélancolie qui n'est plus une maladie contagieuse ; car nous en paraissions bien radicalement guéris.

Fils d'une race noble, mais déchue en fortune, Maurice de Guérin naquit en 1810, au château du Cayla, près d'Alby, sous le ciel inspirateur de la gaie science. La poésie s'était épanouie déjà quelques siècles auparavant dans la souche dont il fut le dernier rejeton : et tout près de lui, sur les lèvres de sa sœur Eugénie, voltigeaient encore des notes harmonieuses. Attristées par la perte d'une mère, ses premières années s'écoulèrent au sein d'une famille patriarcale, parmi les enchantements de la rêverie ; et après de brillantes études, terminées dans une école où le culte des lettres s'associait aux antiques croyances, nous le retrouvons à Paris, feuilletant le *Code* d'une main distraite, épris d'une douce vision qui s'appelle Louise, essayant déjà les cordes de sa

lyre, tourmenté par la folle du logis, hésitant et interdit sur le seuil du monde qu'il n'ose franchir. Ces langueurs d'une sensibilité inquiète, cet effarouchement de sa liberté tremblante qui regrette le nid paternel et craint d'essayer ses ailes; ces premiers troubles de l'adolescence avide de l'inconnu lui parurent une sollicitation de la *grâce*. Il lui sembla qu'une voix l'appelait au désert. C'était l'époque où M. de Lamennais, ralliant le groupe dispersé de *l'Avenir*, venait de fonder, sous les ombrages druidiques de *La Chênaie*, une sorte de monastère libre et moitié laïque, où il évangélisait quelques disciples fidèles à un apostolat qui, dans l'esprit du maître, ne tendait à rien moins qu'à renouveler les sociétés par l'alliance de la démocratie et de la foi religieuse. Quoique la foudre n'eût pas encore éclaté sur cette retraite d'où retentirent bientôt les *Paroles d'un croyant*, des nuages s'amoncèrent déjà dans le lointain, du côté du Vatican.

Mais ces menaces étaient une séduction de plus pour un anachorète que passionnait l'enthousiasme facile de la vingtième année. A cet âge, les mots d'*indépendance*, de *mission* et de *martyre*, ont un irrésistible attrait; et d'ailleurs celui qui se redressera plus tard dans l'attitude d'un archange révolté courbait alors la tête sous le joug sacré du sacerdoce. En cette heure mémorable, à laquelle l'histoire voudrait fixer son portrait, il étouffait dans

la prière la sédition des orgueilleux ressentiments. L'auréole de la résignation entourait momentanément le front du prêtre assombri sans être rebelle. Aussi Maurice alla-t-il se jeter dans ses bras, comme un enfant court à son père. Il s'abandonnait corps et âme, espérant « que le grand artiste dégagerait la statue du bloc informe. » Mais l'imagination lui embellissait ici la réalité ; et le prosélyte naïvement ébloui par le prestige du génie qui s'inclinait vers sa faiblesse, ne tarda pas à s'apercevoir qu'il n'était point né pour s'enrôler dans une croisade. Le cygne s'était égaré en s'abattant auprès d'un aigle.

Il le comprit douloureusement le jour où sa réserve s'enhardit jusqu'à lire dans le cénacle quelques pages de ce cahier vert auquel il confiait ses soupirs solitaires. Il y eut dans l'accueil subi plus que de la froideur ou de l'indifférence. Écoutez les plaintes de sa muse humiliée :

« 4 juillet : J'ai reçu le coup de grâce. Me voici convaincu de la plus lourde maladresse qui se puisse imaginer. Voilà ce que c'est que d'écouter les vaines pensées ; j'ai fait le fanfaron, et je me vois repoussé honteusement dans mes lignes. Oh ! je jure bien par ce que j'ai souffert, et par le respect que je dois à mon âme, que c'est ma dernière sortie. Je veux me barricader chez moi, m'y murer contre toute tentation, ne bougeant pas plus qu'un terme, dussé-je y sécher sur pied. J'ai lu quelque part que des milliers

d'animalcules nagent à l'aise dans une goutte d'eau. O mon petit monde, ma gouttelette imperceptible, tu es à moi seul, et désormais à toi seul je serai. S'il se rencontre quelque vivant aussi menu que moi qui me prie de lui donner entrée, je le recevrai cordialement; je le promènerai par toute ma demeure, livrant tous les détails à sa curiosité, comme on ferait d'un palais; nous causerons avec charme de mille petites, petites choses qui seront grandes affaires pour nous : bonheurs, peines, travaux, découvertes, philosophie, poésie, tout cela passera dans nos entretiens, mais en proportion convenable à l'étendue infiniment bornée et à l'exiguïté de nos âmes. Après nous être donné à cœur joie de causeries et d'amitiés, je reconduirai mon hôte jusqu'à la porte, et, lui laissant un baiser et un adieu, je pousserai les verrous et me tiendrai coi dans mon univers microscopique, jusqu'à ce que le marteau m'avertisse qu'il y a au dehors une pensée qui pense à moi. »

Évidemment, on n'avait que faire de ses chants pour réformer le monde. La déception fut amère, et c'est ainsi que je m'explique les aigreurs ou les dégoûts dont il s'accuse ou s'effraye jusqu'au pied des autels. A cette assemblée de docteurs, où nous le voyons intimidé par la présence de l'oracle qui le fascine, il eût préféré, sans doute, la grotte où Jocelyn soupirait auprès de Laurence. Ces semblants de vocation n'en persistèrent pas moins, tant que dura

l'hiver. L'inclémence de la saison unie à celle de la contrée entretenait les idées de renoncement et de séparation. Habitée aux horizons ouverts du Languedoc, aux sourires d'un soleil libéral en lumière, il n'eut que l'infini pour refuge dans cette Thébaïde enveloppée d'une sombre ceinture de forêts dépouillées, en face de ces cieux sans profondeur, de ces plaines sans lointain, dont il disait, en se promenant à *travers la lande* :

Ce pays est bien triste ! une grossière bouffe
 Qui se déchire à peine au soc qui la laboure,
 Est le plus fin tapis qui recouvre ses prés :
 Le houx aux nœuds de fer, aux feuillages lustrés,
 L'ajonc tout hérissé d'épines meurtrières,
 Et le grêle genêt que l'on brûle aux chaumières,
 Dans les halliers épais sont les plus doux abris
 Où les petits oiseaux puissent faire leurs nids.

L'air morne de ces steppes était du moins alors en harmonie avec ses tristesses. Mais aussitôt que les premiers rayons du printemps eurent transformé « sa Sibérie en une vallée de Tempé, » quand s'animent enfin ces jours « gais et luisants » qui font partout circuler la sève ; rapidement enivré de la vie renaissante, il ne put résister aux profanes souvenirs qui l'emportaient loin du sanctuaire. « Mon Dieu, s'écriait-il, que sommes-nous donc pour qu'un peu de verdure suffise à nous ôter la paix et à nous détourner de votre amour ? » A l'exaltation d'une fer-

veur factice succédèrent les perplexités et les défaillances. La perspective prochaine des engagements indissolubles épouvanta son courage. Il avait beau « mettre sens dessus dessous sa pauvre conscience, » pour y chercher les pensées du sacrifice et de l'oubli; partout il y rencontrait les débris du vieil homme, et des noms qu'il croyait effacés. Les circonstances l'aidèrent alors à rompre des liens déjà bien fragiles.

L'autorité diocésaine s'étant alarmée du voisinage de cette congrégation qui tournait à l'esprit de secte et ne voulait relever que d'elle-même, les reclus de la Chênaie durent choisir entre l'obéissance passive ou l'exil. Pour Maurice, l'alternative ne pouvait être douteuse; mais la séparation n'eut pas lieu sans déchirement, et il pleura comme un orphelin quand il fallut dire l'adieu suprême « au Saint et au Juste, » à celui qu'il comparait plus tard, dans ses candides hyperboles, « aux prophètes tués à Jérusalem entre le parvis et l'autel. » Il était de ceux qui s'attachent à la fortune des naufragés, et demeurent fidèles, non pas aux doctrines proscrites, mais aux périls qu'elles entraînent, quand les audacieux ont franchi le Rubicon.

Si cette retraite de neuf mois n'avancait guère ses projets d'avenir, elle avait du moins donné l'éveil à son talent. Tandis que des ambitions révolutionnaires bouleversaient au-dessus de lui les têtes des superbes, l'humble Éliacin, qu'ils avaient admis à ramas-

ser les miettes de leur table, s'était tenu à distance respectueuse des apocalypses sociales; et, tout entier aux délices de la contemplation, il surpassait à son insu Bernardin de Saint-Pierre par de simples croquis où éclate le génie du paysage. Il s'était pris d'affection pour sa Bretagne un instant méconnue, et elle lui découvrait des trésors de description émue, où la plénitude du sentiment le dispute à la magnificence des couleurs. Elle sera désormais pour lui la bonne contrée, le pays de ses songes, l'asile des chers fantômes qu'il pressera tendrement contre son cœur, lorsque tomberont une à une ses dernières illusions « comme des fruits meurtris par la pierre. »

Ce fut aussi dans cet ermitage philosophique que se nouèrent pour jamais des liaisons vraiment dignes d'être associées à la sympathie qui s'attache à son nom : plus que tout autre il eut besoin de s'appuyer sur des bras éprouvés; car, sans être misanthrope, il avait peur des hommes. L'amitié seule le rassurait : il la regardait comme une main secourable tendue par la Providence. Il lui faudra la lueur de cette étoile pour guider, dans la frayeur et le frisson des ténèbres, sa fortune errante, semblable à ces pauvres femmes qu'on rencontre sur les chemins menant un enfant qui les suit d'un air désolé. François de Marzan et Hippolyte de la Morvonnais mériteront d'être appelés ses deux frères d'adoption. C'est sous leur toit hospitalier, au Val et à la Bronsse, que s'enfui-

rent trop vite, dans le radieux enchantement des félicités domestiques, les heures bienheureuses de ce pèlerinage qui le ramenait du *Carmel* à *Babylone*, encore plus dénué qu'au départ.

Le voici donc isolé de nouveau dans la cité tumultueuse où se donnent rendez-vous tant d'appelés et si peu d'élus. Les rayons du soleil visitent à peine la cellule qu'il habite ; ils n'y entrent que furtivement, et par la répercussion du toit voisin, comme les pâles reflets d'une lampe prête à s'éteindre. Il n'a plus pour horizon qu'une cour étroite et sombre, lui qui naguère tressaillait d'admiration éloquente devant « la divine étendue des mers. » Aussi va-t-il être durement refoulé vers la vie intérieure. Mais comment assurer l'autre ? Alors commence la seconde crise qui finira par l'emporter.

Se suffire avec sa plume devient sa chimère : chimère de poète ! Car la littérature est le plus ravissant des loisirs, mais la plus impitoyable des professions. Si parfois elle nourrit l'homme, c'est au jour le jour, sans la sécurité du lendemain, avec la perspective de l'oubli plus poignant que la misère pour le talent qui s'épuise ou passe de mode.

Maurice était moins propre que personne à prendre pied dans un journal ou une revue, c'est-à-dire à se faire tout à tous, à dépendre le plus souvent d'un parti, quelquefois d'une coterie, toujours d'un public, à improviser de l'esprit montre en main et à

heure fixe, en un mot à subir le poids de ces corvées tyranniques qui, à la longue, usent les plus robustes, à plus forte raison ces organisations délicates et frêles que toute contrainte déconcerte ou paralyse. Pourtant il se met en campagne, et va frapper à la porte d'un ami qui se charge d'être son introducteur auprès des puissants, d'aplanir devant lui les obstacles, de piloter sa gaucherie, de dégourdir son inexpérience qu'un souffle fait chanceler ou culbute. Grâce au zèle de M. Quemper, un de ces négociateurs officieux, habiles à soigner des relations, à recruter une milice littéraire, à organiser des comités de rédaction ; diplomate mondain, dont le savoir-faire, l'esprit, l'entrain, l'activité, le dévouement infatigable se détachent ici en pleine lumière, Guérin se voit bientôt installé dans *la France catholique*, une de ces feuilles honnêtes, mais éphémères, qui végètent dans la gêne et meurent un beau matin sans oraison funèbre. C'était un début à recommencer : il méritait mieux. Mais pour réussir dans la mêlée de la presse, où tant de rivalités se condoient, il lui manquait un défaut ou une qualité indispensable, à savoir, la foi en lui-même. Il gémissait en toute sincérité de ce qu'il appelait son impuissance intellectuelle. Il ne pouvait se relire sans être tenté de jeter au feu ses ébauches. Le sentiment de la perfection lui devenait comme un remords qui lui imposait le silence. « Je ne sais vraiment, disait-il, ce qu'il faut

admirer le plus, de l'excès de bonté des hommes qui accueillent mes misérables essais, ou de mon incroyable assurance à lancer dans le monde de pareilles sottises. » Cette modestie désespérante, qui est une rareté, tourmenta si profondément son imagination, que sa main découragée finit bientôt par rejeter au loin cette plume saisie naguère avec un frémissement de plaisir et d'espérance, lorsqu'il se persuada que ce talisman le dispenserait d'être à charge aux siens.

Ce qui m'attendrit singulièrement dans les disgrâces de Guérin, c'est que, loin de s'aigrir comme tant d'autres, et d'accuser la société des mécomptes encourus par la faute de ses calculs ou de son caractère, il se frappe la poitrine et tourne contre lui seul toutes les représailles de ses désappointements : « Quand est-ce donc, s'écrie-t-il, que je subjuguerais mon imagination qui accueille tous les rêves, sans s'attacher à rien ? Quand viendrai-je à la bonne et simple raison ? Plions enfin tout ce bagage de folles pensées, et mettons-nous tranquillement à la suite des autres hommes. » Il se tint parole, et fit ce qu'il se conseillait. Au lieu de s'abandonner dans ses détresses, et de laisser au hasard, ce dieu des lâches, le soin de réparer le temps perdu, il s'ingénie avec une bonne volonté vaillante à gagner ce pain quotidien que les déshérités doivent pétrir à la sueur de leur front.

D'ailleurs le strict nécessaire lui paraît si vite le superflu ! Quand reviennent les ressources taries, il est tout prêt à bénir le ciel d'une simple goutte de rosée qui étanchera sa soif ! Rien de plus touchant que ses ambitions.

Vous tous qui croyez avoir des droits au succès, à la richesse ou au bonheur, méditez les pages où il raconte comment il se releva de sa chute, après avoir été abattu tout du long sous les pieds du sort. « Pour me punir par où j'avais péché, moi qui ai si longtemps fait le rebelle contre l'antique condamnation au travail, Dieu m'avait ôté la possibilité de rien faire : il avait éloigné de moi tout instrument de labeur, au moment où mes mains en étaient avides. Je surabondais de loisir : du loisir de tous côtés, bien loin, sans fin : condamné à m'enfoncer dans un loisir sans bornes, comme en un morne désert. » Que faire dans cette extrémité ? Écrire à des amis toujours prompts à prévenir sa discrétion ? Non ; comme il ne doute pas d'eux, il ne veut pas contrister leur tendresse. Ses lettres attendent que le ciel de son petit monde se colore de nouveau vers l'orient. Et le voilà qui s'empresse de solliciter une place de quatre cents francs dans une institution, où il cumulera les servitudes de maître et de surveillant. Mais ce *pot au lait* s'étant brisé, il vole au collège de Juilly, où une chaire est vacante. Autre bulle qui crève encore ; car ici le fu-

gitif de la Chênaie est repoussé comme un loup du bercail.

Il se met alors, hélas ! en quête de répétitions, mais en vain. Tout se dérobaît, lorsque enfin Stanislas, la maison qui avait recueilli son enfance, lui offre une classe de vacances et l'espoir de rester, après la rentrée, professeur suppléant, « fonctions de peu de poids qui lui vaudront le vivre et le couvert. » Eh bien ! cette hospitalité suffit à la cigale qui chanta trop longtemps et oublia la venue de l'hiver. Il est presque heureux, au moins en apparence ; car aussitôt il écrit à sa sœur : « Je suis redressé et raffermi sur mon trône comme un roi de restauration. » N'êtes-vous point ému de ce triste sourire, surtout si, consultant son journal, vous y lisez vers la même date : « Je suis une dérision, un hochet, quelque chose que les petits enfants poursuivent de leurs moqueries, ou écrasent, comme le ver, sous la roue. Ils ont un instinct qui devine l'imbécillité de mon âme, et tout aussitôt ils en usent avec moi comme le maître avec l'esclave. Je ne leur en veux point. Il est dans leur nature de faire servir à leur divertissement tout ce qui est plus faible que leurs faibles mains. »

Il étouffa donc tout murmure et but le calice, sans même se réserver la consolation de ces mélancoliques exaspérés, qui font parade de leur martyre, portent leur couronne d'épines comme un diadème,

et les bras croisés défient, sur le piédestal de leur vanité, la foudre qui consume les cimes supérieures. Tout en confessant que son être frissonne et défaille à la seule pensée de ce qu'il appelle l'essoufflement de l'action, il sut pourtant fléchir sous la loi de la nécessité, et tourner docilement sa roue, comme ces esclaves scythes, à qui leurs maîtres crevaient les yeux pour en obtenir un travail aveugle et continu.

Par ce sacrifice, il eut un instant pouvoir sauver le meilleur de lui-même. Ne disait-il pas : « Tout ce tracas de vie affairée absorbe cette partie flottante de ma pensée que je laisse aller à tout vent ; je n'y ai aucun regret ; ce sont les vagues qui viennent mourir sur la grève : le sable en hoit, l'homme les écume ; la mer en fait abandon à qui le veut. Ainsi ma pensée sur les bords est prise par les soins et les soucis de la vie active ; mais au large, rien n'y touche, nul n'y puise ; rien ne s'en va de ses flots que par l'évaporation de son onde aspirée par une puissance inconnue. » Mais, au fond, il avait tenté l'impossible, et, quelques pages plus loin, nous lisons ces lignes assombries : « Je n'ai plus d'autre refuge que la résignation, et je m'y sauve en grande hâte, tout tremblant et éperdu. La résignation, c'est le terrier creusé sous les racines d'un vieux chêne, ou dans le défaut de quelque roche, qui met à l'abri la proie fuyante et longtemps

poursuivie. Elle enfile rapidement son ouverture étroite et ténébreuse, se tapit au fin fond ; et là, tout accroupie et ramassée sur elle-même, le cœur lui battant à coups redoublés, elle écoute les aboiements lointains de la meute et les cris des chasseurs. Me voilà dans mon terrier. Mais, le danger passé, la proie regagne les champs, va revoir le soleil et la liberté ; elle retourne toute joyeuse à son tapis de serpolet et d'herbes savoureuses, qu'elle a laissé à demi brouté ; elle reprend sa vie errante et sauvage, tandis que moi, je ne sortirai plus, je resterai à tout jamais confiné dans ma souterraine demeure. »

Peu à peu, le mécanisme de la routine parut dompter ses facultés rebelles aux tâches ingrates ; mais ce triomphe extérieur du sens pratique ne fut obtenu qu'au prix d'une lutte qui, sans être au-dessus de son courage, surmena, épuisa ses forces. La vie en fut atteinte jusque dans ses sources ; et alors même qu'il sembla s'étourdir parmi des dissipations mondaines, qui, vers la fin, prévalurent sur la rêverie, la plaie mal fermée s'envenimait de jour en jour. Il périssait insensiblement. Si dans ses lettres de famille il fait bonne contenance, pour ne point alarmer l'ange gardien du foyer ; ses notes intimes démentent cette sérénité apparente, et trahissent par de violentes explosions les accès d'une fièvre chronique dont il veut en vain dissimuler les ravages.

Après avoir miné l'âme, ils s'attaquèrent aux organes; ce fut un délabrement de l'être tout entier : « Ma tête est sèche, écrivait-il, j'y souffre une douleur moitié morale, moitié physique; une étrange stupeur me saisit, je demeure immobile, ne sentant rien que la fixité lourde, accablante de la vie qui paraît s'arrêter dans un état de mal-être incompréhensible. » Parfois même il avait à repousser les assauts d'un mauvais génie qui faillit l'attirer vers l'abîme où de moins vaillants se jetèrent plus d'une fois tête baissée : « Ce qui m'entoure me fatigue, je ne sais où je voudrais vivre, ni dans quelle profession ; mais je déteste la mienne qui me gâte et me rend misérable. Que je me hais dans ces pauvretés ! et qu'il me prend de violentes envies de sauter sur un rivage libre, en repoussant du pied l'odieuse barque qui me charrie ! »

C'était déjà le délire de l'agonie. Le coup de grâce allait frapper. Blessé à mort par la douleur de voir « son fleuve se perdre au milieu des sables, » cet amant de l'idéal ne fit désormais que languir dans le désenchantement d'une poésie sans issue. Quand la destinée sembla s'attendrir en sa faveur, cette clémence ne fut qu'une cruauté de plus. Car s'il entrevit un instant le bonheur dans l'alliance libératrice qui, par miracle, faisait enfin briller à ses yeux la fortune, l'affranchissement, la dignité du loisir et la douceur des joies domestiques, il était trop tard

pour qu'il lui fût permis de jouir de ces biens. Ils lui furent ravés à vingt-neuf ans, et il expira en vue de la terre promise, sans avoir pu achever un de ces monuments qui consolent l'artiste mourant par l'espérance d'un long souvenir. Il en était pourtant capable, si l'on en juge par la beauté gracieuse ou grandiose des essais qu'il a suffi de réunir pour assurer à sa mémoire autant d'amis que de lecteurs.

Il nous resterait à esquisser sa physionomie littéraire ; mais M. Sainte-Beuve ayant enrichi cette édition d'un portrait définitif, nous avons dû nous réduire à en dessiner le cadre, c'est-à-dire à indiquer les incidents d'une vie toute simple, que bien peu connaissent, et qui nous réconciliera peut-être avec la race des Obermann et des René. Maurice de Guérin tient à cette lamentable famille ; mais il en est l'enfant aimable, enseveli dans sa robe d'innocence, après avoir vu quelques matinées de printemps. Il n'a pas du moins, comme ses aînés, appris, devant une glace de boudoir, les coquetteries étudiées des poses romanesques. Ses soupirs et ses larmes sont partis d'un cœur navré, mais non d'un esprit subtil et maladif, qui a ses nerfs. Sous ses épanchements involontaires ne se cachent ni le dédain de l'orgueil, ni l'ennui de l'égoïsme blasé, ni le faux spiritualisme des voluptueux qui raffinent leurs sensations.

Il a passé sur la terre sans connaître les nausées des imaginations épicuriennes ou ambitieuses ; il l'a

quittée sans la maudire, bien que le sol se fût écroulé partout où il voulait planter sa tente de voyage. Loin de se croire composé d'une essence supérieure au limon d'où nous sommes tous sortis, il pécha plutôt par un sentiment inné de sa faiblesse, par un excès d'humilité qui brisa les ressorts de sa volonté, qui lui déguisa ses trésors. Au lieu de s'isoler, de se draper dans la majesté d'une royale souffrance, il se plaisait à se confondre avec ces infiniment petits qu'un pied brutal foule, sans y prendre garde, sous la touffe d'herbe où s'abritent leurs microscopiques évolutions. Sans faire bruit de ses croyances, sans porter cocarde, il resta éminemment chrétien par un fonds d'anéantissement religieux qui lui exagérait sa misère morale, au point de paralyser ses ressources. Le besoin de l'infini ne fut pas pour lui un amour platonique, qui ne va pas au delà de la phrase et de la rhétorique sentimentale. Il en éprouva jusqu'à l'ivresse, jusqu'au vertige. N'a-t-il pas dit : « Il n'y a point de solitude pour qui sait prendre place dans l'harmonie universelle. Alors on va jusqu'à sentir presque physiquement que l'on vit de Dieu et en Dieu. L'âme s'abreuve à perdre haleine dans cet océan. Ah ! c'est un beau spectacle à transporter la pensée que cette immense circulation de vie qui s'opère dans l'ample sein de la nature, de cette vie qui sourd d'une fontaine invisible, obéit à un mouvement d'ascension, et monte de règne en

règne, toujours s'épurant, pour faire battre enfin le cœur de l'homme, centre où ses mille courants vont aboutir de toutes parts. Là elle est mise en contact avec la Divinité; là, comme sur l'autel où brûle l'encens, elle s'évapore par un sacrifice ineffable dans le sein de Dieu. » Si parfois cette absorption de la personne humaine dans une contemplation éperdue lui fit monter au cerveau comme des vapeurs de mysticité panthéiste, ne vous en alarmez pas.

Là fut le principe des émerveillements qui lui ont inspiré tant de pages auxquelles je ne connais rien de supérieur chez nos plus éminents paysagistes. C'est un des traits de son originalité. Il eut la mélancolie pittoresque, mais par instinct et nullement par manière, par fantaisie de littérateur habile à jouer avec son pinceau. Il conserva toujours la curiosité virginale de l'enfance. Étrangères à tout artifice, ses descriptions lui échappaient comme un cri d'enthousiasme, comme l'élan d'une prière, comme un de ces tressaillements que l'on ne peut retenir. On dirait le premier-né de la création ouvrant ses yeux à la lumière récente. Écho sonore, son âme correspondait avec les choses par des sympathies intimes dont l'accent pénètre et ravit.

A une sensibilité virgilienne il unissait l'âpre saveur d'un paganisme sauvage qui rappelle les plus beaux vers de Luèce. Ce sont ici tantôt les gazouillements d'une flûte pastorale, et tantôt des

notes vibrantes qui résonnent au loin dans l'espace, de monde en monde. Sa palette avait des tons pour tous les contrastes ; et si nous voulions citer, nous vous introduirions comme en un musée où les tableaux les plus divers par le sujet portent tous la signature d'un maître qui n'apprit son art dans aucune école. Peindre et rêver, telle était sa véritable vocation. S'il avait pu la satisfaire en toute sécurité, l'optimisme lui eût été d'autant plus facile qu'il se serait aisément contenté de la part qui suffit à ces oiseaux du ciel, dont le vol est libre, et auxquels Dieu distribue le grain de la journée. Mais ce peu lui manqua ; et, chassée d'exil en exil ou enchaînée à des soucis inférieurs, son âme ne devait trouver l'indépendance et le repos que dans le dernier sommeil. Je sais bien tous les sermons que l'on pourrait débiter sur sa tombe, et j'entends d'ici les satisfaits accuser son caractère débile, son imagination aventureuse, ou lui faire des leçons d'arithmétique que la Muse n'écoute jamais. Si la mode était encore aux *incompris*, nous pourrions, nous aussi, profiter de l'occasion pour moraliser et dogmatiser en faveur de l'esprit positif. Mais ce danger n'est plus... Après tout, Maurice de Guérin est plutôt à envier qu'à plaindre. Car ses heures furent bien remplies, puisque après avoir goûté ce qu'il y a de meilleur ici bas : *aimer et être aimé*, il a laissé derrière son cercueil une trace qui ne s'effacera pas.

SIMPLE HISTOIRE D'UN CŒUR FRATERNEL

EUGÉNIE DE GUÉRIN

Peu de destinées furent plus fraternelles que celles de Maurice et d'Eugénie de Guérin. De même que ces deux cœurs vraiment jumeaux battirent toujours à l'unisson, jusqu'à l'heure où la mort les sépara en les déchirant, voici qu'aujourd'hui leurs noms repaissent entrelacés sur le monument que des sympathies fidèles viennent de consacrer à leur mémoire. Quand la sœur ambitionnait pour son frère l'honneur d'une publicité posthume, elle ne songeait guère qu'elle dût la partager un jour ; et peut-être eût-elle reculé devant ses plus chers désirs, si elle avait prévu que le *Journal de Maurice* appellerait notre curiosité sur le sien, dont elle faisait mystère à son père lui-même. Voilà pourtant un des jeux de la for-

tune littéraire! Tandis que tant de soupirants courtisent la renommée sans l'attendrir, ce cahier discrètement réservé à un lecteur unique qui n'a pas assez vécu pour en jouir arrive à l'adresse de la postérité, à laquelle songeait si peu cette modeste Lucile cloîtrée dans la solitude de sa province, loin du René candide qui était toute sa dilection et sa douceur.

Mais cela même est un des charmes qui nous attirent vers ce livre, et lui promettent l'accueil dont il est digne. Nous n'aurons pas en effet à nous défendre ici des préventions qui s'attachent d'ordinaire même aux types les plus choisis de la *femme auteur*. Non, Eugénie de Guérin n'a pas une tache d'encre au bout des doigts. Par devoir autant que par goût, elle ne fut, elle ne voulut être que l'ange gardien du foyer assis à la place où sa mère n'était plus. C'est dans ce cadre qu'il faut nous la figurer vouée à son rôle tout ensemble maternel et filial, veillant sur les plus jeunes rejetons de la famille, résignée sans effort à une médiocrité de fortune qui lui ferme l'avenir, et concentrant toutes ses espérances de bonheur sur l'absent qu'elle ne reverra guère que pour lui clore à jamais les paupières. Déjà la jeunesse commençait à s'enfuir quand, cédant à l'instinct, elle prit la douce habitude de s'épancher en confidences journalières, comme si Maurice était près d'elle pour l'entendre et lui répondre. Tout le poids de la maison

paternelle reposait alors sur son dévouement. Mais, sans se plaindre ou s'affranchir, elle savait, dans le secret de sa chambrette, se ménager des heures libres pendant lesquelles son cœur s'en allait du côté de ses tendresses. L'assujettissement domestique n'excluait point la rêverie indépendante au milieu des entraves. Laissons-la se peindre elle-même dans cette double attitude : « Hier, écrivait-elle, les courants d'affaires ont emporté tous mes moments. Voilà que, pour quarante bêcheurs ou menuisiers, il m'a fallu rester tout le long du jour *les mains aux fourneaux ou dans les oulos*. Mais pourquoi gémir et perdre ainsi le mérite d'une contrariété ? *Faisons notre soupe* de bon cœur. Les saints souriaient à tout, et l'on dit que sainte Catherine (une de ses patronnes, hélas !) faisait la sienne avec une grande joie. Elle y trouvait de quoi méditer beaucoup. Je le crois ; quand ce ne seraient que les petites brûlures qu'on se fait et qui font penser au purgatoire. » Vous le voyez, la châtelaine du Cayla ne se ménageait pas plus, à l'occasion, qu'une simple fille des champs, mais avec une grâce antique et patriarcale. Les lignes suivantes ne vous font-elles pas songer, par exemple, à ces princesses de la Bible qui s'en allaient au fleuve laver les tuniques de leurs frères ? « Ce soir, au crépuscule, j'écris d'une main fraîche, revenant de blanchir ma robe au ruisseau. C'est joli de laver, de voir passer des poissons, des flots, des brins d'herbe,

des feuilles, des fleurs tombées, de suivre cela, et je ne sais quoi au fil de l'eau. Il vient tant de choses à la laveuse qui sait voir dans le cours de son ruisseau ! C'est la baignoire des oiseaux, le miroir du ciel, l'image de la vie, *un chemin courant.* »

Elle était donc *ménagère* à la façon poétique de Nausicaa, bien que dans l'acception toute provinciale du mot. Nous pourrions en effet vous montrer cette petite-fille des croisés, tantôt levée dès l'aurore et ranimant la braise assoupie dans l'âtre, sous les cendres de la veille ; tantôt étendant sur l'herbe le linge blanc et parfumé de sa lessive, ou s'amúsant à le voir flotter sur les cordes ; ou bien encore faisant voltiger l'aiguille, non pour broder des dentelles, mais bien pour coudre un drap de lit « qui peut-être sera son suaire » ou « raccommoder le pantalon d'Erambert, » tout en souriant à la muse qui lui murmurait tout bas des vers de Lamartine ou d'André Chénier. Car, si la plume entre ses doigts laborieux ne fit jamais tort à ce que Delille appelait *les travaux de Minerve*, elle n'en descendait pas moins en ligne directe de ce gentil troubadour du Languedoc qu'elle comptait parmi ses aïeux à côté des plus vaillants hommes d'épée.

Elle aussi, elle connut les délicieux tressaillements de l'inspiration, mais sans y mêler aucun calcul d'amour-propre. Seulement, son imagination la tourmentait et cherchait une issue. « Oh ! oui, se disait-

elle, *j'ai quelque chose là*. Que me faudrait-il? un tout petit ouvrage où j'encadrerais mes points de vue, mes sentiments : j'y jetterais ma vie, le trop-plein de mon âme, qui s'en irait de ce côté. Ma plume partirait de joie comme une flèche. Mais où viser? Un but! un but! vienne cela, et je serai tranquille, et je me reposerai là. » Quoique privée de ce stimulant, sa pensée se répandit, ainsi qu'il est naturel à la source de couler suivant sa pente. Elle n'avait point appris la poésie comme un de ces arts d'agrément qui servent plus tard à distraire innocemment les heures désœuvrées dans des cercles élégants où la médiocrité passe pour du talent. Mais l'influence sacrée l'enveloppait, rayonnait sur elle de tous côtés, sans qu'elle sût d'où elle lui venait, sans qu'elle pût s'en défendre. Elle reconnaissait le Dieu aux troubles par lesquels se révélait son approche : scrupules naïfs qu'elle s'empessa tout d'abord de confier à son frère, un excellent conseiller, qui lui répondit d'autorité : « Si on te fait un cas de conscience de ne pas suivre ces entraînements, moi je t'en fais un de les suivre. » Bien que ces paroles lui fussent venues du pays des oracles, du monastère fatidique de la Chênaie, elle ne céda cependant aux tentations du papier blanc qu'après avoir été rassurée définitivement contre ses alarmes par un vrai docteur en Sorbonne, l'abbé Gerbet, qui, consulté tout exprès sur ce point, déclara « qu'il n'y avait pas l'ombre de

mal à faire des vers, » pourvu sans doute qu'ils fussent bons.

Docile alors aux sollicitations intérieures, elle chanta pour égayer sa cage, je veux dire ce paisible Cayla où les jours se ressemblaient ainsi que des gouttes d'eau pure et limpide. Ce n'est pas que cette monotonie lui ait pesé. Elle était de ces âmes qui savent peupler la solitude : où les autres ne voyaient rien, elle trouvait beaucoup à dire ; et ses enchainements d'idées étaient si rapides, qu'elle eût noué le monde par un cheveu. Ne disait-elle pas d'ailleurs :

Je n'aime que les fleurs que nos ruisseaux arrosent,
 Que les prés dont mes pas ont foulé le gazon ;
 Je n'aime que les bois où nos oiseaux se posent,
 Mon ciel de tous les jours et son même horizon.

Elle fut même tellement attachée à toutes les pierres du foyer, qu'un jour elle ne vit pas sans regret le rustique manoir où s'était abritée son enfance rajeunir sa vieillesse, faire toilette moderne et réparer ses ruines. « Tu ne retrouveras pas, écrivait-elle alors à Maurice, le blanc pigeonnier de la côte, ni la petite porte de la terrasse, ni le corridor et le *fenestrou* où nous mesurions notre taille quand nous étions petits. Tout cela n'est plus, et a fait place à de grandes croisées, à de grands salons : c'est plus joli, ces choses nouvelles ; mais pourquoi est-ce que je leur préfère les vieilles, et replace de cœur les portes ôtées,

les pierres tombées? *Mes pieds ne se font pas à ces marches neuves; ils vont suivant leur coutume, et font des faux pas où ils n'ont point passé tout petits.* Quel sera le premier cercueil qui sortira par ces portes neuves? Soit nouvelles ou anciennes, toutes ont leurs dimensions pour cela. Voilà qui désenchante cette demeure d'un jour, et fait lever les yeux vers cette habitation qui n'est pas bâtie de main d'homme. » Ainsi, du côté de la terre, son horizon restait borné, et, loin de chercher à le franchir, elle se plaisait à ne rien voir au delà de la branche où fut son nid, à isoler sa vie dans l'enceinte étroite d'un bonheur caché dont elle bénissait la Providence comme d'un bienfait.

Et pourtant, quoiqu'elle se dit, quoiqu'elle se crût heureuse, cette sérénité religieuse recouvrait un fond de malaise qui fit plus d'une fois explosion. C'est par là qu'elle fut vraiment sœur de Maurice; sœur de charité qui, en voulant le guérir, semblait avoir gagné son mal. Ou plutôt, le germe avait suivi le sang, et aux liens de la nature s'associait, pour les resserrer davantage, la fraternité des mêmes souffrances, modifiées toutefois par les influences distinctes du milieu qu'elles avaient traversé.

Tous les deux, ils furent *tristes sans savoir pourquoi*, ce qui est le plus grave de tous les symptômes, surtout chez les femmes. « Je ne sais ce que j'ai de malade, écrit-elle; ce n'est rien du corps, c'est donc

l'âme : pauvre âme infirme ! Je voudrais sourire à tout, et je me sens portée aux larmes : cependant je ne suis pas malheureuse. D'où cela vient-il donc ? » Tout alors défailait en elle : épuisée sans travail, sa pensée semblait se retirer de toutes ses affections, et l'ennui, chassé par une porte, rentrait par l'autre ; il devenait si impérieusement le maître du logis, que parfois même la prière la laissait sans joie.

 Mais, bien différente en cela de Maurice, elle avait conscience du péril, et, loin de savourer l'amer poison, elle s'efforçait de l'éloigner de ses lèvres. Ici, le courage était du côté de la faiblesse et la clairvoyance profonde du côté de l'innocence parfaite. Tandis que son frère s'assoupissait délicieusement dans les bras de la mélancolie, elle s'en défiait comme d'une ennemie dont les caresses sont perfides. Si parfois elle se laissa surprendre, ce ne fut jamais qu'avec une sorte d'effroi et presque de remords. Éclairée par l'intuition d'une âme pure, elle avait sur le cœur humain ces vues nettes de la conscience qui pénètrent plus avant que l'expérience acquise à nos propres dépens. « L'ennui, se disait-elle, il ne faut pas le garder, car il ronge l'âme comme ces petits vers qui se logent dans le bois des meubles, et dont j'entends le cric-crac dans ma chambre quand ils travaillent et mettent leur loge en poussière... La tristesse fait extravaguer et mène à dire : Pourquoi la vie ? Pourquoi des devoirs ? Pourquoi un cœur ? Pourquoi

une âme ? Des *pourquoi* sans fin ; et on ne peut rien, on ne veut rien, on se délaisse, on pleure, on est malheureux, on s'enferme, et le démon, qui nous voit seuls, arrive pour nous distraire avec toutes ses séductions. » Comment donc lutter contre le géant, et le tenir enfin sous ses pieds ? Est-ce par des secours humains, aussi faibles que le bras qui s'appuiera sur eux ? Non, car il faut aux roseaux d'autres soutiens que des roseaux. Le travail même, s'il n'occupe que les organes, lui semblait un remède impuissant. Dans un de ces jours nébuleux ou sombres, elle écrivait : « Je m'ennuie plus que de coutume, et, comme *je ne veux pas m'ennuyer*, j'ai pris la couture *pour tuer cela à coups d'aiguille* ; mais le vilain serpent remue encore, quoique je lui aie coupé tête et queue, c'est-à-dire tranché la paresse et les molles pensées. » Elle avait beau se garnir alors une belle quenouille bien ronde, bien bombée, bien coquette avec son nœud de ruban rose, et filer de son agile fuseau, l'imagination, elle aussi, plus active encore, tournait, dévidait et filait de concert ses rêves inquiets. Va-t-elle donc lui lâcher la bride, c'est-à-dire lui livrer plume et papier pour tromper ses tourments ? Non : ce traitement, le seul que connaisse Maurice en ses détresses, elle le juge dangereux aussi et se l'interdit ; car écrire alors, c'est aviver, c'est alimenter les blessures, au lieu d'y porter le fer et le feu. « Il n'est pas bon de répandre ce je ne sais quoi de troublé :

laissons le limon retomber au fond, et ne l'épanchons pas. »

Son salut lui venait d'ailleurs. Elle le puisait à la source de toute force ; et quand, devant Dieu, elle avait dit à son âme : « Pourquoi êtes-vous triste et pourquoi me troublez-vous ? » soudain elle s'apaisait comme un enfant qui pleure et voit sa mère. Aussi avec quelle tendresse suppliante elle conseillait cette infailible ressource à l'inconsolable désolé dont elle voulait tarir les pleurs ! « Oh ! mon ami, s'écriait-elle, que ne te fais-tu soulever par quelque chose de céleste ! tu ne serais pas abattu. Comment fais-tu donc, toi qui ne pries pas quand tu as le cœur brisé ? Un cri filial nous obtient toujours quelque chose. Que t'en coûterait-il ? tu es de nature si aimante, et la prière, qu'est-ce autre chose que l'amour ? » Et, pour l'encourager, elle lui prêchait d'exemple ; car Dieu était son recours unique, même quand sa volonté défaillante ne pouvait plus qu'à grand'peine se tourner vers lui. C'est dans un de ces moments de sécheresse qu'elle se souvint un jour de ce mot de Fénelon : « Si Dieu vous ennuie, dites-lui qu'il vous ennuie. » « Oh ! ajoute-t-elle, je lui ai bien dit cette sottise. »

Voilà pourquoi ses tristesses n'ont rien d'énergant et de malsain : elles semblent n'être d'ordinaire que le gémissement chrétien d'une âme mystique, qui se complait en ces notes plaintives dont les accents

produisent sur nous l'impression de l'orgue animant de sa voix la basilique solitaire d'un cloître. Si les idées de la mort lui sont familières, ce n'est point qu'elle ait l'aversion ou le dégoût de la vie ; mais elle désire le repos au sein de la lumière et le rapprochement définitif de toutes les affections dans l'amour immuable et infini. Il y avait en elle toutes les ardeurs contemplatives d'une sainte Thérèse, mais contenues par un bon sens prudent qui sut prendre pied sur terre, tout en ayant les yeux fixés vers la patrie du bonheur idéal.

Ce qui me plaît en effet par-dessus tout dans Eugénie de Guérin, c'est que l'élément séraphique n'a point détruit en elle la fibre humaine et terrestre. Nous ne vous la présenterons pas comme un ange prêt à prendre son vol. Elle était femme ; je n'en veux pour preuve que cette phrase : « Que de fois n'ai-je pas rêvé, non la grandeur ou la fortune, mais une petite maison, hors des villes, bien proprette avec ses meubles de bois, ses vaisselleries luisantes, sa treille à l'entrée, des poules, et moi là *avec je ne sais qui* ; car je ne voudrais pas un paysan tel que les nôtres, qui sont rustres et battent leurs femmes. Te souviens-tu de... » Elle n'a pas achevé, mais ce silence parle, et il n'est pas téméraire de croire qu'elle aurait pu préciser ces vœux par un nom propre. N'était-elle pas assez riche en tendresses pour partager ce trésor entre Maurice et un autre qui ne

se présenta pas ? Voilà ce que le journal laisse deviner, à l'état d'énigme, dont le voile transparent cache une de ces peines qui ne se confient pas même à un frère. En effet, le cahier avouait ses réticences : « Je me tais sur ce qui ne se peut dire qu'à Dieu ; mais cela, je ferais mal, je crois, de le produire, et la conscience se met entre la plume et mon papier. Si cela l'étonne, mon ami, avec la vie que tu me connais, souviens-toi que Marie l'Égyptienne était fort tourmentée dans la solitude. Il y a des esprits malins répandus dans l'air. » Elle laissait donc quelque chose au fond du cœur, non sans regret ; car, un jour qu'elle se sentait troublée intérieurement, elle écrivit : « Si tu t'étais fait prêtre, je t'aurais demandé conseil ; mais je ne puis rien dire à Maurice. Ah ! pauvre ami, que je voudrais passer de la confiance du cœur à celle de l'âme ! La mère de saint François de Sales se confessait à son fils. Il serait beau de voir la nature se perdre ainsi dans la grâce. »

Nous ne voulons point trop appuyer sur le commentaire de ces lignes qui nous conseilleraient plutôt la discrétion. Qu'on nous permette seulement de les rapprocher de quelques passages qui témoignent qu'un berceau dut apparaître plus d'une fois dans les rêves de mademoiselle de Guérin. Écoutez entre autres ces vers dans lesquels on surprend la douleur de n'avoir jamais connu l'effusion des joies maternelles :

Que ne puis-je accourir, enfant, quand tu m'appelles?
 Quand tu me dis : Je t'aime et te veux caresser ;
 Et que tes petits bras, comme deux blanches ailes,
 S'ouvrent pour m'en embrasser !

De blancs agneaux que j'ai me caressent souvent ;
 Une colombe aussi sur mes lèvres se joue ;
 Mais, lorsque je reçois le baiser d'un enfant,
 Il me semble qu'un lis s'est penché sur ma joue.
 Que j'ai tout le visage embaumé d'innocence,
 Que tout mon être enfin devient suave et pur.
 Ineffable plaisir ! céleste jouissance !
 Que n'ai-je tes baisers, enfant aux yeux d'azur !

Toutes les fois qu'elle a parlé de ces petites têtes mutines et blondes, elles lui ont porté bonheur — par exemple, dans l'esquisse suivante : « Une visite d'enfant vint couper mon histoire d'hier : gentil, vif, éveillé, questionneur, il voulait tout voir, tout savoir. Il me regardait écrire, et a pris le sablier pour du poivre dont j'apprêtais le papier. Puis il m'a fait descendre ma guitare qui pend à la muraille pour voir ce que c'était : il a mis sa petite main sur les cordes, et il a été transporté de les entendre chanter — *Quès aco que canto aqwi?* — Le vent, qui soufflait fort à la fenêtre, l'étonnait aussi : ma chambrette était pour lui un lieu enchanté, une chose dont il se souviendra longtemps, comme moi si j'avais vu le palais d'Armide. Mon Christ, ma sainte Thérèse, les autres dessins que j'ai dans ma chambre, lui plaisaient beaucoup : il voulait les avoir et les voir tout à la fois, et sa petite tête tournait comme un mouli-

net. Je le regardais faire avec un plaisir infini, toute ravie à mon tour : *Que doit sentir une mère pour ces gracieuses créatures?* » Question à laquelle l'avenir ne devait pas répondre. Elle se l'avouait sans doute, mais elle déroba ces nuages à ceux qu'ils pouvaient affliger. « Tu as raison quand tu dis que je ruse un peu pour écrire mes cahiers. Le bon père aurait peut-être quelque souci de ce qui me vient parfois. Il n'est pas bon qu'il connaisse autre chose de moi que le côté calme et serein. Une fille doit être si douce à son père! » En approchant cette âme choisie, on ne peut se défendre de juger bien aveugle ce dieu positif qui préside aux calculs des contrats, et condamne à l'isolement plus d'un cœur digne de faire des heureux.

Un jour vint où la jeunesse s'enfuit; mais ici l'on ne s'en aperçoit pas. Le journal a toujours vingt ans : Eugénie de Guérin n'est point de celles qui se refusent d'être aimables pour se venger de n'être pas aimées. Jamais l'âge ne pinça ses lèvres; jamais sa voix ne devint aigre ou cassante; chez elle, toute souffrance se tournait en douceur. Elle avait besoin de s'attacher à tout ce qui l'entourait. Sa sensibilité se dépensa, sans compter, en largesses inépuisables. A côté des grandes affections, nous trouvons jusqu'à des enfantillages gracieux que doit noter notre analyse, parce qu'ils sont encore des traits de caractère. Je veux faire allusion à sa bonté compatissante pour

les bêtes. « Le malheur des nids, dit-elle, était un de mes chagrins d'enfance. Je pensais aux mères, aux petits, et cela me désolait de ne pouvoir les protéger, ces innocentes créatures. Je les recommandais à Dieu :

« Je disais : O mon Dieu, ne les faites pas naître,
Ou préservez-les de malheur :

Préservez ces petits, vous en êtes le maître,
Des griffes de l'autour, des mains de l'oiseleur.
J'en ai vu qu'on prenait de leur nid sous le lierre,
D'autres sur le grand chêne ou cachés sous la terre ;
Et, tristes comme moi quand je n'ai pas ma cour,
Tous mouraient dans un jour.

Et tous auraient chanté ; tous, portés sur leurs ailes,
Se seraient envolés dans les bois, sur les mers ;
Et, quand naîtraient ces fleurs, ces pauvres hirondelles
Renaitraient dans les airs.

Vous les verriez, enfants, passer sous les nuages,
Et puis, chaque matin, gazouiller tout l'été.
Oh ! que c'est bien plus doux que de les voir en cages
Sans chants ni liberté ! »

Détachons encore quelques lignes pleines de gentillesse : « Voilà sur ma fenêtre un oiseau qui vient visiter le mien. Il a peur, il s'en va, et le pauvre en-cagé s'attriste, s'agite comme pour s'échapper. Je ferais comme lui, si j'étais à sa place, et cependant je le retiens. Vais-je lui ouvrir ? Il irait voler, chanter, faire son nid, il serait heureux ; mais je ne l'aurais plus, et je veux l'avoir. Pauvre petit linot, tu seras toujours prisonnier ; je te plains, et je te garde.

Mais que ferais-tu si je te donnais les champs? Sais-tu que tes ailes, qui ne se sont jamais déployées, n'iraient pas loin dans le grand espace que tu vois à travers les barreaux de ta cage? Ta pâture, tu ne saurais la trouver; tu n'as pas goûté de ce que mangent tes frères, et peut-être te banniraient-ils comme un inconnu de leur festin de famille. Reste avec moi qui te nourris. La nuit, la rosée mouillerait tes plumes, et le froid du matin t'empêcherait de chanter. » Poésie de pensionnaire! penseront les superbes. Laissons-les dire et cueillons sans dédain les simples fleurs de cette anthologie virginale. Ce n'est pas ici que l'amour des bêtes pourra paraître une des manies qu'amène le célibat chagrin et dépité. Non, par une grâce spéciale, Eugénie de Guérin échappe à ce ridicule, même en ce passage où elle s'apitoie sur la maladie de son King Charles qui va mourir. « Pauvre *Bijou!* comme il est oppressé, comme il gémit, me lèche les mains et me dit : Soulagez-moi! Je ne sais que lui faire, il ne prend que quelques gouttes de sirop de gomme, qu'il lèche sur mes doigts; c'est ainsi que je le nourris, moitié sucre, moitié caresses. Hélas! que sert d'aimer! Je ne le sauverai pas. Pleurer une bête, c'est bête, mais le cœur n'a pas d'esprit. » N'alla-t-elle pas alors jusqu'à ne plus trouver étrange et mal placée la dévotion d'une de ses amies qui lui avait une fois demandé des prières pour un moribond de l'espèce canine? Vous souriez;

que serait-ce donc si j'ajoutais qu'elle « croyait assez à l'âme des bêtes, et désirait même un petit paradis pour les bonnes et les douces, comme les tourterelles et les agneaux? » Aussi, quand Bijou eut rendu le dernier soupir, ses restes mortels furent-ils ensevelis dans la garenne des buis, parmi les fleurs et les oiseaux. Elle y planta un rosier qui s'appela le *Rosier du chien*, et garda les deux petites pattes de devant, si souvent posées sur sa main, sur ses pieds, sur ses genoux. Ce fut un événement au Cayla, et toute la famille y prit part, « car papa aurait donné dix moutons pour ce cher joli petit chien. Hélas! il faut que tout nous quitte ou tout quitter. »

Mais laissons là ces détails privés qui la peignent par le menu. Oublions ces poulets boiteux qu'elle protégeait, ces cailles souffreteuses qu'elle recueillit charitablement, cette perdrix blessée qu'elle avait apprivoisée et qui buvait dans sa coupe. Revenons aux lignes saillantes de la physionomie.

Comme Maurice, Eugénie de Guérin eut le sens profond des harmonies de la nature, mais il est entre eux des différences qu'il importe de signaler et d'expliquer. Elle regarda les choses sensibles avec des yeux chrétiens qui dans la création adoraient le Créateur, et se portaient instinctivement vers les régions d'une foi naïve que n'altéra jamais le voisinage du doute. Aussi les enchantements du spectacle ne sont-ils d'ordinaire, sous son pinceau rapide et léger, que

l'occasion des pieuses pensées. Elle a hâte de monter du visible à l'invisible, sans trop s'arrêter à ce qui flétrit ou à ce qui meurt. L'émotion morale l'emportait sur la volupté de la sensation, si bien qu'à peine indiquée par un trait furtif, la description s'évaporait tout à coup en un sentiment. En voici un exemple : « Ce matin j'ai vu un beau ciel, le marronnier verdoyant, et entendu chanter les petits oiseaux. Je les écoutais sous le grand chêne, près du Téoulé dont on nettoyait le bassin. Ces jolis chants et ce lavage de fontaine me donnaient à penser diversement. Les oiseaux me faisaient plaisir, et en voyant s'en aller toute bourbeuse cette eau si pure auparavant, je regrettais qu'on l'eût troublée, et me figurais notre âme quand quelque chose la remue. La plus belle même *se décharme* quand on en touche le fond, car au fond de toute âme humaine il y a un peu de limon. » Sa poétique, amie du symbole et de la prière, était tout entière en ces beaux vers, qui s'envolèrent de ses lèvres au retour d'une promenade remplie de méditation :

Que mon désert est grand, que mon ciel est immense !
 L'aigle, sans se lasser, n'en ferait pas le tour ;
 Mille cités et plus tiendraient en ce contour,
 Et mon cœur n'y tient pas, et par delà s'élançe.
 Où va-t-il ? où va-t-il ? Oh ! nommez-moi ce lieu !
 Il s'en va sur la route à l'étoile tracée ;
 Il s'en va dans l'espace où vole la pensée ;
 Il s'en va près de l'auge, il s'en va près de Dieu.

Maurice aussi lui s'élançait vers l'infini, mais avec une indépendance que la vue de la croix n'arrêtait plus. Il allait sans boussole sur cet océan, et se laissait entraîner par le vertige des abîmes. L'ivresse de la vie universelle l'avait envahi : il livrait toute son âme à la merci de la contemplation dans laquelle il se plongeait jusqu'à perdre la conscience de sa personne humaine, et se confondre avec les choses. Ce panthéisme pittoresque communiquait à ses paysages une hardiesse, une grandeur, une puissance, une éloquence de couleurs qu'il ne faut point demander ici aux fraîches aquarelles ou aux pastels délicats de sa sœur. Mais, bien que la comparaison soit à l'avantage des tableaux achevés près desquels pâlissent ces jolies vignettes, il y a pourtant un air de famille entre les deux talents. Eugénie de Guérin, qui le plus souvent n'avait à parler que de la pluie et du beau temps, savait y mettre le charme secret qui d'un rien fait quelque chose. Pour en juger, feuilletons l'album où s'est joué son caprice, nous n'aurons ici que l'embarras du choix. Voulez-vous un effet de nuit, en voici un : « Comme j'ouvrais l'œil, une lune charmante passait sur ma fenêtre et rayonnait dans mon lit, et rayonnait si bien que, tout à coup j'ai cru que c'était une lampe suspendue à mon contrevent. C'était joli à voir et bien doux cette blanche lumière. Aussi l'ai-je admirée jusqu'à ce qu'elle se fût cachée, pour reparaître ensuite et se cacher

encore, comme un enfant qui joue à clignette. » Ailleurs, ce sera le tour du soleil matinal qui vient l'éveiller, en resplendissant sur les murs de sa chambrette « toute tapissée de rayons. » Oh! qu'il lui tarde alors d'aller respirer « à plein gosier l'air du dehors, si suave, si radieux et si balsamique, sous ce ciel large et bleu du Nivernais, entrecoupé de petits nuages blancs suspendus comme des coussins de coton pour le repos de l'œil! » Demain, si l'autan siffle et secoue les fenêtres du Cayla, elle notera sur le cahier « cette musique discordante, qui sortait de tous les carreaux mal joints, des volets mal fermés, de tous les trous des murailles, avec des sons si divers et si bizarrement pointus, qu'ils percent les oreilles les plus dures. » Nous pourrions ainsi passer en revue tous les accidents de l'atmosphère, tous les mois de l'année. L'hiver a-t-il enseveli sous la neige les plaines du Languedoc, « cette blanche vue lui sourit, car rien n'est triste comme la terre nue : mieux vaut n'apercevoir que la trace des chemins, et ces mille figures que laissent les petites pattes rouges des oiseaux, si légèrement qu'ils se posent. On dirait des arabesques dessinées par des crayons de corail. » Pourtant l'hiver n'est pas sa saison favorite; car « le froid perclut l'âme. Il semble qu'alors les pensées ne circulent plus, et se prennent à la tête comme des glaçons. » Pour que le dégel se fasse et que les eaux coulent, il ne faut rien moins qu'une lettre de

Maurice. C'est que, dans le silence de la solitude, l'imagination subit aisément l'influence du temps et suit les variations du baromètre. Durant les jours de pluie infatigable ou monotone, tout se voile et s'assombrit en elle. Mais qu'à travers les nuages épuisés s'échappe enfin un rayon « pâle comme un beau visage après la fièvre, » et l'ennui se change en un douce langueur : « Ce mélange de verdure et de débris, de fleurs qui s'ouvrent sur de fleurs tombées, d'oiseaux qui chantent et de petits torrents qui coulent, cet air d'orage et cet air de mai font quelque chose de chiffonné, de triste et de riant qu'elle aime. »

Elle excelle à exprimer au vif une impression rustique : soit qu'elle entende un pâtre siffler au loin dans le vallon « avec ce sans-souci, ce bien-être, ce *je-suis-content* qui fait plaisir ; » soit qu'auprès d'elle retentisse le bruit de fléaux tombant sur l'aire en cadence, au chant des coqs et des cigales. Ou bien c'est une fenêtre qu'elle nous ouvre sur un champ de blé mûr, dont les épis, « pour peu que le vent souffle, ondulant, *bouillonnant*, coulant les uns sur les autres, font de loin l'effet des vagues. » Elle savait regarder avec la curiosité attentive de Bernardin de Saint-Pierre, étudiant son fraisier. Elle eût découvert un monde dans un grain de sable. Écoutez entre autres cette fantaisie sur une petite bête, pas plus grosse qu'un point sur un *i* : « Qui sait où elle va ? de quoi elle vit ? et si elle n'a pas quelque chagrin au

cœur? *Qui sait si elle ne cherche pas quelque Paris où elle a un frère?* Elle va bien vite. Je m'arrête sur son chemin. La voilà hors de la page; comme elle est loin! je la vois à peine, je ne la vois plus. Bon voyage, petite créature, que Dieu te conduise où tu veux aller. Nous reverrons-nous? T'ai-je fait peur? Je suis si grande à tes yeux, sans doute! mais peut-être pour cela même je t'échappe comme une immensité. Ma petite bête me mènerait loin; je m'arrête à cette pensée, qu'ainsi je suis, aux yeux de Dieu, petite et infiniment petite créature qu'il aime. »

N'êtes-vous pas frappés de rencontrer encore ici, sous cette bagatelle, le sentiment fixe de sa tendresse fraternelle? C'est qu'en effet le centre du caractère est là. De ce foyer partit la vie. Eugénie de Guérin fut la sœur par excellence : elle n'eut qu'à suivre son cœur pour représenter l'idéal de ce type chrétien. La nature la fit telle qu'aurait pu la concevoir un poète libre de se complaire en une création choisie. Comment se développa cette affection unique qui finit par absorber toutes les autres?

Ici, comme en toute chose, le premier principe échappe à l'analyse. Quand nous avons dit : *affinité de race, voix du sang*, nous n'avons guère que constaté un effet dont la cause se dérobe à la physiologie aussi bien qu'à la psychologie. Mais il est des circonstances qui ont aidé le germe à s'épanouir et à fructifier aux dépens de la sève environnante, détournée

de son cours naturel, privée des rameaux entre lesquels devait se partager son écoulement, et réduite alors à se recueillir en la seule branche qu'il lui reste désormais à alimenter. Il ne suffit pas, en effet, de naître sœur, il faut le devenir. C'est par une suite d'épreuves que s'acheva chez Eugénie de Guérin l'aptitude qui datait du berceau. Après n'avoir été qu'une inclination charmante à l'âge où, petite fille encore, elle se mit à aimer le nouveau-né comme une poupée qu'on berce ou qu'on câline, le devoir commença dès qu'un premier deuil eut presque élevé la sœur aînée au rang de mère de famille. Il y eut alors un élément sérieux dans les inquiétudes ou les espérances dont le Benjamin du Cayla fut le plus cher objet. Vienne le jour où son étoile errante l'appellera parmi les hasards du siècle, et l'absence fortifiera encore cette sollicitude pleine d'alarmes; car il est à remarquer que, chez les femmes d'imagination, l'éloignement avive souvent la passion plus que ne ferait un rapprochement continu. A distance, les imperfections s'effacent, les traits se transfigurent. Madame de Sévigné et madame de Grignan ne pouvaient s'entendre l'une près de l'autre; mais, séparées par deux cents lieues, elles n'aspiraient plus qu'au bonheur de se rendre malheureuses en se réunissant. Sans croire qu'Eugénie eût moins chéri Maurice au Cayla qu'à Paris, il me semble pourtant que le séjour de *Babylone* le poétisait aux yeux de

la châtelaine provinciale, qui, habituée à ne pas bouger de sa cellule, devait éprouver toutes les transes de la colombe casanière voyant le pigeon s'aventurer en lointains voyages. L'hôte de la Chénaie lui parut d'abord un de ces élus qui escortent les prophètes et vont évangéliser le monde : puis, quand la foudre eut terrassé le maître et dispersé les disciples, la peur et la pitié durent prendre celle qui ambitionnait pour Maurice la sainteté unie au génie. Isolée de lui en ce monde, elle tremblait de le perdre dans l'autre : aussi Monique ne versa pas de larmes plus ardentes pour obtenir d'en haut le retour d'Augustin égaré loin du bercail. C'est qu'elle fut vraiment éprise (c'est le mot, quoiqu'il soit profane) d'une âme qu'elle voulait glorifier et sauver. A la puissance des attaches humaines les plus épurées s'alliait donc un de ces intérêts éternels qui suffisent à s'emparer de l'être tout entier. Pourrait-il se rencontrer sur la terre une liaison plus parfaite et plus indestructible que cette union cimentée par le sang, attendrie par les caresses d'une voix féminine, enchaînée à toutes les croyances de la foi, associant par toutes les sympathies du caractère l'essence incorruptible des esprits, et devenant pour ainsi dire une sorte de *mariage mystique* par lequel deux cœurs se sont à jamais confondus sous l'œil de Dieu ? Oui, il y eut là comme un mariage dégagé de tout lien périssable. Pour devenir définitivement *sœur*,

Eugénie devait avoir accompli le sacrifice qui coûte le plus, celui des espérances qui vont s'affaiblissant jusqu'à l'extinction, à mesure que s'éloigne la vingtième année. Elle ne connut la plénitude de sa tendresse dominante que le jour où elle écrivit : « *Sans jeunesse, à fin de vie, je m'en allais avec Maurice. Mon cœur s'était fait son vieux bonheur près de lui; car, à tout âge, il y a bonheur dans une grande affection. L'âme s'y réfugie tout entière.* »

Elle avait donc mis en lui tout son avenir. Il était, pour nous servir de son expression, *le roi de son cœur*; elle se tenait à lui *bras à bras*; elle le pénétrait jusqu'à l'intime, *elle le voyait jusque dans ses veines*. Partagées avec lui, ses peines mêmes se tournaient en joie. Aussi, quel martyre, quelles angoisses, quand des pressentiments funèbres se mêlèrent à la fête nuptiale dont elle s'était réjouie, en se disant : « Ses enfants m'appelleront leur mère! » Toute illusion rassurante devint bientôt impossible. Il toussait, il toussait toujours, et cette toux inguérissable retentissait de Paris à Cayla, comme un glas de mort. Le malade bien-aimé ne revint que pour l'adieu du suprême départ, pâle, défait, sans sommeil, sans voix, haletant d'un souffle qui allait s'éteindre dès que tomberaient les feuilles d'automne.

Atterrée par ce coup, qui ne laissait debout que sa foi, Eugénie de Guérin faillit mourir de sa mort comme elle avait vécu de sa vie. Seule en face de

Dieu et de lui, elle s'enferma dans sa douleur ainsi qu'en un sanctuaire où elle ne fit plus que chanter les litanies du souvenir. Son journal, elle le continue encore; mais il ne sera que le memento du trépassé, qu'un dialogue touchant avec celui dont elle voit passer et repasser sans cesse la belle tête « souriante, éloquente, souffrante et mourante. » Vous reconnaîtrez dans ces pages tous les cris instinctifs de la nature : quiconque a éprouvé un deuil poignant se retrouvera dans quelqu'un de ces traits, celui-ci, par exemple : « Qu'il est triste de voir des vivants, d'entrer en conversation, d'assister au cours ordinaire des choses, quand tout est changé au dedans! » Nulle part n'est mieux rendue cette stupeur, cette inertie de l'être moral, cet arrêt de la vie suspendue devant l'abîme qu'une tombe récente ouvre entre nous et tout ce qui nous entoure. Tantôt elle semble ne plus exister que par les fonctions machinales de l'organisme : la source même des pleurs paraît tarie. Tantôt c'est comme une explosion de sanglots. « Pauvre nacelle, s'écrie-t-elle, je suis sur un océan de larmes! » Puis à ces accès succède un calme apparent, mais fiévreux encore. Alors reviennent en foule les fantômes du passé : « A pareil jour naquit un frère que je devais bien aimer, bien pleurer, hélas! ce qui va souvent ensemble. J'ai vu son cercueil dans la même chambre, à la même place où, toute petite, je me souviens d'avoir vu son berceau, quand on

m'amena de Gaillac, où j'étais pour son baptême. Ce baptême fut pompeux, plein de fête, plus qu'aucun autre de nous, marqué de distinction. Je jouai beaucoup et je repartis le lendemain, aimant fort ce petit enfant qui venait de naître. J'avais cinq ans. Deux ans après je revins, lui portant une robe que je lui avais faite. Je lui mis sa robe, et le menai par la main le long de la garenne du nord, où il fit quelques pas tout seul, les premiers, ce que j'allai annoncer en grande joie à ma mère. — Maurice, Maurice a marché seul! — Souvenir qui me vient mouillé de larmes. » Toutes ses pensées, quoi qu'elle fasse, la ramènent en effet par leurs pentes diverses vers le coin de terre où elle va s'agenouiller tous les jours, en attendant qu'elle y repose à côté des dépouilles chéries. Pourtant, la sérénité se fit peu à peu dans cette âme veuve qui croyait à l'immortalité. Il vint un moment où, apaisée par les clartés surnaturelles, et les perspectives de l'éternité prochaine, elle goûta plus de douceur que d'amertume dans l'évocation de l'absent. Ce fut alors une de ces tristesses attendries et parfois délicieuses qui ne nous mettent en guerre, ni avec le sort, ni avec le monde, ni avec nous-mêmes, qui nous pénètrent sans déchirement, et ne font plus tort à la raison. Il semblait que le mort bienheureux lui eût dit : « Ne pleure plus, suis plutôt la voie qui mène où je suis. » Maurice lui apparaissait dans l'auréole de la béatitude :

« O mon ami, s'écriait-elle, comme te voilà changé pour moi ! j'éprouve en entrant dans ta chambre quelque chose d'une église : tes livres, tes habits, à peine si j'ose y toucher. Je ne sais quoi de sacré est répandu sur toi et sur ce qui fut de toi. » Le deuil s'était perdu dans l'adoration.

Aussi, lorsque vint l'heure des consolations terrestres, quand la renommée fit quelque bruit autour de la chère mémoire que l'amitié ne laissa pas périr, ce rayon de gloire lui sourit à travers les regrets. Elle le vit comme descendre d'en haut et se détacher de la couronne qui brille au front des élus. Cette émotion, qui fut la sienne quand elle pensait à son frère, sera la nôtre quand nous penserons à la sœur, car elle eut le génie du cœur ; ce qui lui assure des droits à l'immortalité, qui vient et du ciel et de la terre.

IV

UN SAGE

M. S. DE SACY

« Si peu de valeur qu'ait le cadeau, dit M. de Sacy dans sa préface, c'est moi-même que j'offre au public en deux volumes : je ne pouvais pas faire autrement, je ne pouvais pas faire mieux ; je suis là tout entier. » Cet aveu est le meilleur éloge d'un livre, qui dissimule sous un titre modeste une supériorité dont le secret tient à la personne même de l'écrivain, je veux dire à la distinction d'un esprit soutenu par un caractère. Oui, un homme éminent est là, près de nous, dans l'attitude de la méditation et l'abandon de la causerie. Je le vois, je l'entends, je lui parle : il me semble que je goûte la douceur de son intimité, tant il s'épanche avec la naïveté d'une âme qui ne redoute point les approches des indiscrets. Ou

plutôt, il ne songe pas que des curieux l'écoutent ; car il interroge ses goûts, son humeur, ses aversions, ses sympathies, comme s'il était seul avec lui-même. Affranchi pour un instant des importunités qui assiègent la porte de son cabinet, il n'appartient plus à cette Chambre des députés où, pendant de longues heures, « l'esprit tendu, le cœur brûlant, il lui faut assister, l'arme au bras, aux joutes ardentes de la parole. » Il ne dépend plus de ce public impatient qui le condamne chaque jour à prendre la plume à la hâte pour traduire en traits décisifs le sens ou l'effet politique d'une séance orageuse. Gouvernement, opposition, révolution, budget, dynastie, portefeuille, adresse, réforme, ces mots turbulents ont cessé de gronder autour de lui. Il oublie que, demain, il lui faudra monter de nouveau sur la brèche pour défendre son drapeau, au risque de trouver des amis parmi ses adversaires. La polémique lui donne enfin congé, et, en attendant que le devoir le rappelle, le journaliste en profite pour rentrer chez lui, et vivre enfin, à sa guise, parmi ses plus chères affections, sans souci des intérêts qui divisent ou des passions qui irritent.

Ce sentiment d'émancipation tressaille dans chacune de ces pages, écrites loin du champ de bataille, pendant ces heures de trêve dont on n'apprécie le bienfait qu'après avoir payé de sa personne dans les éclatants et périlleux labeurs d'une campagne. Bien

qu'une comparaison militaire convienne peu à une physionomie souriante et pacifique, M. de Sacy, courant à la littérature après avoir corrigé les épreuves d'un *premier-Paris*, me semble avoir été le Vauvenargue du *Journal des Débats* : il fit bravement honneur à ses épaulettes, lorsqu'il fallait donner l'exemple du courage; mais, au retour d'une chaude affaire, il ouvrait avec volupté cette Bible ou cet Homère qui plus d'une fois lui déroba le souvenir des morts ou des blessés, et le transporta dans ces champs Élysées de l'intelligence que peuple l'élite des grandes âmes. Si les circonstances ne l'avaient pas détourné de sa première vocation, je m'imagine que son ambition naturelle eût été de vivre et de mourir bibliophile. Si vous en doutez, lisez les chapitres où il parle avec tant d'éloquence de ces catalogues qui « lui donnèrent des battements de cœur. » — « Je deviendrais aveugle, s'écrie-t-il, que j'aurais encore du plaisir à tenir dans mes mains un beau livre; je sentirais du moins le velouté de sa reliure, je croirais le voir. » Il a comme un petit coin d'idolâtrie pour les antiques caractères, le papier jauni, le maroquin parfumé d'une édition choisie. Mais n'allez point ici crier à la manie; car ces beaux et chers volumes « qu'il a rassemblés à la sueur de son front, » il ne se contente pas du très-grand et très-légitime plaisir de les contempler d'un œil d'amateur, de les ranger, de les manier, de les épousseter, d'en admirer la propreté

appétissante, quand ils sont là, classés sur les rayons de sa bibliothèque. Il n'est pas de ceux qui, sans savoir un mot de grec ou de latin, achèteraient hardiment, au poids de l'or, un Homère de Clarke, ou un Virgile de Heyne, et se bornent à faire vanité d'en être les détenteurs ignorants, comme d'un meuble de luxe qui décore un appartement. Non, il n'a point pour les livres cet amour platonique qui n'y touche jamais. Mais il veut, avant tout, en parer son esprit, en nourrir son cœur : avec quelle tendresse ! Écoutez ce passage : « Qui ne s'est figuré *avec délices* une petite retraite bien sûre, bien modeste, où l'on n'aurait plus à s'occuper que du beau et du vrai en eux-mêmes, où l'on ne verrait plus les hommes et leurs passions, les affaires et leurs ennuis, l'histoire et ses terribles agitations, qu'à travers ce rayon de pure lumière que le génie des écrivains répand sur tout ce qu'il représente ? Quelles charmantes matinées que celles que l'on passerait, par un beau soleil, dans une allée bien sombre, au milieu de ce bruit des champs, immense, confus, et pourtant si harmonieux et si doux, à relire tantôt une tragédie de Racine, tantôt l'histoire des origines du monde, racontées par Bossuet avec une grâce si majestueuse ! Quel plaisir de ne pas se sentir troublé, au milieu de ces enivrantes études, par l'affaire qui vous rappelle à la maison, de ne pas porter au fond de l'âme l'idée importune de l'ennui qui vous a donné rendez-vous

pour ce soir ou pour demain, et qui ne sera, hélas ! que trop exact à l'heure ; de ne rentrer chez soi que pour changer de livres et de méditation, ou pour se livrer à ce repos absolu, qui est *doux comme le sentiment d'une bonne conscience* ! Aujourd'hui, c'est Montaigne qui fera les frais de la journée ; demain, ce sera Tacite. On se crée des semblants d'étude, on se ménage des récréations. *Le fonds de la vie, ce serait un abandon complet aux lettres, sans ambition personnelle, sans autre passion que celle d'embellir et d'épurer son intelligence.* »

Ce rêve, qui de nous ne l'a fait aussi, dans ces moments d'affaissement et de lassitude où l'homme proteste contre les rouages dans lesquels il est engrené ? Mais était-ce vraiment un cri parti du fond des entrailles, avec cet accent pénétré qui ne recouvre ni la fatigue du devoir accompli, ni le désir d'un repos qui ne s'achète pas, ni (car il faut bien se l'avouer) l'attrait de ce doux rien-faire qui nous pèserait bientôt plus que l'assujettissement d'une occupation régulière et imposée ? Pour être en droit de se dire ami des lettres, le mieux n'est-il pas encore de leur avoir prouvé son dévouement, au sein même de cette vie militante dont les obligations nous éloignent des études désintéressées ? Vous y reviendrez alors avec une fraîcheur qui ravive la jouissance par la privation, et la retrempe comme dans une fontaine de Jouvence.

Or, c'est là ce qui me ravit chez M. de Sacy. Ces lectures exquisés dont il nous raconte les impressions communicatives ne furent point pour lui la distraction d'un épicurien qui a des loisirs à dissiper, et peut se dispenser d'aller droit au solide ; mais il en fit un des plus dignes emplois d'une vie honorable : il y mit ce choix qui entre dans tous les goûts de l'honnête homme ; il se créa vraiment des amitiés parmi ces sages de l'antiquité et du christianisme, qui offrent l'enseignement sous le charme, qui reposent, fortifient, consolent, et surtout nous aident à penser ou à nous mieux connaître nous-mêmes. Il ne fut point conduit vers eux par un parti pris d'opinion, par une habitude devenue exclusive, mais par la pente de son inclination, par une préférence réfléchie, je dirais presque un devoir moral, ou plutôt une affinité de nature qui le rapproche des meilleurs, et lui méritera peut-être un jour une petite place dans leur voisinage. Croyez-en cette admiration qui a l'originalité d'une découverte. Quand il est en présence de la perfection, il semble qu'il vient de s'en apercevoir le premier. Il ne peut contenir son émotion ; on dirait qu'il a rencontré une âme fraternelle, ou, si vous voulez, un bienfaiteur dont il se sent l'obligé, envers lequel il s'acquitte par l'effusion d'un hommage qui n'est que de la reconnaissance.

C'est dans ce sens élevé que M. de Sacy est classique. Il est né tel et n'a point eu besoin de le devenir

à ses dépens, à l'école des expériences et des déceptions, au retour des voyages et des aventures. Sa foi instinctive et irrésistible fut le don de la grâce, qu'il n'a jamais perdue. De là lui vient cet air de sérénité qui le distingue de la plupart des contemporains. Sa physionomie a le calme heureux de la certitude. Elle ne trahit pas le malaise de la lutte ou des recherches inquiètes. La paix y rayonne. En lisant ces deux volumes, on s'écrierait volontiers : *Beati mites!* C'est assez dire que M. de Sacy, tout en restant inébranlable dans la quiétude de son orthodoxie littéraire, ne gêne et n'attaque directement aucun scepticisme et aucune hérésie. Il trouve si douce la liberté des croyances, qu'il ne veut point chercher querelle aux dissidents. Seulement, pour n'être pas scandalisé par tant de livres qui l'affligeraient, il se contente d'en ignorer jusqu'au titre, et de les condamner par le silence. Il vit, à côté de la contagion, dans une retraite qui l'en isole. Mais, sans le vouloir, il prêche par l'exemple, et je ne serais pas surpris qu'il fit ainsi parmi les profanes plus d'une conversion, tant il est malaisé de ne pas se laisser toucher par la ferveur et l'onction de ses sympathies.

Écartez donc bien loin d'ici toute idée d'école. Ce vilain mot n'a rien de commun avec un solitaire aimable qui paraît chérir comme sa propre indépendance l'ombre et l'oubli. Son goût n'est point une consigne et un mot d'ordre. Il n'a rien d'agressif,

d'étroit et de convenu. Ne nous demandez pas où commence et où finit la province dans laquelle il se renferme, en vertu de quel code il absout ou condamne. Je ne lui en connais pas d'autre qu'une conscience droite et susceptible que blessent toutes les dissonances, et que réjouit par-dessus tout l'harmonie du style et de la pensée. Quand je vois dans ses appréciations tant de solidité et de finesse, je ne sais quoi d'arrêté, de *vital* et de définitif, un bon sens ingénieux sans raffinement, une sensibilité qui touche chaque idée par le cœur, une clairvoyance morale qui me fait comprendre les relations nécessaires du bien et du beau, j'assiste au jeu souple et discipliné d'un esprit complet, dont toutes les facultés entrent à la fois en exercice pour faire œuvre de maître, sous l'apparence d'une conversation pleine d'agrément. Je me sens dominé par une direction persuasive et insinuante à laquelle je cède comme à une autorité qu'on respecte et qu'on aime.

Peu de lectures sont plus propres à nous réconcilier avec la tradition. Les ennemis qui lui ont fait le plus de mal ne furent pas les novateurs qui péchèrent envers elle par irrévérence et se crurent appelés à lui succéder, mais ces adorateurs routiniers qui substituèrent à un culte intelligent un enthousiasme factice, appris comme une leçon de rhétorique débitée sur un ton déclamatoire. Les rites subsistaient, mais l'âme s'en était retirée; les prêtres

eux-mêmes, chargés d'évangéliser les fidèles, n'avaient sur les lèvres que des lettres mortes, des formules sonores qui impatientèrent une génération jeune et ardente. L'ennui est toujours un mauvais initiateur, qui compromet les meilleures causes et provoque les désertions. Voulez-vous ramener notre indifférence aux sources fécondes du passé, faites-les donc jaillir toutes vives et toutes fraîches, de manière à donner soif aux moins altérés. Allez y puiser vous-mêmes, sans recourir à aucun intermédiaire maladroit; goûtez-en la saveur et la pureté; prouvez à tous par votre santé que ce régime est salubre et porte évidemment bonheur au talent. Or voilà le service que nous a rendu M. de Sacy. Au lieu de nous imposer ses préférences sous l'appareil d'une doctrine, il nous remet en appétit des aliments délicats et substantiels, par le plaisir même avec lequel il les savoure; il nous démontre leur efficace vertu par le bien-être qu'il en éprouve.

C'est de la piété vraie, sans mélange de superstition. Aussi s'exprime-t-elle toujours par le trait spontané du sentiment pris sur le fait. Le mot semble faire explosion et arrive à notre cœur parce qu'il a passé par celui de l'écrivain. Nous nous livrons à lui, avec une confiance qui ravit l'assentiment, comme si sa devise était : *Qui m'aime me suive*. Or, comment ne pas céder à l'attraction de cet esprit à

la fois ouvert et recueilli, auprès duquel on se sent à l'aise et en sécurité? Si le dix-septième siècle est sa patrie d'adoption, il sait aussi admirer ailleurs la diversité des temps et des génies. Son érudition a fait maint voyage en ce vieux pays gaulois « auquel il faudra toujours remonter, si l'on veut bien parler et bien écrire, frapper sa phrase d'une empreinte française, et posséder à fond les tours ou les finesses de notre langue. » Il passe de Fénelon à Rabelais, de Racine à Marot. S'il ne lit plus Montaigne, c'est qu'il le sait par cœur. Il a vécu dans l'imprimerie d'Henri Estienne; il a traduit Plutarque avec Amyot. Il vous indiquera mieux que personne tous les bons endroits de ce seizième siècle où le style était si vif, si gai, si populaire, si personnel, où les caractères avaient encore une rudesse, une fierté, une trempe dont l'énergie l'enchantait. Il regrette presque par instants que Louis XIV ait organisé la société littéraire par une police uniforme et inflexible. Mais non; ce serait de l'ingratitude. Seulement, le spectacle de cette régularité majestueuse ne lui gâte pas les surprises de la fantaisie prime-sautière. Les seuls écarts qu'il ne puisse pas admettre sont les saillies de la licence libertine ou impie. Voilà pourquoi il ne respire qu'à regret l'air du dix-huitième siècle. Quand il ouvre Voltaire, il se demande « si sa philosophie était sérieuse, et si elle avait pour but d'élever et d'épurer l'esprit humain en l'affranchissant, ou de mettre les

passions au large en corrompant le cœur. » Mais ne craignez pas que, triomphant de certaines faiblesses, il en fasse jamais le prétexte d'un réquisitoire injuste et violent. Il sait respecter le génie, même dans ses erreurs.

Religion tolérante d'un idéal élevé, voilà le fond de cette critique où la raison s'allie au sentiment. M. de Sacy est donc de la vieille roche, mais sans rappeler jamais ces docteurs surannés, dont la pédagogie boursouflée ne savait qu'arrondir des périodes, lancer des points d'exclamation à la fin d'une tirade, s'exalter à froid, juger vaguement, et délayer le vernis d'un éloge monotone sur toutes les beautés qu'approchait la banalité glaciale de leurs lieux communs. Malgré ses principes antiques, il est beaucoup plus moderne qu'il ne le croit, par ce que j'appellerai *l'instinct des atticismes*. Car il excelle dans l'analyse des nuances ; il est gourmet, passez-moi cette familiarité ; il s'entend à déguster un style, à en deviner le terroir, à fixer sa date, à nommer son cru, à préciser sa valeur absolue ou relative. Ce n'est pas lui qui dans une époque ne voit qu'une couleur générale uniformément répandue sur la variété des ouvrages qu'elle embrasse ; mais il y distingue des manières successives, des procédés particuliers ; il dessine des groupes dans l'ensemble du tableau. Sous l'unité apparente d'un siècle, il retrouve la physionomie propre de chaque département littéraire ; et jusque

dans un même écrivain, il tient compte des métamorphoses qu'expliquent le milieu et les circonstances où il vécut. Il est clair qu'ici la méthode vivante de M. Sainte-Beuve a fait oublier celle de La Harpe.

La critique contemporaine a encore un autre mérite qui atténue, à mes yeux, la plupart des péchés qu'elle peut avoir sur la conscience : c'est son indépendance et sa sincérité. Qu'elle soit volontiers sceptique, indifférente pour les idées, trop soucieuse d'amusement, d'acord ; mais, au moins, elle est une voix qui parle et non un écho qui répète ; elle a le ton personnel ; son accent ne ment pas à ses impressions, dût-elle s'exposer à se contredire, ce qui vaut encore mieux que l'artifice et l'apprêt d'un rôle à soutenir devant le public. Or M. de Sacy est aussi lui de la famille des causeurs qui ne professent jamais, et parlent uniquement pour se satisfaire. Rien de plus individuel que sa façon de penser ou de sentir. Il veut être de son avis, et ne paraître que ce qu'il a conscience d'être ; ses articles sont rédigés sous la dictée de l'heure présente ; il a noté ses pulsations ; il a saisi au passage tous les éclairs qui lui ont traversé l'esprit, en face du livre qu'il feuilletait. Mais il a pu rapprocher ces pages sans craindre les disparates, parce que la discipline des fortes convictions était sa nature même. Il en résulte que, sans courir les hasards du caprice, il en a toute la grâce.

On dirait parfois qu'il est l'humoriste du bon sens.

C'est au point que tel chapitre ressemble à une sorte de confession, entre autres celui qui traite de Fénelon. Ne commence-t-il pas par avouer franchement, tout en demandant pardon au bon goût, que, dans sa jeunesse, *Télémaque* l'ennuya profondément? Les sermons de Mentor l'assoupissaient. Il ne pouvait s'en défendre. Mais il crut prudent de ne pas s'en tenir à cette impression. Vers la trentaine, il reprit donc cette lecture, sans sauter une phrase, suivant son habitude : alors, grande surprise, il trouva ce livre trop court! Le rideau s'était levé, ce fut un éblouissement complet, et il s'abandonna sans réserve à l'enchantement de cet art séducteur : c'était la simplicité d'Homère, la douceur de Virgile, la sublimité de Platon et de l'Évangile! Beaucoup d'entre nous se seraient ainsi fixés à l'enthousiasme ; mais, avec M. de Sacy, les choses ne vont pas de la sorte : il voulut encore se contrôler lui-même, et, quelques années plus tard, renouvela l'épreuve qui, cette fois, j'en suis sûr, fut décisive. Car tous ceux qui se souviennent de cette dernière étude conviendront avec nous qu'il est difficile de juger avec plus de pénétration et de mesure une œuvre aussi complexe que le caractère même de son auteur. Citons à l'appui ces lignes qui contiennent la conclusion : « Je ne crois pas qu'il existe au monde un ouvrage plus singulier, où les contrastes se rapprochent et se heurtent davantage,

quelque dissimulés qu'ils soient par un art prodigieux, un ouvrage plus chrétien et plus païen tout ensemble, plus sage et plus chimérique, plus ingénu et plus habile, plus naturel dans sa forme apparente, plus raffiné et plus calculé au fond, un ouvrage qui se rapproche davantage des anciens, et qui s'en écarte plus quand on en sonde les ressorts secrets. C'est le comble et le chef-d'œuvre de l'esprit ; c'est le livre d'un grand poète, d'un sage et d'un homme de génie, auquel a manqué pourtant l'une des plus précieuses qualités d'un homme de génie, d'un grand poète et d'un sage, la candeur, la vraie simplicité d'âme, une certaine naïveté de bon sens qui fera le charme éternel d'Homère et de Bossuet. »

Cette liberté d'appréciation est plus sensible et plus méritoire encore quand elle porte sur les contemporains. Or M. de Sacy a pu parler même d'un collaborateur et d'un ami de vingt-cinq ans, sans qu'on ait à lui reprocher une partialité qui aveugle. Son attachement à la personne ne fut alors qu'une lumière nouvelle qui lui expliqua l'écrivain. Pour avoir plus d'intimité, l'éloge n'en admit pas moins ces restrictions qui en doublent la valeur. Lisez l'article sur M. Jules Janin, mais bien attentivement, en soulignant les malices affectueuses qui se glissent sous des douceurs que personne n'appellera des flatteries amicales. Rien n'est surfait, ni ce talent plein de franchise, de jeunesse et de verve intarissable, ni

certains défauts dont nous devenons si volontiers les complices, parce qu'ils tiennent aux qualités mêmes. Lumière, ombre, clair-obscur, rien ne manque au portrait. Jugez-en par cette esquisse abrégée : « Il m'est arrivé, je le reconnais, après une lecture un peu trop prolongée des feuilletons réunis dans ces deux volumes, d'avoir appétit de quelque chose de moins splendide, de désirer presque, pour mon soulagement, un style maigre et sec. Quelle abondance ! quelle richesse ! quel luxe de tours et d'images ! Donnez un mot à M. Jules Janin, le premier qui vous viendra à l'esprit, et sur ce mot il va vous écrire toute une page. Poussez le ressort qui retient la source, aussitôt l'eau jaillit en gerbes éblouissantes et retombe en perles dorées ! Rien ne l'épuise, rien ne la dessèche et ne la décolore. *Elle ne s'arrête*, on le sent bien, *que parce qu'il faut que tout finisse*. Quand je lis M. Jules Janin, je crois être dans un immense Palais-Royal, aux boutiques étincelantes de lumière, de pierreries et d'étoffes précieuses : ici le damas, la soie, la gaze légère ou les toiles de Perse, aux fraîches et capricieuses peintures ; là, le diamant, les rubis, l'émeraude enchainés en colliers et en bracelets ; plus loin, des fleurs vraies ou fausses de toutes les nuances. L'œil est charmé, ébloui, fatigué quelquefois. Je ne connais pas d'écrivain qui ait, au même degré que M. Jules Janin, tous les trésors du style à sa disposition. *Il en abuse ! les riches abusent*

toujours ! Qu'on est heureux de pouvoir abuser, au moins dans ce genre-là ! »

Louer sans aller jusqu'au compliment, conseiller ou blâmer sans atteindre l'amour-propre, n'est-ce pas le triomphe de cette critique qui sait rester polie, tout en sauvant son indépendance, et offre aux esprits éveillés l'occasion d'exercer leur sagacité sur les sous-entendus et les réticences ? M. de Sacy pratique à merveille l'art de tout dire à demi-mot, de glisser sans appuyer, d'indiquer le trait important sans en exagérer le relief, de poser un doigt léger sur un point vulnérable, sans faire crier le patient. Soyez donc avertis : si vous voulez connaître toute sa pensée, ayez les yeux sur sa physionomie, qui accompagne, interprète et achève sa parole. Il ne vous suffit pas d'entendre. Un sourire, un clignement de paupières est le commentaire du discours. Sa bonhomie, elle est réelle, mais elle n'est dupe de rien. Gare à l'ironie qui perce sous la bienveillance ! Ajoutons cependant que cette arme n'est point à craindre dans ses mains. Il ne s'en sert qu'à contre-cœur, à la dernière extrémité, quand la charité serait peine perdue. Ou plutôt, si quelques épigrammes lui ont échappé dans ces deux volumes, ce fut l'effet d'un premier mouvement ; la flèche ne fut pas affilée complaisamment, et par amour de l'art, dans le silence du cabinet, mais elle partit toute seule, sans viser. Si elle atteignit une victime, Minerve conduisit

le trait, comme dans les temps héroïques. Le bon sens en est responsable, n'en accusez point une malignité réfléchie et préméditée. Vous en aurez au besoin la preuve dans une étude bien incisive sur les *Mélanges* de M. Jouffroy. Ce jour-là, M. de Sacy avait évidemment les nerfs agacés par les philosophes. Il avait cru jusqu'alors à leurs promesses; il en attendait l'accomplissement; et, voyant que les résultats ne tenaient pas parole, que les préfaces s'ajoutaient aux préfaces, sans profit sensible pour les disciples, il perdit patience et se mit à faire tapage. Oui, cette fois, l'abeille a montré l'aiguillon. Mais que de légèreté dans son bourdonnement! que de finesse dans ces piqûres! D'ailleurs, n'oubliez pas la date: 1855. Elle explique un peu la mauvaise humeur du journaliste, qui, quatre ans auparavant, avait été beaucoup plus indulgent pour l'éclectisme. C'est que, dans l'intervalle, comme nous le dit une note pleine de bonne foi, une révolution était survenue; et ce coup de foudre avait singulièrement vieilli les hommes. « En toutes choses, l'enthousiasme avait cédé à l'expérience, pour ne pas dire au désenchantement de l'âge mûr. » — Je ne hais point ces contradictions que l'on ne veut pas effacer, quand il suffirait pour cela d'un trait de plume. L'aveu en est d'un bon exemple et honore un livre.

Si M. de Sacy est quelquefois sévère contre les ambitions de la libre pensée, les amis de la raison ne

sauraient s'en attrister; car il a toujours défendu énergiquement ses droits, tout en lui donnant d'utiles conseils. N'est-il pas philosophe aussi lui, dans le sens le plus pratique de ce mot, si on en écarte toute idée de spéculation abstraite pour n'y voir que la curiosité d'un esprit observateur? Certaines pages de ce recueil me plaisent comme un essai de Montaigne, revu et tempéré par la douceur de Fénelon et la gravité de Nicole. M. de Sacy n'est jamais plus à l'aise que dans les sujets qui se prêtent à une psychologie délicate. Il est bien regrettable que cette aptitude si marquée ne se soit produite que furtivement dans le cadre restreint du feuilleton littéraire : car il y a en lui un moraliste dont l'âme limpide se laisse pénétrer à fond par le regard de la réflexion désintéressée. Pour voir aussi clair dans le cœur humain, il faut que l'expérience n'ait été aigrie par aucune amertume, ni faussée par aucun trouble. Cette lucidité ne se donne pas, elle se mérite, par la sévérité envers soi-même et l'indulgence sans faiblesse envers autrui. Ne serait-ce pas le signe d'une existence dont le bonheur ne fut pas l'œuvre du hasard, mais de la conduite, mais d'une sorte de sagesse acquise et devenue facile comme une habitude? « Ce n'est pas dans l'usage, mais dans la fuite des passions que s'apprend la science de l'homme, » a dit quelque part M. de Sacy. En le pratiquant de près, on trouve dans son livre la démonstration de

cette vérité. Au lieu de se jeter dans la mêlée des passions, des intérêts, des vanités, des égoïsmes, des ressentiments, il s'est tenu à distance de la lutte, sur les hauteurs d'où on la domine. Aussi son intelligence de nos misères et de notre infirmité n'a-t-elle rien d'irrité ni de méprisant; elle est impartiale et compatissante. La peur du mal, l'aversion qu'il inspire à une conscience droite, la souffrance que fait éprouver même son voisinage, n'est-ce pas encore la plus sûre de toutes les lumières? Non, pour connaître une maladie, il n'est pas nécessaire de s'en inoculer le germe; laissons ce paradoxe à une littérature de décadence, dont l'inspiration ressemble au délire de la fièvre, et préservons plutôt contre toutes les atteintes cette santé morale qui est la meilleure garantie d'une observation infaillible. Mais si vous avez réussi à valoir un peu mieux que les autres, n'en tirez point avantage contre eux. Imitiez plutôt M. de Sacy, qui, lorsqu'il juge sévèrement ses semblables, ne sous-entend jamais aucune exception en sa faveur, mais se confond très-sincèrement avec les moins privilégiés: « Ne verrait-on que soi-même, dit-il, on en aurait vu assez. Qui ne porte en soi le germe de toutes les passions, la racine de toutes les sottises et de tous les ridicules? Qui a vécu sans avoir, un jour ou l'autre, aperçu avec effroi, dans quelque coin reculé de son âme, la petite semence où, sans les soins vigilants, sans le cri de l'honneur

éveillé par l'éducation, pourraient se développer tous les vices, grandir les instincts les plus criminels et la dépravation la plus honteuse? L'humilité chrétienne, si rare, et qui paraît si ridicule à ceux qui s'en font une idée fautive, n'est pas autre chose que cette connaissance de soi-même. Pour être humble, il n'est pas nécessaire, comme se l'imaginent quelques personnes, de se croire moins de mérite, moins de vertu, moins d'esprit que l'on en a; il suffit de ne pas s'en accorder plus qu'on n'en possède. Étudiez-vous donc, étudiez-vous à la pure lumière de cette règle de justice et de vérité qui brille en nous, quand nous ne l'éteignons pas volontairement. Vous voulez connaître le sot, le fat, le menteur, je n'ose pas dire le perfide, le méchant; je recule devant ma propre sincérité, j'ai peur qu'on ne me prenne au mot: alors, je ne vous défends pas d'étudier aussi les autres, mais à condition que, dans les autres, vous saurez que c'est votre propre image que vous contemplez, le fond de votre nature, et sinon ce que vous êtes, au moins ce que vous auriez pu être, ce que vous avez été plus d'une fois peut-être, dans le secret de vos pensées, dans le tumulte de vos désirs et le mouvement presque imperceptible de vos penchants. Pour mon compte, quand je voudrai peindre l'homme en laid, je n'irai pas chercher bien loin mon modèle.» Ajoutons seulement que, si M. de Sacy veut représenter la nature humaine par ses

instincts généreux, il les rencontre plus près encore.

Du reste, aucun parti pris qui trahisse en lui Alceste ou Philinte ; il se contente d'avoir, sans roideur misanthropique et sans compromis équivoques, l'honnêteté de l'un et l'affabilité de l'autre. Ni optimiste, ce qui impatiente, ni pessimiste, ce qui décourage, il reproduit ce qu'il voit, non pas toutefois avec l'indifférence cruelle de l'anatomiste qui se réjouirait volontiers d'un vice bien caractérisé comme d'un cas intéressant pour un scalpel adroit : mais il respecte l'humanité jusque dans ses imperfections. Il avoue que les moqueurs le rebutent, que le talent sans âme l'irrite ou l'afflige. Il lui faut encore quelques-unes de ces illusions qui consolent. Voilà pourquoi *il ne se vante pas trop* de ses relations intimes avec Montaigne, « et ne donnera jamais comme une marque de sagesse ce qui n'est qu'une preuve de bon goût. » Quant à La Rochefoucauld, il ne se l'impose que comme une pénitence : car ses fameuses *Maximes* lui sont antipathiques. « Je les hais, s'écrie-t-il, du fond de l'âme. A cet égard, je n'ai jamais varié ; ce que je sentais il y a trente ans, je le sens encore aujourd'hui. Je les tiens pour un mauvais livre ; j'éprouve en les lisant un malaise indéfinissable. Je sens qu'elles me rabaissent et qu'elles me flétrissent. Je réclame pour l'homme, ou plutôt pour Dieu, qui a fait l'homme, et qui n'a pas voulu sans doute être déshonoré par son ouvrage. » Aussi, comme il a hâte

de leur opposer un contre-poison ! Avec quel enchantement ne revient-il pas à Sénèque, à Cicéron, à Épictète, à Marc-Aurèle, à la *République* ou aux *Lois* de Platon, « ce délicieux ouvrage, tranquille et doux comme une belle soirée ! » Parmi ces conseillers ou ces correcteurs, les plus austères lui plaisent le plus ; car leur rigidité l'élève et le fortifie. Il est de ceux qui pensent que, pour être obéie, la loi doit se faire impérieuse, et que l'idéal inaccessible de la sainteté est une aide nécessaire à qui n'est capable que de la plus simple vertu. Mais laissons-le nous confier ces joies sérieuses : « Que de fois, par un beau jour de printemps ou d'automne, lorsque tout me souriait, la jeunesse, la santé, le présent et l'avenir, ai-je relu dans mes promenades le *Traité des Devoirs*, le code le plus parfait de l'honnêteté, écrit dans un style *aussi clair et aussi brillant que le ciel le plus pur !* Que de douces matinées m'ont fait passer les lettres à Lucilius, si spirituelles, si fortes, malgré l'exagération de certains passages, et beaucoup moins entachées qu'on ne le dit de faux brillant et de sophismes ! J'étais stoïcien avec Sénèque ; j'aurais voulu être le parfait citoyen avec Cicéron, l'homme juste, généreux, aimable, n'usant de son éloquence que pour défendre les faibles et soutenir l'État contre les factieux. Une douce chaleur se répandait dans mon âme et me rendait meilleur en me faisant croire à la vertu, au désintéressement, à l'héroïsme. »

Quelques-uns de ces vœux n'auraient-ils pas été réalisés par celui qui les exprime si bien ?

Heureux les moralistes qui n'ont pas été assombris par leurs méditations ! qui croient encore aux sublimes espérances, et conservent sous les cendres l'étincelle du feu sacré ! Cette exception est ici d'autant plus précieuse, que M. de Sacy n'est pas plus disposé à se tromper lui-même qu'à tromper les autres. Il sait au juste ce que valent les apparences ; il ne confond pas l'ombre et la réalité. Il cherche à voir au dehors et autour de lui, non ce qu'il désire, mais ce qui est. S'il ne calomnie pas son siècle, il l'aime trop aussi pour le flatter ; et, au lieu de l'étourdir avec des phrases, il lui dit vivement ses défauts, sans en renier sa part. Lisez, par exemple, le chapitre, j'allais dire le petit sermon intitulé : *la Réaction religieuse*, et vous saurez combien le chemin du ciel s'est élargi de nos jours. « C'est une belle route sablée, arrosée, macadamisée, ouverte à toutes les passions et à tous les goûts qui ne blessent pas trop manifestement l'honnêteté naturelle. On y entre et on y chemine tranquillement avec armes et bagages, je veux dire avec l'amour du plaisir ou de la fortune dans le cœur, avec un soin et une recherche perpétuels de son bien-être ou des commodités de la vie. » Si encore sous cet épicurisme mondain se cachait autre chose que des caprices d'imagination ou des semblants de culte extérieur ! « Mais non ; ce

qu'on appelle aujourd'hui un retour à la foi, a tout juste la même portée, le même sérieux que notre goût pour les vieux meubles et pour les bahuts du temps passé. On les polit, on les vernit, on s'en amuse, on ne s'en sert pas. On est catholique, de nos jours, à peu près comme on était républicain à Rome du temps de Pline le Jeune, qui ne se sentait pas de joie le jour où le sénat s'assembla, pendant trois séances, pour juger un proconsul pillard et prévaricateur. Il trouvait cela beau et antique : *Pulchrum et antiquum!* Pour nous, la réaction religieuse c'est tout, excepté la religion. Vous aimez le style gothique de nos vieilles cathédrales; leurs vitraux peints, leur jour sombre, leur pavé froid, l'air humide qu'on y respire, ces figures immobiles de saints dans leurs niches, font passer dans notre esprit je ne sais quelle sensation vague de recueillement et de respect. Il n'en faut pas davantage! Vous êtes bons catholiques; allez en paix! La religion, c'est un instrument pour les politiques, une lyre pour les poètes, un symbole pour les philosophes, une façon de vivre qui ne sied pas mal aux honnêtes gens, et qui accompagne bien la décence et la probité. » Comme ce portrait est joliment tracé! N'y aurait-il pas aussi profit à faire de mille autres réflexions dont l'application convient à bien des époques? Mais ne nous laissons pas aller plus longtemps au plaisir de la citation. Il nous suffira d'indiquer qu'en toutes les

questions qui peuvent diviser ou passionner les esprits, M. de Sacy rencontre le mot de l'honnête homme qui a le courage de la franchise, fuit les extrêmes, et ne perd jamais l'équilibre de la modération. Que de bonnes vérités adressées directement et en face à tous ceux qui, n'admettant jamais qu'un principe, vont tout droit au fanatisme ou à l'absurdité, en métaphysique comme en matière politique ou religieuse ! Quel soulèvement de cœur, quelle révolte éloquente contre les écrivains qui se sont faits chez nous les apologistes d'une époque néfaste, et sont allés « chercher le crime dans la boue et le sang pour le réhabiliter ! » Ailleurs, des dissentiments passagers peuvent exister entre le livre et tel ou tel lecteur ; mais ils ne sont jamais qu'à la surface ; car au fond circule partout, comme une âme intérieure, un esprit de conciliation libérale, qui semble convier toutes les opinions loyales et patriotiques à se rapprocher sur un terrain ami où les partis pacifiés peuvent se serrer la main et oublier leur désaccord momentané, pour travailler ensemble à la restauration des idées saines et des principes libéraux sur lesquels ils doivent s'entendre.

UN CLASSIQUE LIBÉRAL

M. GÉRUZEZ

M. Gérusez est un de ces délicats dont les écrits sont adoptés par les lecteurs lettrés avec autant de persévérance que l'auteur en a mis à se rendre digne des suffrages les plus éclairés. Esprit fin et ingénieux, plus préoccupé de la qualité que de la quantité, il veut d'abord ne pas se déplaire à lui-même : or il est pour ses livres le plus exigeant des censeurs ; et sa conscience n'est jamais suffisamment rassurée par la faveur publique, qu'il cherche toujours à mériter davantage. Car, lorsque le succès d'une première édition bien vite épuisée l'oblige à en donner une autre, il ne se presse point de satisfaire les impatients ; mais il prend son temps, pour retoucher,

compléter et perfectionner à loisir cette seconde épreuve, qui, par une révision minutieuse, des développements inédits, un art plus achevé, deviendra vraiment nouvelle, et, à ce titre, pourra légitimement recueillir, une fois de plus, des lauriers académiques auxquels applaudiront tous les amis du bien penser et du bien dire.

C'est ainsi que l'*Histoire de la littérature française*, préparée dès longtemps par les études spéciales d'un enseignement toujours sympathique, modestement essayée dans une série de publications approfondies sur le moyen âge, la renaissance, le seizième et le dix-septième siècle, est arrivée, par un progrès naturel, à sa maturité même, dans une œuvre définitive, où se résume la substance d'une érudition pleine de fraîcheur, l'expérience d'un goût éprouvé et l'autorité d'une critique formée à l'école des meilleurs modèles. Signalé naguère à notre estime par une éclatante distinction, ce beau travail est assez connu du public pour qu'il nous suffise, en l'appréciant, de répéter ici ce que chacun en pense. Dans ces pages nous ne chercherons qu'une leçon de composition, de goût et de style, comme nous le faisons autrefois dans ces conférences de l'École normale que se rappellent bien des disciples reconnaissants. Ce sera pour nous un plaisir de nous figurer que nous écoutons encore le maître aimable dont le souvenir est resté cher à tant de générations, chez

lesquelles il a éveillé les instincts littéraires par ses préceptes et par ses exemples.

Comme toute méthode complète, la sienne se résout en deux mots : analyse et synthèse ; l'une qui expose les faits et juge les monuments ; l'autre qui, sous la variété des détails précis, cherche l'unité secrète des influences subies ou produites par les écrivains, dégage les résultats constatés, et, en les ordonnant avec choix, suit d'âge en âge la marche de la civilisation, les progrès de la langue, les traits permanents ou les métamorphoses passagères et successives du caractère national. Nous ne tracerons pas le plan du livre ; il est aussi simple et aussi lumineux que le comporte l'infinie diversité des éléments qu'il embrasse. S'il se garde des généralisations ambitieuses qui supposent des idées préconçues et aboutissent trop souvent à des doctrines exclusives, M. Gérusez ne manque jamais d'ouvrir ou de terminer chacun de ses chapitres par une vue d'ensemble qui marque les étapes de la route, et arrête des conclusions étrangères à toute apparence de théorie. Ici, point d'abstractions, point d'hypothèses, de constructions systématiques, de parti pris, de métaphysique ou d'esthétique transcendante. Et pourtant, à travers ce long parcours, vous serez toujours soutenu et conduit par cette philosophie du bon sens qui ne dogmatise jamais, par cette sagacité de l'observateur qui sous les effets devine les causes, dans les

conséquences voit les principes, et saisit les rapports intimes par lesquels la vie de l'intelligence se rattache à la fortune des peuples. Les faits littéraires n'y sont point séparés des événements politiques, dont ils ressentent le contre-coup. Les uns y sont le miroir des autres. La revue des livres devient celle des esprits.

Dans cette période du moyen âge qui commence avec les croisades et se termine au règne de saint Louis, nous voyons la langue vulgaire se façonner déjà sans effort à l'éloquence qui enflamme l'enthousiasme religieux et les courages chevaleresques, à la chronique qui raconte les pieuses aventures, à la poésie qui les transforme en légendes populaires. Lorsque Philippe le Bel émancipe la royauté, s'entoure de légistes, ouvre au tiers état l'entrée de ses conseils, Jean de Meung traduit cette révolution par le roman hardi et confus qui met sa morale séculière et ses satires violentes au service du maître ambitieux et rusé dont la main, souvent déloyale, commence la ruine de la féodalité. Dès lors, les destinées de l'esprit français semblent indissolublement liées à celles du pouvoir central. Elles brillent ou s'éclipsent avec lui. La faiblesse et les vices des derniers Valois paralysent toutes les forces vives du pays, qui ne se raniment qu'au moment où la discipline succède à l'anarchie avec l'avènement d'Henri IV, duquel date l'âge classique. « Lorsque le Béarnais,

maître de Paris, vit défilér devant lui les soldats de l'Espagne, il leur dit : Bon voyage, messieurs, mais n'y revenez pas. Malherbe adressa le même compliment aux mots étrangers qui avaient fait invasion sous les auspices de Ronsard. » Le roi avait sauvé l'indépendance du pays, le poète assura celle de la langue. Mais les troubles d'une régence stérile faillirent de nouveau compromettre l'une et l'autre. Pour revenir dans les lettres, comme dans l'État, aux grands desseins qui affermissent les empires et aux grandes œuvres qui honorent l'esprit humain, il faudra qu'un homme de génie et de volonté renoue encore une fois la chaîne des traditions interrompues. A des ministres tels que les favoris de Louis XIII suffisaient des poètes tels que Théophile; mais à côté de Richelieu se produira le grand Corneille. — C'est en vertu de la même loi qu'entre la mort du cardinal et le règne personnel de Louis XIV, toutes les voix éloqu岸tes se taisent subitement. Ou plutôt, le tumulte de la Fronde ne sera fécond qu'en chansons, pamphlets, intrigues et cabales, égayées par des sonnets, des madrigaux, des bouts-rimés et de burlesques parodies. Les maîtres attendent pour apparaître que le soleil se lève et chasse tous ces brouillards soulevés par les folles conspirations. M. Géroze, lui non plus, ne conteste pas à Louis XIV l'honneur d'avoir protégé ouvertement les légitimes hardiesses de Molière, encouragé de son pa-

tronage et de ses libéralités Racine et Boileau, respecté la liberté de la chaire, et surtout élevé toutes les âmes par le spectacle même de sa grandeur, qui s'est soutenue jusque dans les désastres par lesquels furent expiés ses enivrements et ses fautes.

Du reste, ces considérations et bien d'autres qui dominent également le sujet ne doivent pas être détachées du milieu qui les explique ; car elles font corps avec le récit, et on les affaiblit en les séparant de la trame serrée qu'elles composent. Bornons-nous donc à dire que tous ces jugements sont éclairés par l'évidence des preuves. C'est le lieu de rappeler que la synthèse ne saurait aller sans l'analyse. On a, je crois, défini quelque part la critique *l'art de bien lire et de citer à propos*. Il y a bien du vrai dans cette remarque, et vous en comprendrez ici l'application. M. Géruzéz possède, en effet, à un degré supérieur le talent de mettre en saillie tout ce qu'il y a de *vital* jusque dans les auteurs les plus oubliés ou les plus inconnus, à plus forte raison dans les plus illustres et les plus populaires. Chez bien d'autres, la citation est souvent la ressource expéditive du penseur indolent qui, par fatigue, cède la parole à une voix étrangère. Or ici elle devient une des pratiques les plus délicates d'un juge consciencieux qui démontre tout ce qu'il avance, et d'un narrateur attrayant qui tourne en plaisir pour nous ses plus pénibles, disons mieux, ses plus fastidieuses recherches.

C'est surtout dans l'étude des siècles à demi barbares qu'est sensible ce mérite de parer et de faire valoir, sans rien exagérer, la matière la plus ingrate. Si j'en croyais mon impression récente, ce serait vraiment une partie de plaisir que de voyager dans le moyen âge et de débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers ; tant M. Gérnuzez a su nous épargner les fatigues et les mécomptes de ce lointain pèlerinage, tant il excelle à nous ménager partout ces surprises qui charment l'imagination, ces découvertes qui stimulent la réflexion, ces agréments qui retiennent. Il nous trace, dans ce pays peu fréquenté, des routes commodes qui mènent aux points de vue les plus agréables ; il assure (qu'on me passe le mot) le confortable à côté du pittoresque. Désormais les profanes pourront s'en aller, en amateurs, sous sa conduite, dans ces régions qui semblaient jusqu'ici réservées aux courageux explorateurs de l'in-folio. C'est qu'en toute chose il sait cueillir la fleur, même parmi les épines et les ronces, auxquelles il a dû se piquer les doigts, si j'en crois certains sourires malins, certains gestes d'impatience qui lui échappent comme des aveux discrets. Oui, sous la rouille du temps, il a retrouvé plus d'un diamant qu'il enchâsse dans une prose travaillée avec une habileté de ciseleur, pour faire briller tous les éclairs du joyau. Quelques-uns lui reprocheront peut-être de n'avoir pas été aussi savant qu'un Mémoire à l'Académie des

inscriptions et belles-lettres. Pour moi, je lui saurais gré plutôt de nous avoir dissimulé une partie de sa science, de ne pas nous prendre pour des bénédictins, de ne pas nous condamner aux dénombrements d'un catalogue archéologique, et d'avoir choisi dans le répertoire des fabliaux ou des chansons de gestes les œuvres ou les passages qui idéalisent le plus vivement la naïveté des caractères, la physionomie des mœurs et des temps, c'est-à-dire les traits saillants, les expressions fortes, les pensées et les sentiments qui peignent l'homme d'autrefois ou conviennent à celui d'aujourd'hui. Que voulez-vous de plus ?

Dans ce discernement judicieux, il a dû se guider sur son propre plaisir, ce qui était le moyen le plus sûr de provoquer le nôtre. Quant à ceux qui seraient désireux d'informations plus détaillées encore, M. Géruzez les ayant mis en goût de recourir aux sources, qu'ils aient la patience d'aller y puiser directement. On leur en montre le chemin. Mais, s'ils l'essayent, je suis certain qu'au retour ils seront de notre avis, et rendront pleine justice à la sobriété du vulgarisateur, qui n'a pas voulu effaroucher les mondains par l'appareil d'une érudition trop poudreuse. Ils apprécieront mieux encore ces analyses légères et déliées qui nous donnent le canevas d'un roman sans en effacer la broderie ; cette faculté d'assimilation qui pénètre une œuvre jusqu'au cœur, en conserve le parfum antique, en restaure les couleurs fanées, et

retrouve, à n'en pas douter, l'accent naïf du jongleur ou du trouvère. Car son émotion s'est mise à l'unisson du conteur ressuscité; en l'écoutant il s'intéresse à ses fables, comme un contemporain; il en est dupe en quelque sorte, et semble oublier la distance des temps. Nous-mêmes, nous partageons l'illusion, et tous ces vieux textes sont introduits avec tant d'aisance dans le courant de l'exposition, qu'ils la continuent sans dispartate. Quand ils se présentent, on les attendait pour ainsi dire : le ton général de la narration les avait rendus nécessaires. L'historien paraît les lire imprimés tout vifs dans sa mémoire, où les a fixés le voisinage d'une lecture qui ne s'est pas encore refroidie. De là se répand sur l'ensemble la douce chaleur d'un intérêt qui nous gagne, et nous pousse en avant, sans que nous songions à compter des pages toujours trop courtes.

S'il fallait beaucoup d'industrie pour nous transporter ainsi, sans secousse, dans un monde aussi étranger à celui qui nous entoure, il était moins facile encore de nous parler avec nouveauté des chefs-d'œuvre que nous croyons tous connaître, presque de naissance, tant leurs noms nous sont familiers : ce qui, pour beaucoup, est une dispense de les lire. Qui de nous ne s'imagine savoir d'avance tout ce qu'on peut dire sur Corneille, Racine ou Boileau? Notre admiration en est blasée, elle redoute les redites. Toutes les formes de l'éloge n'ont-elles pas été

épuisées à propos de ces génies sur lesquels on a composé des bibliothèques de commentaires ? Pour renouveler les impressions, quelle autre ressource que de se jeter dans le paradoxe ou l'irrévérence ? Non : à Dieu ne plaise ! le beau inspirera toujours éloquemment ceux qui le sentent. Et M. Géruzéz est resté strictement classique, sans cesser d'être neuf ou du moins instructif. C'est qu'il a pour le dix-septième siècle la tendresse d'une émotion vraie et profonde, qui ne se lassera jamais d'y chercher des aliments sains et vivifiants. Il a le culte éclairé des maîtres, il compte parmi eux des amis, dont le commerce a fait sa joie. Il est là comme dans une patrie à laquelle il tient par le cœur. Aussi quelle sympathie quand il en parle ! S'il analyse les pièces de Corneille, on dirait qu'il vient d'assister à la première représentation du *Cid*. Quand il passe en revue le théâtre de Racine, il semble qu'il a recueilli les confidences mêmes du génie qui le créa.

Et pourtant, ne craignez pas ici la superstition qui aveugle : point de préférences exclusives. M. Géruzéz est avant tout un modéré. Ses affections n'ont pas l'emportement de la passion. Il admet les formes les plus diverses de l'esprit français, et sait que cette variété même est une de ses gloires. Aussi se garderait-il de l'emprisonner dans un siècle, fût-il l'âge d'or de la poésie et de l'éloquence. La première condition d'une histoire littéraire n'est-elle pas d'ailleurs,

tout en montrant un idéal, d'être hospitalière pour tous les talents, de ne pas prendre pied dans un parti, d'élargir le *Temple du goût*, ce qui ne veut pas dire qu'on en ouvre les portes à tout venant ; car, à mesure que se présente un candidat, M. Gérusez est là, qui se réserve le droit d'examiner ses titres et de se prononcer en toute franchise, même sur les écrivains dont il respecte le plus l'autorité ou l'influence. C'est ainsi qu'il n'absout pas Corneille, son cher Corneille, du reproche de déclamation, d'emphase ou d'hyperbole. Il s'incline devant Malherbe, et salue en lui l'énergique sobriété, l'élévation et la plénitude de la strophe ; mais il ne croit pourtant pas lui faire injuré en lui refusant l'abondance des idées, la verve de l'inspiration et la vivacité des sentiments. Il défendra Boileau contre ceux qui en médisent ; il le proclame un poète incomparable, dans le genre tempéré, par la lumière d'un bon sens souverain ; mais sans faire tort à sa renommée, il se permet de dire tout haut qu'il a manqué d'ailes pour s'élever vers les régions supérieures ; il démontre même en deux pages qu'il ne fut pas infailible, et pécha par excès de sévérité envers Molière et Corneille, par excès d'indulgence, oui, d'indulgence, lorsqu'il rapproche Voiture d'Horace, Racan d'Homère, et Ségrais de Virgile, sans compter, en outre, le péché d'omission dont il fut coupable à l'endroit de la Fontaine.

Il est aussi, comme Fénelon, de ceux qui croient « que toutes les langues vivantes doivent être dans un perpétuel enfantement pour suffire aux besoins nouveaux de la pensée publique et au génie particulier des écrivains. Elles n'ont de persistant que les traits généraux qui les caractérisent. Leur vocabulaire se flétrit et s'épuise s'il ne s'alimente. Pour rester fidèle à l'esprit même qui les a engendrées, il faut donc les *entretenir en perpétuelle jeunesse*. Il faut rechercher l'acception primitive des mots anciens, remettre en circulation, avec réserve, mais sans fausse pudeur, les expressions et les tours qui ont été injustement délaissés, interroger Villehardouin, Joinville, Jean de Meung, Froissart, Villon, Comines, Marot, Rabelais, Amyot, Montaigne, et s'armer de leur autorité, comme de celle de Régnier, de Molière, de Racine, de la Fontaine, de Bossuet et de la Bruyère, pour ruiner le crédit des puristes qui énervent et mutilent la langue, et pour réprimer les exemples de négligence effrontée et de néologismes barbares donnés par l'improvisation appliquée à l'art d'écrire. Les mots ne doivent pas former des castes, comme dans les États despotiques, mais des classes, de telle sorte que les classes supérieures puissent se recruter dans les classes inférieures. Sans ce perpétuel mouvement, la langue d'élite ne tarderait pas à dépérir; et, si ce mal survenait, il serait réparé par un autre mal, c'est-à-dire par l'irruption

confuse et désordonnée des couches inférieures. » Voilà des doctrines libérales qui concilient, avec un sage tempérament, la tradition et le progrès : la jeunesse fera fête à ce guide, qui nous dit nos vérités sans nous blesser. Sa direction ne procède point par contrainte, mais par séduction. L'orthodoxie de son goût est pacifique, et, par là, merveilleusement propre à ramener les brebis au bercail par un air de cordialité avenante qui désarme toutes les questions sur lesquelles peut s'irriter la controverse. Partisan de la discipline et de la règle, il en insinue le sentiment plutôt qu'il n'en impose les arrêts. Au lieu de régenter, il persuade avec une sorte d'onction communicative.

Aussi sa critique unit-elle à la sévérité des principes toute la grâce de l'atticisme. Elle a l'esprit antique et le ton moderne. Concluante et nourrie de doctrine, elle rappelle la méthode des maîtres contemporains, par un tour libre et une curiosité piquante, qui mêle à l'enquête purement littéraire la finesse des aperçus moraux et psychologiques. Sans avoir assez d'espace pour s'attarder aux détails de la biographie, il leur emprunte ce qu'ils ont d'expressif, et, sous l'écrivain, cherche un homme avec lequel il entre en intimité. Que de portraits esquissés en passant d'une main sûre et légère ! Ici, c'est *Charles d'Orléans*, âme expansive, trouvère déclassé, bel esprit qui se jouerait en de poétiques bagatelles, même

au pied d'un échafaud, né pour vivre voluptueusement en des temps paisibles, où sa voix molle et pure aurait pu chanter, non dans l'ombre d'une prison, mais dans une cour élégante, les tendres caprices d'une imagination romanesque. En dépit des malheurs qui auraient dû le rendre éloquent ou sérieux, sa muse indolente n'aura jamais « *que les traits efféminés d'un adolescent sexagénaire.* » Tournez quelques pages, et, à côté de la figure cordiale, joviale, sensuelle, dans laquelle s'épanouit le pantagruélisme de Rabelais, regardez « ce visage allongé, ce teint bilieux, ces joues creuses, ces lèvres effilées, cette grêle stature ; » c'est Calvin, terrible et sombre génie, que ce croquis vous explique en deux lignes : car vous y voyez en relief le fanatisme du sectaire qui n'a jamais su tempérer par la charité ou rassurer par l'espérance sa foi orgueilleuse et intolérante. — Les portraits les plus individuels sont dessinés d'un trait si net, qu'ils ont parfois la vérité d'un type. En voici un exemple : « Scudéry représente dans les lettres toute une race d'écrivains prédestinés au bonheur, et qui vivent sous un charme que rien ne peut détruire. La surabondance et l'activité du sang leur donne à chaque instant de la vie le sentiment de la force et de la plénitude de leur existence. Il n'y a pour eux ni malaise, ni doute, ni découragement, ni amertume. Tout ce qu'enfante leur esprit, et il enfante beaucoup, grâce au rapide mouvement des

esprits animaux, les charme et les transporte. Et, si vous essayez de les désabuser, vous les trouverez à l'épreuve des éloges ironiques, qu'ils prendront au sérieux, et de la censure directe, qui leur paraîtra un pur effet d'ignorance et de jalousie. » Ne pouvant citer tout le chapitre consacré à la Fontaine, nous devons le signaler du moins comme la perle de l'écrin. M. Gérnuez a pénétré ce caractère par la clairvoyante affinité d'une ressemblance secrète. Ces pages sont vraiment un petit chef-d'œuvre : ne nous en croyez pas sur parole, assurez-vous-en par vous-mêmes.

Les écrivains de race gauloise sont très-sympathiques à M. Gérnuez; mais, s'il a quelque indulgence pour les épicuriens aimables dont les âmes nonchalantes suivirent volontiers toutes les pentes de la nature, il ne leur pardonne pourtant pas toutes leurs faiblesses, et ne se fait point le complice de ce qui doit être blâmé. Car il estime que la morale est inséparable du goût; et l'on peut dire qu'il a toujours réservé des places d'honneur aux esprits excellents dont le talent prit sa source dans la droiture du sens, l'élevation du caractère, le culte constant du beau et du vrai. Voilà pourquoi il a cru devoir élargir l'espace qu'assure au chancelier *de l'Hôpital*, dans une histoire littéraire, sa science profonde, son austère éloquence et l'héroïsme simple d'une vie incorruptible qui s'exposa toujours au premier rang, dans ce poste périlleux où la modération est aux prises

avec les passions politiques ou religieuses. Il méritait bien cette marque de considération « l'homme de bien qui représenta l'ordre, quand le désordre était partout, la morale, lorsque la corruption avait tout envahi, le désintéressement, au milieu des scandales et de la vénalité, la tolérance, dans le conflit des sectes acharnées, et se montra religieux observateur des lois, gardien sévère de la justice, à l'encontre des chefs de parti et de la magistrature elle-même, qui se jouait de ses ordonnances. » Bien d'autres passages contiennent aussi des leçons généreuses ou profitables : car M. Géruzéz saisit toujours l'occasion de rendre hommage à un principe, à une vertu privée ou publique, de signaler un danger et de condamner soit une erreur, soit une faute. L'Université, qui se fait gloire d'être un corps éminemment libéral et conservateur, se reconnaîtra dans cette honnêteté de vues, cette prudence, cette impartialité de raison, qui se défend par l'équilibre du bon sens contre tous les excès ou les entraînements d'opinion. Un enseignement salutaire ressort de cette lecture : c'est que de toutes nos renommées littéraires, les plus solides, les plus incontestables sont encore celles qui respectèrent la dignité de la parole ou de la plume, et l'employèrent au service du droit et de la vérité.

Pourtant n'allez pas en conclure que M. Géruzéz cherche à dogmatiser. Rien ne serait plus contraire à sa manière habituelle. Son style fuit les éclats de

voix, et aurait plutôt l'allure d'une conversation choisie, à travers laquelle circule parfois le souffle oratoire qui animait jadis ses leçons de la Sorbonne. Très-distingué et très-naturel, il se maintient volontiers en bonne humeur, et, s'animant au jeu de la plume, semble prendre plaisir à voir courir la sienne, preste et alerte. La fatigue de la composition ne se fait sentir nulle part ; l'imagination et la sensibilité y sont toujours en verve. Un sourire de fine bonhomie égaye et éclaire partout la pensée. Très-débonnaire par tempérament, l'écrivain ne hait pas une certaine ingénuité sarcastique « qui, comme il le dit d'un illustre Champenois, son compatriote, joue avec la flèche qu'elle décoche, et la montre en faisant mine de la sacrifier. » Il sait toutes les ruses et les coquetteries de l'esprit qui se cache avec le désir instinctif d'être surpris. Que de mots malicieux on pourrait glaner, si en les réunissant on ne craignait de souligner maladroitement les épigrammes qui n'ont pas eu l'intention, du moins apparente, d'attirer le regard ! Elles vont au but, mais sans avoir l'air d'y toucher, ou d'y viser. Gardons-nous donc de dissiper le demi-jour qui leur va si bien ; c'est parfois comprendre mal que de prouver qu'on a trop compris. Notons seulement comme un trait de physionomie et enjouement, auquel nous devons de la reconnaissance, puisqu'il nous instruit en nous charmant : ce qui n'a jamais été un défaut que pour les gens

intéressés à nous faire croire que l'ennui et la tristesse sont un signe de gravité. Non ; vous verrez ici que l'agrément est par excellence un symptôme littéraire : on peut rester judicieux et solide, tout en ayant l'art de plaire ; c'est même un devoir, et ne pas le remplir serait trahir la cause que l'on défend. M. de Sacy, dont on ne contestera pas l'autorité, n'a-t-il pas dit très-nettement qu'à ses yeux le premier mérite d'un livre, quel qu'il soit, est d'être *amusant*? M. Gérúzez vous prouvera que ce privilège n'appartient pas uniquement aux choses frivoles. Il faudrait montrer du doigt tout ce que nous indiquons là bien superficiellement. Mais il y a dans les questions de style des nuances délicates qui, par leur ténuité même, se dérobent aux prises de la critique. Arrêtons-nous donc sous l'impression de notre plaisir : ce serait peut-être une faute de goût que de chercher des procédés ou des artifices dans une œuvre trop vivante pour n'avoir pas perdu beaucoup à notre analyse.

LA VÉRITÉ DANS L'ART

M. MÉRIMÉE

M. Prosper Mérimée est un de ces rares écrivains dont le nom a conquis une sorte d'inviolabilité. Trop exquis pour être éminemment populaire, il est un des élus de l'esprit français dans ce qu'il a de plus vif et de plus sobre, de plus délicat et de plus sain, de plus franc et de plus sensé. Pour le juger à sa valeur, il suffirait d'opposer ses qualités à tous les défauts de la littérature contemporaine. Dans un siècle où les plus riches ruinent leur imagination en folles prodigalités, il a su économiser la sienne, exciter sans l'user la curiosité du public, compter ses pages comme d'autres comptent leurs volumes, polir des diamants au lieu de dégrossir à la hâte des blocs de pierre brute. Loin de se mettre aux ordres

de ses lecteurs, il a eu l'heureuse fortune de pouvoir choisir, méditer et imposer ses sujets, de se faire attendre et désirer, d'aborder les lettres avec une virginité de tendresse qui se rencontre rarement chez ceux qui voient en elles une industrie plutôt qu'une joie, un repos et un refuge. Aussi a-t-il été aimé autant que respecté, et ses légères nacelles voguent hardiment vers la postérité, tandis que les Léviathan sombrent au sortir du port. Il serait curieux de tenter ce parallèle instructif; mais une étude sur un talent si aimable ne doit point dégénérer en sermon, et nous ne voulons pas charger M. Mérimée de distribuer nos coups de fêrule. Qu'on nous permette donc de ne pas songer uniquement à la morale édifiante : sans la chercher ni la fuir, nous nous bornerons à interroger sur la physionomie de l'écrivain des œuvres familières, pour la plupart, à tous les souvenirs. L'essai est périlleux; car lorsqu'on est sous le charme d'une lecture, il est difficile de se soustraire à l'enchantement pour lui demander son secret : et c'est gâter son plaisir que de détruire par l'analyse l'illusion qui l'a fait naître. Et pourtant la critique l'ordonne, à moins d'abdiquer : ce qui serait peut-être le parti le plus sage, en face d'un maître qui ne doit relever que de ses pairs.

I

Ce fut en 1825 que débuta M. Prosper Mérimée sous le double pseudonyme de Joseph l'Estrange et de Clara Gazul. La république des lettres était alors en pleine révolution. Il fallait, comme dans toutes les guerres civiles, s'enrôler sous un drapeau. Le romantisme était le camp de la jeunesse : car il avait l'avantage d'être une opposition et une minorité bruyante qui se regardait comme le parti de l'avenir. A vingt et un ans on est chevaleresque, et M. Mérimée, qui ne s'est jamais guéri de ce généreux défaut, eut alors l'opinion de son âge : il appartenait de droit à la vaillante armée des réformateurs. Et pourtant je soupçonne qu'il ne s'enrégimenta qu'avec l'arrière-pensée de rentrer tôt ou tard dans sa complète indépendance, quand il aurait fait son temps. Il avait trop d'esprit et de fine ironie pour partager le premier enthousiasme des naïfs et la ferveur plaisante des néophytes. S'il se distingua, sans se faire reconnaître, parmi les plus tapageurs, ce fut par espoir d'attirer l'attention bien plus que par candeur de conviction. Ne prenons pas trop au sé-

rieux ces ruses de débutants qui s'impatientent de leur obscurité, et veulent trouver dans le branle-bas d'un combat une occasion de signaler leur valeur, sauf à passer ensuite à l'ennemi quand on a bien assuré la défaite de ses amis à force d'étourderies et de témérités.

Il fut donc romantique provisoirement ; mais s'il avait voulu sortir de sa nature, se déguiser en byronien, jouer la mélancolie, faire du moyen âge, de l'art gothique, de la fantaisie allemande, anglaise ou espagnole, il eût été le premier à sourire de ces travestissements, quand même les dupes y auraient applaudi. Grâce à son bon tempérament, il vécut en pleine épidémie sans trop souffrir de la contagion. Les engouements des novateurs n'entamèrent pas sa ferme intelligence; il les exploita au profit de sa popularité et se mit sous leur patronage, mais avec assez de prudence pour nê pas se compromettre dans la déroute.

Est-ce à dire que M. Mérimée soit né classique? Oui, si l'on entend par ce mot l'ensemble des qualités nécessaires à l'écrivain pour exceller dans son art. Non, si l'on veut que ce soit le cri de guerre d'une tradition servile et d'un goût exclusif contre la liberté sagement réglée de l'esprit moderne. La vérité est que ces distinctions ne conviennent nullement à des œuvres faites pour montrer enfin l'accord légitime de toutes les prétentions rivales, et offrir un

rendez-vous à ces esprits pacificateurs qui élargissent la loi, de peur qu'elle ne soit renversée tout à coup par une révolution violente. Dès que M. Mérimée n'eut plus besoin d'une cocarde pour assurer à ses débuts la protection d'une école, il se permit de narguer ostensiblement ses premiers coreligionnaires par l'infailibilité de son goût ; et il apprit à tous comment le respect intelligent du passé peut s'allier à une tolérance pleine de choix, de discrétion et de mesure.

Les prémices de sa plume méritent une étude attentive, parce qu'elles trahissent énergiquement, sous des exagérations préméditées, toutes les qualités qu'il perfectionnera : décision de style, netteté d'invention, précision de dessin, maturité pleine du feu de la jeunesse, sûreté de sens, qui tempère jusqu'aux témérités, et trouve sa voie sans traverser les essais ou les expériences ; en un mot, la franchise d'un esprit toujours sincère avec lui-même jusque dans ses déguisements, toujours français jusque dans ses faux semblants d'imitation.

Si M. Mérimée amusa son public, il sut aussi plus d'une fois s'en amuser par des mystifications spirituelles dans lesquelles il entraît autant d'habileté que d'espièglerie. Il lança ses premiers ouvrages en éclaireurs pour sonder le terrain et éprouver les dispositions de la critique. C'était la mode en ce temps-là ; et elle avait du bon : car, en cas d'échec, elle

ménageait à l'auteur une retraite honorable, et elle prêtait au succès l'attrait piquant d'une énigme dont la solution pouvait être révélée à propos, quand l'amour-propre conseillait au triomphateur de donner à son nom l'éclat de la célébrité, sans perdre le mérite de la modestie. N'y a-t-il pas plaisir et prudence à *intriguer* ainsi le lecteur, et à se démasquer *au bon moment*, quand il est séduit par la voix mystérieuse qui lui fait soupçonner à sa gaieté pétulante et à sa malice taquine le minois mutin, coquet et éveillé?

Voilà des épithètes presque lestes; elles ne le paraîtront cependant pas trop à ceux qui se rappellent le *Théâtre de Clara Gazul*. Le nom d'une aventurière pouvait seul être en tête d'un livre aussi aventureux. Ceux qui se seraient effrayés des bizarreries, des crudités ou même des effronteries signées par un de leurs compatriotes, pardonnerent tout à une espèce de bohémienne née sous un oranger, sur le bord d'une grand'route, d'une diseuse de bonne aventure et d'un père inconnu. Ses yeux, plus sauvages que son cœur, ses cheveux noirs comme des ailes de corbeau, sa taille élancée comme un palmier, son teint olivâtre, prouvaient trop clairement que cette *Gitana* n'avait point fait ses études au couvent des Oiseaux. Sa légende fut donc acceptée sur la foi du livre, et le livre sur la foi de sa légende. Quant à Joseph l'Étrange, on ne pouvait le blâmer d'avoir

rempli consciencieusement son devoir de traducteur.

Il eût été pourtant facile de s'apercevoir que rien n'était moins espagnol que cet esprit net, tranchant, positif, ennemi de la tirade, de l'emphase, de la métaphore et du lyrisme, sinon de l'in vraisemblance. Calderon et Lope de Véga ne se seraient guère reconnus dans cette simplicité d'action, ce naturel des caractères, cette réalité de langage. Mais les amateurs de la *couleur locale* n'y regardaient pas de si près. Il suffisait pour les séduire de leur parler de mandolines, d'échelles de soie, de guitares, de sérénades, de boléros, de castagnettes, de basquina, de mantilles et d'Andalouses. Si l'on voulait une Espagne sombre, on s'adressait aux brigands et aux inquisiteurs, qui fournissaient le drame de tromblons, d'escopettes et de san-benito; les scènes de cloître, de cachot ou d'auto-da-fé étaient bien vues : on aimait ces prisonniers qui se promenaient dans l'ombre et débitaient, avec des pauses de silence et de gestes, des monologues entrecoupés d'exclamations, de soupirs, de malédictions, de sanglots, de réticences, de suspensions. Plus les phrases étaient hachées, et plus elles étaient pathétiques. Des séries de points étaient d'un puissant effet quand on avait l'art de les bien placer. Clara Gazul savait tout cela, si bien que nul ne douta de son extrait de naissance. N'avait-elle pas par-dessus tout la bonne humeur de Gil Blas et la verve satirique de Figaro? Les raffinés poussèrent la

confiance jusqu'à distinguer à travers la traduction les nuances des patois andalous, castillan et aragonais.

Certes Clara Gazul a bien mal profité des leçons de son oncle, le licencié *Gil Vargas*, chanoine de Grenade. Nous n'oserions énumérer tous les jurons dont elle dispose; jurons plébéiens, jurons bourgeois, jurons nobles, jurons militaires, jurons marins, jurons comiques, jurons tragiques, jurons espagnols, italiens et africains, jurons savants qui exigent des notes et des commentaires. C'est une gamme qui monte des plus candides aux plus foudroyants, du vulgaire *Nom d'une pipe* au romantique *Ciel et terre, Mort et damnation*. Le diable serait fort occupé s'il répondait à tous les appels qui lui sont faits dans ces drames, où il est au fond le principal acteur. C'est que le juron était alors un moyen tragique; il jouait un rôle assez important dans la poésie de la nouvelle école; ce grondement de tonnerre accompagnait bien la tirade: il n'y avait pas de grande passion sans cet accessoire. Or Clara Gazul est une enfant terrible qui foule aux pieds les préjugés classiques, sans compter les autres: car elle n'a pas plus de respect pour le Saint-Office que pour les trois unités. Elle prête aux inquisiteurs tous les péchés capitaux, et semble regretter de n'en avoir que sept à leur disposition; elle joue près d'eux le rôle de Satan près de saint Antoine, et leur

offre le fruit défendu sous toutes les formes. Quant aux alcades et aux alguazils, elle n'hésite pas à rendre leurs places vacantes par de bons coups d'épée. Les grands d'Espagne, elle leur fait épouser des filles de bourreau : les rois, elle les appelle au contrat pour le signer et anoblir le beau-père qui s'est coupé la main plutôt que d'exécuter son gendre. Voilà des idées un peu avancées pour une Espagnole. Faut-il ajouter que sa morale est parfois étrangement bohémienne, et qu'elle inspire une médiocre confiance dans les maisons d'éducation où elle va chercher ses jeunes héroïnes ? Cachez-vous derrière ces lauriers-roses et ces orangers, où se déposent les billets doux, et vous surprendrez des pensionnaires de seize ans qui traitent des questions d'uniformes comparés, et discutent avec une expérience bien précoce le mérite des passe-poils, des aiguillettes, des éperons sonores et des grands sabres qui traînent sur les dalles de marbre. On est très-hardi sous le masque, et l'auteur usa joyeusement de la liberté de l'incognito. N'avait-il pas vingt et un ans ?

Il est vrai de dire que ces pièces n'étaient point destinées à la représentation. Elles eussent été parfois embarrassantes pour l'acteur. Clara Gazul a des instincts sanguinaires, et dès que l'effet dramatique exige la tête d'un personnage, elle la sacrifie sans pitié. Nous ne ferons pas le dénombrement des morts et des blessés. On composerait un arsenal avec les

armes nécessaires aux péripéties et aux dénouements, depuis le tomahawk du cacique et la flèche rouge de l'Indien, jusqu'à l'épée, la dague, le pistolet, la hache, l'arquebuse, et le classique poignard. Les héroïnes ont des stylets à leur corsage ou à leurs jarrettières : mais rassurez-vous ; elles les manient si adroitement, que la coquetterie n'en souffre pas ; pas une goutte de sang ne tache leurs robes ou leurs jolis doigts ; et un matador n'est pas plus habile à enfoncer deux pieds de lame dans l'épaule droite du taureau.

Ne croyez pas que tant de meurtres rendent ces drames lugubres. A la fin de chaque pièce, tous les morts ressuscitent pour rassurer les lecteurs et solliciter leur indulgence. C'est que la Muse de M. Mérimée n'est pas du tout larmoyante ; elle a l'œil malin, le pied leste et l'humeur espiègle. Elle est frondeuse en dépit de tout. Tous ces héros sans peur, s'ils ne sont pas sans reproches, plaisantent jusque sous la potence et trépassent en faisant un bon mot. Regardez le seigneur don Pedro qui demain sera brûlé tout vif ; ce qui l'afflige le plus, c'est que *ses gredins de bourreaux* lui servent du maigre à son dernier diner, et que *sa merluche soit dure comme les cinq cents diables*. Voici fray Raphaël, qui meurt frappé par fray Antonio à qui il voulait voler le cœur de Mariquita. « Ah ! s'écrie-t-il, je suis mort, le diable m'attend !... Antonio, tu es plus fin que moi... Val... je te pardonne pour la ruse... et puis... parce que je ne

puis pas... me venger. Adieu; je vais commander ta chaudière. » Aussi, ne confondons pas Joseph l'Éstrange avec un dramaturge; ses plus grandes horreurs ont le mot pour rire : son drame est bon vivant. S'il trouve les accents vrais de la passion, il ne les pousse pas à outrance. Il y mêlerait plutôt un spirituel sourire qui décourage la tirade au moment où elle allait se lancer. Il craint également la déclamation et la fadeur. Et toutes les fois que l'amour roucoule des soupirs, il égaye la roulade de Philomèle par le sifflement du merle moqueur. Écoutez cette pauvre enfant qui vient d'écrire une lettre bien tendre, sa première et sa dernière, hélas! Elle regrette déjà d'avoir trahi son secret : elle est seule; sa tête se trouble : « Pourquoi, se dit-elle, ne lui ai-je pas parlé? Il aurait vu mes larmes;... mais ce papier froid et compassé, *cette écriture soignée, avec des points et virgules...* il croira que je feins une passion que je n'éprouve pas, que je copie des phrases de roman... Il m'appellera encore enfant... Mon Dieu... tuez-moi... car ils me forceront à me tuer moi-même. » Elle le fait comme elle le dit, mais avec une grâce et une discrétion de plaintes qui rajeunit la situation. C'est que M. Mérimée est l'ennemi-né des lieux communs. Il donne de la nouveauté même à une déclaration.

S'il ne faut pas demander à ces pièces, faites pour la lecture, l'entente de la scène, la science de l'agen-

cement, l'art d'introduire ou d'éconduire les personnages ; en revanche, elles ont ce qui ne s'apprend pas et ce qui manque à tant d'autres mieux construites, l'invention, l'intérêt, le feu de la passion, la fougue du dialogue, la naïveté du trait. Vous rappelez-vous cette jolie comédie intitulée le *Carrosse du Saint-Sacrement*, où figure la señora Perichole, une danseuse et une favorite, trônant un jour de fête dans l'équipage d'un vice-roi qui la protège, lancée au grand trot de ses mules, ébranlant le pavé à vingt toises à la ronde, prenant le pas sur les duchesses, accrochant les marquises, culbutant tout sur son passage ? « Peu s'en faut qu'elle n'entre dans l'église en carrosse. La tête de ses mules est sous le portique quand elle s'arrête. Elle descend, traverse à grand bruit la foule des fidèles ; tout le monde se retourne pour la regarder : on oublie un instant la cérémonie ; et je frémis en le disant, monseigneur l'évêque lui-même a partagé la distraction générale. » Eh bien ! ce tourbillon plein de gaieté, de tapage, de grâce, d'insolence et même de scandale : voilà, ce me semble, le théâtre de Clara Gazul. C'est de l'esprit mené tambour battant et au pas de charge. Tous ces personnages qui sont si vivants ont le diable au corps : leur physionomie est tellement française, qu'elle en est parisienne. Elle est découpée à l'emporte-pièce. C'est une revanche ou plutôt une révolte très-amusante contre l'ennui de l'assujettissement

classique; mais sous chacun de ses écarts on devine l'enfant prodigue. Ce qui frappe le plus dans ces spirituelles échappées de jeunesse, c'est l'horreur de la périphrase et du style noble. L'écrivain se permettrait plus volontiers un mot un peu gros qu'un grand mot. Un soupçon de crudité lui plairait mieux que la solennité. S'il le fallait absolument, il se rapprocherait plutôt de l'*Illustre Gaudissart* que de Thérémène ou d'Agamemnon.

L'idéal n'a rien à faire ici. Sous la violence de la fiction, vous retrouvez la nature prise sur le fait. Certaines scènes ont l'exactitude du daguerréotype; elles donnent le plaisir que cause la vue d'un portrait ressemblant. Dieu! comme c'est bien cela! s'écrie-t-on involontairement. Il y a des conversations que l'on croirait sténographiées. Il faudrait citer en première ligne la comédie des *Espagnols en Danemark*; mais cette rondeur d'un style cavalier effrayerait à bon droit, si on la détachait du milieu environnant; et ceux qui ne sont pas très-aguerris par l'amour de l'art reculeraient devant certains modèles qui, pour le peintre, sont d'assez tristes sujets d'étude. Il y a là une mère qui joue vraiment un rôle odieux, et tout l'esprit de M. Mérimée ne saurait rendre acceptables des situations qui révoltent, je ne dis pas seulement le sens moral, mais la nature. Oublions-les pour ne nous rappeler qu'une gracieuse figure, celle de la jeune fille qui, rebelle à des sollicitations per-

verses, sent le remords entrer peu à peu dans son cœur avec une passion qui réveille sa conscience. Elle avertit celui qu'elle aime du piège qu'on voulait lui tendre, et le sauve au lieu de le perdre. On le voit, c'est la réhabilitation de la femme par l'amour. Cette thèse, qui n'est plus aujourd'hui de la première jeunesse, était alors une primeur. La métamorphose est ménagée par des nuances si délicates, qu'on ne s'en étonne pas; et l'on pardonne au dénouement, parce qu'il ne prend pas le ton d'un plaidoyer, mais relève la pécheresse par le repentir sans lui dresser un piédestal, comme l'a fait trop souvent le sophisme déclamatoire et le paradoxe sentimental.

La *Famille de Carvajal*, qui accompagne le théâtre de Clara Gazul, ferait frissonner, même un romantique de 1828. Deux lettres servent de préface à ce poëme, qui dépasse en horreur la légende de Myrrha. La première est du seigneur Diégo de Castaneado, un vieux loup de mer qui a tué quarante et un Espagnols, a vu trente abordages, et ne compte plus ses tempêtes. Il prie M. Mérimée de lui envoyer un drame pour charmer les ennuis du bord. Les marins étant accoutumés à mener rondement les affaires de galanterie, il ne veut pas « de ces princes soi-disant amoureux qui n'osent toucher le bout du doigt de leurs princesses quand ils les tiennent à la longueur de gaffe. » Il fut, hélas ! servi à souhait. La seconde lettre est d'une jeune demoiselle de quinze ans, à qui

sa maman a interdit les romans. Mais comme son papa laisse ouverte sa bibliothèque, elle a croqué tous les fruits défendus, et quand il ne lui en reste plus à mettre sous la dent, ne sachant que devenir, elle supplie M. Mérimée de lui improviser « un petit roman bien noir, avec beaucoup de crimes et de l'amour à la lord Byron; elle voudrait bien que le héros se nommât Alionse, et que l'héroïne mourût malheureusement. » Elle promet de faire l'éloge de l'auteur à ses petites amies. Le moyen de résister à de si pressantes prières! M. Mérimée se laissa toucher par la jeune pensionnaire : ce qui fait que nous épargnerons à la sensibilité de nos lecteurs l'histoire d'un père incestueux, qui empoisonne sa femme et meurt poignardé par sa fille.

Nous voudrions reposer nos yeux sur une églogue ou une idylle. Mais il faut bien parler encore de la *Jacquerie*, qui parut aussi en 1828. Or ce n'est pas précisément une pastorale. Le croirait-on, pourtant? On a reproché à ces scènes de meurtre et de pillage d'être restées inférieures à la réalité historique. Quoique Jacques Bonhomme n'ait pas été flatté, son portrait languit devant l'original. Le peintre lui-même avoue qu'il en a plutôt adouci que rembruni les couleurs. C'est qu'il est malaisé d'égaliser ces quelques lignes de Froissart : « Ces méchantes gens robaient et ardaient tout, et tuaient et violaient toutes dames et pucelles sans pitié ni merci, ainsi comme

chiens enragés. Entre autres forceneries, ils tuèrent un chevalier et le boutèrent en une broche, et le tournèrent au feu et le rôtirent devant la dame et ses enfants. Après ce que dix ou douze eurent la dame efforcée, ils lui voulurent faire manger par force de son mari, et puis la firent mourir elle et les siens de male mort. » Ajoutons pourtant que tout cela n'a point été tourné en madrigal. Il y a des pages qui pourront agiter le sommeil des lecteurs faciles à l'émotion. On y pille, on y incendie, on y pend, on y écartelle ; en un mot, on y pratique tout ce qui était alors en usage dans une guerre bien réglée. De ce fonds d'atrocités, conformes à l'histoire, ressortent des caractères sculptés avec un merveilleux relief : entre autres le *Loup-Garou*, cet acteur que l'on retrouve dans toutes les révolutions. « Haut la masse ! tue ! assomme ! » Voilà toute sa politique. Il ne donne jamais qu'un coup, mais de ce coup enfonce une cervelle dans le gosier. Il veut que les nobles portent le fumier, que leurs femmes scient le blé et se chargent de la hotte ; il crève de rire quand il les voit courbées en deux et se donnant des ampoules à manier la faucille de leurs petites mains blanches. Il a l'ivresse du carnage. C'est lui qui plus tard brandira des fourches et des torches, c'est lui qui saccagera les châteaux et profanera les églises, c'est lui qui, les bras rouges de sang, promènera des têtes au bout des piques.

Le *Frère Jean*, qui a changé le froc contre la cuirasse pour devenir chef des Jacques, me plairait davantage s'il n'avait pas l'air d'appartenir au dix-huitième siècle plutôt qu'au quinzième, d'avoir lu Voltaire, et d'être un libre penseur déguisé. Je n'aime pas à l'entendre si souvent jurer, se vouer au diable, se moquer des cagots, ou se vanter de connaître seul la recette qui fait suer tous les ans la châsse de saint Leufroy et fleurir à Pâques la couronne d'épines. Ce qui manque le plus à cette série de tableaux qui se succèdent sans lien nécessaire, c'est le sérieux sombre du fanatisme révolutionnaire. Le *Loup-Garou* fait parfois sa grosse voix et joue au Croquemitaine. Frère Jean rappelle un peu les moines et les brigands d'opéra-comique. Le drame fait sourire plutôt que frémir. Par exemple, au moment où le seigneur d'Apremont ordonne de mettre en quartiers un de ses vassaux, voilà que son fils, le petit Conrad, la bouche toute barbouillée de confitures, vient faire le câlin près de son précepteur pour qu'il le mène bien vite à l'exécution. Il est du reste horriblement amusant ce petit vipéreau : ne veut-il pas mettre le feu à une charrette de paille, « pour voir gigoter un vilain qui est étendu dessus ? » Ailleurs, il boudera son papa, parce qu'on pend un pauvre diable sans lui donner l'estrapade. Pour le consoler, il faut qu'on lui promette, sans doute s'il est bien gentil, d'en brûler un autre tout vif ; ce qui scanda-

lise son précepteur, uniquement parce que ce supplice est réservé aux assassins des ecclésiastiques ; or il faut respecter les privilèges du clergé. Ce mélange de tragique et de comique était alors une des lois du théâtre nouveau. Nous croyons qu'il nuit à l'unité d'impression, qu'il déconcerte le spectateur, qu'il risque de tourner au burlesque. Mais ne voyons ici que l'intention d'égayer un sujet qui en avait besoin. L'auteur ne s'est pas livré corps et âme à sa fiction. Il n'a voulu prendre parti ni pour les opprimés ni pour les oppresseurs. Aussi indifférent aux uns qu'aux autres, il s'est uniquement proposé d'illustrer une page de nos chroniques, d'un crayon ingénieux, souple et hardi, qui a éprouvé ses forces avant de les discipliner.

Nous ne saurions quitter les œuvres dramatiques de M. Mérimée sans dire un mot de ses pièces de salon, auxquelles il manquerait peu de chose pour réussir devant la lumière de la rampe. *Don Quichotte* ou les *Deux Héritages* est beaucoup plus voisin de la comédie que du proverbe. Sous la finesse toute mondaine de l'esquisse, on devine une main qui accuse puissamment les ridicules, un œil qui en a vu beaucoup et n'en a oublié aucun. Cette plume incisive détache en se jouant des types qui ressemblent singulièrement à des portraits ; tant la vérité générale y revêt une physionomie individuelle. Quel charmant démon que mademoiselle Julie de Montri-

chard ! A la voir si évaporée, si capricieuse, si frivole, si impertinente, mêlant l'ironie à l'enthousiasme, si capable, en un mot, de faire damner un honnête homme, on serait tenté de dire avec son fiancé, dont elle se moque : « Si la jalousie n'est pas au nombre de ses défauts, peut-être aussi sera-t-il bon que son mari en soit exempt. » Que de conviction lorsqu'elle s'écrie : « La duchesse de Roseville était libre à vingt ans ! Il y a deux ans qu'elle est mariée ; et moi, il y a quatre ans que je vis dans un enfer ! O ! miss Jackson, comme je me suis ennuyée depuis que je suis au monde ! Toujours des comités de bienfaisance, de la tapisserie, des crèches, de la théologie et des théologiens !... » Aussi, les quarante ans du colonel Saqueville ne l'effrayent-ils pas. Au contraire ; on dira qu'elle épouse un homme qui pourrait être son père ; qu'importe ? pourvu qu'on la trouve jeune. Au seul nom d'Alger, son imagination se remplit de grands drapeaux chamarrés d'or, de chevaux arabes qui piaffent, de coups de fusil, de cachemires, d'écharpes, de tapis à ramages, de figures basanées qui l'entourent avec les cris de : Vive la maréchale ! — L'idée même d'un veuvage prématuré n'assombrit que légèrement son rêve. « Est-ce qu'on est jamais veuve à vingt ans ? Elle se logerait alors avec Marie de Roseville, qui est comme veuve, puisque le duc ne sort pas de son fauteuil, et toutes deux se consoleront en faisant enrager l'humanité. » Éton-

nez-vous ensuite qu'elle demande à miss Jackson, sa gouvernante, à quels symptômes se reconnaît l'amour. « Être longtemps à s'endormir? C'en est un, n'est-ce pas? Vous vous tourniez dans votre lit, j'en suis sûre, comme Gipsev, quand il va se coucher sur son coussin. — Les symptômes de l'amour, répond gravement l'institutrice, sont, d'après Shakespeare, un pourpoint mal boutonné, pas de chapeau, et des bas sur les talons. — Ah! si! miss Jackson, il n'y a que les Anglais pour être amoureux ainsi! Tâtez-moi le pouls; je ne le sens pas; ce doit être un grand symptôme. » Quel joli sourire! dites-vous; ne vous y fiez pas : il cache une petite moue terrible!

N'est-elle pas encore une figure de connaissance, cette marquise de Montrichard qui fait des livres sur le monde, l'avenir, les Pères de l'Église, tient bureau d'esprit, donne des *raouts*, quête pour bâtir des asiles de filles repentantes qu'elle patronne, a horreur des romans, et laisse se faufiler dans son boudoir un blond jeune homme qui recueille ses charités, lui retient des chaises au sermon, lui porte son livre d'heures, et lui dédie de petits poèmes, soupirs mélodieux d'une âme mystique? Il n'est certes pas non plus un simple personnage de vaudeville, ce M. Louis de Saqueville, un éligible d'autrefois, qui « veut être député, parce que cela vous pose, et que dans le monde, pour être bien sans être député, il faut avoir trop d'esprit. » Il n'en a pas même assez pour

faire réussir une ambition vulgaire. Il manque trop de suite, de sérieux et d'honnêteté. Il est dupe de toutes ses finesses. Ses déconvenues sont sa punition ; et, après avoir sacrifié son bonheur et son honneur à une candidature qui échoue, après avoir lâché la main si mignonne de sa cousine pour la patte rouge d'une sottie provinciale dont le père paye trente-deux mille francs de contributions indirectes, a des tanneries importantes, un florissant commerce de moutons, et des fromageries d'un excellent rapport, il est éconduit de nouveau, et s'en va demander des consolations à mademoiselle Clémence, artiste à l'Opéra, bien connue pour la souplesse de son jarret et ses autres talents.

La finesse de l'observation et une gaieté malicieuse recommandent encore la pièce des *Mécontents*, cette désopilante satire de la poltronnerie politique. Rappelons-nous cette comtesse qui conspire pour éprouver ses nerfs par des émotions de mélodrame. Elle veut renverser l'usurpateur, parce qu'il a refusé à son mari une place de chambellan, et qu'un jour, après un dîner officiel, madame la préfète a oublié de lui offrir du café. Aussi ne rêve-t-elle qu'assemblées mystérieuses dans le souterrain de la vieille tour; elle prépare des discours à péroraison, elle médite des serments sur des poignards. Elle ne s'effraye pas même d'être découverte, arrêtée, traînée en prison. Car elle aurait le plaisir de paraître

devant ses juges... de plaider sa cause. Elle s'habillerait simplement, tout en noir, les cheveux en bandeau... pas de bijoux... sauf pourtant une croix d'or. *Faible femme*, elle parlerait, ferait sensation..., et s'il lui fallait marcher au supplice!... Bref, son imagination s'exalte au point que le comte redoute qu'elle ne se dénonce elle-même pour passer à l'état d'héroïne. La verve comique ne languit pas un instant dans les scènes qui suivent : la réunion des conspirateurs, le comte de Fierdonjon, le marquis de Malespine, le baron de Machicoulis, le chevalier de Thimbray, leurs disputes généalogiques, leurs rivalités de préséance, le dépouillement du scrutin après que chacun s'est donné sa propre voix pour la présidence, le discours d'ouverture interrompu par un accident burlesque, les discussions sur le drapeau, l'évanouissement de la comtesse à la vue d'une araignée, la frayeur des conjurés lorsqu'ils entendent un homme d'action, Bertrand sans peur, le compagnon de Jean Chouan, leur raconter, avec son expérience d'ancien Vendéen, comment il saignait un bleu et lui faisait avaler son grand coutelas aussi lestement qu'une cuillerée de soupe ; enfin, le sauve-qui-peut général à l'arrivée du gendarme qui vient apporter la clef de chambellan au chef de la conspiration, que l'on retrouve embourbé dans un fossé.

II

Ces esquisses hardies et légères sont une sorte de transition naturelle entre le *Théâtre de Clara Gazul* et *Colomba*, deux œuvres qui marquent bien le point de départ et le point d'arrivée d'un talent qui fut toujours maître de lui et avait calculé jusqu'à ses témérités. Ayant maintenant à étudier le génie du conteur, nous nous garderons d'analyser des nouvelles que l'on a lues et relues maintes fois : elles sont assez connues de tous pour qu'on puisse en parler à demi-mot, et être sûr que toute allusion sera comprise. Aussi nous renfermerons-nous dans des considérations générales qui éclaireront peut-être la physionomie de l'écrivain, bien que nous n'ayons pas la prétention de les ériger en formules souveraines et capables de tout expliquer.

M. Mérimée possède au plus haut degré le don des métamorphoses. C'est, à mon sens, ce qui révèle sa vocation de romancier. Nul ne se détache de lui-même avec moins d'effort, pour oublier sa personnalité, et la perdre complètement dans les caractères sous lesquels il la dérobe. Nul ne se déguise avec

plus d'adresse, ne soutient un rôle avec plus de constance, ne le change plus aisément contre un autre, ne se familiarise plus intimement avec le ton et le langage d'une situation. Il se livre tout entier à chacun de ses personnages, sans jamais favoriser celui-ci aux dépens de celui-là. Tous au même titre ont le même droit à la ressemblance, puisque le peintre les a jugés dignes de poser devant lui. Il sera donc tour à tour, avec autant de perfection, huguenot et papiste, cordelier et libertin, capitaine des reîtres et aubergiste, arquebusier et mignon de ruelle, coupe-jarrets et roi des raffinés, gendarme et bandit, colonel anglais et chef de tribu sauvage ; quant à ses costumes de femmes, je n'en parle pas : le mezzaro de Colomba lui sied aussi bien que la basquine de Carmen, ou ce collier de corail qui est le seul vêtement d'Ayché. Il s'accommode à tous les genres : aujourd'hui poëte et demain archéologue, ici chroniqueur et là critique, également propre à la fiction et à l'histoire, aux œuvres de l'imagination et à celles de la patience, au drame et à la comédie, aux palmes de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et aux lauriers immortels de l'Académie française.

Aussi est-il un des écrivains les plus désintéressés que je connaisse : exception qui ne manque pas d'originalité en un temps où le *Moi* s'épanouit partout au grand soleil, où il est la seule muse de tant

de poèmes, la seule inspiration de tant d'improvisateurs, qui éprouvent le besoin de se faire centres de l'univers. Résignez-vous donc à cet incognito, lecteurs friands d'indiscrétions, qui voulez qu'on vous régale de révélations intimes, et croyez que les mystères de la vie privée sont le pain quotidien du roman. M. Mérimée ne charge aucun de ses héros de raconter ses confidences; — nulle de ses pages n'a retenu l'écho de la vingtième année; ne vous mettez point à l'affût de ses secrets : aucun d'eux ne se laissera prendre. L'auteur aime à disparaître derrière son récit pour produire une illusion plus absolue, en abandonnant les acteurs à eux-mêmes et aux événements dont ils sont la proie. Il n'offre pas même à la curiosité l'appât des préfaces; car, lorsqu'il en fait, ce qui est rare, c'est moins pour éclairer le public que pour le dérouter, se jouer de ses questions, contrefaire sa voix, s'amuser de son embarras à chercher le vrai sous le faux. Il n'est pas de ceux qui s'expliquent et font les honneurs de leur esprit avec la complaisance d'un cicérone qui promène un Anglais dans un musée italien. Il a confiance dans l'intelligence du voyageur, lui laisse le plaisir de l'imprévu, et l'embarque sans carte et sans itinéraire.

Cette faculté de se dépouiller de ses opinions, de ses sentiments et de son caractère n'est-elle pas chez un conteur le principal signe d'élection? Nous

pourrions citer tel homme d'esprit qui n'a pas celui de s'oublier lui-même ou du moins de se faire oublier? Il reparait malgré lui dans tout ce dont il parle, et dans tout ce qu'il fait parler. Il a la plume égoïste, et impose la marque de fabrique à tous ses produits, fût-ce un brin d'herbe, fût-ce un grain de sable. Or M. Mérimée n'a qu'une préoccupation : celle d'approprier son langage aux types qu'il a conçus. S'il s'était proposé de représenter l'ennuyeux ou le sot, il se résignerait à paraître l'un et l'autre. *La réalité*, il la poursuit sous toutes ses formes.

Et d'abord sous sa forme la plus extérieure, celle qui dépend des temps et des lieux, celle qui communique à un personnage et à une scène sa vraisemblance historique : je veux dire la *couleur locale*. C'est un mot dont on a beaucoup abusé, mais il répond à un besoin de la langue, et il ne faut pas dédaigner ce qu'il exprime. Car si l'étude de l'homme et l'analyse de ses passions doit être la source vive de l'intérêt qui s'attache aux œuvres de l'art, si rien ne supplée à la pauvreté de l'observation morale, on aurait tort pourtant de ne voir dans la science des décors qu'un vestiaire de costumes bons à déguiser les mannequins et les marionnettes du romantisme. Par ses nombreux voyages, par sa profonde connaissance des littératures les plus diverses, M. Mérimée était parfaitement préparé à reproduire les aspects changeants du passé ou du

présent. Aussi se trouve-t-il partout comme en pays de connaissance. Il sort d'un boudoir du dix-neuvième siècle ou du Jockey-Club pour s'enfoncer en plein moyen âge, et il y semble si à l'aise, qu'on le croirait volontiers contemporain de la Saint-Barthélemy. Au moment où vous jurez qu'il est Espagnol, il vous prouve aussi clairement qu'il est originaire de la Corse. Tournez la page, et vous serez convaincu que la Suède l'a vu naître, à moins toutefois que la Russie ne le réclame, ou que la Dalmatie ne nous l'enlève.

Car nous n'exagérons rien ; et, vers l'an de grâce 1827, l'Allemagne tout entière, j'entends celle qui porte le bonnet de docteur, salua dans M. Mérimée le premier des rhapsodes illyriens. Disons quelques mots de *la Gulza*, cette mystification qui fut le triomphe de la couleur locale et eut un prodigieux succès à l'étranger. Ne fut-elle pas traduite en russe par M. Pouchkine, et en allemand par un conseiller d'une petite cour souveraine, lequel s'avisa de découvrir sous la prose française le mètre des vers morlaques ? Cette collection de ballades attribuée à Hyacinthe Maglanovich, avait pourtant vu le jour sur les bords de la Seine, dans les bureaux d'un ministère, bien loin des provinces illyriennes, que l'auteur connaissait uniquement par une statistique émanée des affaires étrangères, et par le voyage de l'abbé Fortis. Au bout de quinze jours la supercherie put affron-

ter l'Europe savante, et tous les juges compétents en furent dupes.

Il en est qui prétendent, et M. Mérimée ne dit pas non, que ce tour de force est très-simple. A les en croire, il a suffi pour réussir d'appliquer à peu près cette formule : Prêtez à vos personnages une bonne dose de férocité, décorez-les de noms barbares qui blessent suffisamment les oreilles, qu'ils boivent à flots dans leurs cornets l'eau-de-vie de prunes, que leurs colères soient homériques, qu'ils se traitent de chiens comme Achille et Agamemnon, que dans les combats leurs sabres soient rouges jusqu'à la garde, qu'ils coupent un ennemi en deux sans dire mot, qu'ils écorchent leurs prisonniers tout vifs, et étendent leur peau comme une selle sur la croupe luisante de leurs chevaux ; n'oubliez pas les superstitions nationales, le mauvais œil, les flammes bleuâtres qui voltigent autour des tombes, les talismans, etc... découpez par-ci par-là un coin de paysage, utilisez les rayons de la lune, saupoudrez le tout de quelques mots slaves ; mélangez, et vous obtenez une ballade que M. Fauriel lui-même reconnaîtra pour authentique. Macpherson n'aura pas été plus ossianique que vous ne serez illyrien. J'avoue que pour ma part je n'aurais aucune confiance dans cette recette : il y manque ce je ne sais quoi qui fait les poètes : et, je le déclare bien haut, quoi qu'en dise M. Mérimée lui-même, je persiste à reconnaître sous sa prose,

moi aussi, le mètre des vers morlaques, je me range à l'avis du docteur Gerhart, je veux voir les textes originaux d'Hyacinthe Maglanovich, je crois sincèrement que l'auteur est expert en vampirisme, qu'il en a guéri une jeune fille dalmate en lui récitant une tirade de Racine ; et, toutes les fois que je relis ces chants, je me figure M. Prosper Mérimée avec un nez aquilin, des yeux relevés à la chinoise, la tête rasée, un bonnet d'agneau noir, une pelisse de chevreau, un yatagan et des moustaches blanches ; je l'entends qui écorche de sa main osseuse la corde de crin de sa *Guzla*. Son visage a une expression sauvage qui m'effraye un peu. Le voilà qui s'assied à la fête (car il n'y en a pas sans lui) ; les jeunes hommes et les femmes l'entourent ; quand le cercle est formé, il entonne d'un ton nasillard ses airs nationaux, et à la fin de chaque strophe pousse un cri de loup blessé, dont retentit la montagne. Il me semble aussi qu'il s'interrompt parfois au moment le plus intéressant, et, faisant appel à la générosité de son auditoire, fixe la somme pour laquelle il consentira à raconter son dénouement. Ceux qui nieraient tout cela, je les renvoie à ces notes si pleines d'aplomb scientifique, à ces conjectures d'une érudition si consciencieuse, aux dates précises, aux commentaires géographiques, aux variantes de textes, aux réflexions sur la différence des patois, l'antiquité de tel ou tel morceau, les traces d'improvisation qui se rencontrent ici et

non pas là..., en un mot mille preuves qui me paraissent irrécusables. Aussi je décrète que M. Mérimée a bien mérité de la Dalmatie, de la Bosnie, de la Croatie, de l'Herzégovine, et généralement de tous les villages et vallons qui s'étendent de Trieste à Raguse. Il est le roi des bardes slaves ; je ne voudrais pas le rencontrer au coin d'un bois : et en conséquence il serait juste que sa patrie reconnaissante lui décernât une *gulza* d'honneur.

Ce qui ne l'empêche pas, dans ses romans, d'être plus Français que vous et moi. La couleur locale, on l'y retrouve encore, mais si bien fondue dans l'ensemble, qu'elle n'apparaît pas tout d'abord. C'est un accessoire qui ne devient jamais le principal, et ne prétend pas usurper l'attention aux dépens de la vérité universelle et humaine. On y rencontre des Corses, des Russes, des Espagnols, mais surtout des hommes animés par ces ressorts vivants que la nature met en jeu dans tous les pays et à toutes les époques. Ce n'est pas un médiocre mérite que d'avoir su dissimuler sa science, tandis que tant d'autres se mettaient à la suite des littératures étrangères pour plaire au goût du temps. Nous pouvons citer, comme exemple de cette sobriété, la *Chronique de Charles IX*, le meilleur des romans écrits sous l'inspiration de Walter Scott, supérieur, ce me semble, à *Cinq-Mars*, parce qu'au lieu d'altérer des caractères historiques, il laisse le devant

de la scène à des héros imaginaires que n'a point consacrés la tradition. Ne vous attendez donc pas à voir défilér ici tous les originaux qui vivaient en 1572. M. Mérimée ne veut point faire concurrence à la Biographie Universelle, ni vous dispenser d'apprendre votre histoire nationale; il n'a pas suivi la grand'route battue par ces écrivains qui taillent leurs feuilletons dans les mémoires travestis du passé. Si vous ne connaissez pas Charles IX, allez au musée d'Angoulême, deuxième salle, n° 98. Vous trouverez là son portrait. Mais M. Mérimée vous apprendra seulement qu'il *ressemblait à un jeune Anglais entrant seul dans un vaste salon où tout le monde est assis*. Vous voulez être édifié sur Coligny, eh bien! sachez qu'il avait un tic : dans les moments difficiles, il mâchait toujours un cure-dents. Et Catherine de Médicis? Mais! elle était assez bien pour son âge; seulement, *ses lèvres étaient pincées comme si elle éprouvait les premières atteintes du mal de mer*. Quant au duc d'Anjou, au prince de Condé, au duc de Guise, à Tavannes, Retz, La Rochefoucauld, Theligny, Thoré et tous les autres, ils sont éconduits sans cérémonie, et, bon gré, mal gré, il vous faudra bien vous contenter de *notre ami Mergy*. Mais les superstitions, les mœurs, les passions, l'esprit, les coutumes du temps, l'attitude et le langage des partis ou des classes, les tableaux, les scènes qui révèlent les hommes, vous saurez tout cela comme si

vous lisiez Brantôme. M. Mérimée a tout ressuscité. Il y a des pages qui vous donneront le frisson.

Mais il ne suffit pas de demander la vraisemblance à cette harmonie extérieure que donne au récit l'entente du costume historique. Il faut la chercher encore dans l'agencement des faits, dans la conduite de l'action, dans cette nécessité qui enchaîne si étroitement les personnages et les événements, qu'ils se supposent les uns les autres, qu'ils ne peuvent s'expliquer que par leur indissoluble rapprochement, que le dénouement est déduit comme une conséquence de ses prémisses. Or M. Mérimée excelle dans cette logique de la composition. Jamais il ne dévie de son plan, tous ses effets sont voulus et médités, il les prépare dans leurs causes, il émeut, à force d'adresse, par la science de ses combinaisons, par la précision rigoureuse de leur ingénieux mécanisme, par son despotisme de conception, qui crée d'emblée tout l'ensemble et tous les détails du roman. On peut dire qu'il n'y a pas chez lui un mot de perdu : tout est définitif. Il poursuit son but à outrance; ses personnages obéissent à la plus sévère discipline, ils savent leur rôle sans se tromper d'une syllabe, ils vont où ils ont l'ordre d'aller. Il y a comme une pente glissante sur laquelle se précipitent le dialogue et la narration avec une force d'impulsion que rien ne peut ni arrêter ni ralentir. Chaque développement a été indispensable, et a j'ai li

d'une situation qui est venue si naturellement à la rencontre de l'écrivain, qu'il semble ne l'avoir pas cherchée.

Ouvrez *Colomba*, et vous y verrez régner en quelque sorte la fatalité antique. C'est son irrésistible empire qui conduit Orso au bord du précipice, lui donne le vertige, et le pousse dans l'abîme. Il ne peut faire un pas sans être poursuivi par ce fantôme de la vengeance, qui s'acharne sur lui comme sur sa proie. Tout ce qu'il entend, tout ce qu'il voit lui demande du sang : depuis sa sœur, cette Électre implacable, dont le silence même lui impose son devoir, jusqu'à ce chien de garde qui court en zigzag à travers les vignes pour le guider vers le *mucchio* de son père; depuis ces grands gaillards couleur de brique qui ont quitté leurs chèvres pour l'escorter malgré lui, jusqu'à la petite Chilina en haillons, qui chante au bord du mâquis l'air monotone et lent des lamentations funèbres. Il y a de la poudre dans l'air, comme on le dit dans le pays. Orso est enveloppé : on assiste à sa métamorphose corse. Il devient l'esclave de son génie domestique. Il ne s'appartient plus.

Dans tous les autres romans, c'est le même réseau de fils imperceptibles, mais puissants par leur réunion, qui enlacent les personnages de manière qu'ils ne peuvent se dégager de leur étreinte. La crise doit être ce qu'elle est. La *Double Méprise* en

est un exemple saisissant. Mariée à un mari bon vivant, joyeux compagnon lorsqu'il est au Jockey-Club, mais dont le ventre est proéminent, la gaieté brutale, la fidélité équivoque, qui préfère aux bâillements prolongés du tête-à-tête conjugal les parties de chasse ou les soupers de garçon, qui trouve tout naturel de louer devant ses amis les jambes de sa femme comme celles de son cheval, et de mener sa maîtresse à l'Opéra dans la loge même de la marquise ; Julie de Chaverny rencontre tout à coup dans le commandant de Chateaufort l'élégance des manières qui fait croire à celle des sentiments, une délicatesse calculée qui dissimule l'égoïsme, une réserve respectueuse qui n'est que la tactique d'une stratégie consommée ; puis, quand cette comparaison a bien aigri son imagination, réveillé toutes ses légitimes colères, quand elle s'est suffisamment exagéré son mérite et les torts de son mari, quand les sentiments violents de l'indignation ont fait place à cette mélancolie favorable aux tendres entraînements, quand l'influence magnétique de Chateaufort l'a préparée à subir un sentiment plus vif ; que fait alors le poète ? Il rapproche sa victime, par le hasard d'une rencontre imprévue, d'un jeune homme qui lui rappelle tous ses plus doux souvenirs d'enfance, qui a le suprême mérite, aux yeux d'une femme mondaine, de revenir de Constantinople, d'attirer sur lui, par une réputation d'aventures, la curiosité

d'un salon, d'être décoré d'un coup de sabre reçu en sauvant une Turque, d'avoir une pâleur intéressante, et d'être suffisamment chauve pour un secrétaire d'ambassade. C'en est plus qu'il n'en faut pour qu'il devienne un héros de roman. Et cependant, il n'y eût point songé, si un accident de voiture, une calèche brisée par la maladresse d'un cocher qui a trop bien diné, un orage violent dans une nuit bien noire, n'avaient forcé la rêveuse Julie à se réfugier tout émue dans une voiture hospitalière, et, par reconnaissance, à partager avec son sauveur son propre manteau, de peur que la pluie ne l'enrhumat : imprudence énorme qui part d'un bon sentiment, mais que les cahots de la voiture vont singulièrement aggraver. Faut-il pousser plus loin l'analyse? Non : renvoyons à l'original ceux qui seraient curieux de savoir comment les manches d'une robe froissées par les revers d'un habit, des sanglots soudains dont il est bien naturel de demander la cause, une main serrée par une sympathie toute désintéressée, une tête qui se penche sans pouvoir répondre, un demi-évanouissement qui force d'écarter un châle pour donner de l'air, la curiosité de l'un, qui se résout enfin à tenter l'aventure, la langueur de l'autre, qui n'a plus la force de se défendre, furent, hélas ! autant de complots successifs de la destinée contre une vertu qui n'avait point prémédité sa chute et se vit au fond de l'abîme sans presque en avoir soup-

conné le voisinage. — Avons-nous besoin de chercher ailleurs des preuves pour démontrer, chez M. Mérimée, la simplicité solide de ses constructions? Ajoutons seulement que, par cet art souverain, il rend vraisemblable même le fantastique. La *Vénus d'Ille* est le chef-d'œuvre du genre. Des juges sévères, rendus trop exigeants par la perfection même de l'écrivain, ont reproché à la *Chronique de Charles IX* d'être moins bien composée que *Mateo Falcone*. Ils n'y voient qu'une galerie de tableaux réunis par une juxtaposition artificielle. N'est-ce pas être trop ami de l'unité que de vouloir lui sacrifier tant de scènes si animées, dont la variété égaye la fiction sans l'interrompre, et justifie ce titre de *Chronique*, qui laisse au conteur la liberté de se détourner un peu vers l'épisode? Reconnaissons seulement que le dénouement prête à la critique : l'intérêt se trouve brisé bien brusquement par le massacre de la Saint-Barthélemy, qui sépare à tout jamais les deux amants pour ramener l'attention distraite sur des acteurs secondaires et une scène d'un goût parfois douteux.

Pénétrons plus avant encore dans les secrets du maître, et admirons avec quelle finesse d'observation et quelle sûreté de dessin il fait passer *la réalité*, non plus seulement dans le cadre de sa fable, mais dans les caractères qui y figurent.

Ils ont tous je ne sais quoi de net, de précis, d'ar-

rêté, qui se burine invinciblement dans la mémoire. Une fois connus, ils ne s'oublient jamais : on en retient jusqu'aux détails, parce qu'ils sont expliqués et imposés par la passion mère qui les produit. Il sculpte ses personnages, et les immobilise dans leur attitude la plus naturelle avec leurs attributs les plus significatifs ; car il étudie minutieusement tous les accessoires de la statue pour qu'ils s'accordent avec l'expression de sa physionomie. Et ne croyez pas que ces types, fondus comme un bloc d'airain, pèchent par la roideur, soient froids et inflexibles. Non, ils ont toute la souplesse des formes vivantes : des abstractions, revêtues d'un nom et mues par les ressorts de l'analyse, n'auraient pas cette liberté, cette aisance, cette grâce, cette naïveté surtout. Car ils parlent et agissent sans avoir l'air d'y penser. Ils ne récitent pas un rôle comme ces acteurs préoccupés par la crainte de rester court ; mais ils obéissent à la spontanéité de l'instinct, ils font illusion. On croit en eux parce qu'ils croient en eux-mêmes ; leur comique même est sérieux. Dès qu'on les entend, on s'imagine les reconnaître ; on prend confiance en eux, on les juge sincères. — C'est qu'ils se trahissent par ces traits profonds qui révèlent la nature. Tantôt ils se découvrent tout entiers dès leur première apparition, la lumière les inonde ; et tantôt ils s'épanouissent par un progrès insensible, sans que l'œil surprenne ce travail sourd de leur dévelop-

pement continu. Toujours, ils sont finis. Les derniers plans du tableau sont aussi achevés que le premier. Les lointains même ne sont vaporeux que si la perspective l'exige.

Parmi ces fières créations qui sont nées immortelles comme les filles du génie, on aime à contempler Colomba, ce type viril du fanatisme barbare, tempéré par toutes les délicatesses de la grâce féminine. Saluons cette héroïne bien constituée, que Phidias aurait prise pour modèle, qui est forte d'esprit, saine de cœur, haute de taille. Ces mains qui ne dépareraient point la statue de Minerve, je suis sûr qu'elles n'ont jamais voltigé sur un clavier sonore; mais elles savent fondre des balles et faire des cartouches : elles ne craindraient pas de manier un *manton* de gros calibre. Quand Orlanduccio tirera son stylet pour se jeter sur Orso, elles saisiront le bras du furieux et le tordront avec tant de puissance, qu'il lâchera son arme. Ne vous exposez pas à ce poignet qui n'est point celui d'une petite-maitresse. Voyez-la qui retrousse ses manches pour enlever comme une plume une lourde malle. Son frère a raison quand il lui dit : « Sais-tu bien que la nature a eu tort de faire de toi une femme? Tu aurais été un excellent militaire. » Aussi regarde-t-on avec une admiration mêlée d'effroi cette sauvagesse ravissante dont la voix a de délicieuses câlineries pour prêcher l'assassinat, et qui vendrait son *mezzaro* pour don-

ner de la poudre aux bandits. Parfois même il semble qu'elle fait de l'art pour l'art; quand elle apprend l'arrivée de miss Nevil et de son père, ne propose-t-elle pas à Orso de régaler ses hôtes *d'une belle vengeance?* « Si vous vouliez, on pourrait leur donner le spectacle d'un assaut contre la maison de nos ennemis. *Nous pourrions les hacher.....* Il serait facile d'entamer l'affaire..... J'irais à la fontaine, je me moquerais de leurs femmes; ils sortiraient. » — Et sous cette persistance de l'idée fixe, que de nuances! que de détails! Comme elle est Corse, et comme elle est jeune fille! — Son frère, elle n'ose se mettre à table devant lui, parce qu'il est le chef de la maison; mais elle le conduit tout doucement à son but par sa diplomatie patiente. Avant dîner, la voilà qui fait son signe de croix en bonne catholique; mais ne craignez point qu'elle pousse l'étrangeté des manières jusqu'à la gaucherie. Elle a cet esprit du cœur qui fait deviner tout ce qu'on n'a pas appris. Elle ne connaît pas le nom de Dante, mais elle pleure en écoutant ses vers; c'est qu'elle aussi *a le don*, comme on dit à Pietranera; elle improvise mieux que Corinne, qui me paraît un peu pédante à côté d'elle. Et par-dessus tout cela, c'est une bonne ménagère; elle sait calculer quand il s'agit de l'honneur de la famille. N'a-t-elle pas rêvé pour Orso la main de miss Nevil? Et avec la dote de sa belle-sœur, elle achèterait les bois *de la Falsetta*, les vignes qui sont en

bas du clos; elle se bâtirait une belle maison de pierre, elle élèverait la tour des Rebbia, et les Barricini seraient humiliés; car la vengeance surtout lui tient au cœur. — Un jour viendra pourtant où on la prendra pour une demoiselle bien élevée. L'éventail aura remplacé le stylet. Mais prenez garde, qu'elle ne vous en donne sur les doigts.

Si M. Mérimée pose hardiment ses caractères, il connaît aussi l'art des acheminements qui font avancer peu à peu dans l'analyse des passions. Nul n'a ménagé avec plus de finesse les préparations de l'amour, et n'a suivi plus patiemment la douce étincelle jusqu'à l'explosion de l'incendie. Étudiez miss Lydia. Ne dirait-on pas qu'elle s'embarque tout d'abord en *touriste* pour le pays de Tendre? Elle y va chercher des distractions, des croquis, du nouveau, des émotions, un brigand peut-être. Elle veut savoir si elle a un cœur, et comment il bat. Jeu dangereux! car la curiosité perdit la première femme. Le dénouement le prouve : mais il n'éclatera pas comme un coup de tonnerre. Elle a pour le retarder de charmants artifices. Ors' Anton' se permet-il un peu trop de reconnaissance pour un sourire, pendant que le père de la jeune miss est assoupi, elle fait tomber une cuiller à thé qui réveille le colonel et protège l'innocence en péril. Si elle sait provoquer un compliment, elle sait aussi l'arrêter à temps sur le chemin d'une déclaration. Tantôt elle dissimule ses

sentiments naissants sous un air de gravité froide et presque d'indifférence; et tantôt, si elle craint d'avoir trop découragé, elle répare tout d'un regard; elle est même capable d'héroïsme : ne se lève-t-elle pas à cinq heures du matin le jour où va partir le descendant des caporaux? Pour une Anglaise, c'est sublime. — Ses tendresses sont enjouées : elle sauve sa sensibilité des atteintes périlleuses par le tour mondain de la plaisanterie, et se réfugie dans le ton léger de la raillerie, si elle a peur d'avoir témoigné un intérêt trop vif à ce pauvre jeune homme qui court à sa perte. Il n'y a rien d'éploré dans cette enfant gâtée qui mène son père comme elle mènera son mari, mais fera le bonheur de l'un comme de l'autre.

Ne croyez pas que les figures principales soient traitées avec plus de soin que l'accessoire. M. Mérimée respecte partout la vérité : son exécution est aussi consciencieuse pour ce lévrier qui lève sa tête effilée, ouvre sa large gueule et bâille sans façon, que pour le roi son maître. Devant l'art, une bête vaut un homme, en ce sens que le peintre doit à tous les deux l'exactitude de la ressemblance. Aussi conserve-t-il à chacun son langage, ou du moins le tour d'esprit qui fait reconnaître la personne. Ne vous effarouchez donc pas trop si vous entendez un matelot s'écrier en regardant miss Nevil : « Belle fille, par le sang de la Madone ! si toutes les puces lui res-

semblaient, je ne me plaindrais pas d'en être mordu.» C'est bien crû, j'en conviens; mais mettez ce mal-appris à la porte du roman, ou laissez-le s'exprimer dans sa langue. Il ne peut parler comme un père noble. Si Brando répond à M. le préfet en faisant claquer sa langue contre sa joue d'un air gouailleur, tolérez cette licence : le mâquis n'est pas un salon du faubourg Saint-Germain. — Voici une femme de chambre qui a vu un attroupement dans la rue, et des portières en émoi autour d'un corps tombé d'un troisième étage; elle arrive effarée et s'écrie, en détachant le châle de sa maîtresse : « Ah! madame! *j'en ai les sangs tournés!* Jamais je n'ai rien vu de pareil..... c'est-à-dire, je n'ai pas vu, quoique je sois accourue tout de suite après... Mais pourtant! Oh! madame! elle remuait encore! elle parlait même : je veux qu'on m'achève, *qu'elle disait.* Mais ses os étaient en bouillie. » — Ce bavardage est aussi bien dans son rôle que l'ébahissement de cette servante d'auberge à laquelle un faux moine a demandé un poulet le vendredi : « Un poulet! un poulet! *ah bien! en voilà d'une bonne.* Ce n'est pas sur vos dents que les araignées feront leur toile en temps d'hiver. » J'aime cette naïveté vivante qui parle, qui pense ingénûment, sans songer que le lecteur regarde et écoute. Quel relief encore dans cette exclamation du bandit qui salue les cadavres des Barricini en faisant ses compliments au lieutenant della Rebbia! « Sang

de la Madone ! quel trou !... Bon fusil, ma foi ! quel calibre ! *ça vous écrabouille une cervelle !* — Dites donc, Ors' Anton', quand j'ai entendu d'abord *pif, pif*, je me suis dit : sacrebleu ! ils *escofient* mon officier ! Puis j'entends *boum, boum*. Ah ! je me dis : Voilà le fusil anglais qui parle ! » Comme il est vrai aussi, ce commandant Perrin, qui s'appelle lui-même une vieille culotte de peau ! Le reconnaissez-vous à *sare-dingote parfaitement brossée, à la roideur inflexible de sa poitrine* ? Un ami entre-t-il dans sa chambre si propre et si simple, le voilà qui tourne la tête *sans quitter sa pipe*. Sa première expression est de joie, la seconde de regret, le digne homme ! *parce qu'il faut fermer son livre*. La troisième indique qu'il se résigne, et fera de son mieux les honneurs de son appartement. Ne l'invitez pas à un dîner de cérémonie : *cela lui scie le dos, parce qu'il n'y a pas de fumerie au dessert*. Du reste, rien ne lui fait perdre le boire et le manger ; et, quand il rit, c'est à casser les verres.

Réalisme ! murmurez-vous tout bas ? Non ! Mais respect de la réalité, sans parti pris de l'enlaidir. — Infaillibilité de coup d'œil qui voit tout et fait tout voir, à force de choix, de décision, de réflexion, de sûreté dans le trait. M. Mérimée réunit partout la vérité plastique, la vérité pittoresque, la vérité morale et la vérité physiologique. Ce dernier mot demande un exemple. Il signifie qu'il étudie la passion,

non-seulement en poète, en peintre et en philosophe, mais en médecin qui analyse les symptômes d'une maladie. Rappelons-nous Julie de Chaverny, après la soirée fatale où elle a perdu l'honneur. Étendue sur son lit, elle est tantôt dévorée d'une chaleur brûlante, tantôt glacée par un frisson pénétrant ; elle tressaille au moindre craquement de la boiserie, elle entend distinctement les battements de son cœur serré par une vague angoisse. Elle regarde sa lampe « et observe avec une attention stupide toutes les oscillations de la flamme, jusqu'à ce que les larmes l'empêchent de voir la lumière. » Ou bien, elle compte machinalement les glands des rideaux de son lit, et suivant d'un œil égaré les aiguilles de sa pendule, se dresse en sursaut quand elle sonne. L'air frais et piquant du matin lui apporte seul quelque soulagement. Ne dirait-on pas la description d'un état pathologique ? Un membre de la Faculté signerait tout cela, quoiqu'il n'y ait là rien de technique.

Cette vigueur d'analyse a besoin de travailler sur une matière résistante. Aussi M. Mérimée recherche-t-il surtout l'énergie de la passion. Elle est pour lui la condition de la beauté. Il dirait volontiers, comme ce chirurgien devant un blessé à mort : « *Par ma barbe ! voilà une superbe plaie.* » Sa plume a la force de ce coup de dague si bien asséné que la coquille de la poignée s'imprime dans la joue de la victime comme un cachet dans la cire. Il lui faut du bronze

pour l'assouplir aux hardiesses de son invention. Voilà pourquoi il va souvent chercher ses modèles dans les pays que n'ont point énervés les raffinements de l'élégance ou de la civilisation. Il préfère la montagne aux boudoirs, et la liberté des natures vierges à ces passions étiolées qui naissent et meurent dans l'atmosphère attiédie des salons. Il ne serait pas fâché de compter parmi ses amis le Satan de Milton. Tout ce qui est violent sollicite la vigueur de son burin. De là sa prédilection pour la Corse. On croirait vraiment qu'il y a eu des démêlés avec la justice, qu'il a chassé des gibiers défendus, et a dû habiter *la maison de campagne de ce bon M. Brandolaccio*, comme disait le colonel. Ne cacherait-il pas encore un stylet dans la manche de son habit noir ?

Il est vrai qu'en lisant, on est tenté de s'écrier : La belle vie que celle de bandit ! Et pourquoi les brigands ne seraient-ils pas en faveur dans un siècle prosaïque comme celui que nous ont fait les chemins de fer ? Ils représentent l'aventure et la poésie ! José Maria, l'ami de M. Mérinée, n'est-il pas le dernier champion des vertus chevaleresques d'un autre âge ? Sa courtoisie égale sa générosité. S'il rançonne les voyageurs, il fait l'aumône comme un roi. Il dépense ses réaux aussi facilement qu'il les gagne. Son passeport est toujours en règle, c'est ce bon fusil qui ne rate jamais. L'honnête et le galant homme ! Quand il arrête une diligence, il donne la main aux dames

pour descendre et les installe commodément à l'ombre, tandis qu'il visite leurs malles. « Jamais un juron ni un mot grossier ; au contraire, une politesse naturelle qui ne se dément pas. Ote-t-il une bague à la main d'une femme : Ah ! madame, dit-il, une si belle main n'a pas besoin d'ornement ! Et, tout en faisant glisser la bague hors du doigt, il baise la main d'un air à faire croire que le baiser a pour lui plus de prix que la bague. » Son linge est éclatant de blancheur ; ses mains feraient honneur à un dandy. S'il a été poussé à bout par les gendarmes, il ne faut en accuser que le gouvernement. Il ne demandait qu'à vivre honnêtement de la contrebande. On a troublé son commerce. Comment ne serait-il pas adoré dans le village, lui dont les cigares sont moins chers et meilleurs que ceux du roi, lui qui apporte des soieries anglaises à toutes les jolies filles, lui qui sait les commérages de dix lieues à la ronde ! Aussi M. Mérimée n'a-t-il pas peur des espingoles et de ceux qui les braquent sur lui, pour gagner leur vie, au tournant des routes et à l'ombre des rochers. Il regarde leur rencontre presque comme une bonne fortune. Il leur offre des *regalia* de la Havane, boit à leur gourde, échange son jambon contre leur morue salée, leur dit *mon camarade*, cause archéologie avec eux, évite les questions indiscretes, et respecte leur incognito, lorsqu'ils se croient intéressés à le garder. Hélas ! il lui demandera plus tard des messes

pour le salut de son âme, ce bon José Maria qui aimait tant Carmencita qu'après avoir tué tous ses amants, il finit un jour par la tuer elle-même ! « Elle tomba au second coup, sans crier ; son grand œil noir le regarda fixement, puis il devint trouble et se ferma. Et lui, il demeura une bonne heure comme anéanti devant ce cadavre, puis la mit dans une fosse avec une petite croix et pria pour elle. »

Voilà une passion dramatique, digne d'un peintre qui aime la force parce qu'il la possède. Aussi ses nouvelles ne sont-elles point gaze légère. Ces héros et ces héroïnes, qui n'ont que quelques pages pour se remuer et vivre, ne perdent ni le temps ni l'espace ; ils font plus de bruit et de besogne que bien des colosses à la disposition desquels une plume stérilement féconde met des volumes. Regardez-les de près : l'haleine dissipe la poussière des pastels. Mais ces peintures, fermes comme du Rubens et fines comme du Meissonnier, sont de nature à braver les siècles.

III

Ce goût du vrai et cet esprit précis que M. Mérimée applique aux œuvres d'imagination le prédestinaient à la sévérité des recherches exactes et des études patientes. Nous n'insisterons pas sur ce côté de son talent. Il nous suffira d'en indiquer les principales lignes. Disons tout d'abord qu'il est de ces savants qui vous réconcilient avec la science. Érudit lettré, il porte dans les questions les plus spéciales l'intelligence dégagée d'un homme du monde, qui ne s'est point enseveli sous la poussière des bibliothèques. Il visite le passé en voyageur qui veut se distraire, et en rapporte des impressions plutôt que des comptes-rendus rédigés avec la gravité d'un rapport officiel. Chez lui, l'antiquaire est artiste. Il se joue dans les problèmes les plus compliqués de la numismatique comme dans les péripéties du conte, de la chronique ou de la légende. Il intéresse à l'exergue d'une médaille comme au dénouement d'une anecdote. Une inscription sur le socle d'une statue fait aussi bien valoir son esprit, sa vivacité, sa malice, son bon sens et sa verve, que la mise en

scène d'un ridicule, d'un caractère, d'une passion. C'est un rébus qui exerce sa sagacité ; plus il est obscur, et plus il offre carrière à sa souplesse. Lisez ces jolies pages de la *Vénus d'Ille*, où, à grand renfort de bésicles, il épèle les caractères d'écriture cursive tracés sur le bras de l'infernale divinité : cette conférence scientifique sur le *cave amantem*, et le mot *turbul* est la plus amusante satire des audacieux tours de force de l'interprétation étymologique.

M. Mérimée est si friand d'archéologie, qu'il trouve moyen d'en faire jusque dans les scènes d'amour. Quand miss Nevil donne à M. Della Rebbia sa bague égyptienne, ne lui en déchiffre-t-elle pas l'hiéroglyphe, comme si elle avait pris des leçons à M. Letronne ? Ne vous étonnez pas de rencontrer, à la fin et au commencement de *Carmen*, une dissertation sur le champ de bataille de Munda et sur les dialectes bohémiens ; d'apprendre par exemple que *fri-mousse* vient en droite ligne de la langue rommani. Et quand Mathilde fait voler en mille éclats ce *vase étrusque*, qui a désespéré son amant, il est bien naturel que M. Mérimée en ait le cœur gros. C'était une pièce inédite, introuvable ! On y voyait, peint avec trois couleurs, le combat d'un Lapithe contre trois Centaures. — Dans les précieuses notices qu'il a rapportées de ses nombreuses excursions dans l'ouest de la France, l'Auvergne, le Limousin, la Corse, l'Espagne et l'Angleterre, il y a plaisir à suivre cet ama-

teur, qui ne revient pas de ses expéditions avec le parti pris de se signaler par des découvertes, dont la tête ne s'est point échauffée dans le cabinet pour des hypothèses plus spécieuses que solides, mais qui anime les matières les plus arides par l'entrain d'une causerie spirituelle, et raconte ce qu'il a vu avec le bon sens pratique d'un spectateur qui semble avoir tout appris sans effort et comme dans une tournée d'agrément. Monuments écrits et figurés, textes anciens et modernes, il a tout consulté; mais de tout cela, il ne vous laisse voir que l'intéressant ou l'agréable : il a gardé pour lui la fatigue et l'ennui.

La plupart des langues lui sont aussi familières que les annales des peuples qui les parlent. Je ne dis rien de l'anglais et de l'espagnol, qu'il manie aussi aisément que le français. Si vous aimez le grec d'autrefois ou d'aujourd'hui, vous en rencontrerez même dans ses nouvelles. — Mais alors ne le traduisez pas, s'il y a des dames qui vous entendent. Le russe et le polonais, il le sait aussi bien que le zingari. Il pourrait causer familièrement avec les *Gitanos* et les *Gypsies* tout comme avec les *Kosaks* de l'Ukraine. Il vous chanterait une ballata corse, ou une romance andalouse, ou même un pantoum de la Malaisie, à votre choix. — Traducteur de *Nicolas Gogol* dans *l'Inspecteur général*, et de *Pouchkine* dans la *Dame de Pique*, les *Bohémiens* et le *Hussard*, il échappe à notre compétence, mais atteste une aptitude poly-

glotte qui s'allie à une instruction cosmopolite.

Il nous reste à dire quelques mots de ses travaux historiques, qui ont une haute valeur et restent définitifs en plus d'un sujet. Ici encore se manifeste le goût particulier du conteur. « Dans l'histoire, dit-il, je n'aime que les anecdotes, et parmi les anecdotes, je préfère celles où j'imagine trouver une peinture vraie des mœurs et des caractères à une époque donnée. » Cet aveu, que contient la préface de Charles IX, ne s'est jamais démenti. M. Mérimée reconnaît ailleurs qu'il sacrifierait volontiers Thucydide pour les mémoires authentiques d'Aspasie ou d'un esclave de Périclès. C'est aller un peu loin ; mais cette hyperbole ne doit pas être prise au mot ; elle prouve seulement qu'il a toujours été séduit par l'épisode, le portrait, les scènes dramatiques qui ont leur unité, et se détachent facilement de l'ensemble général des faits : par exemple, la *Guerre sociale*, ou le duel de Marius et Sylla, la *Conjuration de Catilina*, le règne de *Don Pèdre le Cruel*, les *Faux Démétrius*. Loin de l'effrayer, la difficulté des questions l'excite et le retient. Il s'engage bravement dans les époques les plus ténébreuses et les plus confuses pour les éclairer et les débrouiller. On pourra même lui reprocher d'exagérer sur le terrain de la science ses qualités austères ; d'être parfois obsédé par les doutes philologiques, assailli par les problèmes d'authenticité, de

trop sacrifier la narration à l'érudition. Ainsi, dans la *Guerre sociale*, les notes foisonnent : mais ne nous en plaignons pas ; car elles facilitent et complètent l'intelligence du récit, elles le rendent même plus expéditif et plus alerte, en rejetant au bas de la page le luxe des commentaires. Quant à l'ardeur des recherches, à l'exigence de la curiosité, à la sollicitude laborieuse qui n'épargne pas les veilles pour éclaircir ce qui est obscur, je ne sache pas que ce soit un grief à élever contre un historien qui aime mieux la certitude que l'hypothèse, et l'évidence que les probabilités aventureuses. Non, n'encourageons pas la frivolité et la fantaisie, qui n'ont que trop de tendance à se substituer à la conscience et à l'impartialité. Ne craignons pas que les esprits supérieurs plient sous le fardeau de leur savoir. M. Mérimée a toujours porté le sien avec grâce ; il n'est pas de ceux qui oublient l'essentiel pour le superflu, et quittent la réalité pour l'ombre. Il sait choisir, et ne fera jamais comme don Juan, qui, pour mettre sur la liste de ses conquêtes une paysanne de plus, a la sottise de négliger les grâces et les vertus de dona Elvire.

Sachons-lui gré plutôt de ne pas se payer de mots comme tant d'autres, de ne croire qu'à ce qu'il prouve, d'être passionné pour le vrai là comme ailleurs, de mériter toute la confiance de ses lecteurs par sa sincérité et son indépendance de jugements.

On peut citer ses considérations sur l'*Histoire de la Grèce* comme un modèle de dissertation pénétrante et substantielle. Nous y saisisons au vif l'esprit positif et hardi de sa critique, qui s'en rapporte à ses yeux plus qu'à ceux d'autrui, et n'accepte que sous bénéfice d'inventaire les admirations apprises ou les opinions traditionnelles.

Par exemple, malgré l'autorité de Montesquieu, il n'admettra pas que le principe de la démocratie grecque ait été la *Vertu*. Il ne craint pas d'appeler Thémistocle un voleur et un traître, qui s'était arrangé pour être ou le premier citoyen de la Grèce, si elle était victorieuse, ou le premier vassal de Xerxès, si elle était vaincue. Pausanias, qui gagna la bataille de Platée malgré lui, se vendit, lui aussi, aux barbares, après avoir pillé et rançonné ses compatriotes. La renommée d'Aristide et de Périclès prouve que le désintéressement était une exception au milieu de la cupidité générale. — Nul ne flaire le faux avec une plus grande finesse d'odorat. S'il n'est pas porté à voir tout en beau, c'est peut-être qu'il voit trop bien hommes et choses. Il aime mieux renoncer à des illusions de collège que de résister à ce qui lui est démontré. Le plaisir d'arrondir une période sonore qui fera le bonheur d'un rhétoricien ne prévaut pas chez lui contre le devoir de désigner les choses par leur nom, et de dire tout haut ce qu'il pense avec une simplicité vive et une concision

énergique, qui est le courage de l'histoire et sa mâle éloquence. — Je le reconnais sans trop de regret, il est l'antipode de ce bon Rollin, dont il ne faut pourtant pas médire, parce que ce serait irrévérence et ingratitude. M. Grote avait eu l'imprudance de saluer les *Dix Mille* du titre de *Soldats citoyens*. Ce mot n'a point été perdu pour M. Mérimée, qui en fait bonne et prompte justice. Écoutez : « S'ils avaient quelque chose de commun avec ce que nous appelons des soldats citoyens ou gardes nationaux, c'est qu'ils raisonnaient beaucoup, et que leurs officiers avaient à discuter avec eux avant d'en être obéis. Ces soldats citoyens jetaient des pierres à leurs généraux, pillaient leurs hôtes, ou les tuaient : leur épée était toujours à l'enclère : voilà bien des rapports avec les routiers du moyen âge! » A la bonne heure : ce rapprochement sonne juste. Vivent ces échappées de bon sens, qui dérident et rajeunissent l'histoire! Laissons les docteurs se scandaliser de ces infractions à la gravité du genre, et préférons à la solennité déclamatoire ce ton qui s'élève sans se forcer, et redescend aussi sans risquer de s'abaisser. Quelquefois, pourtant, l'horreur de la banalité lui a inspiré une opposition un peu taquine contre les arrêts de la postérité. Ainsi, je crois qu'il a été bien sévère contre Cicéron, qui doit se faire pardonner les défaillances de son caractère par la beauté de son éloquence, l'honnêteté de son cœur et la droiture de son pa-

triotisme. Mais ici M. Mérimée obéit à une antipathie de nature : toutes ses préférences politiques le rapprochent des âmes fortement trempées, de même que ses prédilections littéraires sont acquises aux écrivains fermes et simples. Il est pour le style agissant contre le style oratoire. César représente, à ses yeux, le type de la perfection. Il l'imiterait s'il ne le jugeait inimitable : disposition d'esprit excellente quand elle ne va pas jusqu'à dicter certaines boutades paradoxales, qui rappellent trop la manière cavalière d'Henri Beyle, celle-ci, par exemple : « Dans une de nos sociétés modernes, Socrate eût été tué en duel ou serait mort sous le bâton. Arrivé au terme de sa carrière, il préféra une fin sublime, qui laissait un grand enseignement, à l'obligation de rompre ses habitudes. » C'est spirituel, mais pas assez respectueux.

Or, j'entends d'ici des juges, disons plutôt des inquisiteurs, qui voudraient bien faire à M. Mérimée un procès de tendance. Ils voient en lui des abîmes de scepticisme : ils lui voudraient plus de sensibilité. Nous allons répondre à ces objections, plus morales que littéraires, dans la dernière partie de notre étude ; en attendant, nous reconnaissons volontiers que M. Mérimée éprouve avant tout le besoin de l'évidence. La philosophie de l'histoire n'est pas en faveur auprès de lui. Il serait fort tenté de l'envoyer rejoindre la métaphysique transcendante au pays des

chimères. S'il ne l'appelle pas un roman, c'est par politesse. Car je ne sache pas qu'il ait prononcé une seule fois dans tous ses ouvrages les mots de *lois générales*, de *progrès*, de *civilisation* : ce qui ne l'empêche nullement d'embrasser les larges horizons lorsqu'il est soutenu par les documents. Mais il ne se croit pas appelé à révéler à ses semblables les oracles de la Providence : il n'a pas reçu les confidences de la destinée ; son éloquence nerveuse se nourrit de faits bien groupés et de considérations solides : il aime mieux ces aliments substantiels que les conjectures et les inductions hasardeuses. Il ne tient pas du tout à passer pour un prophète ou un initiateur. — Partisan de la méthode antique, qui ne tire du spectacle des événements et de la connaissance des hommes que des leçons de politique et d'expérience, il a la sagacité prudente et ombrageuse d'un juge d'instruction, et s'interdit la couleur, la phrase, la tirade, tout ce qui est vague, ambitieux, abstrait, prétentieux ; il exagérerait plutôt les qualités contraires, afin de les opposer plus nettement aux défauts qu'elles condamnent. — Voilà pourquoi il n'écrit l'histoire qu'avec les monuments authentiques, les témoignages précis, les données irréfutables, et n'en exige pas la démonstration d'une théorie ; mais il les analyse minutieusement pour en déduire ce qu'ils contiennent, trouvant plus sage d'avouer son ignorance que de se tromper in-

généieusement. Bref, vous marcherez sur le granit toutes les fois qu'il vous plaira de le suivre.

IV

Maintenant faisons face à l'ennemi. Oui, il y a des lecteurs ingrats qui cherchent à se dispenser de la reconnaissance en imaginant des griefs contre le plaisir qu'on leur procure. Quelques-uns se sont persuadé que M. Mérimée voulait effeuiller leurs dernières illusions : ils ont deviné des complots bien noirs sous sa fine ironie. Ils ont crié au feu et ont fait assurer leur maison. — On a voulu le rendre solidaire de ses propres inventions, et des physionomistes pénétrants ont reconnu un air de famille entre l'auteur et quelques-uns des personnages dont il avoue la paternité littéraire. Ils ont imité ces naïfs spectateurs qui attendent à la porte des théâtres du boulevard l'acteur chargé des rôles de traître pour venger sur lui l'innocence persécutée.

C'est qu'on le prend pour un moraliste qui veut donner raison à un système, au lieu de ne voir en lui qu'un *artiste* qui demande à l'imagination et à

l'observation des sujets de tableaux. Accordons, en effet, qu'il n'est point un prédicateur, ayant charge d'âmes. S'il est moral, il ne l'est ni plus ni moins que la réalité, qui n'est pas toujours édifiante.—Elle vous offre le bien comme le mal, sans avoir l'intention de vous convertir avec l'un, de vous pervertir avec l'autre. Votre conscience saura tirer l'enseignement. Car elle n'a plus besoin d'être guidée par une voix étrangère qui lui dit : Faites ceci, évitez cela. Vous avez de beaucoup dépassé l'âge de raison : je ne puis donc vous supposer aussi vulnérables que vous le dites, lecteurs timorés qui découvrez l'arsenic dans les substances les plus inoffensives. Je respecte cette craintive sollicitude qui écarte la contagion et la dénonce là où elle est. Mais admettez au moins que l'on ne saurait imposer à l'art les précautions excellentes que réclame la vocation pédagogique. Oui, certains esprits ne sont pas destinés à servir d'instituteurs à l'enfance et à distraire les jeunes demoiselles. Mais vous ne pouvez non plus supprimer la passion qui est un fait, et n'a jamais eu la prétention d'être une école de sagesse. Or M. Mérimée n'a créé ni l'homme ni la femme. Ne lui en voulez donc pas s'il les voit tels qu'ils sont, sans optimisme comme sans pessimisme. La vertu, je l'aime autant que vous l'aimez ; je souhaite son triomphe dans la société aussi bien que dans les tragédies, les comédies et les romans. Mais j'ai en hor-

reur les berquinades, qui la rendraient ennuyeuse si elle pouvait le devenir jamais, et je ne veux pas la compromettre à force de la faire paraître écœurante. Car la fadeur est son ennemie presque autant que le cynisme. — Cessons donc de confondre sa cause avec la sentimentalité naïve, la civilité puérile et honnête, la vie du bon jeune homme, et tous les petits livres faits pour orner le cœur et l'esprit entre huit et dix ans. Exigeons de l'art qu'il soit discret, bienséant, qu'il accomplisse sans nous sermonner l'alliance du bien et du beau; mais permettons-lui d'être vrai, bien persuadés que le faux seul est dangereux, parce qu'il trompe et corrompt le jugement.

Le spectacle du mal n'a-t-il pas son enseignement comme celui du bien? Ceux qui en douteraient n'ont qu'à relire plus attentivement la *Double méprise*. Qu'ils se rappellent la pauvre Julie écrasée sous le poids de sa honte, le souvenir de sa faute aigu et brûlant comme un fer rouge, cette stupeur, cet anéantissement, cette fièvre de l'âme communiquée au corps par la contagion du désespoir, ce délire, ces larmes, cet œil hébété, ces mots sans suite qui retentissent à ses oreilles avec un sens terrible, ces frissons d'épouvante, ce chaos de pensées aussi précipitées que les battements de son cœur, sa fuite égarée loin de l'époux offensé, loin de la famille qui l'abandonnera, loin du monde qui va la proscrire, ces cris de sa conscience qui la maudit, cette agonie

solitaire dans une auberge de village, enfin cette mort qui deviendra une énigme injurieuse à sa mémoire ; et qu'alors ils se demandent en toute sincérité si cette expiation n'est pas capable de faire réfléchir la raison et d'effrayer la passion par la peinture de ses entraînements et de leurs conséquences. Il n'y a là ni plaidoirie, ni révolte contre les institutions civiles, sociales ou religieuses, ni réhabilitation du vice, ni scandale de principes, ni défis jetés à la conscience et à la morale par des paradoxes effrontés. Julie n'a point l'orgueil impudent de son adultère ; elle serait morte de honte à la seule vue de son mari ; son esprit n'est point gâté par son cœur, il reste honnête en dépit de son déshonneur. Elle ne voudrait pas même être consolée, ou excusée, ou défendue contre sa propre conscience. Cet époux que ce matin elle détestait presque légitimement, le voilà qui retrouve à ses yeux ses droits et sa dignité, parce qu'elle se sent avilie. Tout ce qu'elle lui reprochait, elle l'oublie pour verser sur elle-même, sur elle seule, tout son mépris. Elle a eu la tête perdue, et maintenant que la fascination a fait place à la stupeur et à l'humiliation, elle ne se reconnaît plus, elle voudrait être ensevelie dans un désert, elle croit que tout le monde la montre au doigt, elle est comme folle, elle sera tuée par le remords. N'y a-t-il pas dans ce drame une effrayante réalité qui laisse le lecteur pensif et comme atterré, parce qu'elle

lui montre sans le vouloir, par l'unique évidence des faits, qu'en dehors du devoir la mort est parfois le seul refuge d'un cœur droit contre le sentiment de sa honte? — Y a-t-il là un de ces sophismes malsains qui prétendent donner au vice un air de protestation et comme un prestige de grandeur?

Est-ce la faute de M. Mérimée s'il y a de par le monde des Darcy, qui, après avoir profité par curiosité d'une bonne fortune (car le mot existe!) sur laquelle ils ne comptaient pas, remettent leurs gants glacés avec beaucoup de sang-froid, songent à arranger leur liaison pour l'été de la manière la plus commode, à se faire présenter officiellement au mari pour s'établir dans la maison, retournent dans leur appartement de garçon en sifflant un air d'opéra, comme des gens très-satisfaits de leur journée; et là, les pieds dans leurs pantoufles, bien enveloppés dans leur robe de chambre, se renversent sur leur bergère, ou attisent le feu tout en savourant leurs souvenirs et leurs espérances, jusqu'à ce que leur cigarette s'éteigne et que leur tête brune ou blonde s'incline sur l'épaule? N'imputons pas au peintre les défauts du modèle, et ne faisons pas le romancier responsable de cet égoïsme verni d'élégance, de cette hypocrite diplomatie de célibataire blasé, qui, après le premier moment d'ivresse, devient tout embarrassé de sa conquête, et désire pourtant la retenir, non par tendresse ou reconnaissance, mais par cette va-

nité qui est la pire de toutes, la fatuité fashionable du dandy.

L'idéal est bon dans le roman, mais il ne lui suffit pas. Or à qui veut-on persuader que le dix-neuvième siècle est une Arcadie toute peuplée de bergers et d'agneaux, sans le moindre petit louveteau ? Évidemment nous ne sommes pas encore revenus à l'âge d'or et à la primitive innocence. Ayons donc assez de confiance dans le bon sens honnête de la conscience humaine pour être sûrs que le mal, en se révélant tel qu'il est, se fait tort à lui-même et sert le bien. Car il ouvre les yeux sur ses conséquences ; il éclaire la raison par le langage qu'elle comprend le mieux, celui de l'intérêt. Si la science de la vie peut nous arriver à demi épurée par les livres, ne lui défendons pas de prévenir, par le préservatif de cet enseignement abstrait, les douleurs de l'expérience personnelle, qui ne guérit qu'après avoir blessé, et fait trop souvent des blessures incurables. Vous admettez la médecine, et vous ne voulez pas de l'anatomie, qui est sa lumière ! Retirez-lui son scalpel, et vous la forcez de descendre au charlatanisme. Lui aussi, le moraliste a besoin de toucher du doigt nos misères, et d'en chercher le secret dans leurs ravages.

Mais, dites-vous, M. Mérimée n'est pas un médecin, et serait très-fâché de le paraître... D'accord, et c'est en cela que je l'approuve. Car nous sommes tous plus ou moins en défiance contre ces écrivains cha-

ritables qui nous jugent très-malades, veulent à toute force nous tâter le pouls, nous imposent leur consultation, se disent les dispensateurs souverains de la santé, et nous soumettent au traitement d'une prose irritante pour les uns, trop calmante pour les autres. Nous qui sommes souffrants, nous n'aimons pas qu'on nous avertisse trop publiquement de notre état. La passion ne se laisse pas volontiers régenter par les redresseurs de torts qui l'écrasent de leur impeccabilité. Elle se venge des corrections trop rudes en les méritant davantage. Mais mettez sous ses yeux l'histoire simple et nue de la vie, il y a chance pour qu'elle regarde et réfléchisse. Les effets lui servent à mesurer les causes : elle s'apercevra peut-être de ses calculs maladroits, en comparant ses illusions aux déceptions éprouvées, les enivrements au réveil. Notre bon sens ayant dégagé la leçon sans qu'un docteur importun l'ait soulignée, nous y tiendrons comme à une découverte qui fait honneur à notre sagacité. Nous serons intéressés à en profiter par les tentations secrètes de notre amour-propre, qui ne voudra pas paraître dupe des mouvements irréfléchis de la sensibilité. Cette sagesse, qui ne relève que de nous, deviendra notre conquête, nous la posséderons en pleine propriété. C'est ainsi que M. Mérinée, sans le chercher, par la fatalité d'un dénouement implacable, enfonce profondément dans l'âme le sentiment de la responsabilité inévitable et du châtement terri-

ble qui peut suivre pour jamais la faute d'un instant. Ajoutons toutefois qu'il ne faudrait pas lui en savoir gré, car il a fait avant tout son devoir d'historien : la moralité n'est venue que de la perfection avec laquelle il a su nous émouvoir à force d'être vrai.

Je suis donc très-rassuré sur la fâcheuse influence de ces jolies nouvelles. Je n'ai point encore senti l'effet du poison qu'elles contiennent : il faut croire qu'il est très-lent. Franchement, est-il fort à craindre, par exemple, que la légende de *Carmen* soit si redoutable aux lectrices, et les détermine à trotter par monts et par vaux, à bivaquer avec des gitanos sous des tentes à trois cerceaux ; en un mot, à grossir la troupe des bohémiennes ? Grave question à laquelle je répons en tremblant. Et pourtant, il me semble bien qu'on peut s'amuser en toute sécurité des aventures de cette fille d'Égypte dont le dévergondage et le vagabondage sont du domaine de la fiction inoffensive, comme l'épopée de don Juan, qu'il est convenu de peindre jouant, jurant, escaladant les balcons et ferrailant avec les maris dont il consolera les veuves. Ne vous effrayez donc pas trop de la voir s'avancer « en se balançant sur ses hanches comme une pouliche des haras de Cordoue. » J'avoue qu'elle est un peu le diable en personne, cette gracieuse personne qui croit à la magie et ne croit guère à autre chose ; je voudrais bien lui faire un petit sermon, car elle en a parfois grand besoin ; mais la voilà qui rit

aux éclats, et je ne saurais garder mon sérieux quand j'entends retentir sa folle gaieté avec ses castagnettes, et ce tambour de basque qui mettrait en fuite dame Raison en personne. Ne chante-t-elle pas comme un pinson au milieu de ses noirceurs ? Elle a beaucoup aimé, d'ailleurs ; il faut bien qu'il lui soit un peu pardonné. — C'est une enfant des montagnes : elle est née d'un orage et d'un rayon de soleil. Si ses sourires n'ont pas le don de vous ensorceler, eh bien ! renvoyez-la vite au pays des rêves d'où elle nous vient. Elle n'est pas de votre sang, ni de votre monde ; c'est une héroïne de Lesage : sa race est son excuse ; ses malins tours, ses perfidies, ses diableries, ses scélératesses sont pure affaire d'imagination. Amusez-vous donc de cette odysée de crimes poétiques qui n'inspireront à personne l'envie de courir les grandes routes. Ce chapitre de *Gil Blas*, ou, si vous préférez, ce conte des *Mille et une Nuits* n'est point un conspirateur qui attend votre vertu dans l'ombre pour lui faire un mauvais parti. Si elle a peur d'un ennemi si aimable, c'est qu'elle ne songe guère à se défendre et a fort envie d'être attaquée. Alors sautez d'emblée au dénouement ; car, si Carmen a vingt fois mérité la corde dans le cours de sa vie, elle sait mourir avec tant de résignation et de stoïcisme bohémien, que je devine sous ce perfide corsage un cœur généreux, capable même de dévouement et d'héroïsme. — Voilà qui suffit à mes exigences.

Serais-je donc déjà dépravé par mon corrupteur? Peut-être, car je vais tâcher de le défendre encore.

Oui : et dans un sujet plus scabreux, parce qu'il sort des régions de la fantaisie pour approcher ces hontes et ces misères sociales qui vivent auprès de nous dans les bas-fonds de la cité. Aussi des délicats se sont-ils alarmés de voir assise au chevet d'une fille perdue une grande dame pieuse et pure qui a pitié de son âme et veut la sauver. J'avoue que je ne suis pas frappé de l'immoralité qui se cache sous cet acte de charité chrétienne. Ces scrupules viennent de ce que le roman contemporain nous a trop habitués à chercher une thèse ou un plaidoyer dans les œuvres de l'imagination. Nos réformateurs et nos Messies ont glissé trop souvent dans le cadre populaire du feuilleton leurs utopies et leurs évangiles. Or on oublie que M. Mérimée n'a jamais dissimulé l'avocat sous l'homme de lettres. Il n'y a donc ici qu'un sujet pathétique et non pas une cause à défendre, — car *Arsène Guillot* a conscience de son abjection. — N'en croyez pas cet air de gaieté triste qui contraste avec sa physionomie malade. Ses lèvres décolorées trahissent la souffrance. Ce long cachemire, dont elle ne fut pas la première propriétaire, ne recouvre-t-il pas une robe d'indienne fripée, à vingt sous l'aune? Elle a faim peut-être : voyez ce pain de quatre livres qu'elle porte furtivement sous son bras. L'indigence n'est-elle pas une mauvaise conseillère? Quand j'en-

tends cette malheureuse dire à sa bienfaitrice : « C'est vous voler que de profiter des charités que vous me faites sans me connaître, » je crois que madame de Piennes fait bien de ne pas se détourner avec horreur de la Samaritaine, et je suis ému lorsqu'elle la console en disant : « Vous souffrez, pauvre petite ; Dieu aura pitié de vous. » Ne soyons pas trop durs contre ceux qui tombent ! Madeleine peut se repentir, et l'ange peut déchoir. J'ai confiance dans ce petit rameau de buis béni que j'aperçois au-dessus du lit de sangle où elle est gisante toute livide et toute meurtrie par sa chute. Elle veut se faire porter à l'hôpital pour finir sans gêner personne. Mais madame de Piennes a raison de veiller près d'elle, pour encourager sa foi, ou adoucir l'amertume de ses dernières pensées. Cette main qu'elle n'ose tendre, allez au-devant d'elle, ne rougissez pas de la presser. Elle s'en souviendra dans l'autre monde : car dans celui-ci elle n'a plus rien à faire. Bientôt cessera ce râlement étouffé ; vous n'entendrez plus dans la chambre mortuaire que le faible tintement de la montre placée sur la table de nuit. Alors ne refusez point une messe, ou du moins une simple prière à cette pauvre âme qui en a tant besoin : car elle n'a connu de la vie que ses dégradations et ses joies humiliantes.

Je sais bien que certains lecteurs très-avisés souriront beaucoup de me voir prendre au sérieux ce

que cette fable a de profondément humain. Ces continuateurs de la Rochefoucauld ne se laissent pas entamer si facilement : ils connaissent les arrière-pensées, et ne manqueront pas de me faire remarquer avec un verre grossissant certain petit sourire qui, chez l'auteur, se niche volontiers au coin de la lèvre pour narguer tous les soupirs qui, venus du cœur, passent par là. « Voyez, diront-ils, cette pieuse personne qui voudrait ramener les brebis égarées, n'aura-t-elle pas, à la fin du roman, dévié quelque peu, elle aussi, du droit sentier ? Et même sa bonne action ne serait-elle pas l'effet de la curiosité qu'on éprouve pour le fruit défendu ? Elle a voulu se donner le plaisir de côtoyer l'abîme. Que vous êtes simple d'avoir les yeux humides ! Essayez-les bien vite, de peur de donner au prestidigitateur la satisfaction d'un adroit escamotage. Il est clair qu'il s'est joué de votre sensibilité. S'il allume le feu, c'est pour s'amuser à l'éteindre. »

O profonds psychologues ! nous ne savons point comme vous lire aussi sûrement dans les intentions ; dès qu'un livre nous a touché, nous ne luttons pas contre lui. Toutes les fois que le cœur parle, nous lui obéissons : car il est un critique infallible, et l'on ne se repent jamais de s'être abandonné avec ingénuité à ses mouvements naturels. Pourquoi nous défier de ses lumières ? N'a-t-il pas prouvé maintes fois à la logique qu'elle n'avait pas le sens com-

mun? Son instinct l'avertit du bien comme du beau, et il n'attend pas non plus les sommations des moralistes assermentés pour se révolter contre ce qui blesse ses fibres délicates. Que M. Mérimée ne soit pas un optimiste ardent, je l'accorde; mais il n'a point ce parti pris de dénigrement dont les raffinés lui font un reproche. La preuve en est le plaisir ému qu'il vous donne. Croyez-le bien : il sait trop son art pour se priver des sources vives et toujours jaillissantes, ou se condamner à défricher le roc, le sable et les ronces. En admettant qu'il ait des pages assez désolantes pour ceux qui ont très-bonne opinion d'eux-mêmes et un peu de l'espèce humaine, permettez-nous du moins de profiter aussi de celles qui nous réconcilient avec nos semblables, et épanouissent nos bons sentiments sous la clémentine chaleur des attendrissements vrais. La pitié est toujours généreuse : elle purifie ce qu'elle touche.

Mais nos contradicteurs voudraient prolonger le procès; car ils nous montrent du doigt certains passages qu'ils semblent avoir étudiés avec prédilection : entre autres le chapitre xi de la *Double méprise*, deux lignes de points qui en disent beaucoup dans le *Vase étrusque*, la scène de l'obscurité dans la *Chronique de Charles IX*, et d'autres pages encore. Sur ce terrain, nous serons facilement d'accord avec eux : mais leur érudition dépasse de beaucoup la nôtre; qu'ils continuent donc à faire la

chasse aux textes qui frappent surtout les yeux habitués à les chercher. — Nous préférons ne pas les voir; et, s'ils ne peuvent nous échapper, le regret de les rencontrer est du moins adouci par la bienséance avec laquelle l'écrivain sauve le fond par la forme. Il eût mieux fait de s'interdire des situations difficiles à franchir, et de prouver autrement les ressources de son talent qui se joue de l'insurmontable. — Pourtant, ces tours de force sont encore une leçon de goût dont pourrait profiter tel ou tel écolier du réalisme, sans compter les maîtres du genre.

Mais voici que le groupe des lecteurs sensibles nous attaque d'un autre côté : ils ont observé de très-près M. Mérimée, et il leur a semblé qu'il avait l'œil sec. Jamais ils ne l'ont surpris en flagrant délit de sentimentalité. — Chez lui, pas la plus petite note mélancolique. — Il ne sait pas mettre la main sur son cœur en levant les yeux au ciel. Un cœur ! Est-il même bien sûr qu'il en ait un ? Il n'a rien d'éploré, rien de langoureux, rien de vapoureux, rien de nuageux. Croirait-on qu'il a peur d'être fade, qu'il ne lui est jamais arrivé d'être ni banal, ni ennuyeux, ni affecté, ni puéril ? Sa cruauté est bien connue. Il ne marie presque jamais ses héros et ses héroïnes. Il se rit de leurs larmes et les tue sans merci, par égoïsme littéraire, pour paraître dramatique. On voit bien qu'il n'a jamais soupiré en face des étoil-

les; que la lune ne lui a fait aucune confiance, qu'il est indigne de causer familièrement avec la nature. C'est la prose faite homme. Il n'a pas le moindre petit grain de poésie pour parfumer la sienne. Ce n'est point un paysagiste déguisé en romancier. Il ne sait pas même ce que signifie le mot *pittoresque*.

Mon Dieu! oui : avouons tout cela. M. Mérimée est tout uniment, tout bonnement, un homme d'esprit qui se possède. Expliquons-nous. Avez-vous vu quelquefois dans un salon un de ces causeurs qui dérident tous les visages, pendant qu'ils restent flegmatiques comme un Anglais bien appris? Ils vous disent avec un aplomb imperturbable les choses les plus risibles du monde. La gaieté s'épanouit autour d'eux sans qu'ils paraissent l'éprouver. Souvent même elle est provoquée par le sérieux comique de leurs traits. Car, si par leurs éclats de rire ils voulaient communiquer l'élan aux vôtres, s'ils donnaient le signal de toutes les impressions qu'ils cherchent à produire, s'ils vous avertissaient des mots plaisants et des surprises, vous deviendriez rebelle à leur action, et les rôles seraient bientôt intervertis. Or M. Mérimée est ce causeur électrique, qui répand autour de lui la secousse et multiplie l'étincelle dont il porte la source inépuisable. Il dissimule son émotion sous ce masque impénétrable, qui lui permet de calculer, d'attendre, d'observer l'effet de son récit,

et le dispense d'intervenir dans les mouvements qu'il propage. — Vous le suivez malgré vous, sans qu'il vous le commande, par une force d'attraction dont il ne veut pas laisser surprendre le secret. — Il ne prétend pas paraître supérieur à sa fiction, et n'est point de ces romanciers qui se moquent de leurs lecteurs, de leurs héros, et d'eux-mêmes par-dessus le marché. Il sait bien que cette ironie préméditée détruit l'illusion et tue l'intérêt. Mais comme il a confiance dans la vérité des caractères et des situations, il s'en rapporte à leur toute-puissance dramatique, qui suffira bien à produire victorieusement le rire ou les larmes, sans qu'il intervienne lui-même en personne, comme un directeur de théâtre au milieu de la représentation, pour adresser un discours au public.

Il a le sang-froid d'un homme qui sait son monde, qui, tout en refusant de se défendre contre sa sensibilité, n'en fait pas spectacle, ne veut pas se ranger parmi les candides et les naïfs, se défie de l'exaltation comme d'une défaillance, parce qu'il a beaucoup vu, beaucoup vécu, parce qu'il a visité de près, et peut-être à ses dépens, tous les replis du cœur humain. Son calme est moins naturel qu'appris. C'est une habitude imposée par la nécessité où sont les forts comme les faibles d'être toujours sur leurs gardes, d'observer les autres, de ne pas se laisser surprendre par les habiles qui tirent avantage de nos

méprises, en un mot, de voir juste, au lieu de s'abandonner à ces engouements qui sont généralement le symptôme d'une tête incomplète, et deviennent un ridicule au milieu des indifférents qui composent la majorité. — Il paraît craindre la passion comme un prisme trompeur qui défigure les objets. Il la domine, il l'écarte comme un obstacle à la vérité. Cet empire de la réflexion sur l'imagination est pour nous une garantie de sincérité; on peut croire sur parole ce spectateur qui ne s'est voué ni à la satire ni à l'enthousiasme, qui sait choisir le jour le plus favorable à son modèle, et nous émeut uniquement par la ressemblance.

On dirait même parfois qu'il prend plaisir à dérouter notre attente et nos prévisions. Relisez, par exemple, cette lettre de Valence dans laquelle il raconte les détails d'une exécution dont il fut témoin. — Vous comptiez sans doute sur une page bien sombre; vous vous promettiez du frisson, un peu d'horreur. — Eh bien, détrompez-vous; M. Mérimée ne s'est point mis en frais de mélodrame. Il tire son carnet, prend son crayon, en aiguise la pointe tout à son aise, regarde, écoute et note. Sa curiosité est devenue consciencieuse comme un daguerréotype; elle dessine d'après nature. Tant pis, si le bourreau n'est pas suffisamment terrible. Le touriste n'a sous les yeux qu'un homme *pâle, grêle*, d'une *physionomie douce et timide*, qui a des égards pour le con-

damné, qui lui dit *mon frère* : on le prendrait pour un *notaire* ou un *alquazil en négligé*. — Le patient du moins sera théâtral? — Hélas, non! — On le hisse sur un âne que le bourreau traîne par le licol. Il est résigné, mais inquiet; il hume l'air avec joie, parce qu'il sort d'un cachot malsain. Des yeux trop compatissants n'auraient remarqué ni ses cheveux, droits comme les crins d'une brosse, ni cette corde menue et blanchâtre qui serre sa robe noire, ni le collet de sa chemise plissée comme une fraise, ni cette petite image de la Vierge qu'il tient entre ses mains : ils n'auraient vu que sa tête qui s'affaisse, comme si la vertèbre avait déjà craqué sous l'étreinte. — Mais M. Mérimée remplit son devoir de peintre, — et ordonne à son cœur de ne pas battre trop fort, de peur de déranger sa main. — Puisque vous êtes en Espagne, il vous plairait sans doute de retrouver ici quelque souvenir de l'inquisition; mais vous le chercheriez vainement dans ce confesseur « gros, court, replet, haut en couleur, ayant l'air d'un bon homme, mais d'un homme qui en a vu bien d'autres. » Aussi, le fantôme de Torquemada ne sera-t-il pas évoqué devant vous par M. Mérimée, qui ne sait ni mentir ni déclamer, ce qui est synonyme. Tout en continuant son croquis, il donne donc son offrande avec respect à ces braves franciscains, qui quêtent pour le repos de l'âme du patient. — Voici enfin le moment suprême! — Fi

donc! dites-vous, éloignons-nous, il est cruel de rester là. — Si M. Mérimée avait écouté son cœur, vous auriez perdu le plaisir de sentir le vôtre. Aussi est-il monté d'un pas ferme sur un balcon, avec la jumelle dont il se sert aux Italiens; et là, il s'est assis droit en face de la potence, à côté de deux jeunes *demoiselles de seize à dix-huit ans, commodément établies sur des chaises. Elles étaient jolies, avaient des souliers de satin, des robes de soie, fort propres, ma foi! des mantilles garnies de dentelles, etc....* — Et le patient? dites-vous. — Ah! vous voulez donc assister aussi à la fin du spectacle? Eh bien, soit! Regardez bien la jolie Valenciennne que lorgnait tout à l'heure M. Mérimée, en attendant mieux. Ses joues sont un peu colorées; elle agite précipitamment son éventail, et concentre toute son attention sur la potence. En ce moment « le moine descendait l'escalier, le condamné était suspendu en l'air, le bourreau sur ses épaules, et son valet lui tirait les pieds. » Mon Dieu! vous pâlissez; votre cœur battrait-il aussi? Vous voyez donc bien que, pour en trouver le chemin, il n'est pas nécessaire de faire des plaidoiries humanitaires, d'ajouter une nouvelle page au *Dernier jour d'un condamné*, et d'emprunter à la Porte-Saint-Martin sa mise en scène. — Il a suffi d'être vrai, d'être simple!

Ne prenez pas pour de l'indifférence cette intrépidité de main qui dissèque son sujet sans dévier

d'une ligne, avec l'impassibilité d'un opérateur. Rappelez-vous plutôt le héros du *Vase étrusque*, Auguste Saint-Clair, cette âme tendre et aimante qui, par crainte de sa sensibilité trop expansive, « s'était fait une étude de cacher tous les dehors de ce qu'il regardait comme une faiblesse. » Il renferma ses émotions en lui-même, et les rendit plus cruelles par cette victoire douloureusement remportée sur la nature. Le monde ne comprit pas qu'il avait voulu protéger ses sentiments contre les railleurs. On ne vit que de l'insouciance dans cet isolement où se réfugiaient ses pensées les plus profondes. On lui reprocha ce qui était la faute des frondeurs irrévérents, des observateurs narquois, des indiscrets qui forcent les plus sincères et les plus confiants à prendre un masque contre la curiosité des uns, une cuirasse contre la méchanceté des autres. « Il est boutonné jusqu'au menton, » disait de lui le beau chef d'escadron Alphonse de Thémynes, qui se regardait dans les glaces avec tant de complaisance. S'il en est qui adressent le même reproche à M. Mérimée, c'est qu'ils confondent la réserve avec la froideur, comme l'abandon avec la passion. Grande erreur ! les âmes ardentes ne sont pas les âmes évaporées. Elles se gardent pour l'intimité, au lieu de se dépenser en prodigalités qui usent bientôt les plus riches. M. Mérimée nous a donné le droit de tenir de lui ce langage. Sa plume a eu ses heures de généreuse imprudence

et de chevaleresque témérité. *Tantum infelicem nimium dilexit amicum!*

Ne serait-il pas un Stendhal délicat et adouci? disent tout bas ceux qui ne comprennent pas qu'un écrivain de premier ordre est avant tout lui-même. Peut-être bien : et pourtant je n'ai jamais trouvé chez M. Mérimée ni parti pris de *dandysme*, ni quintessence, ni subtilités super fines, ni vernis de rouerie, ni affectation de persiflage et d'excentricité, ni prétention à la profondeur énigmatique, ni exploitation du scandale; mais je vois la finesse unie à l'aisance, à l'urbanité, à la bonne grâce, à la courtoisie, je dirais presque à la bienveillance d'une ironie qui n'aime pas à faire claquer son fouet, et effleure sans blesser. Au lieu de cette désinvolture cavalière qui rappelle l'atelier plus que le salon, de cette crudité brutale, de ce ton bourru, maussade et outrecuidant qui fut souvent chez Beyle le pédantisme de la fatuité, j'aperçois, en y regardant très-attentivement, un esprit plus porté il est vrai à la critique qu'à l'enthousiasme, mais si gentilhomme dans son scepticisme, si désintéressé dans ses malices, si mondain, si poli, que je ne veux interpréter ni les arrière-pensées, ni les sous-entendus qui se voilent sous la transparence des demi-mots. Imitons M. Mérimée, qui n'appuie pas, mais qui glisse. — Nous n'avons pas autorité pour sonder les reins et les cœurs. Tout en gardant nos préférences, nous ne serons jamais de

ceux qui, sous prétexte de critique, font des descentes de police chez les écrivains, les soumettent à un interrogatoire, trouvent très-mauvais qu'ils ne pensent pas à la façon de tel et de tel, et après cette visite domiciliaire croient avoir servi la morale en déversant des personnalités contre des croyances ou des opinions qui ne relèvent que de la conscience individuelle, lorsqu'elles ne visent pas au prosélytisme ou à l'apostolat.

Je n'ai voulu étudier chez M. Mérimée qu'une seule religion, celle de l'art. Elle est en lui assez fervente pour que nul ne la lui conteste. Il l'a toujours eue et n'est pas, comme tant d'autres, un nouveau converti. Les entraînements romantiques de sa jeunesse n'avaient été qu'un déguisement joyeusement porté dans une fête de carnaval. Aussi n'eut-il aucune peine à rentrer dans sa nature ; il s'y fixa définitivement, et eut assez bonne opinion de son siècle pour croire qu'on lui en saurait gré. Nous avons eu l'esprit de lui donner raison, en le faisant assister d'avance au jugement de la postérité par l'accord unanime de nos sympathies. On peut dire qu'il compte parmi les classiques aimables, qui méritent de prendre place à côté des classiques austères. Son style est, avec celui de Voltaire, le plus français que je connaisse. Il a porté dans la nouvelle la même perfection que la Fontaine dans la fable. Le genre passe pour secondaire, mais, à force d'y exceller, il l'égalé aux plus élevés. On n'ose

plus louer son goût, sa fermeté incisive, l'heureux équilibre de ses qualités, son harmonie de dessin et de couleur : c'est devenu un lieu commun qui ennuerait M. Mérimée tout le premier : car il n'aime pas qu'on répète les opinions toutes faites; épargnons-lui donc enfin ces vérités sur lesquelles il doit être blasé et que nous n'avons pas eu le talent de rajeunir.

TROIS HUMORISTES

I

UNE ROYAUTE MONDAINE ET LITTÉRAIRE

MADAME ÉMILE DE GIRARDIN

Notre plume n'effleure qu'avec tremblement une étude qui n'aura point pour s'éclairer le commentaire ému des souvenirs et des regrets personnels, mais seulement les impressions toutes fraîches d'une lecture consciencieuse. Aussi nous bornerons-nous à en prolonger le plaisir, sans prétendre définir ici un caractère, ni juger souverainement un esprit supérieur encore à ses livres. Si la méthode ambigue des formules a ses périls, c'est surtout quand elle soumet impérieusement aux arrêts de ses analyses ces organisations compliquées, délicates et frêles

qui ne se connaissent elles-mêmes qu'imparfaitement. Imposée aux femmes, cette psychologie violente est plus que de l'impolitesse ; elle devient une impossibilité. Car leur secret, elles ne le disent point au public, et bien fin qui le devinerait. Ouvrons donc avec respect et précaution ces œuvres si cruellement interrompues par un deuil auquel chacun s'honore d'avoir été sensible ; et demandons-leur, en les feuilletant, quelques confidences sur un talent qui, parmi les succès divers auxquels le conviait sa souplesse, n'a rencontré son naturel que par hasard, après en avoir été détourné par plus d'un circuit.

I

Le plus long fut, si je ne me trompe, celui qui égara ses pas vers un Parnasse aujourd'hui désert, et que l'on ne visite plus que par curiosité. En thèse générale, tenez-vous en garde contre la séduction des muses jeunes et jolies : car les louanges qui saluent leur passage ne sont pas toujours exclusivement littéraires. Aussi, quand le plaisir des yeux ne vient plus distraire le jugement, le charme risque-t-il de s'évanouir. Pour notre part, nous avons été surpris de

rester indifférent, là où frémissait jadis le murmure flatteur de l'admiration. Heureusement, nous avons sous la main quelques pages expressives dans lesquelles M. Sainte-Beuve évoque la gracieuse apparition qui prêtait à ses poèmes le prestige de la jeunesse et de la beauté. Il nous a suffi de les relire pour retrouver par l'imagination l'enchantement disparu. « Représentez-vous, dit le peintre, à une grande soirée de la duchesse de Duras, ou chez la duchesse de Maillé, à une brillante matinée du château de Lormois, en plein soleil d'été, cette enfant rieuse, avec sa profusion de cheveux blonds, avec ce luxe de vie qui donne la joie, échappée dans le parc, bondissant et courant ; puis, rappelée tout à coup dans le plus choisi des salons, devant le plus recherché des mondes ; et là, d'un air grave, avec un front d'inspirée, un profil légèrement accusé de muse antique, récitant un de ses chants d'un timbre de voix harmonieux et sonore. Dites-nous s'il n'y avait pas de quoi rendre les armes. » Avouons-nous donc vaincus, et protégeons par la courtoisie des souvenirs ces fleurs poétiques qui ressemblent trop aujourd'hui à ces parures de bal, dont l'éclat ne survit pas à la fête où elles brillèrent du soir au matin. Si le bouquet n'est pas composé d'immortelles, comme on le croyait alors, n'oublions pas qu'il a donné ses parfums ; parfois même, on les devine encore sous les couleurs qu'a fanées l'injure du temps.

Mademoiselle Delphine Gay n'avait-elle pas quinze ans? A cet âge, l'inspiration, n'étant qu'un acte de docilité filiale, est un bon sentiment, qui a droit à l'indulgence. Les coupables, s'il y en eut, furent ceux qui lui apprirent trop tôt les règles de la prosodie française, et, par un enthousiasme prématuré, l'encouragèrent à confondre la facilité élégante avec le feu sacré de la vocation. Ces aveugles tendresses faillirent dès l'abord fausser la naïveté de ses instincts; si sa droite nature n'en fut pas altérée dans son fond, elle en garda quelques plis qui ne s'effacèrent qu'à la longue. Cette célébrité précoce qu'on rêvait pour elle, et qui trouva tant de complices, n'aurait-elle point retardé l'épanouissement qu'on voulait provoquer par des moyens artificiels? Il est si difficile de rentrer dans sa voie quand l'illusion a été le guide du départ! Lorsqu'on a fait concurrence à Corinne, il faut un grand effort de bon sens pour redevenir ce que l'on sera plus tard, en dépit de ce premier idéal, qu'il arrivera parfois encore de regretter ou de rappeler à son insu.

Mais mademoiselle Delphine Gay, n'étant pas majeure, devait obéir à sa maman : elle s'en acquitta en conscience. Toutes les fois qu'on l'invitait à monter sur un piédestal, elle s'y prêtait avec une soumission parfaite, et se résigna si bien à toutes les ovations, qu'elle finit par en contracter la douce habitude, que nous ne lui avons jamais fait perdre. Elles eurent du

moins l'avantage de détruire à jamais une timidité qui aurait pu étouffer dans le germe la floraison de l'avenir. Les applaudissements aristocratiques lui apprirent à ne jamais craindre ceux d'un public plus difficile à satisfaire. On est bien vite aguerrie, quand, à vingt ans, l'on a gravi les degrés du Capitole pour être proclamée membre de l'Académie du Tibre.

C'est dire aussi, et trop peut-être, qu'entre ses mains la lyre ne fut longtemps qu'un instrument de salon, comme la harpe ou le clavecin. Elle en jouait sans se faire prier, au milieu d'un cercle prévenu d'avance par ses yeux bleus et ses tresses blondes. Elle essayait l'air à la mode, celui du trône et de l'autel, comme on exécute, dans un concert d'amateurs, l'accompagnement d'une romance ou d'une partition d'opéra. Son doigté, assoupli par les artifices des méthodes en vogue, était rompu à toutes les gammes monarchiques, religieuses, nationales et même libérales ; car la tribune était déjà une puissance, et il fallait la ménager comme les autres. Hier, en présence des uniformes brodés, elle récitait un hymne à sainte Geneviève, sous la coupole du Panthéon. Aujourd'hui, voici qu'au nom d'Achille et de Godefroy de Bouillon elle quête au profit des vierges du Pirée : ses apostrophes, ses prosopopées, ses périphrases font pleuvoir les pièces d'or

Dans ce réseau tissu par une blanche main,
Où l'on voit s'enlacer et la perle et la soie ;

demain, ce sera le tour du roi David et du général Foy, de saint Louis et de la prise d'Alger, des martyrs de Dioclétien et des héros de Juillet. On ne saurait être à la fois plus séraphique et plus patriote. J'imagine que plus tard le vicomte de Launay devait friser en souriant sa fine moustache de mousquetaire, lorsqu'il relisait les premières improvisations de sa sœur. Il en eût fait un bien joli courrier, si sa malice n'avait été retenue par des sentiments de famille.

Quant à nous, n'ayons pas le mauvais goût de triompher de ces contrastes. Le badinage doit être désarmé par l'ingénuité qui s'y mêle. Il y avait là tant de bonne foi et de candeur ! Donnez-vous, par exemple, le plaisir de parcourir la pièce intitulée *la Vision*, vous y verrez comme mademoiselle Delphine Gay fit bonne contenance le jour où, sur les bords de la Seine, Jeanne d'Arc lui apparut au milieu des roseaux, en costume de naïade, pour lui adresser un long sermon légitimiste, qui se termine par cette bénédiction prophétique :

Je veux te révéler le sort que Dieu t'apprête ;
Si sa loi te condamne à des jours orageux,
A la foudre réponds par des chants courageux.
Il te voue à la gloire, en te créant poète.

Il y avait là de quoi intimider le courage d'une jeune

filles. Eh bien, mademoiselle Delphine répondit bravement à sa patronne :

Je jure d'accomplir ta sainte mission :
Elle aura tous mes vœux, cette France adorée !
A chanter ses destins ma vie est consacrée,
Dussé-je être pour elle immolée à mon tour !

Vous le voyez, à cette époque (c'était en 1825) le bûcher ne l'effrayait pas plus que la gloire ; car elle se serait consolée du martyre par cette épitaphe, que rédigeait alors sa prévoyance :

Les autels retiendront mes cantiques sacrés,
Et, fiers après ma mort de mes chants inspirés,
Les Français, me pleurant comme une sœur chérie,
M'appelleront un jour *Muse de la patrie*.

Hélas ! n'eût-il pas été plus juste de s'appliquer ces autres vers qu'elle écrivit ailleurs avec un triste pressentiment ?

Ce beau règne de Muse est tout près de finir ;
Les succès de faveur n'ont qu'un jour d'avenir,
Et cette gloire enfin, que vous rêviez si belle,
Est fille de la mode, et passera comme elle.

Il nous tarde, en effet, de voir sa gaieté s'envoler enfin de cette cage solennelle qui l'emprisonne. Quand brillera donc ce feu follet et lutin qui eût fait explosion dès l'abord si les circonstances n'en avaient comprimé l'essor ? — Non, la lyre n'est point votre

instrument. Ne fatiguez pas ses cordes fragiles par des accords qui les épuisent ; ne la condamnez plus à un enthousiasme commandé. Pourquoi, d'ailleurs, envier à Casimir Delavigne l'écho bruyant, mais passager, de ses *Messéniennes*? L'imitation fut toujours inféconde. Pourquoi troubler l'ombre de M. Soumet qui dort si paisible sous ses saules pleureurs? Les reflets ne sont lumineux que s'ils viennent du soleil. Les maîtres seuls font des disciples. Paix aux morts, et vivons avec le siècle qui marche! Madame de Girardin finit par le comprendre, et ses progrès ne datent que du jour où, renonçant à ces honnêtes, mais trop sages professeurs de versification académique, elle se mit à l'école d'Alfred de Musset et de Lamartine, pour désapprendre tout ce qu'on lui avait enseigné. Elle fut bientôt à demi affranchie par ces deux amitiés, dont l'une était plus sympathique à son esprit et l'autre à son cœur.

L'influence du chantre de *Rolla* devait être la plus puissante, car elle la rapprochait davantage de la source intérieure d'où bientôt allaient jaillir, dans une prose si vive, tant de bonne humeur, de boutades et d'espiègeries. Le feu d'artifice n'attendait, pour éclater, que le contact de l'étincelle. Cette initiation est très-marquée dans le poëme de *Napoline*, si piquant à étudier, comme une révolte préméditée contre l'ancienne manière, dont pourtant subsiste encore plus d'une trace. C'est le premier pas d'un

écolier qui échappe à la férule, nargue ses vieux maîtres et jette au feu son rudiment. Mais on voit bien qu'il sait ce livre par cœur, et s'en sert pour s'en moquer. Bien que l'ensemble soit leste et sémillant, bien que la rime y devienne cavalière, que la césure et le rejet y affectent de petits airs d'insurrection, une certaine allure fringante et délibérée; cependant, la peur du mot propre, l'indécision de la métaphore, l'expression vague ou toute faite, le manque de relief et je ne sais quel tour suranné, trahissent encore une éducation incomplète. Plus d'un passage semble une suite de bouts-rimés, ou des couplets de complainte. La muse est moins brave qu'elle ne le paraît. Elle a dérobé des cigarettes à M. Alfred de Musset, et voudrait bien les fumer; mais elle ne sait trop comment s'y prendre; elle tousse.

Ce que j'aime surtout dans ce coup de tête, c'est que l'auteur revient enfin de ses pèlerinages au cap de Misène. Il rentre chez lui, ouvre les yeux, s'aperçoit qu'il a de l'esprit, ose s'en servir et s'étonne des ruines faites dans son imagination, sinon dans son cœur.

Napoline mourante, est le génie éteint,
Asservi par le monde, en ses élans contraint,
Sous un châle de l'Inde ayant ployé ses ailes,
Sous un chapeau d'Herbant cachant les étincelles
Qui trahissent l'orgueil de son front lumineux.

.
 C'est un ange étouffant, sous des fleurs et des modes,
 Les sublimes, rayons de sa sainte auréole;
 C'est Corinne tombée aux pieds du Capitole.

Ne serait-ce pas bien plutôt sa rivale d'un jour, se relevant de ses triomphes entremêlés de faux pas et de glissades? Oui, c'est la réalité, et la vie apprise aux dépens des rêves : c'est l'expérience commençant à mûrir un esprit observateur. Demain ce sera la jeune fille remplacée par la femme :

Le matin exaltée, et moqueuse le soir,
 Puis tour à tour coquette, impérieuse et tendre,
 Du grand homme et du sot sachant se faire entendre,
 Sachant dire à chacun ce qui doit le ravir,
 Des vautés de tous sachant bien se servir,
 Naïve en sa gaité, riieuse et point méchante,
 Ayant un peu d'orgueil peut-être pour défiant,
Mais femme de génie et femme comme il faut.

Voilà le nouveau portrait. Est-il flatté? vous le saurez bientôt. Qu'il nous suffise maintenant d'indiquer déjà les traits qui accusent ici la ressemblance. Le plus saillant est le sourire d'une imagination malicieuse et spirituelle. Elle n'est rien moins qu'éplorée, l'élégie de cette orpheline qui se tue par amour, pour punir un jeune fat trop honoré par cette vengeance. Le ton railleur y domine; la fable y est traitée sans façon; elle devient un prétexte aux ricochets

de l'épigramme, aux tirades satiriques, à des portraits moqueurs qui tournent à la caricature, à mille allusions frondeuses contre les mœurs et les originaux du temps. C'est la première escarmouche de la chronique, s'exerçant à sa petite guerre contre les vanités, les égoïsmes, les prétentions et les ridicules de ce monde qui servira de cible aux *Lettres parisiennes*. Quant à l'émotion, elle m'a tout l'air de n'être qu'une contenance, dont la gêne se trahit souvent par les défaillances du style. L'exaltation factice qui règne en plus d'un passage ressemble à ces évanouissements prudents et calculés qui ne dérangent pas la toilette. Évidemment, madame de Girardin n'a point voulu nous mettré en frais d'attendrissement pour une douleur imaginaire : car c'est en robe de bal qu'elle porte le deuil de son amie. Ne s'écrie-t-elle pas, au moment le plus tragique :

C'est un grand embarras qu'une mort volontaire ;
Le jour où l'on se tue, on a beaucoup à faire.

Un persillage léger, mêlé d'indifférence et de bon sens finement aiguisé ; voilà où nous en sommes. C'est une physionomie qui se dessine.

Mais on ne se détache point d'un passé qui fut cher, sans jeter en arrière un regard de tristesse, sans un gros soupir et une larme furtive, qui doit être toujours éloquente. Elle fut bien vite essuyée, mais on

put l'entrevoir. Jugez-en par vous-mêmes, et ne fermez point ce recueil avant d'avoir écouté avec sympathie deux confidences à mi-voix qui partirent d'un cœur blessé. La première, adressée aux *jeunes filles*, est l'adieu mélancolique d'une âme un instant découragée, au printemps qui s'éloigne pour jamais ; l'autre pourrait s'appeler le testament des illusions envolées : c'est le cri du *désenchantement*, mot cruel, mais qui n'est pas sans consolation ; car les accents qu'il inspire sont enfin le tressaillement expressif d'une sensibilité endolorie, et non plus un art d'agrément, la distraction des loisirs, le succès d'une soirée sans lendemain.

Madame de Girardin commençait à se sentir poëte quand elle cessa de le paraître. Elle ne chanta plus que dans les jours d'orage, comme l'alcyon ; et pourtant la voix allait venir. Si elle nous priva de l'entendre, ne serait-ce pas qu'elle eut peur de trouver sa souffrance dans ce qui eût été notre plaisir ? Aurait-elle redouté le sérieux des larmes vraies, elle qui, jusqu'alors, s'était accoutumée à ne pas compter les battements de son cœur ? Je le croirais d'autant plus volontiers, qu'elle n'aima jamais à sonder l'intimité de la vie. Son regard subtil pouvait y atteindre ; mais il préférait se jouer sur les surfaces, comme s'il eût soupçonné l'amertume des découvertes profondes. Le poëte voulait au moins sauver sa gaieté du naufrage de ses espérances. Cet héritage, il le léguait en mourant au prosateur.

II

C'était en 1856. Le vicomte de Launay dit un jour : « Que la chronique soit, » et la chronique fut. Il paraît que le besoin s'en faisait généralement sentir. Hâtons nous de dire que les femmes n'en furent point responsables, s'il faut en croire la *Correspondance parisienne*. Elles eussent plutôt redouté cette création comme une concurrence qui leur enlevait le monopole du babil médisant et des indiscretions joliment affilées. Ce sont les hommes forts, les hommes sérieux qui propagèrent cette épidémie dont nous aimons tous à être atteints : « Pour les divertir, il leur fallait de tout petits commérages, des historiettes à noms propres, de longs détails sur des niaiseries, des personnalités sur des inconnus, des particularités sur des imbéciles, de menues calomnies, un propos insignifiant répété et malicieusement commenté, une balourdise échappée à celui-ci, un quasi bon mot attribué à celui-là, des calembours contre un tel, des quolibets contre un autre, des sobriquets contre tous. » Voilà, du moins, comment l'inventeur, tout en se réfutant par son propre exemple, définissait un genre

qu'il appelait ailleurs *le Juif errant de la frivolité*. Mais, loin de s'alarmer de ses envahissements rapides, il y voyait le symptôme d'une époque très-réfléchie. Car, suivant sa théorie, que je livre à votre contrôle, l'enfantillage des distractions prouve la gravité des caractères. Plus les grandes affaires ont fatigué les esprits, et plus il leur est naturel de rechercher des délaâssemens qui ne leur coûtent aucun effort de pensée. Acceptons cette consolation, et tâchons de nous persuader qu'aujourd'hui nous valons beaucoup mieux que nos apparences. Puisque la passion des bagatelles a pris sur nous tant d'empire, puisque nous pouvons nous passer de bien des choses, excepté du caquetage, nous devons être une génération supérieure. Quand on aime tant le superflu, c'est qu'on possède le nécessaire et le pain quotidien.

Pourtant, dans l'intérêt même des écrivains aimables qui se sont enrôlés dans ce régiment de voltigeurs dont le vicomte de Launay fut le brillant colonel, n'est-il pas permis de regretter que le talent dont ils sont prodigues soit confisqué par une spécialité qui les dérobe à l'art sérieux, toujours si difficile à recruter ? Parmi ces *courriers*, si lestes au départ, si pimpants sous l'uniforme, et faisant joyeusement claquer leur fouet quand s'élançait leur fringant attelage, combien n'en avons-nous pas vu qui dissimulaient en vain, après quelques années de service, la fatigue de leur labeur hebdomadaire ! Ils

nous revenaient tristes, poudreux, endormis, épuisés par tant de voyages ! La fanfare avait perdu ses notes, la malle arrivait souvent en retard ; elle avait tantôt brisé une de ses roues, tantôt égaré quelqu'une de ses dépêches. Et le public murmurait. Il aurait mieux fait, l'ingrat, de plaindre ce pauvre postillon de Lonjumeau, dont la santé n'avait pu résister aux déboires et à la monotonie de la route. N'avait-il pas gaspillé sa verve à tous les relais ? Et aujourd'hui, il aspirait à une retraite honorable. Mais il lui fallait se résigner à l'ennui périodique d'amuser à jour fixe l'indifférence exigeante de ses habitués. Son nom ayant la valeur d'un souvenir, la chronique en avait besoin ; car elle survit à ceux qu'elle use ; ses détracteurs même ne peuvent plus s'en passer. Cessons donc de la sermonner. Elle nous répondrait qu'elle est un des signes du temps ; et en cela, elle aurait raison contre nous.

Ne serait-elle pas, en effet, le produit spontané de notre désœuvrement moral qui se désaccoutume peu à peu des grands objets, et s'amuse des riens, comme un enfant des contes de sa grand'mère ? Ne trouverait-on pas aussi quelque tendance démocratique dans l'attroupement, j'allais dire l'émeute, de cette curiosité banale qui ouvre à deux battants toutes les portes closes, s'invite, au nom de l'égalité, à toutes les fêtes de luxe, veut au moins entendre de loin le bruit de l'orchestre, voir à travers les croisées

l'éclat des lustres, inspecter les toilettes au passage, flairer la carte des grands diners, respirer à l'air dérobé le parfum des mets, et jouir par l'imagination des plaisirs réservés à ceux qu'elle croit les heureux et les élus.

J'incline à le supposer. Car, pour le gros des lecteurs, l'idéal de la chronique serait un télégraphe électrique servi par une police secrète, ou bien encore une sorte de boîte aux lettres dans laquelle tomberaient les mille rumeurs qui bourdonnent à travers toutes les fractions excentriques ou exclusives du monde parisien. Plus d'un honnête bourgeois, désireux de se tenir au courant de son siècle, entend qu'on l'initie aux mystères de tous les étages qui ne veulent pas voisiner avec lui. En lisant le bulletin de la vie élégante, il croit se donner un vernis d'aristocratie. Quand on lui fait part des morts, des naissances ou des mariages célèbres, il en est flatté comme d'une invitation personnelle. Racontez-lui des anecdotes assaisonnées d'un petit grain de scandale, cela chatouille sa grivoiserie gauloise. Proposez-lui des initiales comme des rébus à deviner; épiez les démarches de la politique d'antichambre et les intrigues de la galanterie dorée; promenez-le du Jockey-Club à la buvette de la Chambre des députés, du faubourg Saint-Germain au quartier Bréda, des coulisses de l'Opéra à celles des Délassements-Comiques. De l'esprit, ayez-en, puisque vous ne

pouvez faire autrement ; mais pas trop, on ne vous en saurait pas gré ; cela dérange les habitudes. Si l'abonné vous permet quelques digressions sur l'art et la littérature, c'est qu'il est bon de connaître le titre du livre qu'il ne lira pas. Mais sachez qu'il s'intéresse avant tout à la gazette du *dandysme* et de la bohème. En un mot, si la chronique consultait le goût de l'épaisse majorité, elle ne serait plus bientôt qu'une succursale des *Petites-Affiches*, un bureau de renseignements, donnant le programme des bals, des concerts, des spectacles, dressant le catalogue des expositions, présentant les danseuses, introduisant les ténors, lançant les héroïnes de la chorégraphie scabreuse ; factotum de la réclame, agent universel de la publicité, argus toujours éveillé, ét trop souvent, dans les jours de disette, moniteur officiel de la pluie et du beau temps.

Pour satisfaire à ce rude emploi, le don d'ubiquité serait indispensable. Les bottes de sept lieues n'y suffiraient pas. Le malheureux chroniqueur mourrait à la peine. Le voyez-vous d'ici condamné à voltiger, sténographe infatigable, du nord au midi, de l'est à l'ouest, calculant avec anxiété les secondes dont il peut disposer pour chaque plaisir, songeant à la fuite dès qu'il est arrivé, tremblant à la fois de partir trop tôt ou d'accourir trop tard, haletant, éperdu, et ne recueillant le lendemain pour récompense de ses insomnies laborieuses que le reproche

de partialité, d'inexactitude ou d'oubli ! Autant vaudrait se brûler la cervelle. Or la littérature en souffrirait : car, parmi les rédacteurs attirés de nos informations quotidiennes, il y a bien des hommes d'esprit ; et ils le prouvent en prenant le parti d'étudier les nouvelles du jour dans leur imagination, ou d'attendre qu'elles les visitent à domicile, c'est-à-dire que le gibier se mette complaisamment sous le fusil du chasseur.

Cette méthode est la bonne, car elle remonte directement au vicomte de Launay, qui la conseillait en la pratiquant. Mais il en parlait bien à son aise. Car ses nombreux successeurs n'occupent pas tous un observatoire aussi commode que le sien. N'était-il pas au cœur même du journalisme militant ? N'avait-il pas le secret de toutes les comédies, grandes et petites, la clef de tous les salons ? Le sien n'était-il pas le rendez-vous des illustrations les plus diverses, qui se plaisaient à proclamer par leurs hommages sa souveraineté séduisante ? Que de collaborateurs parmi ces artistes, ces poètes, ces publicistes, ces hommes d'État, ces causeurs éminents, dont la conversation, retenue par une mémoire fidèle, eût été le plus amusant des feuilletons, et un chapitre instructif de l'histoire contemporaine ! Concentrez toutes ces étincelles, tous ces rayons dans un foyer qui les rassemble ; ajoutez-y par-dessus tout un long exercice de malignité féminine qu'enhardira tout à

coup ce masque provisoire, à travers lequel deux yeux bleus lancent impunément l'éclair d'une gaieté railleuse ; et dites-moi si ce concours exceptionnel de circonstances ne fut pas une de ces rencontres qui ne se retrouvent que par un privilège bien rare.

En d'autres termes, madame de Girardin possédait deux talismans que je recommande à ses imitateurs : la *canne enchantée de M. de Balzac*, qui lui permit de tout voir sans être vue, et un *lorgnon magique* qui perceait à jour les mensonges de la physionomie et de la parole, les ruses de la vanité, de la sottise, de l'égoïsme, des prétentions jeunes et vieilles, en un mot tous les travers les plus habiles à duper les autres en se dupant eux-mêmes. Ainsi donc, elle pouvait et savait étudier, sinon le cœur humain, du moins les costumes sous lesquels il se déguise trop souvent dans le tourbillon de la vie artificielle et frivole. Elle y jouissait de ses entrées franches, et y marchait de pair avec les plus favorisés : aussi lui était-il possible de juger avec indépendance et autorité ; elle n'était point tenue à ces égards qui compromettent la vérité. Cette juridiction de l'expérience, du goût et du bon sens s'anima de tous les petits ressentiments qui stimulent l'éloquence par la passion. Ce fut vraiment pour elle une fête de faire pleuvoir une grêle de méchancetés ingénieuses sur ceux et celles qui avaient eu l'imprudence d'agacer ses nerfs facilement irritables. Elle se dédommageait

ainsi chaque semaine des contraintes de la politesse, par ces explosions de sévérités qui lui donnaient le courage et même le désir d'affronter tous les soirs, avec une patience intéressée, les ennuyeux dont elle tirait un si riche revenu d'épigrammes.

Voilà pourquoi, malgré les *actualités* toujours périssables par quelque endroit, la vie circule encore dans ces pages qui n'ambitionnaient que la vogue de l'heure fugitive. C'est que, sauf accident rare, qui trahit le poids de la corvée, elles ne furent que le soulagement des servitudes subies et les repréailles de la franchise, faisant expier avec délices aux amis de passage les supplices auxquels la victime avait été forcée de sourire gracieusement. On dirait Philinte envahi tout à coup par le courroux d'Alceste. Ou plutôt, effaçons ce mot ; il serait ici un contre-sens, car Alceste n'eût jamais dit à Arsinoé tout ce qu'il pensait d'elle. Célimène seule pouvait l'oser. D'ailleurs, les femmes deviennent rarement misanthropes, et cela s'explique : elles se réjouissent trop de nos défauts pour leur en vouloir ou chercher à les guérir. Ne sont-ils pas les complices de leur domination ? Aussi le genre masculin a-t-il été relativement ménagé par l'artillerie légère qui déchirait ici, à côté des habits noirs, tant de gaze et de dentelle. Oui, le vicomte de Launay serait plutôt *misogyne*. Et ce fut par là qu'il dévoila son pseudonyme. En révélant avec tant de plaisir et de sûreté les côtés faibles d'un

sexe habile à les dissimuler, il s'accusait d'en être un peu. Nous n'avons pas assez de sang-froid pour voir aussi clair dans les questions de psychologie auxquelles se mêlent les jolis visages. Nous aimons trop à être trompés par les apparences, pour chercher à nos dépens la réalité qui affligerait nos illusions. Et même, quand celles-ci se dissipent, nous gardons encore malgré nous un reste de reconnaissance pour les perfidies dont nous pouvons profiter.

Ce vif sentiment des caractères, ou plutôt cette science intime du monde et de son personnel, relevée toujours par l'agrément d'un style pittoresque, éblouissant, plein d'expressions trouvées et adaptées merveilleusement à l'idée, la serrant avec grâce et souplesse, comme un corsage bien fait dessine la taille : voilà l'originalité piquante de la *Correspondance parisienne*. On se plaît à la feuilleter, ainsi qu'un album de portraits esquissés d'après nature, à l'insu des personnages qui, tout radieux et contents d'eux-mêmes, posèrent sans y penser pour une caricature. Le peintre n'avait que l'embaras du choix. Les modèles encombraient les salons des autres, sinon le sien. Aussi, pour nourrir sa causerie, n'était-il pas besoin d'interroger les événements du jour. Les plus charmants chapitres furent ceux qui ne savaient pas où les conduirait leur fantaisie. Dans ces improvisations, que ne conseillait pas toujours la charité chrétienne, on croirait parfois entendre un

la Rochefoucauld en robe décolletée. C'est alors que le vicomte passait en revue ses sots familiers, ses grimacières de prédilection, ses bourgeoises sucrées, ses minaudières pincées, ses fausses grandes dames, ses bellâtres, ses impossibles, ses niaises, ses importunes, ses extravagantes, ses évaporées, ses pédantes et ses laiderons, en un mot, toute sa ménagerie ordinaire. Quelle étourdissante série d'exécutions ! Le feu roulant d'une mousqueterie joyeuse faisait une Saint-Barthélemy de ridicules dans tous les quartiers de la noblesse ou de la finance. Peut-être eût-il été juste d'être moins pessimiste : la sociabilité française aurait le droit de protester contre bien des exceptions qui semblent ici érigées en règles ; et sous ces rigueurs perce quelquefois le parti pris de la satire. Mais demandez donc la mesure à ces courages qu'enivre l'odeur de la poudre et qu'entraîne l'ardeur de la mêlée. D'ailleurs, si madame de Girardin a trop médité des femmes du monde, elle était, plus que toute autre, autorisée à exiger d'elles la perfection. Aussi, ne discutons plus le fond de ces attaques, et bornons-nous à en admirer la forme. Notons, entre mille autres, cette thèse, demi-sérieuse et demi-folle, sur les vocations naturelles et le contraste qu'elles offrent avec le hasard des conditions sociales. Il faut voir défiler, comme en un jour de carnaval, cette grotesque procession de duchesses nées portières, de soubrettes nées princesses, de Pa-

risiennes nées provinciales, de marquises nées femmes de chambre, sans compter celles qui naquirent... vous ne le devineriez jamais... eh bien... sergents de ville et gendarmes. Oui, « — Elles font gratuitement la police des salons, vont et viennent de la salle de bal à la salle à manger, traversant la foule qui se range à leur aspect : elles font taire les bavards quand on va chanter, elles ordonnent aux hommes assis de céder leurs places aux femmes récemment arrivées ; elles font ouvrir les fenêtres, évacuer les portes, enlever les banquettes ; elles savent repousser avec énergie jusque dans l'office les rafraîchissements intempestifs ; et les gens de la maison qui ne les connaissent point leur obéissent, comme les passants à un garde municipal inconnu. Ces femmes, en général, sont grandes comme de beaux hommes ; elles ont une bonne voix de commandement. Plus d'un colonel voudrait trouver pour dire : *Portez armes !* l'accent qu'elles ont pour crier : *Chut ! chut donc !* ou bien : *On ne passe pas !* Elles ont une attitude martiale qui impose un grand respect. Leur robe à brandebourgs ressemble toujours un peu à un uniforme ; leur toque de velours est un reste de chapeau à trois cornes, et leur bonnet... c'est un casque dégénéré. » Nous nous arrêtons à temps : la charge commençait. Mais si parfois la plaisanterie perd son équilibre, le plus souvent elle le garde, non sans inspirer quelque

inquiétude. Nous voudrions citer jusqu'à la dernière ligne cette désopilante boutade, composée avec un art qui a calculé l'effet de chaque mot. Mais combien d'autres petits chefs-d'œuvre réclameraient contre notre silence ! Ne faisons donc pas la maladresse de les analyser : autant vaudrait disséquer une nuée de papillons qui s'envolent. C'est son triomphe que ce marivaudage, auquel le sens ne fait jamais complètement défaut, bien qu'il s'expose à plus d'un hasard : car il arrive que l'esprit une fois lancé ne sait plus se retenir. Il s'entête dans son tour de force, se pique d'honneur, et laisse la raison en route, si elle n'a pas le pied assez lesté pour le suivre. Mais, alors même, on est encore tenté de crier : au miracle !

C'est qu'en vérité ces doigts féminins ont l'adresse d'une fée. Ils excellent à broder l'impalpable. Ne touchez pas à ces tissus ; ils craignent vos mains viriles. Mais regardez-les de près, en retenant le souffle. Vous y verrez ce que peut en se jouant un talent dont la portée va au delà des sujets qu'il traite ; et, tout en constatant qu'ils ont enchaîné son essor, vous n'en goûterez que plus cette adresse d'exécution qui dissimule si bien la ténuité de la trame par les ruses du dessin et de la couleur. Son aptitude de moraliste a su vaincre l'infériorité de sa matière. Madame de Girardin est le la Bruyère des chiffons. Un simple ruban peut devenir pour elle une

étude de mœurs. Lavater devinait les passions aux plis du visage. Telle ride lui disait : il a souffert ; telle autre : il a aimé ; ce sourire l'attirait, celui-ci l'éloignait. « Il reconnaissait à première vue le nez d'un bon père, le front d'un honnête magistrat, le menton d'un jaloux. » Eh bien, le système du vicomte de Launay est encore plus expéditif et peut-être plus sûr, car les yeux mentent comme les lèvres, tandis que la parure trompe rarement. Tous les détails d'une toilette, depuis le chapeau jusqu'aux bottines, se transforment en aveux. Il lui suffit d'un coup d'œil sur la coupe ou la couleur d'une étoffe pour analyser de prime abord les goûts, les manies, les sentiments, les habitudes. Un jour qu'on offrait à l'auteur de le présenter à une dame dont les gants étaient garnis de pompons roses, ne répondit-il pas aussitôt : « C'est inutile, jamais nous ne pourrons nous entendre. » Froufrou, falbalas, garnitures historiées et mirobolantes, lisérés, marabouts, manchettes, volants et rosettes, autant d'éléments de cette psychologie de boudoir, qu'on pourrait appeler la science des indices. Ne vous récriez pas, ô sages ! Méditez plutôt cette lettre si pleine de profondeur philosophique, où l'on enseigne à qui veut lire combien est indiscret le langage des robes, si coûteux pour tant de maris qui ne le comprennent pas. Vous y apprendrez à vous défier même des toilettes jansénistes, même de ces corsages montants qui tra-

hissent les moindres contours de la taille avec une pudeur malintentionnée. Tous les défauts qui font votre bonheur ou votre tourment, on les signale à votre diagnostic. Mais, hélas ! on se garde bien de vous dire à quel signe et à quelle nuance vous pourriez reconnaître la femme idéale que sans doute vous cherchez encore.

Le mérite n'est pas si mince d'avoir su montrer la main du maître dans l'art de parler sur les riens. Pourtant n'abusons pas de cette dextérité. Elle risquerait de s'évertuer à une gymnastique périlleuse, qui me rappelle ces ascensions de l'Ilippodrome, où l'on voit des acrobates féminins pirouetter autour d'un trapèze suspendu à un ballon dont on a détaché les liens. — Condamnée, par le genre qu'elle venait de créer, à s'immobiliser dans la belle humeur et la plaisanterie à bride abattue, madame de Girardin ne put s'y maintenir qu'en se vouant au paradoxe à outrance. L'idée finit par devenir quelquefois un habile escamotage, accompli par un prestidigitateur qui jette de la poudre aux yeux. Combien de pages écrites uniquement pour nous persuader que le monde est renversé, et que nous marchons sur la tête ! C'est affaire de rire, dira-t-on : je le sais ; mais voilà précisément ce qui nous fatigue à la longue. Il entre du faux dans ce badinage prémédité, qui ne cache pas assez l'intention de nous étonner ou de nous mystifier. Que de temps en temps, pour désennuyer la

raison, on nous présente les objets de travers ou sens dessus dessous, passe encore : c'est une ressource pour ranimer les langueurs de la conversation. Ces pétards, qui éclatent tout à coup, réveillent les dormeurs, et leur font jeter les hauts cris. Mais n'éri-geons pas en procédé ce qui n'est tolérable que pour dégourdir la langue, émousser la contradiction, secouer l'engourdissement, et, comme l'on dit, mettre le feu aux poudres. Or, ici, c'est une habitude qui a prévalu, et, quand on ferme le livre, on en est à se demander s'il fait jour ou s'il fait nuit.

Indiquons encore un autre défaut qui nous a donné quelques impatiences ; car il est très-sensible en ces régions de la futilité : c'est la prétention de transformer un fauteuil en tribune. Madame de Girardin a écrit quelque part : « *Chez la femme, le style, c'est l'homme.* » Pourquoi ne dirions-nous pas ici plus poliment et plus justement : *c'est le mari* ? Oui, elle l'a prouvé en vers, comme en prose. Dieu me garde d'en rire ! Mais, quand on sait si bien rencontrer chez les autres le défaut de la cuirasse, comment n'a-t-on pas l'instinct de se rendre invulnérable ? Or il y a nombre de passages qui témoignent qu'en certains jours le vicomte de Launay s'est cru très-naïvement un électeur et un éligible, sinon un député ou un futur ministre. Il s'était tellement accoutumé aux habits masculins, que, par instant, il oubliait son sexe et ravissait au nôtre le triste privilège de déraisonner

sur la politique. Si nous étions méchant, comme nous aurions beau jeu contre ces *premiers-Paris* qui se trompèrent d'étage et descendirent au rez-de-chaussée du journal ! N'y touchez qu'avec précaution : vous pourriez vous y piquer les doigts ; car la question constitutionnelle se trouve égarée comme une épingle parmi ces bouts de rubans. Entendez-vous cette voix ordinairement si douce qui se mêle comme un fifre à la musique militaire du combat, et fait sa partie dans le concert des gros mots parlementaires ? Elle lance des défis à la gauche, à la droite et au centre ; elle en remontre à M. Thiers et à M. Guizot ; elle leur désignerait presque un héritier qu'elle ne nomme pas ; elle réfute leurs discours, elle propose au pays des programmes de réforme. Mais, vicomte, regardez-vous donc dans votre glace, au moment où vous méditez un remaniement de la charte ; elle vous dira si l'on peut vous prendre pour un législateur. Évidemment oui, s'il s'agit de distinction. Révolutionnez les modes ; vous réglez légitimement sur elles, et personne ne s'en plaindra. Mais, de grâce, n'allez à la Chambre des députés que pour y donner des distractions aux orateurs ou à leurs auditeurs ; et si l'on mène les Français de travers, n'en prenez souci : réjouissez-vous plutôt d'être Française, afin d'échapper à la responsabilité des fautes commises ou subies.

Mais n'insistons pas. Nul n'ignore que les femmes

sont très-sensibles aux courants d'air et aux influences atmosphériques. Or, rue Laffitte, on était fort exposé aux orages de la polémique. Est-il étonnant qu'ils aient enrôlé quelquefois madame de Girardin? Son boudoir n'avait-il pas une porte ouverte sur un cabinet où une plume habile tenait le pouvoir en respect et quelquefois en échec? Et puis, mademoiselle Delphine Gay n'avait-elle pas jadis prêté à Jeanne d'Arc le serment que vous savez? Après tout, ce n'était pas toujours contre des moulins à vent que sa lance chevaleresque tombait en arrêt. Littérairement parlant, il y avait, par exemple, du bon dans la proposition d'imposer une amende à tout orateur qui redirait plus de sept fois la même chose. Ses frissons prophétiques ne la trompaient pas non plus, quand à l'apparition des *Girondins* elle s'écriait : « Ce livre est un présage, un symptôme, un décret peut-être. Ah! que c'est beau! mais que d'événements vont en naître! Puissé-je ne pas les voir! Oh! que je voudrais mourir! » C'était aller un peu loin; mais les bouleversements lui faisaient peur, même provoqués par des anges. Elle n'était pas un de ces indifférents qui se bornent au plaisir désintéressé du spectacle : en voyant les acteurs jouer maladroitement leur rôle, elle avait toujours envie de sauter sur la scène, pour leur donner une leçon. C'était chez elle l'élan généreux d'une bravoure entreprenante.

Je deviendrais carliste avec un la Fayette,
Républicaine avec monsieur de Metternich;
Oh! des opinions j'abhorre le trafic :
Chaque parti me voit dans le contraire extrême;
J'aime ce qu'il déteste et je hais ce qu'il aime.

A la bonne heure! Voici la meilleure de toutes ses professions de foi. L'indépendance n'est-elle pas la grâce de ces esprits bien faits qui, pour nous ravir, n'ont qu'à rester dans leur nature? Cette spontanéité d'impression porta toujours bonheur à madame de Girardin, quand elle ne s'exagérait pas jusqu'aux sorties belliqueuses d'une vaillance généreusement étourdie. On aime en elle comme la promptitude involontaire d'un premier mouvement. Ses vivacités les moins bienveillantes lui échappaient si vite, qu'elle n'aurait pu les retenir. La flèche partait d'elle-même, sans prendre le temps de viser au cœur. Elle blessait peut-être, mais sans cruauté. On lui aurait volontiers servi de but, par amour de l'art : tant il y avait d'élégance dans l'attitude de l'archer! On se consolait du moins des égratignures en admirant l'ongle rose qui avait effleuré l'épiderme.

En somme, il est impossible de n'être pas aussi sympathique à son caractère qu'à son talent. Car louer l'un, c'est estimer l'autre, tellement leur accord fut parfait. Cette harmonie explique l'attrait singulier de son style. Il est presque toujours tel que la parole eût été sur les lèvres. Vous surprendrez

partout le sourire secret de l'écrivain, qui s'amuse de ses propres rencontres, va pour ainsi dire à la découverte dans son imagination, et s'abandonne en toute confiance aux heureux caprices de son génie familier. Souvent même l'allure de la phrase a comme gardé le souvenir du geste dont elle fut accompagnée. L'analyse de ces nuances deviendrait presque de la physiologie, si nous voulions vous faire ausculter de près les trépidations de cette sensibilité nerveuse qui fut le fil conducteur de la pensée. Chaque ligne en est la vibration docile. Nous croyons entendre et voir une personne : c'est une voix qui résonne, un souffle qui nous approche; il y a là comme l'empreinte d'un tempérament. Nous assistons à l'éclosion de l'idée : sur la fleur cueillie perle encore la rosée matinale. C'est que l'auteur a su écouter ses propres sentiments, et fixer les éclairs au passage. Notre plaisir n'est que le sien. Il s'est intéressé à son œuvre : il a essayé instinctivement sur lui-même l'effet qu'il devait produire. Cette satisfaction voluptueuse, qui rend la plume exigeante, est comme une fontaine de Jouvence qui communique à l'expression la fraîcheur de la jeunesse.

Mais, s'il faut faire une large part à cette naïveté de la conception, n'oubliez pas non plus que la coquetterie veille à côté. C'est une femme qui cause : son feuilleton, c'est elle-même; et elle songe à sa toilette avant de paraître devant le public. Aussi, at-

tendez-vous à tous les manéges de la séduction. Les négligences mêmes n'auraient-elles pas été disposées avec art par un coup d'œil intelligent jeté sur le miroir? Oui, il n'y a guère moins d'apprêt dans les fous éclats de rire, dans ces roulades du rossignol qui s'égosille, que dans les épigrammes aiguës à loisir, les anecdotes combinées pour la surprise, et ces portraits que le pinceau a minutieusement finis. Nous pourrions vous montrer du doigt tous ces secrets. Mais il vaut mieux que vous ayez le plaisir de les deviner; seulement soyez avertis. Et ajoutons même tout bas qu'il y a plus d'un trompe-l'œil parmi ces bluettes, ces paillettes, ces bouffettes, ces colifichets et toute cette guipure qui ne fut jamais indispensable à la beauté simple et vraie. Si vous vous en apercevez, excusez le chroniqueur; la chronique imposait ce costume au vicomte de Launay.

III

Épisodes narratifs, croquis de mœurs, silhouettes bien découpées, dialogues incisifs, vif sentiment de la réalité, scènes d'intérieur sobres et exactes, cadres artistement ajustés à de fines miniatures, n'était-ce pas déjà comme l'apprentissage du genre nouveau que madame de Girardin allait aborder, sans sortir de ces salons un peu monotones où elle continuera de lorgner ces poupées gantées, musquées, frisées et pomponnées que remuent trop habituellement les ressorts de la convention ?

C'est vous annoncer une série d'œuvres plus distinguées que fortes ou profondes. Mais elles n'en méritent pas moins un chapitre spécial dans l'histoire de la société polie, et de l'influence qu'elle a exercée sur les lettres. Car nulle part ne se marque mieux que dans ces romans la solidarité du monde et du goût. A peu près contemporains des *Mystères de Paris*, ne semblent-ils pas une protestation indirecte de l'urbanité parisienne contre les profanateurs qui dégradaient l'art, jusqu'à lui ôter la pudeur et le respect de lui-même ? On n'a point assez signalé le rôle con-

servateur qui est le partage des femmes dans les époques de décadence. Sans elles, nous retomberions dans la barbarie. Elles nous font rougir de nous-mêmes, nous retiennent sur les pentes que bordent les abîmes, et sauvent les traditions fécondes, sans lesquelles le rêve du progrès n'est que l'utopie de l'impuissance. Partout où le feu sacré menace de s'éteindre, elles en rallument l'étincelle. Dans les régions de l'intelligence comme dans celles du cœur, elles veillent contre toute contagion qui attaque le principe même de la vie. Aussi, en lisant ces études dont la discrétion contraste si nettement avec le dévergondage des improvisations mercantiles qui préparèrent l'avènement prochain du réalisme, avons-nous éprouvé une sorte de reconnaissance pour l'écrivain qui consola un instant les honnêtes gens des engouements malsains, détourna leurs yeux de l'orgie, et ouvrit un asile aux imaginations découragées.

Cependant, voyez combien la critique est ingrate ; ce style spirituel, ce bon sens avisé, tant de notes prises sur le fait, tant d'analyses suivies au microscope, nous laissent encore plus d'un regret. Des restrictions sortent de nos éloges mêmes. Habitués que nous sommes aux secousses violentes et aux hardiesses d'une anatomie impitoyable, nous hésitons à reconnaître l'intégrité de la nature humaine dans ces fantaisies raffinées qui n'offrent à nos regards que les demi-teintes d'un marivaudage agréable. Il nous

faut des couleurs plus tranchées, une action plus solide, des événements plus animés et plus liés aux caractères, des personnages consistants, qui ne glissent pas, comme des ombres légères, sans qu'on puisse saisir et arrêter leur image.

Pour moi, si j'écrivais un roman, j'y mettrais
Un seul événement entouré de portraits.

Ces vers pourraient servir d'épigraphe aux récits de madame de Girardin. Le détail en est aussi industriel que l'ensemble fragile. Les mots heureux y abondent; on en détacherait tout un choix de pensées qui font sourire la réflexion. C'est un moraliste qui possède à fond la science des migraines, des vapeurs, des pâleurs, des langueurs féminines; on se demanderait volontiers d'où lui vient tant d'expérience. Les médecins de dames n'en savent pas aussi long sur ces maladies qu'il faut avoir éprouvées un peu pour les connaître aussi familièrement. Mais cette collection de vérités parfois effrayantes manque de support. Les acteurs ne seraient-ils pas le plus souvent les confidents de l'auteur qui parle sous leur nom, et les charge d'accentuer ses malices? Nous sommes captivés, mais bien rarement émus. C'est qu'en général la passion ne s'y trouve pas. Elle a presque toujours été confondue avec le caprice.

Quand les héros ne sont pas purement imaginaires,

ils ne représentent guère qu'une variété assez pauvre, que l'on pourrait définir : *Le séducteur qui cherche de l'ouvrage*. Arrêtons-nous pour esquisser son signalement.

Ces Machiavels de la rouerie galante ne voient dans certains succès flatteurs qu'une réputation qui les pose. Quant à la fidélité, cela ne les regarde pas : que leurs victimes s'arrangent de manière à la leur rendre douce et facile. En fait, ils veulent triompher plutôt que régner; et comme les obstacles relèvent le prix de la victoire, ils braconnent volontiers sur les terres défendues. Toujours disponibles pour les bonnes occasions, ils soutiennent leur prestige par l'inconstance. S'ils parlent le langage du cœur, c'est uniquement à force d'esprit. L'art d'aimer n'est pour eux que le code de la perfidie sentimentale.

Tout est calcul : les soins, le dépit, l'abandon ;
 Les regards, les soupirs, la tendre rêverie,
 Ne sont que les moyens de cette théorie :
 On s'étudie à peindre un injuste courroux ;
 Avant l'instant prescrit, on n'ose être jaloux.

Avez-vous du temps à perdre dans ce triste emploi des loisirs opulents? faites votre plan de campagne; méditez mille combinaisons stratégiques qui accélèrent la capitulation de la place assiégée : aujourd'hui des coups de foudre, des apparitions subites, des rencontres inexplicables qui déconcertent l'assu-

rance de l'ennemi; demain, des soins attentifs, des mauseries romanesques, un silence expressif, une admiration respectueuse et craintive, qui saura se concilier bientôt avec les imprudences qu'on pardonne, la présomption qui est un hommage, ou la témérité des poursuites qui bouleversent et paralysent la défense. Le ridicule même, c'est parfois de l'héroïsme que de savoir l'affronter. Résignez-vous, par exemple, à porter des fleurs intelligentes à votre boutonnière; soyez tour à tour berger, troubadour et don Juan. Si vous ne pouvez attirer et rassurer, faites-vous craindre, faites-vous haïr, par des hostilités voilées, une froideur affectée, par l'insolence des tendres reproches. Apprenez l'art de magnétiser par des regards fascinateurs, de correspondre par l'invisible électricité de la sympathie; jouez de votre voix comme d'un instrument qui note toutes les inflexions, suivant l'effet à produire. On peut compromettre une femme, même en lui disant bonjour. Surtout n'ayez jamais que les défauts et les qualités commandés par les circonstances. Car c'est là le point capital. Écoutez M. de Lusigny, l'idéal du genre, professer ce système de métamorphoses renouvelées de Jupiter : oui, de Jupiter; c'était son maître; il voyait en lui le doyen de la race des séducteurs, un Lovelace olympien. O l'amusante théorie! Danaé, c'est le type de la beauté vaine et cupide : voulez-vous l'éblouir, faites tomber une pluie d'or; elle ne

résistera pas au luxe des équipages, de la livrée, des hôtels somptueux, d'une table exquise, d'un ameublement splendide. Mais Lédà, qui tremble à la voix des poètes, verse des larmes aux accents de Mozart, chante du Rossini, joue du Beethoven ; comment lui plaire, si vous ne devenez un cygne aux ailes immaculées, si tous vos soupirs ne se tournent en harmonieuse mélancolie ? Lisez donc bien vite *les Méditations* de Lamartine pour vous donner la note. Ne parlons pas d'Europe ; et puissiez-vous n'avoir jamais besoin de vous en souvenir ! Est-ce une prude qui s'expose à vos tentations ? Faites-vous alors bien petit, bien humble, bien obscur ; n'éveillez pas les soupçons. Pour séduire Junon, le maître du tonnerre n'a-t-il pas revêtu la forme du plus chétif et du plus triste des oiseaux ? Il s'est changé en coucou. Quelle leçon ! Quant aux sottès, avec elles, jouez hardiment la passion. Égine, princesse de Béotie, succomba le jour où le roi des dieux se déguisa en flammes. Enfin, dans le cas où vous dresseriez un piège à la vertueuse Alemène, sachez-le bien, Jupiter n'en triompha qu'en prenant les traits d'Amphitryon son époux. La femme honnête n'est trompée que par surprise, et au nom du devoir.

Tout ceci n'est point de la mythologie. Si vous avez lu *Madame de Pontanges*, vous reconnaissez déjà *Lionel de Marny*, ce fat ennuyé, qui s'éprit un beau jour d'une jeune femme, mariée à un idiot, dont il

ne sut pas attendre la succession certaine. Ce sybarite du *Café de Paris* ne s'aperçoit des battements de son cœur qu'après avoir bien dormi et bien déjeuné. N'avait-il pas quitté sa première maîtresse parce que toutes ses cheminées fumaient, la seconde à cause de son chien qui venait lécher ses bottes vernies, la troisième parce qu'elle avait déménagé et demeurerait trop loin, la quatrième parce que sa cour n'était pas assez large pour qu'on pût y entrer en cabriolet, la cinquième?... Mais c'est déjà le roman qui s'engage; car Laurence ne devait être qu'un chiffre de plus sur sa liste. Sa résistance à se faire inscrire piqua d'abord son amour-propre, puis fatigua sa patience; si bien que, par représailles, il se condamna brusquement à un mariage de convenance, dont il venait de signer l'arrêt, quand une lettre lui apprit subitement le veuvage de madame de Pontanges, qui mettait sa main à sa disposition. Hélas! il était trop tard. Au lieu de se résigner, il perd la tête et quitte sa femme, dont il commençait à devenir amoureux. Bref, la pauvre finit par en mourir et lui par y laisser sa raison; car, le jour même où il devenait libre à son tour, celle qu'il avait voulu punir cessait de l'être, et s'appelait la princesse de Louisberg. N'y avait-il pas là de quoi aller tout droit à Charenton ?

Deux remarques ressortent de ce résumé rapide. La première est qu'on ne saurait se prendre d'une vive affection pour ces fainéants bien rentés qui s'em-

barquent dans une aventure avec le sang-froid d'un touriste partant pour un voyage d'agrément, dressant d'avance son itinéraire, et désignant, montre en main, le jour et l'heure où, d'étape en étape, il doit arriver au terme de son excursion. Le tendre engouement de Lionel n'a d'abord été qu'un pari fait avec lui-même, et qu'il s'est promis de gagner ; s'il le perd, nous ne pouvons plaindre cet esprit frivole qui se monte par l'imagination, et se désenchante par l'égoïsme ; girouette bien mise, tournant à tous les souffles d'une humeur inconstante. Je soupçonne qu'en toute chose il attache plus de valeur au cadre qu'au tableau. Près de sa tante provinciale, Laurence lui paraît ridicule : à côté de son cousin l'ambassadeur, il la juge ravissante. Plus tard, quand il s'avise de la regretter, après dix-huit mois d'un mariage qui va le rendre père, c'est qu'il l'a rencontrée à l'Opéra, entourée de l'auréole éblouissante d'une femme à la mode. Il adore en elle l'architecture de son hôtel et le bon ton de ses raouts. En un mot, sa passion n'est que le malaise d'une vanité souffrante. Cette âme appauvrie pouvait tout au plus prêter à l'ironie.

Quant à la fable, elle nous paraît plus habile qu'acceptable. Madame de Girardin remplace trop fréquemment l'intrigue par les jeux du hasard, qu'elle appelle le plus romanesque des romanciers. Elle la réduit à une situation paradoxale que dénoue-

ront les espiègleries du sort. L'histoire de ces deux amants séparés deux fois par le *guignon* ressemble à un joli tour de passe-passe. Mais quelle vraisemblance dans une action qui repose tout entière sur l'union absurde d'une femme jeune, noble, riche et jolie, à un crétin furieux qui est au-dessous de la brute? Je ne vois plus en elle une épouse, mais une garde-malade que lient seulement les vœux de la charité. Il y a là un élément burlesque qui glace l'intérêt. Quand, pour se protéger contre sa propre inclination, elle invoque le serment solennel prononcé au pied des autels, nous sommes tentés de l'en dégager, ne fût-ce qu'au nom de la loi qui admet au moins les cas rédhibitoires. Son héroïsme peut être digne du prix Montyon; mais il a le tort de nous rendre, malgré nous, complices de Lionel.

D'ailleurs, est-elle aussi vertueuse qu'elle le croit? J'en doute, quand je vois sa coquetterie accorder en menue monnaie tant de trésors de tendresse, qu'elle n'ose dépenser libéralement en une heure de largesses. Tous ces péchés véniels additionnés ne peseraient-ils pas plus dans la balance que l'occasion définitive d'un sérieux repentir? Nous touchons ici une question de casuistique délicate, mais que nous ne pouvons éluder; car elle se présente souvent chez madame de Girardin. La plupart de ses héroïnes sont plus coupables par l'intention que par le fait. Elles s'avancent aussi près que possible du précipice. Si

elles n'y tombent pas, c'est par bienséance, parce qu'on les regarde, et aussi par un heureux hasard qui leur tend la main à propos, au moment où elles commençaient à trop comprendre que tout n'est pas remords dans une faute. Une des conditions de cette littérature mondaine, qui doit toujours sauver les apparences, ne serait-elle pas ce mélange d'imprudence et de retenue, de demi-folie et de demi-sagesse, dans laquelle beaucoup de consciences se reconnaîtront? Nous en tirerons cette moralité, que, si l'on ne se brûle pas toujours en jouant avec le feu, les robes risquent pourtant d'y attraper plus d'une étincelle. Il le faut bien, nous dira-t-on. Peut-on faire un roman dont les événements seraient tout uniment des échanges lointains de regards et de soupirs?

Oui, on le peut; *Marguerite* en est la preuve. Et pourtant, c'est une bien jolie veuve, qui ne demanderait qu'à compléter l'expérience en la renouvelant. Les candidats se présentent de tous côtés; mais rassurez-vous: exposée à bien des dangers, sa vertu a pour ange gardien un petit enfant à la tête blonde. Madame de Girardin a une sorte de prédilection pour ces veuves de vingt et un ans, dont la sensibilité à demi épanouie prête plus aux complications de l'analyse que les caractères de jeunes filles, frais boutons de roses encore fermés. — Mais indiquons le sujet en quelques lignes. — Un savant Hollandais raconte

qu'il y avait à Rotterdam une femme très-belle et très-honnête, qui aimait également deux jeunes gens : elle mourut sans avoir pu se décider à choisir entre eux. On ouvrit son sein, et l'on y trouva deux cœurs. C'est l'histoire de *Madame de Mevilles*; frêle existence, en proie à deux amours : l'un qui a grandi avec elle, sous les yeux de sa mère, en toute sécurité, sentiment calme et doux, composé d'habitude et de sympathie fraternelle ; l'autre, qui éclate comme un coup de foudre, à la veille des fiançailles, disperse les espérances d'un bonheur dès longtemps rêvé, et transforme ces promesses de sérénité conjugale en orages, en larmes, en angoisses qui ne se termineront que dans l'éternel repos. Dans cette lutte de la prose et de la poésie, des engagements de famille et des attractions violentes, placez une nature loyale, généreuse, pleine de bon sens, mais impuissante contre d'invincibles entraînements ; et voilà un problème dont la solution ne peut être qu'un long supplice, aboutissant au martyre. Avoir offert son cœur à qui l'a mérité, et le voir se livrer à un autre, qui n'a rien fait pour le conquérir ; le sentir brûler sans pouvoir l'éteindre, n'être heureuse qu'en devenant ingrate, essayer en vain de toutes les guérisons, s'interroger sans obtenir de réponse, et mourir le jour où l'on ne peut plus douter de soi-même ; n'y a-t-il pas là les éléments éloquents d'une émotion élevée, qui naîtra sans effort de la vérité même ? Sa-

luons ici un chef-d'œuvre de psychologie. C'est enfin la passion, avec ses larmes naïves.

Or, notez l'exception. Car madame de Girardin redoutait de s'assombrir. Son tour ordinaire est l'espièglerie du bon sens. Essayons donc nos yeux pour ouvrir son volume de *Nouvelles*, écrin précieux qui compte en particulier deux joyaux dont les facettes brillent à vous aveugler. Oui, c'est un diamant que ce *Lorgnon* révélateur qu'elle a placé entre les mains d'un galant homme, à qui elle a si bien appris la manière de s'en servir. Car il n'en fait qu'un noble usage. *Edgar de Lorrille* sait juger le monde tel qu'il est, parce qu'il a le cœur pur et l'esprit libre. N'ayant rien à cacher, il peut tout regarder sans illusion. C'est décidément un élève du vicomte de *Launay*. Mais nous ne ferons pas le même compliment à *M. Tancrede Dorimont*, le depositaire de la *canne de M. de Balzac*. Au lieu de s'en servir en moraliste, il ne lui demande que les moyens de faire fortune et de troubler la tranquillité des ménages. Son privilège d'être invisible l'enhardit tellement, que nous hésitons à le suivre, notamment dans la chambre de cette jeune femme qui, à minuit, pendant l'absence de son mari... Mais, arrêtons-nous : car l'épisode qui accompagne l'arrivée de ce dernier m'a rappelé (j'ose à peine l'indiquer) la scène de *Roger* sur le balcon de *Fanny*. Je voulais douter de ce rapprochement, lorsque plus loin je rencontrai, avec non

moins de stupeur, une des situations les plus scabreuses de *Daniel*. C'est l'aventure de Tancredi, se glissant, observateur invisible, dans l'alcôve d'une jeune fille endormie. Mais disons au plus vite que l'analogie ne va pas au delà. Nous sommes d'ailleurs en pleine fiction, et l'indiscret contemplateur respecte le repos de l'innocence. Ce qui démontre la pureté de ses sentiments, c'est que sa tête se penche sur son fauteuil, sa canne lui glisse des mains, et il finit aussi lui par s'assoupir. Jugez de l'effroi de *Clarisse*, quand au matin elle entr'ouvrit les yeux. Mais son cri d'alarme réveilla Tancredi, qui, averti de sa distraction, reprit adroitement sa canne et disparut aussitôt. Un mois plus tard, le talisman avait réparé ses torts, et n'était plus nécessaire à un amour devenu heureux et légitime. Ne prenons donc pas au sérieux ces bouffées de bonne humeur qui raillaient la santé de l'imagination.

En résumé, madame de Girardin était beaucoup plus rieuse que rêveuse. Si elle avait élargi ses horizons, elle eût réussi dans le roman de mœurs et de caractères. Mais elle inventa du moins, pour son usage, un genre tout personnel que défrayèrent ses souvenirs, ses relations, ses ennuis, ses plaisirs, sa vie même. Pourquoi n'a-t-elle jamais ouvert la fenêtre de son salon pour regarder au dehors ? n'y eût-elle entrevu qu'un coin de paysage qui rappelât la nature sans apprêt. Quoi ! parmi tant de volumes,

pas même un brin d'herbe, une feuille d'arbre, un rayon de soleil ! Réfléchissez à ce symptôme. Il est significatif.

IV

Elle voltigeait du plaisant au sévère avec une légèreté de sylphide. Pour la suivre, franchissons donc d'un bond l'espace qui nous sépare de ses *œuvres dramatiques*. Quelle transition pourrait en effet nous conduire sans secousse de la rue Laffitte à la ville de Béthulie, où madame de Girardin alla chercher *Judith* en 1845, pour confier à mademoiselle Rachel cette éphémère création d'un rôle qui devait intéresser la croyance et la nationalité de l'artiste beaucoup plus que le public du Théâtre-Français ? La tentative était hardie ; car la muse austère de la tragédie fréquente la grande école des maîtres antiques, des poètes, des philosophes, des orateurs et des historiens avec plus de profit que les boudoirs de la Chaussée-d'Antin ou les hôtels de la rive gauche. Que de périls d'ailleurs dans un sujet qu'avait touché l'ironie voltairienne ! Ce fanatisme qui arme la volupté d'un glaive ne risquait-il pas de révolter un

par terre parisien, ou d'appeler la plaisanterie sur les lèvres, à l'heure du rendez-vous équivoque qui ouvre le champ aux commentaires? Le seul moyen d'éviter cet écueil eût été de frapper vivement les esprits par la sombre horreur de la légende sacrée.

Mais la poétique de l'élégance ne s'en accommodait pas. Elle conseilla d'adoucir cette sauvagerie. Aussi la virago dont le cimenterre trancha si résolument la tête de l'infidèle devint-elle une héroïne sentimentale, qui n'oserait piquer une mouche d'un coup d'épingle, de peur de la faire souffrir. Il y a même un moment où la veuve de Manassé menace de finir comme la *matrone d'Éphèse*. Nous tremblons pour la mémoire de son époux, en la voyant si tendrement émue par les doux propos du général assyrien.

. Hélas! faut-il répondre
 Par tant de perfidie à tant de loyauté?
 Frapper! Mais je n'ai plus de fureur qui m'entraîne!
 Du sang! Il faut du sang! Mais je n'ai plus de haine.

En effet, l'idée du meurtre ne serait plus qu'une odieuse et inutile atrocité, puisque Holopherne n'a d'autre ambition que d'être le nouvel Assuérus d'une nouvelle Esther. Pour lui plaire, ne consent-il pas même à se convertir au judaïsme?

Eh! pourquoi m'immoler, Judith? Quel est mon crime?
 Je sauve ton pays que tu croyais perdu;

Par mon ordre Israël à sa gloire est rendu.
 Nos intérêts, unis, seront bientôt les mêmes ;
 Je servirai ton Dieu, s'il permet que tu m'aimes.

On ne saurait être plus chevaleresque et plus logique.
 C'est Malek-Adel ayant pris des leçons de mélancolie
 chez M. de Lamartine, de galanterie chez madame
 Cottin, de pastorale chez madame Deshoulières. Ju-
 gez-en par ces vers :

Oh! j'envie en leur sort les rois de l'Idumée!
 Dans un calme horizon leur vie est enfermée ;
 Ils passent leurs beaux jours dans un riant repos,
 A rentrer les moissons, à compter leurs troupeaux ;
 Et quand la gerbe est lourde et la vigne abondante,
 Ils couronnent de lis leur tête indépendante.

.....

Ils ont dans leurs sujets une famille unie,
 Et jamais un sang pur ne teint leur main bénie.

Bref, ce roi pasteur est un agneau qui se laisse me-
 ner à la boucherie, le cou attaché par une faveur
 rose, en bêlant des madrigaux. Aussi, quand cette
 idylle se tourne en cris de mort, on en est aussi dés-
 agréablement surpris que si, dans le drame de
 M. Ponsard, Charlotte Corday poignardait Barbaroux
 au lieu de Marat.

Cet essai d'imitation classique ne fut que le pré-
 lude d'un talent susceptible d'éducation, et adroit à
 se rajennir. La préoccupation des procédés mo-
 dernes est d'autant plus sensible dans *Cléopâtre* que

les défaillances de l'invention y laissent mieux apercevoir les artifices d'école. Ne regardez en effet cette pièce qu'à distance; car l'accessoire y domine le principal. C'est plutôt une étude archéologique que la résurrection des grandes figures entre lesquelles se jouaient alors les destinées du monde. La science des faits y manque de profondeur, et celle du cœur humain de recueillement. Or, des anecdotes recueillies à la volée dans Plutarque, Suétone et Dion Cassius ne sauraient remplacer l'intelligence d'une époque, pas plus que la réalité du costume ne dissimule dans les sentiments la précipitation d'une analyse expéditive.

C'est un mauvais signe que l'abus de la couleur locale. Corneille n'en avait pas besoin pour nous faire reconnaître sous l'homme de tous les temps le Romain de la république ou de l'empire. Mais depuis que l'à-peu-près s'est substitué aux conceptions définitives, on a cru devoir éblouir les yeux par l'illusion du décor, et mettre dans les détails du style cet air d'antiquité qui ne circule plus partout comme une âme intérieure. Madame de Girardin n'a voulu tromper personne; mais ne se serait-elle pas trompée elle-même, en faisant trop souvent ici une exhibition naïve de termes empruntés à des vocabulaires spéciaux? Je crains bien que ce vernis d'érudition égyptienne ne soit pas aussi indestructible que celui des momies embaumées il y a trois mille ans par les

contemporains des Pharaons. Ces personnages qui nous récitent leur catéchisme hiératique, et traduisent si couramment les livres sacrés d'Hermès, m'ont rappelé le mufti de Molière chantant au *Bourgeois gentilhomme* :

Se tir sabur
Ti respondir;
Se non sabir,
Tazir, tazir.

Les vers suivants ne seraient-ils pas aussi à l'adresse de M. Jourdain ?

Athyn, c'est le chaos, l'obscurité profonde ;
Piramî, c'est le jour, c'est le Dieu radieux ;
Kneph, c'est le Créateur, père de tous les dieux ;
Phtah, c'est le Dieu du feu, c'est le roi du tonnerre.

Car nous ne sommes pas M. Champollion-Figeac : et la Comédie-Française n'est point l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Cléopâtre a beau nous montrer des hiéroglyphes sur son extrait de naissance, parler de lotus, de canges, de pylônes, de nômes, et d'heptastade ; elle m'a tout l'air d'être originaire des bords de la Seine. Une fille du Nil s'écrierait-elle, en s'essuyant le front :

Ah ! que cette chaleur sans air est accablante !
Pas un nuage frais dans ce ciel toujours pur ;
Pas une larme d'eau dans l'implacable azur.

Non, elle serait plus habituée au climat d'Alexandrie, et supprimerait tous ces renseignements hydrographiques. Elle n'a donc vu que dans les tableaux de M. Decamps

. . . . Ce soleil rouge, à l'horizon désert,
Comme un grand oeil sanglant, sur vous toujours ouvert.

Comment prendre sa nationalité au sérieux, quand on lit les impressions de voyage que voici?

Ah! la vie en Égypte est un pesant fardeau!
On vante ses palais, ses monuments si beaux;
Mais les plus merveilleux ne sont que des tombeaux;
Si l'on marche, l'on sent, sous la terre endormies,
Des générations d'immobiles momies.
On dirait le pays du meurtre et du remords;
Le travail des vivants, c'est d'embaumer les morts;
Partout, dans la chaudière, un corps qui se consume
Partout l'air parfumé du naphite et du bitume.

Ne serait-ce pas la boutade d'une Anglaise qui a la nostalgie de la Tamise? Notez qu'ailleurs elle parle à son bibliothécaire comme un membre de la Société des gens de lettres. Toutefois, il serait injuste de ne pas signaler plusieurs scènes où sont peintes énergiquement la fascination terrible, la fierté dominatrice, le mélange de folie et de grandeur qui explique l'ascendant de cette Messaline orientale, tour à tour alliée, vindicative, jalouse, barbare et raffinée, reine et courtisane.

Quant à Antoine, c'est trop constamment ici la caricature de la lâcheté dans la débauche.

Ah! je le reconnais, et c'est bien le même homme
 Qui vola la maison du grand Pompée à Rome;
 Répliqua par la mort au flux d'une harangue,
 Jusqu'au fond de la gorge a chatié la langue.

Il essaye en vain de se relever par la rhétorique et les lieux communs :

La gloire, c'était là mon rêve le plus beau!
 La gloire, qui fait vivre au delà du tombeau!
 Être pour l'avenir un immortel exemple;
 Avoir dans mon pays une colonne, un temple,
 C'était là mon orgueil... Et j'étais parvenu
 A gravir dans la gloire un sommet inconnu.

Sous ce faux lyrisme, ne sentez-vous pas la gêne d'une pensée qui se démène dans le vague? Peu versé dans l'histoire romaine, Antoine fuit le terrain de la politique, et n'ose même risquer des allusions à sa propre biographie. Aussi madame de Girardin ne le fait-elle parler qu'à la dernière extrémité; elle craint qu'il ne trahisse son embarras. Mené par tout le monde, il passe d'un projet à un autre avec une versatilité enfantine. Son langage a parfois la trivialité d'un étudiant de dixième année. Écoutez :

L'Égypte est mon pays : c'est là que je suis maître;
 Là, du moins, je respire et je me sens renaître;

Je puis mener grand train et vivre à ma façon ;
Et personne ne vient m'y faire la leçon.
C'est bien d'être Romain partout, mais pas dans Rome.
Ici, l'on joue un rôle, et toujours un frondeur
Vient juger votre vie au nom de la pudeur.

Vous le voyez ; c'est presque le ton d'un mari viveur qui s'ennuie dans son ménage, et veut aller à *la campagne*. Ces détails d'intérieur ont été prodigués. Ils nous gâtent un peu, même cette noble apparition d'Octavie, la chaste gardienne de l'honneur domestique, qui cache ses larmes à César, ment à sa douleur, et refuse pour elle une pitié dont l'hommage accuserait son indigne époux. Il y a là des accents qui seraient cornéliens, si je n'y retrouvais parfois la sensibilité bourgeoise d'une mère de famille jalouse, mais renonçant à un éclat dans la crainte de nuire à ses enfants. Le moyen de rester grave quand César, avant de partir pour Actium, dit à sa sœur :

Mes neveux, où sont-ils ? qu'au moins je les embrasse.

La contexture de la pièce ne serait pas non plus exempte de reproche. Le prologue ne tient pas à l'action ; il prépare à des événements qui n'arrivent pas ; Ventidius était-il indispensable ? Mais il nous tarde d'appeler l'attention sur des beautés aussi évidentes que ces défauts. Dans chacun des actes, il y a des morceaux à effet, habilement disposés pour enlever les applaudissements. Les stances de l'esclave

qui boit le poison, l'apostrophe au soleil corrupteur de l'Égypte, l'invocation en l'honneur de la vertu, sont des tirades pleines de souffle, brillantes de facture, colorées et poétiques, plus belles encore à la représentation qu'à la lecture : car le style, quoique souvent remarquable, est rarement achevé, et a besoin d'être soutenu par l'entrain du débit.

Nous n'en pensons pas moins que la tragédie fut une des aimables méprises de madame de Girardin. Rendons les honneurs funèbres à *Judith* et à *Cléopâtre* en leur appliquant ce vers que prononçait l'une d'elles :

Dans le même tombeau tu nous mettras ensemble.

Cette sépulture de famille avait déjà donné asile à l'*École des Journalistes*, qui pourtant ne demandait qu'à vivre et à faire parler d'elle. Mais, frappée de mort par la censure, cette pièce n'obtint qu'un succès de persécution, qui attestait du moins son audace et l'omnipotence de ses adversaires. Son titre seul ne semblait-il pas un crime de lèse-majesté envers une puissance qui n'eût pas été fâchée de paraître infail-
libile, pour être inviolable ? C'était en 1859 ; et cette date nous avertit qu'il faut un effort d'imagination pour se remettre en situation. Le coupable est devenu si sage, que vous le reconnaîtrez à peine dans ce portrait de sa jeunesse. C'est que les révolutions ont

été pour lui une *école* beaucoup plus sévère encore que celle de madame de Girardin ; et les coups de férule qu'elle lui infligeait comme pénitence paraîtront bien légers, auprès des leçons qu'imposèrent des événements contre lesquels la censure ne pouvait rien. Le contraste de cette ambition et de son impuissance ne serait-il pas le défaut secret d'une œuvre qui, sans tenir ses promesses, annonçait si bruyamment tout un programme de satire politique et sociale ? « J'ai voulu, dit l'auteur, montrer comment la presse, sans le savoir et sans le vouloir, par le vice de son organisation, renverse la société, en détruisant toutes ses religions, en ôtant à chacun de ses soutiens l'aliment qui le fait vivre, au peuple le travail qui est son pain, au gouvernement l'union qui est sa force, à la famille l'honneur qui est son prestige, à l'intelligence la gloire qui est son avenir. » Voilà des obligations fort lourdes pour cette muse maligne, qui s'était bornée jusqu'alors à fustiger les ridicules avec un gant parfumé. Aussi s'est-elle bien gardée de les remplir ; et je crois qu'au fond le charmant apôtre désirait beaucoup plus se faire applaudir que convertir son siècle et évangéliser son pays. Vous verrez que les plus jolies scènes sont précisément celles où ne retentit point le fouet de Juvénal, mais où tintent les grelots de Comus. Quelle pétulante ouverture de vaudeville que cette inauguration du journal *la Vérité*, justifiant le proverbe *in*

vino veritas, et grisant tous ses rédacteurs auxquels le champagne inspire des vers aussi pétillants que sa mousse !

Celui-ci n'a jamais écrit une colonne,
 Le moindre article; mais pour auteur il se donne,
 Et son plus grand effroi, c'est d'être reproduit.
 Celui-là se croit Kant, parce qu'il l'a traduit;
 Il épluche pour nous les journaux d'Allemagne.
 Celui qui dort là-bas, en ronflant, c'est l'Espagne.
 Ce petit, c'est Bertrand, voyageur du journal :
 Oui, sans que ça paraisse, il est au Sénégal.
 Ce grand pâle est Griffaut, une tête savante.

.
 Griffaut n'est pas méchant, mais dès qu'il veut écrire,
 Il ne sait pas comment, tout lui tourne en satire;
 Sa plume est venimeuse et son rire fatal;
 C'est un fort bon garçon qui fait beaucoup de mal.
 Et lui!... C'est Jollivet, un de nos grands apôtres,
 Écrivain politique et sermonneur des rois,
 Le soutien du journal — il chancelle parfois —
 C'est le premier-Paris, l'article d'importance,
 Que l'on appelle aussi morceau de résistance.
 C'est un homme très-fort et qui sait son métier;
 Comme buveur, il peut troubler tout un quartier;
 Mais comme journaliste, il est juge sévère;
 Diable! Il ne confond pas la plume avec le verre;
 Ce Bachelus puritain, professeur de vertu,
 N'est jamais plus moral que quand il a trop bu.

Il y a de l'entrain dans ce tableau de mœurs tabagiques et littéraires. Quant à leur vérité relative, ce serait l'objet d'une enquête à laquelle nous ne pouvons nous livrer. Mais le bon sens nous indique des

réserves en faveur de la vraisemblance souvent compromise par un plaidoyer que réfute son exagération paradoxale. A-t-on jamais vu un journal bouleverser un pays le soir même de son apparition, culbuter un ministère dès son second numéro, et faire trembler le pouvoir quand il en est encore à mendier son premier abonné? Qu'y a-t-il d'ailleurs de commun entre la direction politique d'une presse sérieuse et ce coupe-gorge où une bohème, parente de Robert Macaire, installe son bureau de diffamation? Si cette exploitation de la calomnie pouvait durer un jour, ne serait-elle pas immédiatement châtiée, sinon par les tribunaux, au moins par le mépris public? A qui persuadera-t-on que la haute Banque vient patronner d'une garantie honorable ce ramas de viveurs qui, pendant les intervalles de l'orgie, trempent leur plume dans la boue pour insulter le talent des artistes, la probité des magistrats et la réputation des particuliers? Voilà pourtant toute l'analyse de ce drame, dont le dénoûment est le déshonneur d'une famille et le suicide d'un vieillard, provoqué par l'article anonyme d'une danseuse. Madame de Girardin ne devait-elle pas savoir mieux que personne qu'une feuille populaire ne peut vivre que par la considération et le talent? Il ne lui était donc pas permis de flétrir les grands organes de la publicité quotidienne, en les confondant avec ce chiffon de papier dont le rédacteur en chef est un sot, et le gé-

rant responsable un fripon. M. Prudhomme lui-même hésiterait à le croire. En somme, ce qu'il y a de plus comique dans cette injuste diatribe, ne serait-ce pas encore la préface? Le titre pourtant mérite aussi de rester, pour exciter l'émulation d'un autre courage.

Si un titre piquant est une bonne fortune, il peut devenir parfois un embarras. *Lady Tartufe* en servirait d'exemple. Quelle responsabilité dans un pareil nom! Comment l'éviter, ou comment la soutenir? Molière prenait son bien où il le trouvait, mais il en faisait, une fois pris, sa propriété sacrée. Aussi n'était-il possible de lui dérober ici ni la profondeur, ni la passion, ni l'éloquence de son rire philosophique. En changeant de sexe, le type de l'hypocrisie audacieuse est venu se perdre dans les tortuosités de la pruderie intrigante et dévote, se glissant, par les menées souterraines de la flatterie, jusqu'au cœur d'un vieux maréchal goutteux, que rajeunit son rang et sa fortune. L'espace ne nous permet pas de débrouiller devant vous cet écheveau de ruses, dont le nœud est une calomnie lancée contre une jeune fille qu'il suffit de voir et d'entendre pour l'absoudre. Il est regrettable que l'intérêt dépende de cette fable, à laquelle le public ne saurait ajouter foi; car, dès lors, le rideau pourrait s'abaisser sur ces acteurs, qui ne prolongent la représentation que pour suppléer à l'absence de la vie par des prodiges d'agilité.

Mais l'attention est si bien étourdie par la vivacité du dialogue, qu'on se laisse encore amuser, sans être exigeant sur les moyens. Qu'importe que la plupart de ces personnages ne prennent pas pied dans la réalité, et appartiennent à la famille des oncles et des colonels de vaudeville? Madame de Girardin n'est-elle pas là pour jouer partout le premier rôle? Nous n'avons donc plus le droit de nous plaindre; car le jugement a tort quand il est en désaccord avec le plaisir, qui fait voir tout en rose, même *Lady Tartufe*. En effet; elle a tant d'esprit qu'on finit par lui pardonner ses noirceurs, et entrer dans ses intérêts auprès du maréchal. Il y a loin de cette complaisance à la haine vigoureuse que son frère aîné soulève encore, depuis deux siècles, dans toutes les âmes. D'où vient cette différence? Sans doute un peu de ce que madame de Girardin ne fut pas Molière; mais surtout de ce que *Lady Tartufe* a de jolis yeux et porte des robes à la dernière mode. Or, j'affirme que, dans ces conditions, elle rencontrera toujours, sinon des maris, au moins des adorateurs.

Ces expériences périlleuses ne valent point à mes yeux l'hilarité du *Chapeau de l'Horloger*, ni la bluette qui s'intitule : *C'est la faute du Mari*. Recommandons-la tout particulièrement à bien des jeunes ménages qui s'y regarderont comme dans un miroir; et puisse-t-elle leur apprendre à retarder le déclin de la lune de miel!

Il ne manquait à madame de Girardin, pour démontrer son aptitude universelle, qu'à confondre tous les genres dans une œuvre dernière, où domine la donnée d'un mélodrame discret qui unit la sensibilité expansive du *Gymnase* à la distinction de la *Comédie-Française*. Vous avez tous nommé *la Joie fait peur*. Le sujet, qui ne s'en souvient ? Madame des Aubiers pleure la mort de son fils, quand tout à coup il ressuscite et revient embrasser son vieux domestique, sa sœur et sa fiancée. Mais tant de bonheur peut faire mourir une mère ! Il faut donc l'acheminer, sans secousses, de ce deuil profond à une scène de reconnaissance que préparent les inquiétudes du doute, le crépuscule de l'espérance et la pleine lumière de la divination maternelle. Qui de nous n'a suivi cette progression touchante avec une émotion douloureuse ? Le spectateur en est comme oppressé. Plus d'un, j'en suis sûr, crierait volontiers à madame des Aubiers que son fils est là, prêt à se jeter dans ses bras. Aussi, comme on respire, quand cette conspiration de la tendresse filiale se termine enfin par des cris éloquents qui partent du cœur avec les larmes ! Prolongée davantage, la situation n'était plus tenable ; les personnes nerveuses pourront même la trouver bien lente. Mais ne critiquons pas cette cruauté, qui a prouvé une fois de plus que la *joie* d'un succès incontestable ne *fit jamais peur* à madame de Girardin.

V

Concluons en disant que, si elle disputa vaillamment à notre sexe le titre d'écrivain, elle a justifié plus que tout autre cette sorte d'émancipation. Fille de madame Sophie Gay, qui, elle aussi, porta si légèrement le poids de ses quarante volumes, elle fut digne de ce brillant héritage, qui la prédestinait à tous les triomphes de l'esprit et de la beauté. Plus tard, son étoile voulut qu'elle échangeât ce nom contre un autre qui devait être aussi une tentation littéraire, à laquelle il lui serait doux de céder. Car, à la voix du sang et à l'entraînement de l'exemple s'ajoutait chez elle l'aiguillon d'une irrésistible vocation. Le symptôme n'en est-il pas dans la flexibilité même d'un talent qui, plus impatient de se produire que soigneux de se consulter, essaya les formes les plus opposées, comme des modes contradictoires, sans se fixer, par une préférence intéressée, à celle qui convenait le mieux à sa physionomie et à sa tournure? Ode, élégie, satire, chronique, roman, tragédie, comédie et proverbe furent autant de toilettes dont elle se parait avec goût, suivant l'inconstance

de sa fantaisie. Elle prit même un plaisir taquin à déconcerter l'attente de ses admirateurs. Ses débuts annonçaient-ils que tout à coup, suspendant sa lyre à côté de ses lauriers académiques, elle s'élancerait, l'épigramme aux lèvres, dans un feuilleton tapageur, qui fit tressaillir de surprise et de peur ces salons où la veille on lui tressait des couronnes de pervenche et d'églantine? Vous eussiez alors juré qu'elle était définitivement vouée à l'ironie. Mais l'opinion reçut un démenti, le jour où brusquement elle quitta la mule de satin pour le cothurne, sans doute encore par coquetterie, afin de prouver à l'orchestre du Théâtre-Français qu'un pied mignon fait également valoir toutes les chaussures. Je soupçonne même que, dans cette série de transformations, elle dut s'attacher aux échecs plus qu'aux succès : tant elle avait l'ambition de la difficulté affrontée, sinon vainement! C'est qu'elle fut bien la femme de son siècle, surtout par ce tempérament infatigable et prompt aux expédients, qui est la ressource du littérateur moderne, j'allais dire, du journaliste... Mais, non : ce serait manquer de révérence envers une mémoire à laquelle restera inséparablement unie l'idée de ce charme suprême qui est le désespoir du peintre.

Cette figure fut en effet la distinction même, et pas une ride ne trahit sur son front les sillons de la pensée. C'est que, dans la plupart de ses livres, elle ne fit guère que continuer ces causeries dont les in-

times avaient la fleur. Comme elles ne suffisaient pas à l'épanchement de sa verve, elle élargit son auditoire, ou plutôt daigna permettre au public d'écouter à la porte entr'ouverte de son salon. Or, de toutes les fêtes auxquelles nous invita son hospitalité spirituelle, les meilleures furent, à mon sens, celles qui trahissaient le moins la cérémonie. L'oubli commence à gagner bien des pages solennelles ; mais il épargnera plus d'une feuille improvisée avec autant d'aisance et de sans-façon que ces billets délicatement griffonnés par une main aristocratique, qui ne se donne pas même la peine de signer. Sous cet abandon se cache la perfection d'un art féminin qui se dérobe aux éloges par la finesse de ses nuances. Aussi la postérité devra-t-elle une mention honorable à ce nom, dont l'écritoire ne sera jamais l'attribut, à moins d'être un objet de luxe destiné aux étagères d'un boudoir. Pour une femme, n'est-ce pas un mérite exceptionnel que d'être auteur sans le paraître, d'avoir manié la plume avec autant de grâce que l'éventail, et d'être arrivée à la célébrité littéraire sans abdiquer jamais sa royauté mondaine ?

UN GUÉPIER

M. ALPHONSE KARR

Dans une sorte de paradis terrestre récemment annexé à la France, sous le soleil du Midi, en face de la Méditerranée, parmi les parfums des orangers, des myrtes et des lauriers-roses, vit un jardinier qui n'a pas toujours cultivé les fraises et les violettes de Parme. J'en atteste les trente volumes que j'ai là sous mes yeux. Si l'on en juge par ce chiffre, leur auteur, M. Alphonse Karr, est un de nos plus féconds improvisateurs. Un livre semble un jeu pour lui : il en a expédié bon nombre, et des plus ingénieux, en fumant, en se promenant, en rêvant, je dirais presque en dormant. Toutes les pensées qui lui traversent l'esprit s'arrangent aisément en

phrases, en pages, en chapitres et bientôt en éditions, grâce un peu à l'habileté d'un compositeur adroit qui sait économiser les lettres et prodiguer les blancs. Au besoin même, dans les jours d'indolence, le portefeuille est là pour fournir d'anciennes épreuves que le public relit encore avec plaisir et fait semblant de ne pas reconnaître. Sauf quelques-uns de ses romans, qui pourraient bien pourtant se réduire à une série d'épisodes enchaînés par le caprice, la plupart de ses ouvrages sont une collection de notes, d'essais, de fantaisies agréables, à travers lesquelles circule la verve d'une causerie spirituelle. C'est assez dire que l'analyse a peu de prise sur ces menus propos. Et cependant ils nous ont paru mériter une attention plus curieuse que les œuvres d'imagination auxquelles M. Alphonse Karr doit le meilleur de sa célébrité. C'est que, dans ces feuilles détachées, il se met tout à fait à l'aise, et nous donne ainsi plus sûrement que dans le cadre artificiel de ses fictions la mesure d'un talent qui tient de si près à son humeur. Car, chez lui, l'homme fut toujours inséparable de l'écrivain ; et, loin de réagir contre sa nature, il se serait plutôt ingénié à en exagérer les qualités ou les défauts, afin d'établir qu'il ne ressemble à personne. Il y a même si bien réussi que plusieurs s'accordent à l'appeler un *original*. Dans quel sens devons-nous l'entendre ? ce sera l'objet de notre étude. Elle portera moins sur les

œuvres que sur le caractère du moraliste excentrique et narquois dont nous essaierons d'esquisser la physionomie, digne à plus d'un titre de figurer dans la galerie des contemporains, à distance respectueuse des noms destinés à vivre longtemps.

I

Dans un de ces nombreux chapitres où M. Alphonse Karr nous entretient si volontiers de lui-même, il raconte qu'il eut pendant toute sa vie la passion des *Iles*. Les plus belles heures de sa jeunesse s'écoulèrent dans celles qui avoisinent les parages d'Asnières, de Saint-Ouen et de Saint-Maur. Un jour, entre autres, il découvrit une de ces retraites printanières que deux bras de la Seine séparaient du monde civilisé. L'acheter ! il en fut tenté ; mais, bourse de poète étant légère, il s'en empara, faute de mieux, et y vécut, pendant plus d'un mois, libre comme les oiseaux qui l'encharmaient de leur ramage. S'il désertait sa chère solitude, c'était seulement pour fuir les hordes bruyantes de Parisiens et de Parisiennes qui, tous les dimanches, venaient troubler la paix de son domaine. Alors, il sautait

dans sa nacelle, et s'en faisait encore une île flottante, une *île de garçon*, comme il le dit, qu'il abandonnait au fil de l'eau, pour y rester seul avec ses rêveries. Ces souvenirs biographiques, vers lesquels il revient plus d'une fois avec complaisance et regret, ne seraient-ils pas le symptôme précurseur et le premier aveu d'un goût très-prononcé pour l'*isolement* et l'*indépendance*?

Ces deux mots expriment du moins les tendances marquées et plus tard l'attitude définitive de M. Alphonse Karr. Il a toujours pris plaisir à s'exiler, loin de la foule, dans des ermitages, où il avait l'air de se dérober, sans toutefois s'y laisser jamais oublier. Mais alors même qu'il les transformait en redoutables citadelles d'où partait la mitraille, il tenait à paraître avant tout un mélancolique amant des pervenches, qui se faisait violence pour toucher la plume. Sa renommée, il la traitait fort légèrement, comme une importune qui venait déranger ses songeries poétiques. Plus fier d'être l'inventeur et le patron de la canoterie parisienne que l'auteur applaudi de tant de jolies pages, il ne subissait ses corvées littéraires qu'en soupirant après l'heure de l'affranchissement. Hummer le grand air, pêcher des crevettes, rentrer au port d'Etretat avec une barque pleine jusqu'aux bords de mulets, de bars, de maquereaux ou de soles; attraper à la ligne des poissons de *soixante livres*; fraterniser avec ces braves

marins, qu'il aidait de ses bras dans la tempête, de son appui dans leurs démêlés avec l'administration, de son argent dans leur misère; greffer des églantiers, respirer l'aubépine ou le chèvrefeuille; entendre chanter le rossignol, caresser son terre-neuve et contempler ses tisons, où il a lu parfois les plus charmantes choses : telle était la seule ambition qu'il voulût avouer, et on le croyait aisément sur parole.

Dans cette prédilection pour le *far niente* d'une vie retirée, ne voyons pas seulement une contenance adoptée par un satirique dont la malice chicaneuse s'abritera sous des dehors de simplicité agreste. Sans doute M. Alphonse Karr s'est parfois déguisé en paysan du Danube : il n'a jamais dédaigné la mise en scène d'une singularité intéressante, voire même les effets de costume et de perspective. Il a su, mieux que personne, l'art de disparaître et d'apparaître à propos, de maintenir son public en belle humeur, de ranimer par des surprises sa curiosité languissante; en un mot, il a pu jouer par intervalles tel ou tel rôle dont il fut le premier à sourire. Mais chez lui l'affectation même, en supposant qu'elle ait existé, eut la grâce et le sans-*façon* d'un suprême naturel. Elle était en harmonie avec le tempérament. Aussi, sans raffiner sur les intentions, pourrait-on définir M. Alphonse Karr un *Robinson volontaire* dont M. Léon Gatayes fut le *Vendredi*, et chez lequel le

dédain de l'espèce humaine n'a d'égal qu'une tendresse immodérée pour les fleurs.

La misanthropie offre des cas variés. La plus saine est celle d'Alceste, parce qu'elle se confond avec un idéal d'honneur et de franchise qui, sous le mépris des individus, cache le respect de l'humanité. S'il hait ses semblables, c'est parce qu'au fond il les aime, ou du moins aimerait qui en serait digne. Aussi ses explosions de colère ont-elles, jusque dans leurs injustices, une éloquence généreuse qui fait du bien à l'âme. On y applaudit comme à des représailles légitimement exercées contre la perversité ou la sottise. Elles vengent plus d'un noble instinct quotidiennement insulté par les petites lâchetés sociales, dont les meilleurs deviennent à leur insu les complices. Ses incartades, ses brusqueries comiques, même en faisant sourire le bon sens à leurs dépens, avertissent la conscience de se tenir en garde contre les fausses couleurs. Une passion excuse leurs violences et protège leurs excès. Nous voudrions être Philinte (or nous le sommes tous un peu) pour serrer amicalement la main du censeur impitoyable qui si souvent frappe juste. Ses souffrances ont un accent sincère; elles ne sont pas seulement la maladie d'un orgueil ou d'un intérêt blessé : elles méritent nos égards compatissants. Enfin, il sait trouver le chemin de notre cœur, parce qu'il nous montre où est le sien, et l'ouvre avec effusion.

Or, bien qu'il soit délicat de se prononcer sur une question qui touche à la personne même, nous croyons pouvoir affirmer qu'il n'existe pas seulement une différence littéraire assez notable entre l'humeur noire d'Alceste et celle de M. Alphonse Karr. Il faut pourtant signaler une analogie. Elle est à l'origine du mal. Tous les deux en veulent beaucoup aux hommes, parce qu'ils ont eu à se plaindre de Célimène. Ici, du moins, certaines confidences nous autorisent à le supposer. Hâtons-nous de citer un de nos textes, de peur d'être taxé d'indiscrétion. « Il fut un front, dit M. Alphonse Karr, pour lequel je voulais des couronnes, de petits pieds sous lesquels je voulais tendre les tapis les plus précieux, une existence que je voulais entourer de toutes les joies, de tous les orgueils, de tous les luxes de la terre. Mais un jour mon rêve s'est évanoui, et je suis resté seul... Dès lors, libre et dédaigneux, j'entendis le tumulte de ces temps-ci comme un homme qui, renfermé près d'un feu pétillant, entend battre sur ses vitres une pluie glacée. J'assistai aux mêlées furieuses de l'ambition et de l'avarice, comme si je voyais des sauvages se battre avec acharnement pour des colliers de verre et des plumes rouges, dont je ne fais aucun cas. » Plus d'un roman inspiré par des réminiscences toutes personnelles pourrait au besoin servir de commentaire à ces lignes, sous lesquelles perce le désenchantement d'une passion

malheureuse qui a fini par aigrir le cœur. Ajoutons toutefois que cette misanthropie rassise, goguenarde et ricaneuse comme l'indifférence, ne rappelle que d'assez loin celle dont Molière a été le peintre ému. Ce n'est point une fièvre accompagnée d'accès et de crises douloureuses, mais tout au plus un agacement nerveux qui se soulage par des gestes d'impatience et de mauvaise humeur. Rarement élevée dans ses révoltes, elle n'a rien de tragique dans ses éclats. Son exaspération, parfois un peu factice, ne sait qu'aiguiser des pointes d'épingles pour piquer l'épiderme. Ses réquisitoires tournent vite au burlesque, et ressemblent le plus souvent à des comptes rendus de police correctionnelle. Si M. Alphonse Karr est à l'affût des ridicules ou des travers, s'il leur donne la chasse, ce n'est point pour détruire un gibier malfaisant, mais plutôt par passe-temps, par plaisir, et pour faire valoir l'adresse du tireur. Je crois même qu'il serait fâché de voir diminuer la race des vaniteux, des égoïstes, des sots, des ambitieux ou des lâches : car sa verve a besoin d'eux pour s'exciter ; elle vit à leurs dépens, ils l'approvisionnent. Son ironie est heureuse de prendre la nature en défaut ; elle triomphe de ses infirmités : c'est moins affaire de réflexion philosophique que prédisposition littéraire et habitude de persillage systématique. Ses facultés railleuses cherchaient une proie, et il s'est improvisé provocateur parce qu'il savait s'escrimer et se battre.

Du reste, applaudissons à l'intrépidité brillante avec laquelle il soutint seul tant d'assauts où il nous étonna par sa souplesse et son audace. M. Alphonse Karr se sentit toujours assez fort pour se suffire à lui-même, et ne voulut jamais d'autre auxiliaire que la malignité publique. Autant la plupart des écrivains sont empressés à se glisser dans des groupes, à s'enrôler sous un drapeau, autant il se fit un point d'honneur de s'élaner seul dans l'arène. Son opinion lui eût déplu, il se serait peut-être retourné contre elle, s'il l'avait soupçonnée de ne pas lui appartenir exclusivement. Je ne sais quelle insociabilité, au fond très-débonnaire, le distinguait de la foule et le signalait à l'attention. Il se hérissait quand on essayait de l'approcher, même pour le caresser. La Société des gens de lettres lui fit bien des avances et bien des coquetteries ; mais pendant longtemps il n'y répondit que par des rebuffades. Toute solidarité d'entourage ou de voisinage semblait le mettre à la gêne. Si parfois il accepta l'hospitalité de tel ou tel journal que recommandait une nuance d'opposition, ce ne fut jamais qu'en passant, et à seule fin de constater son penchant pour les minorités. Mais il aimait encore mieux les représenter à lui tout seul, et passer pour l'apôtre privilégié de la raison vaine et qui proteste en vain au milieu du désert. Dans le début surtout, il ne tarissait pas en récriminations contre la presse en général et tous ses organes en

particulier. Ces *carrés de papier*, comme il les appelait dédaigneusement, étaient tous ou vendus ou à vendre. Il en critiquait jusqu'à l'impression, jusqu'à l'odeur nauséabonde, jusqu'au bruit désagréable qu'ils font quand on les déploie. Leurs libertés lui paraissaient un excès intolérable. Lui seul apparemment se réservait le droit de prononcer des oracles au milieu du silence universel. Telle était cette animosité, que les malveillants auraient pu la croire intéressée par une question de concurrence plutôt que de principes. A la façon dont il traitait les publicistes les plus considérables, on eût dit qu'il n'était pas fâché de discréditer une industrie rivale. Car à la bassesse, à l'avidité, à la rouerie de ses confrères, il opposait sans relâche ses propres vertus. A l'entendre, la bonne foi, l'impartialité, la justice, ne se débitaient que dans les bureaux de la rue Vivienne. Partout ailleurs on risquait d'être dupé sur le poids ou la valeur des convictions par des charlatans d'articles malsains et frelatés qui empoisonnaient le pays. Il fallait donc s'abonner aux *Guêpes* pour être classé dans l'élite de ceux qui ne veulent être ni trompés ni trompeurs. Comment ne se serait-on pas donné ce brevet de bon citoyen? Aussi les souscripteurs arrivèrent-ils en foule, séduits peut-être par des compliments qui allaient à leur adresse, affriandés par beaucoup de scandale, mais retenus surtout par le très-vif plaisir de voir se jouer en

pleine licence un esprit qui faisait si bravement le coup de feu à droite et à gauche, à tort et à travers, sans crier gare, sur toutes les opinions, tous les partis, toutes les classes, toutes les institutions, et toutes les personnes. Cette indépendance belliqueuse, quelques-uns feignaient de s'en défier : bien à tort, selon nous, car elle était la condition même d'un succès. L'aliéner, c'eût été renverser son piédestal, ou plutôt se débusquer d'un poste avantageux, d'où, commodément assis, le moqueur universel se donnait le spectacle de la ménagerie humaine, comme on irait au Jardin des Plantes assister à la gymnastique des guenons et des chimpanzés, rire de leurs gambades, encourager leurs niches et s'amuser de leurs grimaces.

Voilà du moins l'impression dominante que nous a laissée l'ensemble de ses fantaisies satiriques. Elles sont trop souvent un jeu de sa plume. Les idées y deviennent d'ordinaire des airs plaisants, fredonnés par un chanteur comique qui se grime afin de faire rire l'auditoire. On y chercherait longtemps ce recueillement de l'observateur qui sonde les plaies sinon pour les guérir, au moins pour les connaître. La plupart des questions s'y transforment en parades divertissantes, où la folie s'affuble parfois d'une robe de docteur, tandis que le bon sens y figure en costume de Pierrot ou d'Arlequin. Les preuves seraient nombreuses. Nous n'en choisirons qu'une. — De

tous les sentiments humains qu'a maltraités la gaieté dénigrante de M. Alphonse Karr, l'amitié est celui contre lequel il a lancé le plus d'épigrammes, tout en les réfutant par son propre exemple. Des amis! ne lui en parlez pas. Il en a essayé toutes les variétés connues, ceux qui n'aiment pas, ceux qui détestent, ceux qui nuisent. Il en a pris jusqu'à deux à la fois, « comme le paysan qui, faute de bœuf, laboure avec deux ânes. » Mais il n'était pour eux qu'une dupe exploitée par des égoïstes; car ils ne franchissaient son seuil hospitalier que pour piller sa cave ou sa bourse et saccager son bonheur domestique. Aussi, las de ces expériences, finit-il par congédier poliment ses *intimes* sous prétexte d'une absence; et alors lui vint l'idée de les remplacer, devinez par qui?... Eh bien! par un portefaix dont il se procura le dévouement quotidien dans les prix les plus modérés. Moyennant quarante sous par jour, il avait un Pylade mercenaire qui l'appelait *Monsieur*, le suivait, sans se faire prier, à la pêche, à la chasse ou à la promenade; jouait avec lui aux cartes, aux boules, aux dominos, selon les heures, consentait à perdre sans se plaindre, et servait de plastron à toutes ses plaisanteries quand son maître avait du monde et voulait paraître extrêmement spirituel. Le soir, on réglait les comptes, et tout était dit. L'Auvergnat complaisant avait la nuit pour se reposer. — Cette bouffonnerie vous donne le ton des thèses que M. Alphonse Karr plaide avec le plus d'en-

train ou d'aplomb. C'est d'ordinaire un grain de vérité perdu dans l'extravagance calculée de propos volontairement écervelés, dans des *gaudrioles* humoristiques destinées à faire jeter les hauts cris à ces bonnes gens que les artistes appellent des *bourgeois* et des *Philistins*. N'ayons donc pas la simplicité de les traiter comme des croyances personnelles ou des noirceurs dangereuses. L'inventeur a tout uniment voulu provoquer l'hilarité des uns ou l'ébahissement des autres, et passer pour un *drôle de corps* qui ne pense pas comme tout le monde. Voilà le secret de la plupart des tirades dans lesquelles il se plaît à déconcerter la routine, à narguer les phrases toutes faites, à taquiner les idées convenues, et, au besoin, à présenter les objets à l'envers ou sens dessus dessous. Ce sont les croquis d'un crayon qui s'est voué à la caricature.

Une fois le genre admis, vous feuillerez l'album en souriant, mais non sans quelques mouvements d'impatience, lorsque vous rencontrerez dans ces spirituelles pochades des prétentions qu'elles ne sauraient comporter. Souvent, en effet, l'auteur est tenté d'ériger en doctrine des excentricités sous lesquelles il est impossible de voir autre chose que la manie de la contradiction, l'ennui des opinions consacrées et la peur exagérée de ne pas soutenir une réputation d'écrivain original. Or là est le point vulnérable. M. Alphonse Karr me représente alors un

prestidigitateur qui voudrait élever ses tours de passe-passe à la hauteur d'une théorie scientifique. Il ne lui suffit pas de nous faire admirer sa dextérité. Quand il vient d'escamoter adroitement la raison ou le bon sens, il lui arrive d'interrompre la séance pour régenter l'auditoire avec les façons tranchantes d'un professeur qui fait une leçon. Par exemple, après avoir déclaré que les progrès de la cuisine firent disparaître l'anthropophagie, et que l'homme a renoncé à rôtir son semblable uniquement parce que ce mets lui paraissait médiocre, dur, indigeste et d'une saveur désagréable, il se drapera subitement en philosophe, en réformateur de l'éducation, et entamera sur ce sujet une dissertation pour laquelle il réclame l'attention respectueuse du lecteur. Peut-être alors mériterait-il de l'obtenir. Mais à coup sûr il n'y réussira pas. Le souvenir de son exorde s'y oppose, et l'on n'en rira que de plus belle quand aux boutades ébouriffantes succéderont les graves démonstrations du prédicateur qui cherche à convertir et édifier les gens.

C'est que l'autorité ne fut jamais une bonne fortune dont on profite par accident ou par surprise, mais une récompense qu'il faut savoir conquérir patiemment par la dignité persévérante d'un talent qui inspire la confiance et la justifie. Or, une fois qu'on s'est classé parmi ceux qui font état de divertir le public, sans être fort sévères sur le choix des moyens, le mieux est d'en accepter d'avance toutes

les conséquences : car elles sont irréparables ; et les efforts essayés pour sortir du rang qu'on a pris ne servent d'ordinaire qu'à révéler définitivement la difficulté ou l'impossibilité de s'en affranchir. On se débat en vain contre le préjugé établi : il vous condamne à lui donner de nouveaux gages, sous peine d'être oublié. L'habileté consiste peut-être alors à se résigner sans avoir l'air d'en souffrir, et à jouir le plus longtemps possible des avantages assurés par la position acquise. Car si la frivolité ou son apparence a l'inconvénient d'affaiblir ou de ruiner le crédit moral de l'écrivain, elle offre aussi ses bénéfices, entr'autres le privilège d'une indulgence exceptionnelle qui la met pour ainsi dire en dehors du droit commun, et l'encourage à ne se gêner ni avec les personnes ni avec les choses. Pourvu qu'elle ait de l'esprit, on tolère en elle toutes les hardiesses. M. Alphonse Karr ne l'ignore point ; car on lui passait tout, comme à un enfant terrible, et ses oublis les plus étranges des convenances les plus vulgaires étaient pris pour des étourderies et des facéties inoffensives qu'atténuait leur désinvolture cavalière. Les victimes mêmes auraient eu mauvaise grâce à s'en fâcher, c'eût été en exagérer l'importance : ces méchancetés pectillantes n'étaient plus qu'un feu d'artifice vers lequel accourait la foule.

Mais, ajoutons-le : l'influence y perdait beaucoup. M. Alphonse Karr lui-même n'a-t-il pas été le premier

à le comprendre et à s'en plaindre? Combien de fois ne nous a-t-il pas reproché avec amertume de nous acquitter envers lui par un sourire, quand il croyait mériter un assentiment! Il a même fini par en contracter une mauvaise humeur visible qui s'est tournée en rancune générale contre l'espèce humaine. C'est alors qu'il affecte de professer une admiration forcenée pour la Rochefoucauld dans des phrases comme celles-ci : « Si Dieu, dans un jour de colère, ou plutôt de bonté, avait mis tous les livres et toutes les actions des hommes dans une immense cornue, et eût fait évaporer par la distillation tous les mensonges, tous les semblants, toutes les hypocrisies, on n'eût trouvé pour résidu au fond de l'alambic que ces quarante pages de Maximes, *qui disent la vérité sur tout.* » C'est alors qu'il s'emporte en injures contre les moralistes qui croient à un autre mobile que l'intérêt personnel. Il n'admet pas même leur sincérité, et, à ses yeux, ces prétendus sages « ressemblent aux marchands de cette vieille tisane appelée *coco*, que l'on vend sur les boulevards de Paris au prix de deux liards le verre. Ils font à pleins poumons, et avec accompagnement de clochettes, un éloge magnifique de leur tisane. Mais lorsque, à force de la préconiser, ils se sont desséché le gosier, ils ne s'avisent pas de boire à leur fontaine, et vont se désaltérer chez le marchand de vin, auquel ils donnent en échange le prix qu'ils ont retiré de leur coco. De même, ces gens qui ven-

dent la sagesse et étalent pompeusement des vertus à la montre de leur boutique, se régalaient dans l'arrière-boutique de choses plus humaines, qu'ils achètent avec les bénéfices de leur commerce. » N'insistons pas sur un manque d'atticisme, qui doit choquer les délicats. Notons seulement ici la transformation d'un caractère qui s'est évidemment assombri par des causes diverses, entre lesquelles il faut compter les inconstances du public, qui fut infidèle à ses qualités ou à ses défauts, lorsqu'ils n'eurent plus le premier attrait de la nouveauté. Alors cette misanthropie, d'abord optimiste comme l'insouciance, devint vraiment atrabilaire, et, une fois la gaieté disparue, le talent sembla se fatiguer et faiblir. Il existait pourtant toujours, mais languissait faute d'aliment substantiel. Car, au lieu d'abandonner un genre épuisé, l'écrivain s'obstinait à l'espérance de le rajeunir; et le paradoxe, après avoir été son jeu, avait fini par s'imposer à son esprit comme une manie incurable dont on ne se doute plus. A force de fuir les lieux communs, M. Alphonse Karr en était venu à en créer pour son usage toute une collection qui lui appartenait en propre, mais dont il abusait tellement que l'on commençait à les savoir par cœur. Ils n'étaient plus que la rhétorique commode de l'improvisation. Lui, l'ennemi des idées toutes faites, il pensait par routine : on prévoyait ses redites; le procédé l'avait envahi, son cerveau subissait le mécanisme de

l'habitude. Bref, il était sur la pente de la décadence.

Or, ce mot nous est pénible à prononcer ici ; car, jusque sous les défaillances, on devine des ressources qui, pour faire œuvre d'art, manquèrent seulement d'application, de tenue et de discipline. Prompt à saisir finement les ridicules, habile à pénétrer les caractères et à peindre les physionomies, dégagé d'ailleurs de tous les intérêts qui faussent la vue, de toutes les précautions oratoires qui gênent la parole, M. Alphonse Karr eût été un moraliste s'il avait eu foi en son aptitude, au lieu de la déclasser dans un gaspillage vulgaire qui devait peu à peu l'amoindrir et la paralyser, au grand dommage des lecteurs difficiles. Même à côté des divagations préméditées pour l'effet et la surprise, il est encore bien des passages où, redevenu sincère avec lui-même, il rencontre des aperçus ingénieux sur mille vérités relatives et secondaires qui intéressent les petits côtés du cœur humain. Ainsi, tout en faisant certaines réserves, on ne lira point sans plaisir sa piquante définition de la *modestie*, qu'il appelle « l'invention des gens qui, ne faisant pas le bien, imposent aux autres le devoir de cacher leurs bonnes actions. Quand les jockeys vont disputer le prix de la course, ajoute-t-il joliment, on les pèse tout d'abord, et on met du plomb dans les poches de ceux qui sont trouvés plus légers et plus dispos que les autres. C'est ainsi que chacun, dans les courses de la vie, voudrait bien charger ses adver-

saires d'un bagage embarrassant : les vertus qu'on exige des autres sans les pratiquer soi-même remplacent assez bien le plomb. Chacun, une fois en route, s'empresse de jeter son plomb et ses vertus. Mais on pèse de nouveau les jockeys à l'arrivée. Je voudrais bien espérer qu'il en est de même après l'arrivée au but de la vie. » Ce scepticisme un peu chagrin se concilie chez lui avec des instincts généreux qui partent d'une nature saine et droite. Parfois même il parle comme un sage, dont les conseils mériteraient plus sûrement encore d'être goûtés s'ils n'étaient point compromis par le voisinage de lazzi équivoques. Voici, entre autres, une leçon qui, sous une forme gracieuse, se recommande par l'élévation de la pensée : « Compter sur la reconnaissance des gens qu'on oblige, c'est agir en usurier. Le diable en rit, et Jupiter ne fronce pas le sourcil pour cela. Au moment où j'écris, je vois par la fenêtre qui donne sur mon jardin un grand sorbier chargé d'ombelles de graines rouges. Sur le sorbier sont deux gros merles noirs qui, de leur bec orangé, font un repas somptueux aux dépens des baies de corail. Croyez-vous que le sorbier exige des merles qu'ils chantent ses louanges, et qu'il les querelle de ce qu'ils n'ont pas des fruits à lui donner en échange des siens ? Non ; le sorbier est très-heureux de ce que les merles chantent sous son feuillage jauni. Et voulez-vous savoir ce que chantent les merles ? Vous croyez peut-être qu'ils

disent : « Oh ! le grand sorbier ! le généreux sorbier ! qu'il soit béni entre tous les arbres ! » Nullement. — Écoutez-les : — Oh ! les bonnes sorbes ! jamais je n'en ai mangé de si mûres et de si rouges ! moi qui m'inquiétais de l'hiver ! Il y a ici de la nourriture pour jusqu'au printemps. Hohé ! accourez, mes compagnons ; et vous, mes petits, accourez faire un repas délicieux. — Vous le voyez, il n'y a rien là pour le sorbier ; mais cela se chante sur une mélodie suave et joyeuse, et le sorbier jouit de la joie des oiseaux, et il ne désire pas n'avoir point de fleurs ni de graines, l'année prochaine. — Voyez-vous : la Providence a fait le sorbier pour les merles. Si vous êtes un sorbier, faites tranquillement votre état de sorbier, et n'en gémissiez pas. » Il y a je ne sais quelle candeur germanique dans cette poétique ébauche. Ces notes naïves nous agréent d'autant plus que M. Alphonse Karr affecte d'ordinaire l'air froid et la sécheresse. Il se délie de l'émotion comme d'une infériorité, et n'aime point être pris en flagrant délit de sentiment. Mais, à son insu, son caractère déjone cette impassibilité artificielle, et lui gagne des sympathies contre lesquelles il semblait se tenir en défense. Par un autre contraste qu'il faut indiquer, ce fantaisiste évaporé, qui redoute le sérieux comme un pédantisme, excelle surtout dans certains petits sermons de morale pratique, qui se composent de bonhomie tolérante, de modération bourgeoise, de sens prudent

et rassis, d'expérience intime, acquise aux dépens des illusions perdues et des passions apaisées. On croirait alors entendre un grand papa qui fait son examen de conscience et en tire des enseignements pour ses petits-enfants, avec une sorte de sérénité mélancolique qui ne dégénère jamais en fadeur. Ce sont maximes dont il a éprouvé la valeur bienfaisante : aussi lui pardonne-t-on de les répéter souvent. N'a-t-il pas, par exemple, redit maintes fois en vers et en prose qu'il ne faut point placer le malheur dans les choses inévitables ni le bonheur dans les choses impossibles ? Il a brodé sur ce thème sans nous lasser, sans se lasser lui-même, mille variations agréables, entre lesquelles nous n'aurions que l'embarras du choix. En voici une, dont l'accent est plein de douceur : « Croyez-moi, ne vous attendez pas à trouver sur la route de la vie des ombrages parfumés, du soleil, des roses doubles, peut-être même des roses bleues ou des fruits savoureux. Cueillez plutôt les églantines et les fruits noirs des ronces sans même vous plaindre des épines, au lieu de passer dédaigneusement devant les haies. » Ces réflexions ont un vrai charme, parce qu'elles se mêlent habituellement à ses impressions personnelles, et sont éveillées par des souvenirs d'enfance ou de jeunesse. Or, c'est là que paraît s'être réfugiée la sensibilité de M. Alphonse Karr. Ses *guêpes* cruelles ne bourdonnent plus dans cet asile du foyer domestique. Toutes les fois que sa

tristesse attendrie en évoque les chers fantômes, le masque d'Aristophane se détache, et nous laisse surprendre des larmes involontaires, qui attestent que le railleur n'a pas tué le poète. Il l'a seulement découragé par la contrainte du respect humain qui plus d'une fois ailleurs a réduit le cœur au silence. S'il l'avait écouté davantage, il lui eût été certainement plus facile encore de se faire aimer que de se faire craindre.

II

Mais M. Alphonse Karr avait d'autres visées que ne pouvait satisfaire la littérature proprement dite, celle qui se contente d'être un luxe ou une volupté pour les intelligences. Aussi les muses désintéressées auxquelles il fut redevable de ses premiers succès ont-elles compté en lui sinon un déserteur, du moins un infidèle. Homme d'imagination, il prit un jour son siècle en pitié, et se crut appelé à devenir le redresseur universel des torts, le conseiller taquin de l'autorité, le grand accusateur des délits impunis, le vengeur de toutes les petites misères sociales, en un mot, un *policeman* volontaire qui se chargea d'appré-

hender au corps tous les abus et tous les préjugés qui courent les rues. Cette alliance d'instincts à la fois fantaisistes et pratiques est un des traits les plus curieux et les plus saillants de sa physionomie. Sa misanthropie tracassière sut se concilier avec une sorte de philanthropie bruyante, affairée, amie de la grosse caisse, et tambourinant sans relâche une foule d'idées qui eurent du moins l'habileté d'être souvent amusantes, lorsqu'elles ne réussissaient pas à se rendre directement utiles. Nul ne sut mieux se créer dans la classe moyenne une popularité que légitimait la vigilance avec laquelle il s'institua le patron de sa bourse et de son pot-au-feu. Quand on voit avec quelle richesse d'invention il souleva tant de menus problèmes de santé, de salubrité, de sécurité ou d'aisance publique, avec quel acharnement il lutta pour les solutions qu'il proposait, et combien il dépensa de verve dans cette guerre contre des ennemis que l'esprit seul ne peut pas vaincre, on se prend à regretter qu'il n'ait pas un jour été mis en demeure d'appliquer ses talents administratifs, dont la vocation aurait pu se prêter aux emplois les plus divers. Quel dommage que M. Alphonse Karr n'ait pas eu le pouvoir entre les mains, ne fût-ce que pendant vingt-quatre heures; par exemple, à la préfecture de police, où sa dictature momentanée aurait pu se signaler par tant de bienfaits! Car c'était à ce poste surtout que l'appelait la spécialité de son génie réformateur.

En voyez-vous d'ici toutes les conséquences? Les fournisseurs tremblants n'auraient plus osé tromper personne sur la qualité ou la quantité des substances nécessaires à la vie. Les balances seraient devenues honnêtes et les poids consciencieux. Le café nous serait arrivé tout droit de l'île Bourbon ou de la Martinique, sans passer par les fabriques de chicorée, d'ocre, de terre de Sienne ou de noir animal; le sucre en poudre cesserait d'être un mélange de plâtre et d'amidon; *l'anse du panier* n'aurait plus sauté dans les ménages. Nous eussions enfin pu boire de confiance un lait sérieux et inoffensif, des vins sincères et authentiques, dans lesquels le raisin ne serait plus entré, comme autrefois, comme aujourd'hui, par exception ou par mégarde. Bref, c'eût été l'âge d'or de la probité renaissante.

Mais tout cela n'est qu'un rêve : ne le prolongeons pas, nous aurions l'air de plaisanter : or la matière est grave, et mieux vaut rendre justice au promoteur infatigable de plus d'une mesure bien entendue, qui, grâce à sa ténacité intelligente, a fini, tant bien que mal, par sortir de l'ornière et faire son chemin. Huit jours après la publication du curieux chapitre où il nous était prouvé que les chiens ne valent pas mieux que leurs maîtres, et que souvent ils *les aiment comme un beefsteak*, un arrêté municipal condamnait à la prison ou à la mort tous ces faux amis de l'homme surpris en flagrant délit de vagabondage.

Cette circulaire, M. Alphonse Karr la garde précieusement dans ses archives; il s'en fait honneur, il l'a citée maintes fois comme un bulletin de victoire.

Mais rarement il lui arriva d'obtenir gain de cause aussi rapidement. Alors, loin de perdre patience, il s'opiniâtrait d'autant plus dans ses réclamations, et fatiguait les oreilles officielles de ses requêtes périodiques, avec l'obstination piémontaise d'un joueur d'orgue. Il mit deux ans à démontrer qu'un pain de quatre livres doit peser quatre livres. Il lui fallut dix années et le concours d'une révolution pour obliger enfin les administrateurs des chemins de fer à couvrir les wagons de troisième classe, c'est-à-dire à ne pas punir du froid, de la pluie, du rhume, de la fluxion de poitrine, et parfois de la mort, le crime de n'être pas assez riche pour voyager en seconde et en première classe. Pendant seize ans, il plaida sans succès notable ce principe, qu'un marchand est aussi coupable de voler l'acheteur que le serait un acheteur de voler le marchand. La logique française voyait un paradoxe dans cet axiome. Mais il se dédommageait de ses échecs par le plaisir de harceler l'ennemi, à la façon du moucheron qui prend son temps, foud sur le cou du lion,

Tantôt pique l'échine et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du museau.

D'ailleurs, outre la satisfaction de constater et

d'aggraver les torts du pouvoir, il trouvait dans son impuissance même l'avantage de se ménager pour les besoins ordinaires de sa polémique courante des munitions de réserve qui subvenaient à l'indigence possible de la chronique. Ces questions, qu'il avait l'art de créer, d'entretenir, d'attiser sans cesse, et qu'on pouvait traiter à la minute, sans travail de tête, étaient un capital inépuisable qui lui rapportait un revenu assuré. Je croirais presque qu'il eût été désappointé d'avoir trop tôt raison des résistances ou de l'inertie. Il lui aurait alors fallu renouveler son artillerie, se remettre en frais pour improviser d'autres thèses d'un développement commode et productif. Le reproche de monotonie importait peu d'ailleurs à qui voulait faire œuvre de propagande, et sacrifiait aisément l'amour-propre d'auteur à celui du publiciste qui s'érige en secrétaire perpétuel des griefs soutenus par la voix de la foule. Nous lui savions même quelque gré de nous ennuyer un peu par des redites auxquelles nous étions intéressés. C'était de sa part dévouement à la cause commune ; ceux qui avaient le mauvais goût de s'en plaindre passaient pour des ingrats qu'on obligeait malgré eux. Les critiques adressées à l'écrivain s'émoussaient ainsi contre le bouclier de la reconnaissance, à laquelle il avait des droits incontestables. Fort de cette clientèle des consommateurs ligués contre les fournisseurs, le pamphlet politique n'en était que

plus à l'aise, ses témérités s'appuyant sur le patronage d'une majorité compacte, gagnée d'avance à l'adversaire des mille impôts indirects prélevés par la fraude sur le bien-être de tous. Qui sait même si le railleur impitoyable des hommes en place, des fonctionnaires, des électeurs et des éligibles n'avait pas son arrière-pensée de candidature éventuelle? Les moins ambitieux peuvent le devenir, quand ils se persuadent qu'ils le sont pour le bien général.

Or, plus que beaucoup d'autres, M. Alphonse Karr était autorisé à le croire; car tout ce qui pouvait soulager les modestes budgets devenait sa propriété, sa chose. Il en faisait, comme on dit, son affaire. Il murmurait contre la gabelle, argumentait contre la douane, réclamait la poule au pot, s'insurgeait contre la garde nationale, se faisait emprisonner comme réfractaire, voulait licencier à jamais toutes les baïonnettes intelligentes, et, dans un autre ordre d'idées, appelait de tous ses vœux la paix universelle, le gouvernement à bon marché, les grands travaux d'utilité publique, l'abolition pacifique du paupérisme, la stabilité d'un pouvoir fort et respecté : tout cela sans pathos, sans intimidation révolutionnaire, sans coaliser les passions, mais avec un air de bonhomie et une rondeur malicieuse qui appropriaient l'esprit d'innovation à la gaieté française. Même quand il touchait le feu, il semblait jouer avec les tisons comme un jongleur avec des poignards. Son seul

travers était peut-être la manie de régler toutes choses, et de croire trop à la toute-puissante efficacité des décrets, comme s'ils étaient jamais capables de fonder le bonheur d'un peuple qui ne veut pas être heureux, de remédier à des maux qui sont le gagne-pain d'un grand nombre, ou de détruire par une action souveraine des habitudes passées dans le sang et invétérées dans les mœurs.

C'était de l'économie sociale faite un peu pour rire, sans grande portée, ayant du reste un mérite, celui d'égayer son monde et de se rendre accessible aux plus profanes. Quant au fond des choses, il ne le prenait pas fort à cœur, et s'accommodait on ne peut mieux des imperfections aux dépens desquelles il se donnait le beau rôle, celui du frondeur avisé qui dit son fait à chacun et s'embarrasse peu des conséquences. Humoriste avant tout, il lui suffisait d'avoir raison sur le papier; et, tout en ayant le sentiment du possible, il ne s'interdisait point les innocentes imaginations du rêveur, dès qu'elles se prêtaient à un tour plaisant et singulier. C'est ainsi qu'il nous a proposé plus d'une conquête alimentaire qu'il est permis de ne pas discuter sérieusement. Je ne parle pas ici des couleuvres, des petits chiens, des rats et des souris, dans lesquels il nous conseille de mettre hardiment la fourchette, mais de ces végétaux que la mer, en se retirant, abandonne tous les jours sur nos plages. Il paraît que l'on ferait d'excellentes sa-

lades avec l'*ulva lactuca*, le *fucus saccharinus*, le *fucus palmatus*, le *rarech* ou la *criste marine*. Et M. Alphonse Karr gémit de voir fouler aux pieds cette manne des grèves, dont l'abondance est telle qu'à chaque marée on en recueillerait facilement de quoi nourrir pendant une semaine tout le département de la Seine-Inférieure. Il nous indique même les différentes manières d'apprêter ces légumes, qu'il désirerait, pour l'exemple, voir figurer sur toutes les tables des riches. C'est à vous à en faire venir l'eau à la bouche. Mais il n'en est pas moins probable que ces recettes appétissantes échoueront longtemps encore contre les répugnances des préjugés gastronomiques.

Si les améliorations matérielles l'ont toujours vivement préoccupé, jusqu'à lui inspirer des chimères, les intérêts de l'esprit le touchent beaucoup moins ; et, bien que M. Alphonse Karr ait jadis professé dans un collège royal, je ne verrais pas sans trembler le portefeuille de l'instruction publique tomber entre ses mains : car il a sur les études universitaires des idées qui ne vont à rien moins qu'à remplacer l'antiquité grecque ou latine par la natation, la gymnastique, le jardinage et le canotage. Si tous les Français ne naissent pas laboureurs, si tous les lycées ne sont pas transformés en fermes modèles, si la *Maison rustique* n'est point encore devenue l'unique manuel d'éducation et d'enseignement, ce n'est pas

sa faute : il a fait jusqu'à des romans pour démontrer que les lauréats du concours général finissent nécessairement par le bain ou le suicide. Ces antipathies classiques, qui par leur excès même échappent à toute réfutation, sont chez lui l'entêtement d'un littérateur blasé qui voudrait passer à nos yeux pour un penseur, un homme positif, allant droit au réel, au solide, à l'utile, et très-supérieur aux bagatelles de la forme, ce que du reste il prouverait au besoin par l'abandon de son style.

Cette absence de vues élevées, qui dans les questions d'art se manifeste par un dédain systématique de toute doctrine, éclate plus sensiblement encore en politique par une indifférence absolue pour les principes. Jamais il n'a su dégager une vérité des exagérations qui l'altèrent ; jamais ses sarcasmes n'ont mesuré la portée de leurs coups. Tout entier aux entraînements de l'heure présente, il ne songeait point à l'avenir, et n'hésitait pas à décrier les institutions les plus vitales pour atteindre les abus inséparables des choses humaines, ou les personnes qui s'abritaient commodément derrière eux. Mais, tout en regrettant que la poussière du combat l'ait parfois aveuglé, il n'en est pas moins juste de reconnaître que, dans la région des faits, il eut la clairvoyance d'une pénétrante malignité qui, pendant une dizaine d'années, profita de toutes les fautes, épia toutes les maladresses et triompha de toutes les chutes. On lui

faisait souvent la part assez belle, et son bon sens inquisiteur était alors à la fête ; d'autant plus qu'en bien des rencontres il trouvait un point d'appui dans l'assentiment secret de l'opinion ; car ce que beaucoup pensaient confusément et tout bas, il l'articulait avec une précision de franchise qui saisissait par sa brutalité même ; nul ne formulait plus nettement les vagues instincts d'une société souffrante qui se débattait dans des agitations stériles. Il donnait un corps aux inquiétudes et aux plaintes ; et, tout en déclarant au malade que son état était désespéré, il avait le secret de l'égayer aux dépens des maux qu'il jugeait incurables. Toutes les contradictions de l'esprit public, il les résumait à son insu dans le scepticisme imprudent de sa polémique, qui arborait l'amour platonique de l'ordre, et, en attendant le règne de l'autorité, usait avec une licence étourdie de la liberté qu'il maudissait. Dans ce mélange disparate de respect abstrait pour le pouvoir et d'indépendance effectivement agressive contre ses instruments les plus respectables ou les plus nécessaires, ne voyons pas le calcul plus ou moins habile d'un satirique qui veut se ménager des alliances dans les camps les plus hostiles, et offrir aux uns comme aux autres des gages d'adhésion.

Non : M. Alphonse Karr subissait en cela l'influence de son temps. Par aversion pour ce qu'il appelait alors l'anarchie, il soupirait avec un fanatisme qu'il

doit regretter après un gouvernement définitif, qu'il aurait volontiers débarrassé des entraves d'une légalité étroite, qu'il eût armé d'une force capable de se faire obéir, en un mot, un régime plus ami de l'action que de la parole. Son rêve était, comme il dit, la monarchie absolue des abeilles, qui ne connaissent ni avocats, ni tribune, ni parlement. — Mais, si tel fut autrefois son idéal, il ne se pressait point de donner aux autres l'exemple des vertus civiques dont il regrettait chez eux l'absence, notamment du respect et de l'obéissance dus aux lois et à ceux qui les représentent. Loin de là : sous une apparence conservatrice, son œuvre, radicalement révolutionnaire, démentait ses meilleures intentions par l'emploi de moyens violents qui allaient contre ses fins. M. Alphonse Karr lui-même, éclairé par les événements, doit aujourd'hui s'avouer que ses *Guêpes* ont activé plutôt que retardé la dissolution des éléments qu'elles eurent l'impuissante prétention de corriger ou de fortifier. Oui, c'était se tromper étrangement que de se croire l'ami d'un trône, quand on achevait d'ébranler par une ironie si malveillante tous les appuis qui lui servaient de sauvegarde ; quand on maniait avec une dextérité si dangereuse les armes que l'on déclarait funestes entre les mains d'autrui ; quand aux excès du discours on opposait ceux de la plume, au risque de dépasser les violences si souvent reprochées à l'adversaire. Appeler un souverain constitu-

tionnel « un fétiche, un grand lama, un Laocoon étouffé par des serpents ; » répéter sur tous les tons « qu'il n'avait pas plus d'influence dans l'État qu'un buste de plâtre dans une mairie ; » voir en lui « le plus humble et le moins considéré de tous les Français, parce qu'il n'était ni électeur, ni éligible, ni garde national, mais tout simplement un roi couronné comme un cheval qui tombe à genoux, » était-ce là, je vous le demande, parler un langage propre à relever l'idée de la royauté dans l'estime d'un peuple dont on voulait faire l'éducation politique ? On ne saurait non plus absoudre ce parti pris d'insulte qui transforme tous les ministres en « saltimbanques, en bilboquets, en molosses affamés et haletants qui font curée de la France. » Et des mots sévères nous viennent malgré nous sur les lèvres quand nous lisons les pages où il traite les législateurs du pays « d'usuriers en retraite, associés sous la raison Bertrand et compagnie. » — Défendre ainsi l'ordre dont on s'institue le champion, c'est comprendre singulièrement le devoir d'un citoyen. « Si vous voulez que le navire vous porte, ne passez pas votre temps à couper les cordages, à déchirer les voiles et à faire des trous de vrille dans la cale, sans quoi il sombrera, et vous serez tous noyés. » Voilà ce que M. Alphonse Karr nous disait sagement ; mais il se gardait bien de prendre la leçon pour lui. Tout en ayant l'air de courir aux pompes pour éteindre l'in-

condie, il lançait plutôt à plaisir des jets de vitriol sur le brasier incandescent.

C'est qu'en réalité les malheurs publics semblaient l'attrister modérément dès qu'ils servaient à aiguiser sa plume. Plus d'un chapitre assombri par de sinistres prédictions ne se terminait-il pas par ce refrain : *Au reste, tout cela m'est parfaitement égal*. Aussi prêchait-il l'autorité sans avoir foi en son prestige, sans l'aimer, sans la désirer surtout, et peut-être avec l'arrière-pensée de se retourner contre elle le jour où elle serait la plus forte. Car, pour conserver tous ses avantages, sa causticité avait besoin de se vouer à l'opposition ; et s'il semblait alors ne pas faire chorus avec elle, c'était pour que sa voix ne fût pas confondue dans le tumulte d'un concert turbulent. Il préférait un *solo*. Mais le diable n'y perdait rien. — Frondeur de la bourgeoisie, il ne fut pas non plus exempt des torts qu'il lui imputait ; car, comme elle, il inclinait à ne voir en toute question que des intérêts et non des principes. Ses vues courtes n'allaient guère au delà des rancunes quotidiennes contre les hommes ; ou, si son bon sens avait le pressentiment des catastrophes, Cassandre cruel, il s'en consolait d'avance par le plaisir de les annoncer à des incrédules. — Ennemi des avocats et de ce qu'il appelait leur règne, il ressemblait pourtant à quelques-uns de ceux qu'il fustigeait ; car, s'il adoptait une cause, il cherchait moins le succès du plaideur que

celui du plaidoyer, c'est-à-dire une occasion d'es-crime amusante contre la partie adverse, contre les juges, contre ses confrères, et souvent contre son propre client, qu'il a mille fois sacrifié à un bon mot. Même lorsqu'il était fondé en droit, il compromettait ses meilleures raisons par l'oubli absolu des mœurs oratoires, le défaut d'urbanité, d'égards pour les personnes, de ménagements, de conciliation et de bienveillance. Décidé à mettre l'auditoire en gaieté, il remplaçait trop souvent les arguments par des quolibets et des plaisanteries douteuses. M. Alphonse Karr a donc fait déchoir le pamphlet, en lui fermant toutes les sources d'inspiration éloquente. Mais ses *Guêpes* n'en seront pas moins un monument curieux à consulter pour l'histoire anecdotique des mœurs publiques ; et ceux même qui en condamneront bien des pages ne refuseront pas à l'ensemble le bénéfice des *circonstances atténuantes*, n'en déplaise à l'auteur, qui leur a fait si longtemps une guerre si vive.

III

Du pamphlétaire à l'ami des champs, la transition n'est point aussi brusque qu'elle le paraît. N'était-ce pas des bruyères roses de la Normandie que s'élançait l'essaim bourdonnant de ses *Guêpes*; et, quand elles avaient passé tant de victimes au fil de leur aiguillon, ne reprenaient-elles pas fidèlement leur vol vers les côtes de Sainte-Adresse, où les attendaient les fleurs blanches des pommiers et les parfums sauvages des ajoncs dorés? Chez le moraliste chagrin qui en veut aux hommes d'être méchants ou à la société d'être mauvaise, les goûts rustiques sont encore un signe de misanthropie. « Si j'ai l'air, dit-il, de préférer aux hommes les arbres et les fleurs, c'est que je leur dois des plaisirs sans cesse renaissants, tandis que les hommes m'ont toujours été ou des obstacles ou des ennemis. J'aime les arbres et les plantes, parce qu'ils se montrent ce qu'ils sont, de près ou de loin, l'été ou l'hiver. On sait tout de suite à quoi s'en tenir. Ils promettent telle forme, telle couleur, tel parfum, tel fruit, tandis que chaque homme possède au moins trois caractères : celui

qu'il montre, celui qu'il a et celui qu'il croit avoir.» Aussi ne fut-il jamais Parisien qu'en passant, et à contre-cœur. L'atmosphère de nos rues l'étouffait, comme celle d'une prison. Il lui tardait toujours de s'en échapper, pour aller ouvrir ses poumons à l'air vif de ces grèves, où il n'était pas troublé par d'autre bruit que le murmure voisin des plages favorites qu'il semblait avoir découvertes. Ses falaises étaient pour lui toute sa France. Il y prenait racine; il en devenait plus fier, plus jaloux qu'un indigène. Il avait vraiment l'orgueil du clocher, et son patriotisme local s'animait encore de la joie du propriétaire qui a pignon sur rue, de l'amour-propre du colonisateur qui veut mettre à la mode son site privilégié, dût-il s'enfuir au plus vite, aussitôt qu'il aura eu l'imprudence d'y attirer la foule qui lui fait peur. Mais en attendant on pourra le confondre avec les naturels de l'endroit, tant la métamorphose est facile et complète. A Étretat, l'homme de lettres ne s'effaçait-il pas déjà le plus possible devant le patron de l'*Arselin*, *deux-mâts n° 7, du tonnage* de 95 p. 100? A le voir, le visage hâlé par le soleil, aider les pêcheurs à *virer au cabestan*, on pouvait craindre qu'un jour ses mains calleuses ne perdissent l'habitude de la plume. Or, maintenant c'est chose à peu près accomplie. L'écrivain disparaît, le jardinier reste.

Mais, avant d'être l'honorable retraite d'un littérateur fatigué de nous plaire, l'horticulture avait été

une des passions les plus désintéressées du poëte qu'inspirait toujours heureusement la contemplation de la simple nature. Une place recommandable est acquise à M. Alphonse Karr parmi nos peintres de paysages, ou plutôt de miniatures descriptives. Car ici, comme ailleurs, il n'embrasse pas volontiers les vastes horizons, et son pinceau, plus gracieux qu'énergique, préfère l'esquisse des jolis détails aux vues d'ensemble qui composent et achèvent un tableau. Dans ces légères vignettes, dont l'agrément réjouit les regards, il se distingue par deux qualités notables, l'émotion du spectateur vivement touché par le plaisir des yeux, et l'exactitude d'une observation que rend exigeante une sorte de curiosité scientifique. Voyons à l'œuvre cette double aptitude.

M. Alphonse Karr n'est pas seulement, comme plusieurs de ses contemporains, un coloriste élevé à l'école de la sensation, et faisant poser la nature devant lui dans son atelier pour lui emprunter des effets de style, des sujets d'étude qui mettent en relief l'habileté de l'artiste, des décors à la mode qu'on peut distribuer à propos dans un roman. Quelquefois, j'en conviens, son lyrisme pittoresque tourne au remplissage et trahit le procédé : je ne serais même pas étonné qu'il eût une collection de tirades toutes prêtes sur les enchantements printaniers. Ces airs lui reviennent souvent comme des refrains faciles qui conviennent à sa voix, et sont sûrs d'avance de

réussir auprès des auditeurs. Nous pourrions indiquer du doigt tous ces passages, qui ont rapporté beaucoup de lignes à ses œuvres. Mais, tout en faisant la part de ce qu'il sait encore mieux que nous, tout en notant certaines industries de développement très-propices à la rapidité de la composition, il n'en est pas moins évident qu'alors même il obéit à un penchant et cède à l'attrait de son propre plaisir. Car il y a chez lui un rêveur qui cherche dans la solitude un refuge où il retrouve sa jeunesse de cœur, oublie bien des blessures, et se reprend à aimer la vie aussi naïvement qu'à l'âge où il cueillait des violettes au mois de mars et du muguet au mois de mai, où il courait les bois pour y manger des fraises et des mûres, y dénicher des nids, poursuivre les papillons, ou attraper des lézards. Oui, il ne s'est pas encore lassé d'être ravi par le babillage des oiseaux, la pousse des feuilles naissantes, la fraîcheur des eaux, la verdure des prés, le silence et l'ombre des bois. S'il en parle souvent, c'est qu'il en jouit avec le tressaillement des impressions premières. La campagne le rend évidemment heureux, et l'on s'en aperçoit alors à son style : car il perd son goût d'amertume, et, jusque dans ces libelles où l'ironie ne désarmait pas, ses épigrammes paraissent moins maussades, moins méchantes en été qu'en hiver. Elles avaient alors comme des tentations de bonne humeur, excitée sans doute par la sérénité du ciel.

Nos ridicules le frappaient moins, parce que ses roses l'occupaient davantage ; elles ne lui laissaient plus guère le temps de songer à nos mesquines intrigues et d'en contracter de l'aigreur. Je ne sais quel épanouissement de sève joyeuse lui faisait monter au cerveau les idées riantes qui dissipent les nuages. Disons plus : on peut affirmer que l'air des champs, le voisinage de la mer et la continuité d'une existence affranchie de nos gênes ou de nos servitudes exerça toujours sur son talent une sorte d'influence hygiénique. C'est dans ce milieu réparateur et salubre qu'il se retrempeait périodiquement, lorsque l'étiollement menaçait de suivre la production trop abondante, trop superficielle ou trop hâtive. La santé générale de son esprit s'y raffermissait : il ne se portait jamais mieux qu'après un *Voyage autour de son jardin*.

Ce titre vous rappelle sans doute un de ses meilleurs ouvrages, un de ceux qui intéressent par l'harmonie parfaite qui existe entre l'auteur et son sujet. Chacun sait, en effet, que M. Alphonse Karr a toujours vécu dans une sorte d'intimité avec ses fleurs, et que le petit coin de terre où il en cultive les espèces les plus choisies lui sourit par-dessus tous les autres. Aussi a-t-il mis son âme dans le récit de ce voyage sédentaire qu'il pouvait faire en robe de chambre, sans frais de déplacement, sans renoncer à ses plus constantes affections, ni à la douceur de ses habi-

tudes casanières. Vous y reconnaitrez un accent profond de bien-être physique et moral. C'est écrit à loisir, sans effort, sous la dictée de l'heure présente, avec une radieuse nonchalance qui attend l'éclosion toute naturelle des idées et les saisit au passage. Bien des pages ont pour ainsi dire gardé le souvenir des parfums, la joie des rayons de soleil qui pénétraient dans le cabinet retiré où le promeneur allait recueillir ses réflexions solitaires et en causer avec un ami.

Car le jardin de M. Alphonse Karr n'ouvre point sa porte à tout venant. S'il en fait les honneurs au public, c'est à distance. Il se garderait bien d'y admettre les indifférents ! Un des charmes qui l'y retiennent n'est-il pas de pouvoir se dire : « Je suis enfermé tout entier dans un petit espace plein de gazonnements, de riches couleurs, de suaves senteurs, seul avec mon esprit et mon imagination, loin des ennuyeux, des sots et des pervers, accessible seulement à ceux que j'aime ou que j'estime. Ici je me suis fait une part de la terre et du ciel, et cette part est à moi, et nul ne peut m'en priver ! » Aussi comme il est jaloux de protéger cet isolement ! Voyez-vous ce vieux mur où grimpe le lierre sombre, où la vigne vierge découpe ses pampres pourprés ? Dans l'asile réservé qu'il enclôt, il voudrait pouvoir oublier tout ce qui est au delà : « Je ne tiens pas, dit-il, à la vue de la campagne environnante, et, du côté de la mer, j'ai

même planté un rideau de peupliers qui me la dérobe. Ce spectacle est trop vaste pour que l'homme puisse le soutenir sans cesse. Devant son immensité, on ne pense pas ; on s'exhale comme ferait un morceau de camphre qui se dissipe dans l'air. Le premier mérite d'un jardin, c'est de n'être pas trop grand : il doit sentir le renfermé. Que la verdure en dissimule l'enceinte, mais nous en avertisse toujours. » Derrière ce rempart que couronnent les pariétaires, les giroflées et la mousse, se cache le domaine qu'il a disposé avec le soin curieux d'un amateur, et la volupté du maître qui s'est pris d'attachement pour le moindre brin d'herbe que ses yeux ont vu croître.

Tous les importuns en sont exclus, mais tous les oiseaux y trouveront une hospitalité prévenante. C'est à leur intention que M. Alphonse Karr a conservé ces grands arbres et ces buissons touffus, qu'il a multiplié les sorbiers aux grappes friandes, les houx aux graines de corail, les aubépines aux baies grenat, les lauriers et les hyèbles, les azeroliers et les sureaux, dont les ombelles noires sont un régal pour les fauvettes et les mésanges. Ce ruisseau qui serpente à travers la pelouse, il a voulu qu'en certains endroits il ne fût qu'un mince filet d'eau, afin que la gent ailée pût s'y baigner sans péril. Quand la gelée cruelle fait frissonner les plumes, n'ouvre-t-il pas sa serre aux rouges-gorges, qui en connaissent le chemin ? Il les laisserait entrer jusque dans sa maison,

où ils voltigeraient sans frayeur, non moins libres que s'ils étaient chez eux. Vienne la saison clémente, et vous entendrez leur musique reconnaissante. Ils savent bien qu'alors ils ont droit de ponte dans tous les feuillages, dans tous les angles des murailles, sans jamais craindre qu'une main barbare arrache leurs œufs ou leurs petits au duvet de leurs nids. Écoutez plutôt M. Alphonse Karr parler de sa plus douce voix au moindre d'entre eux, à un roitelet mignon que l'on prendrait pour une pincée de plumes brunes et grises que le vent enlève : « Viens, gentil oiselet : sois le bienvenu dans ma demeure, sous le toit qui s'avance ; soigne et élève ta nombreuse famille : on respectera ton repos et surtout ta confiance. Il y a de la mousse là-bas, auprès de la fontaine, et dans les allées, des brins d'herbe récemment fauchée. » Et l'oiselet semble comprendre. « Le voilà sur le bord de son nid ; il me regarde avec ses beaux yeux noirs. Il a peur, mais il ne se sauve pas. » Aussi, voulez-vous assister à une tragédie ? Lisez cette lettre où l'auteur raconte avec quelle douleur il vit un de ses terribles, un de ses affreux amis abattre un jour d'un coup de fusil son beau merle chanteur, le chef de son orchestre, celui qui se perchait avec tant de sécurité sur ce sycomore au pied duquel il tomba, hélas ! tout palpitant et tout sanglant. « Que ne donnerais-je pas pour faire comprendre à tous mes hôtes mélodieux que je n'ai ni

fait ce bruit ni commis ce meurtre, que je ne suis pas un traître, qu'ils retrouveront ici la paix et l'ombre, qu'ils peuvent sans défiance revenir manger cet hiver les fruits de mes arbres! Comment réparer tout cela? Et ce pinson, qui hier encore est venu jusque sur ma fenêtre, il s'éloignera de moi et de ma maison l'année prochaine; il ne bâtira plus son nid dans ce gros orme où il le construisait chaque année! »

Il a fait aussi des études sympathiques sur ces mouches d'un vert doré qui brillent au soleil et butinent dans les parterres; ces insectes qui vont et viennent en tous sens sur les feuilles, sur le sable, dans l'herbe ou les calices des fleurs; ces papillons sans nombre dont il vous dira tous les noms. Il sait du moins leurs destinées, leurs mœurs, leurs amours, leurs combats, leurs métamorphoses. Que de fois il les a suivis des yeux, étudiés de près, en retenant son souffle, de peur de les déranger ou de les faire partir! Je vous citerai, par exemple, l'histoire de cette *chrysis*, mère de famille intrépide, qui ne veut pas mourir avant d'avoir déposé son œuf dans la cellule où une abeille solitaire recueille le miel destiné à son nourrisson. « La voilà au bord du trou; elle hésite, elle se décide, elle entre... Elle m'intéresse: elle est si belle! Mais l'autre aussi doit m'intéresser, elle est si laborieuse!.. Ah! voici qu'elle revient à travers les airs. La *chrysis* a entendu son bourdonnement... mais trop tard. L'aiguillon déchire la gaze miroitante de ses ailes.

Elle tombe étourdie sur le sable. S'enfuira-t-elle? non, car il s'agit pour elle d'assurer l'avenir de son petit. Aussitôt l'ennemi disparu, je la vois qui se relève, se secoue, se trémousse. Trahie par ses ailes défaillantes, elle grimpe péniblement; par moments les forces lui manquent. Enfin, elle arrive; elle entre, elle est entrée; elle a réussi. Maintenant je ne me sens plus touché pour elle, mais pour la mère dépossédée, qui verra mourir de faim son enfant légitime, tandis qu'un intrus dévorera le miel de l'ouvrière vigilante. » Bien d'autres pages, légèrement retouchées, pourraient comme celle-ci faire suite au fraisier de Bernardin de Saint-Pierre.

Mais c'est aux fleurs surtout que M. Alphonse Karr réserve sa plus vive admiration, sa plus expansive tendresse. Il les aime pour elles-mêmes encore plus que pour lui, ce qui est le véritable signe de la passion. C'est au point qu'en Normandie, tout en se promenant, il répandait dans les terrains propices les semences de ses plantes les plus riches, afin d'en multiplier, d'en perpétuer l'espèce. Si vous allez dans les parages où il habita, ne soyez donc pas surpris de rencontrer aux alentours les plus splendides pavots lilas ou écarlates à côté du coquelicot modeste qui naît à l'état sauvage. L'auteur de *Geneviève* a passé par là. Si au pied d'un arbre isolé vous voyez monter, au lieu de l'humble liseron, des volubilis violets et lilas, pensez à lui : c'est sans doute sa

graine qui a fructifié et laissé des descendants. Il allait même, dit-il, jusqu'à greffer sur l'églantier des haies ses magnifiques roses de Provins, celles dont il est le père, auxquelles il a donné leurs noms; et alors il songeait en souriant que, si quelque savant venait herboriser par là cent ans après sa mort, « il se creuserait la tête pour imaginer en face de ce phénomène quelque système saugrenu. »

Aussi, de toutes les fleurs de la création, les plus heureuses furent, à n'en pas douter, celles qu'il a célébrées si souvent en vers et en prose, celles qui peuplaient ses plates-bandes, au temps où il eût éprouvé des remords à la pensée de les échanger contre de l'or, et de les emprisonner dans ces vilains pots où elles jaunissent, où elles agonisent, où elles meurent d'ennui, alignées comme des esclaves qui attendent qu'on vienne discuter leur prix. Oh! comme alors elles devaient s'épanouir avec béatitude en plein soleil, en plein air, en pleine terre, sans craindre d'être arrachés au sol natal pour passer en des mains étrangères, loin des rejetons qu'elles avaient vus naître! Avec quelle sollicitude leur possesseur jaloux les soignait lui-même, leur ménageait tour à tour, suivant leurs goûts et leur tempérament, la chaleur, l'ombre et la fraîcheur d'une eau pure!... Aujourd'hui, tout ce monde végétal travaille, produit, est en rapport; mais je suis sûr qu'on ne s'en douterait pas à les voir. Seulement M. Alphonse Karr

doit souffrir quand il lui faut se séparer de ces plantes qu'il a élevées si affectueusement, qui semblent n'être chez lui que pour leur plaisir, pour s'amuser à sentir bon, à être gracieuses, coquettes, à fixer les regards du maître, à lui parler chacune leur langage, non pas le langage des chiffres, triste et rude comme des épines, mais celui d'autrefois, celui que savait si bien le jeune homme de vingt ans qui allait *s'asseoir sous les tilleuls*.

Toute sentimentale qu'elle est, la Flore de M. Alphonse Karr n'en est pas moins digne d'avoir une certaine autorité dans la matière. Sans être assez compétent pour en juger, j'en crois du moins l'apparence : aux yeux des ignorants il paraît très-fort. Si les hommes spéciaux le contestent, il faudra peut-être l'attribuer à un peu de jalousie contre un vulgarisateur qui a pensé que l'esprit ne nuisait pas au savoir. Oui, il a regardé longuement et minutieusement tous les infiniment petits dont il écrit l'histoire. Ceux qui en douteraient, je les renvoie au chapitre des pucerons. Ils seront émerveillés des curiosités psychologiques qu'il leur apprendra sur ces imperceptibles animalcules qui se groupent par myriades dans les feuilles des groseilliers, des rosiers, de l'absinthe, de l'oseille, du bouleau, du chêne, du troëne et du poirier. Leur biographie les reconnaît à première vue, à la couleur de leurs ailes veloutées, vernissées, bronzées, nacrées, brunes, blanches, vertes,

rouges ou jaunes. Mais c'est surtout en botanique qu'il se pique d'une rigoureuse vérité, tout en mettant son amour-propre à ne pas être confondu avec les savants de profession ; car il les a criblés de ses traits les plus acérés. Il ne leur pardonnera jamais d'avoir injurié les fleurs en grec ou en latin, ni de les ranger avec des étiquettes dans leurs herbiers, où ils les ensevelissent sous des épitaphes prétentieuses: « Leur science, dit-il, est une île escarpée dont les habitants sauvages ne laissent approcher personne, tandis que moi j'y passe les gens dans une légère nacelle. » — « O mon Dieu ! s'écrie-t-il ailleurs, pourquoi avez-vous permis à ces barbares de persécuter ainsi les plantes et d'ennuyer ceux qui les aiment au point de les leur rendre presque odieuses ? Les bestiaux qui paissent dans les prés sont fort avides de *vergiss-mein-nicht* : ils le broutent ; mais cela ne sert qu'à le faire refleurir une seconde fois, à l'automne. Les savants font bien pis : ils le dessèchent, l'aplatissent, et l'appellent : *Oreille-desouris à forme de scorpion*. Et la reine-marguerite, ne se sont-ils pas avisés de la métamorphoser en un *callistephus* ? O bergères, effeuillez donc des *callistephus*, pour savoir si votre amant vous aime un peu, beaucoup, passionnément, ou pas du tout. » Lui, il se contente de donner aux fleurs ces noms d'amitié sous lesquels il les connut pour la première fois lorsqu'il était enfant. Jamais, par exemple, il ne se résoudrait

à traiter de *eratægus oxyacantha*, cette aubépine à laquelle *Stephen* se piqua les doigts le jour où il en détacha une branche odorante pour la porter à *Madeleine*.

Mais, s'il ne déguise point la pervenche, le muguet ou le bluet sous les gros mots de *vinca major*, de *cheiranthus cheiréi* ou de *centaurea cyanus*, il ne tolère pas non plus le sans-çon de l'horticulture fantaisiste ; et c'est pour lui un triomphe que de relever les impossibilités descriptives des écrivains étourdis ou pressés qui n'ont pas eu le temps de regarder les choses de près. Il a composé tout un bouquet de fleurs fabuleuses inventées par les plus illustres contemporains : les tulipes noires de M. Alexandre Dumas, les œillets bleus de M. Jules Janin, les azalées grimpants de Balzac, les chrysanthèmes bleus de Georges Sand, etc. Nous retrouvons encore ici l'esprit contrariant de M. Alphonse Karr. En face des gens à diplômes, il se fait un mérite de n'avoir jamais feuilleté d'autre livre que la nature ; il est tout fier de n'en savoir pas plus qu'Adam et Ève avant la chute. Et, quand il rencontre des ignorants sur sa route, il s'étudie à leur démontrer qu'auprès de lui, Linné ou Jussieu furent des écoliers auxquels il pourrait en apprendre. Il ne craint pas même alors l'appareil technique ; il nous jette de la poudre aux yeux, il nous éblouit, et nous forcerait presque à recourir aux vocabulaires spéciaux pour le compren-

dre. Mais cet accident est rare ; et le lecteur oublie facilement ce léger travers quand il se laisse aller au plaisir de suivre son guide dans ce labyrinthe de digressions piquantes, de rêveries gracieuses, de rapprochements inattendus, d'aperçus ingénieux qui égayaient sans cesse des descriptions dont la continuité aurait pu devenir monotone.

Pourtant, un regret tempère encore nos éloges : c'est qu'ici, comme ailleurs, M. Alphonse Karr ne se soit point imposé le travail patient de l'artiste qui met la dernière main à son œuvre. Les hasards du premier jet lui ont toujours suffi, et sa verve intempérante court toutes les aventures de l'improvisation. Il semble même tenir à honneur d'écrire avec un sans-gêne qui rappelle la causerie de l'atelier bien plutôt que celle des salons. De là un décousu fatigant, une manière brusque, fantasque, incohérente, un va-et-vient étourdissant d'idées sautillantes, les secousses, le pêle-mêle d'une composition désordonnée, tous les éclats d'une humeur capricieuse, des boutades excentriques qui déconcertent le bon sens, des facéties outrées, des bizarreries extravagantes, un parti-pris de charge ou de parodie qui à la longue rend insupportable une lecture soutenue. Certes le naturel et la franchise sont des qualités préférables à toutes celles qui sentent l'étude ou l'apprêt ; mais il n'en est pas moins des règles de goût dont l'écrivain ne saurait s'affranchir sans dom-

mage. Or, M. Alphonse Karr a toujours trouvé plus commode d'en médire que de s'y conformer. Il se serait cru un pédant s'il avait surveillé sa plume. Au lieu de corriger ses défauts, il les a exploités, il les a portés bravement et fièrement comme une cocarde. Autant son invention est parfois singulière et neuve, autant son exécution est toujours défectueuse et expéditive. Aussi est-il fort à craindre que son nom ne demeure pas attaché à des pages qui le fassent durer. Il est un des auteurs contemporains qui, même de leur vivant, furent les plus exposés aux larcins littéraires : on l'a pillé de toutes mains. On lui a dérobé des pensées, des situations, des canevas, des sujets, des caractères de vaudeville, de drame et de roman. Pourquoi ? est-ce uniquement parce qu'il était assez riche pour tenter les pauvres ? Oui, sans doute. Mais ce fut aussi parce que sa prodigalité dépensa ses idées au jour le jour, sans songer à l'avenir, sans en prendre possession par ce style définitif qui garantit le droit de propriété plus sûrement que ne le feront les législateurs. Et pourtant la nature a été libérale envers lui. Car on retrouverait dans son talent l'ironie sentimentale de Sterne, le tour observateur de Gavarni, le scepticisme poétique de Henri Heine, quelques accents jeunes et émus de Mürger, l'imagination paradoxale de Stendhal et le bon sens satirique de Figaro. Quel riche capital ! mais pourquoi l'avoir placé en rentes via-

gères et à fonds perdu ? C'est que M. Alphonse Karr fut toujours *écrivain malgré lui* : le culte des fleurs lui paraissait beaucoup plus agréable et plus sérieux que celui de l'art, et il serait homme à échanger la moitié de ses ouvrages contre une *rose bleue*. N'ayons donc pas l'ingratitude de le critiquer davantage. Faisons plutôt des vœux pour qu'il n'oublie pas ses lecteurs, et veuille bien leur sacrifier encore ses goûts favoris.

UN JOURNALISTE GENTLEMAN

M. JOHN LEMOINNE

M. John Lemoinne est allé au-devant de nos vœux en réunissant les études littéraires par lesquelles il a distrait ses loisirs dans le cours de ces dix dernières années. Ce volume était d'autant plus sûr d'un accueil sympathique, qu'on put le regarder un instant comme l'adieu d'un journaliste qui se retirait sous sa tente par rancune contre les événements, et peut-être pour punir par son silence tous ceux que ses derniers plaideyers n'avaient pu convaincre. Il y eut alors une alarme universelle parmi les lettrés de toutes les opinions; et, pour tromper leurs regrets, bien des lecteurs s'empressèrent d'ouvrir ce livre vers lequel les conduisait l'attrait de leurs souvenirs. Les pages qu'il contient sont en effet de celles qui ne s'oublient pas facilement; et bien que M. John

Lemoinne se persuade que nous avons la mémoire fugitive, un de leurs mérites sera de ne point nous paraître nouvelles.

Si l'analyse n'a guère de prise sur des collections d'articles, à plus forte raison serait-il malaisé de rendre compte d'une œuvre où la fantaisie vole souvent d'un pôle à l'autre avec la rapidité de l'étincelle électrique. D'ailleurs, nous n'avons nul désir d'aborder ici quelques-unes des graves questions dont un homme d'esprit tranche les nœuds gordiens, d'un coup d'épée impatient. Essayons plutôt de retrouver sous ces feuilles décousues l'unité morale d'un caractère, ou du moins d'esquisser discrètement les principaux traits d'une physionomie qui anime de son expression ces chapitres assemblés par le caprice d'une imagination voyageuse.

M. John Lemoinne est avant tout un indépendant qui ne relève que de lui-même. Écrivain gentleman, reconnaissable entre tous à la désinvolture aristocratique de son ironie ou de son badinage, il semblerait presque mettre une certaine coquetterie à ne point paraître un homme de lettres, dont la profession est de noircir du papier blanc; ou plutôt, il représente, dans notre confrérie, le type du journaliste amateur qui, prenant la plume en ses moments perdus, ne cause que quand il est en verve et se sent piqué au jeu; mais il se taira plus volontiers encore si la langue ne lui démange pas, si l'à-

propos ne l'invite point à parler, si la conversation l'ennuie, s'il lui déplaît de nous être agréable. Aussi ne tient-il pas séance à jour dit et à heure fixe. La seule idée de cette contrainte assombrirait sa bonne humeur qui est sa muse inspiratrice. Loin d'être aux ordres du public, il le laisse faire antichambre, et ne le reçoit jamais en cérémonie, mais avec un sans- façon dont les boutades mêmes ont leur grâce cavalière. S'il nous offre à peine un volume tous les dix ans, il n'est pas fâché non plus qu'on attende et qu'on désire ses articles. Car il est de ces économes qui se ménagent, vivent à crédit sur le succès, prennent le temps de se recueillir, visent avant de frapper, n'importunent point, n'épuisent jamais la curiosité, et font croire qu'ils peuvent bien au-delà de ce qu'ils daignent nous donner.

La liberté de ses mouvements lui étant précieuse par-dessus tout, il a su conserver toutes ses franchises sous les drapeaux honorables, au service desquels il a guerroyé. Lorsqu'il fait campagne, c'est en qualité d'aide de camp volontaire, attaché aux états-majors, comme ces officiers étrangers qui suivent la fortune d'une expédition, par amour de l'art, par élan de bravoure, et parce que l'odeur de la poudre est nécessaire à leur santé. Porte-t-il une co-carde? peut-être bien. Mais personne n'a le droit de l'affirmer, car il ne la montre pas au premier venu; et s'il est l'allié d'un parti, c'est sans fracas de zèle,

sans ostentation, sans hostilités gratuites contre ce qui n'a pas ses préférences. On peut même dire qu'il ne se plierait pas aux obligations d'un enrôlement. L'obéissance à un mot d'ordre, l'entente disciplinée des opérations stratégiques, la nécessité d'endosser un uniforme, de marcher au pas et de manœuvrer avec ensemble, seraient autant de gênes dont il s'accommoderait aussi mal que des ennuis de la garde nationale. Tirailleur d'escarmouches, il fera le coup de feu brillamment, mais au poste qu'il aura choisi ; et si des amis y trouvaient à redire, il serait tout prêt à se retirer, en leur serrant la main.

Ajoutons pourtant que l'opposition paraît son élément naturel. Taquin, contrariant, railleur, vif à l'attaque, prompt à la riposte, habile à découvrir le côté vulnérable de l'adversaire, son esprit a besoin d'être agacé par un mécontentement pour jouir de toutes ses ressources, pour se maintenir en éveil et en haleine. Aussi n'est-il jamais de plus belle humeur, que dans les jours où ses nerfs sont irrités, quand les choses ne vont pas au gré de ses combinaisons géographiques.

Le signe de ses tristesses est alors une explosion de mots heureux, de rencontres ingénieuses, de saillies inattendues, parfois même d'idées excentriques, à travers lesquelles circule un souffle lutin de gaieté intérieure, qui n'est rien autre chose que le bonheur de se sentir électrisé par son sujet. On

dirait une volée de guêpes, bien élevées et délicates, dont l'aiguillon laisse dans la blessure le parfum du thym de l'Hymette. Cet entrain de l'écrivain qui rit sous cape de ses propres malices est un trait qu'il importe de souligner; car nul n'est plus ennemi de la gravité solennelle, de l'air dogmatique et professoral. Il aurait plutôt le verbe leste. Il serait le premier à se moquer de lui-même s'il se surprenait en flagrant délit d'abstractions, de formules, d'axiomes, de sermon doctrinaire. A la correction d'une tenue d'apparat, il préférera toujours l'attitude la plus simple, un négligé de bon ton, une familiarité dont l'abandon ne cesse pas d'être distingué, le laisser aller d'une fine improvisation qui lui échappe involontairement, s'élève ou s'émeut sans le savoir, mais revient vite à l'épigramme légère, et au jeu de la plaisanterie incisive qui, par son allure pimpante, déride jusqu'à ses victimes. Cette aisance, ne la prenez point pour de l'expansion. J'y verrais plus volontiers un peu de sans-gêne, ou, si vous voulez, une franchise quelquefois hautaine et cassante, l'aplomb d'une intelligence bien faite qui croit suffire à tout avec de l'esprit, dédaigne l'apprêt ou l'artifice du langage, et entre de plain-pied dans une question, comme un causeur dans une conversation où il veut placer son mot. En résumé, le genre où il excelle, parmi les fines plumes que compte le *Journal des Débats*, est cette polémique mondaine qui ne tourne point à

la mélancolie et se plaint spirituellement de ses déplaisirs, le sourire sur les lèvres, comme une jolie femme qui gémit de ses vapeurs. Au besoin même, il se consolerait de bien des choses par le parti littéraire qu'il en tire. Car certaines entraves qui sont assez lourdes et dont souffre singulièrement notre maladresse lui vont si bien, qu'elles semblent lui donner des ailes, et qu'on serait tenté de l'en féliciter comme d'un service rendu à son talent. Un de ses collaborateurs ne l'appelait-il pas un *virtuose*? Empruntons ce mot à un ami, pour rendre l'effet produit par quelques-uns de ses articles. Ce que plusieurs y cherchent, c'est surtout le plaisir d'entendre un artiste qui joue à ravir de son instrument. Aussi, quand on applaudit l'exécutant, n'allez pas en conclure que tous les bravos sont une adhésion donnée à toutes les thèses qu'il soutient.

Mais alors même qu'on serait en désaccord momentané avec le publiciste, ses opinions les plus hostiles au sens rassis des diplomates, méritent le respect de leurs contradicteurs par la sincérité d'accent et l'ardeur vaillante avec laquelle il les défend. Chacun sait que M. John Lemoinne a choisi ses champs de bataille en dehors de nos frontières; sa spécialité est l'émancipation des peuples. Or, dans ces problèmes, où sont en jeu les intérêts les plus délicats à concilier, la prudence et le temps ne sont pas ses alliés ordinaires. Sa politique professe un

souverain mépris pour les traités, les protocoles, les parchemins de chancellerie, les congrès, et tout ce qui s'appelle traditions, respect du passé, ménagements et compromis. Tournée vers les horizons où le soleil fait mine de vouloir se lever, elle appelle l'aurore, et prend volontiers pour sa lueur naissante tous les feux que la poudre allume dans le branle-bas d'une insurrection étrangère. Car, bien que M. John Lemoïne n'aime point la révolution dans le voisinage du cabinet où il travaille, et sous ses fenêtres, lorsqu'elle vocifère l'*air des lampions*; cependant elle lui plaît assez, faisant le tour de l'Europe, et allant donner dans d'autres capitales que la nôtre des représentations qui, vues et entendues à distance, lui paraissent un spectacle intéressant et une musique agréable. M. Saint-Marc Girardin, dans une charmante étude sur le général La Fayette, écrivait les lignes suivantes : « Quiconque lui apportait la nouvelle ou l'espérance d'un remue-ménage, dans quelque partie du monde que ce fût, était le bienvenu; et sans beaucoup s'inquiéter ni de la gravité du messager, ni de la force de la révolte, il croyait l'un et encourageait l'autre, trouvant toujours la chose fort légitime, fort naturelle et fort capable aussi de réussir. » M. John Lemoïne a trop d'esprit pour avoir cet engouement naïf. Mais pourtant je retrouve un peu chez lui le faible de M. de La Fayette, et j'incline à croire que son cœur tressaille

encore, comme à vingt ans, toutes les fois que le télégraphe annonce qu'on chante la *Marseillaise* ou tout autre hymne patriotique à Berlin, à Vienne, à Londres, à Madrid, à Saint-Pétersbourg, à Constantinople, à Athènes, à Rome et autres lieux.

Il est prêt alors à rejoindre ses drapeaux ; car l'heure lui semble venue de renouveler l'équilibre de l'Europe par les secousses d'un immense tremblement de terre, dont les convulsions judicieuses obéiraient partout à l'adroite impulsion d'une Providence convertie au drapeau tricolore, au Code Napoléon et aux principes de 89. Son libéralisme cosmopolite ne se contenterait même pas d'assurer le bonheur de l'Europe ; et quand il aurait définitivement réglé par un désordre intelligent les affaires litigieuses de notre continent, il s'en irait évangéliser l'Amérique et y briser les chaînes de l'oncle Tom avec le concours de madame Henriette Beecher Stowe.

Mais on aurait tort de sourire en manière grave, s'il en fût. Si tous les clients de M. John Lemoinne ne sont pas également à plaindre, s'il en est même qui seraient plutôt à envier et à craindre, dans le cas où leur ambition ne saurait être satisfaite qu'aux dépens des intérêts les plus respectables, il faut pourtant reconnaître ici que l'avocat éloquent de l'Irlande, de l'héroïque Pologne et des populations chrétiennes de la Turquie ou du Liban a droit à

toutes nos sympathies, lorsqu'il plaide avec un accent si pénétré la cause de l'humanité, de la justice, du progrès et de la civilisation. Aussi, ceux qui font alors sincèrement écho à ses vœux lyriques, et aux cris généreux de sa conscience, se sont-ils émus assez vivement de le retrouver un jour dans un camp qui n'était plus, comme autrefois, celui des victimes et des faibles. En le voyant, au retour de ses croisades, marcher à l'assaut de Rome avec les gros bataillons, beaucoup de ses amis eurent quelque droit d'être surpris, comme s'ils lisaient dans l'histoire que Godefroy de Bouillon revint de Jérusalem pour détrôner, au nom de la croix, le successeur de saint Pierre.

Mais n'appuyons pas sur ce point. Si, dans cette question, où se mêlent des éléments si complexes, M. John Lemoigne n'a suivi que les conseils de son instinct, il ne faut pas trop s'étonner que sa solution ne soit pas assez française; car j'entends dire de tous côtés qu'il est anglo-mané à outrance. Voyons donc ce qu'il y a de fondé dans ce bruit.

A n'en juger que par ce livre, il y aurait en effet lieu de croire que la patrie de ses goûts est au delà du détroit : car les Anglais occupent ici presque seuls le devant de la scène, et nous ne sommes qu'au second plan pour faire ombre au tableau. Pourtant, j'ai voulu y regarder à deux fois, et maintenant je répondrai sans hésitation que M. John Le-

moine, en dépit de je ne sais quel air froid, dont l'habitude n'a pu être contractée que sur les bords de la Tamise, est un faux Anglais, un Anglais imaginaire.

S'il admire cette nation compacte, serrée, forte de son égoïsme dominateur, de son esprit de solidarité, de sa foi en elle-même, de son respect des lois, du génie libéral de ses institutions, c'est parce qu'au fond il la redoute et l'envie. Mais aucune tendresse ne lui aveugle les yeux. Il prend même plaisir à démasquer son pharisaïsme, et à retrouver les traits disgracieux de la race jusque dans les vertus de ses grands hommes.

C'est que M. John Lemoinne est trop Parisien pour n'avoir pas le tempérament français, malgré ces apparences de flegme britannique qu'affecte d'ordinaire son ironie. Brisez cette glace, et vous reconnaîtrez un compatriote à bien des symptômes, ne fût-ce qu'à la fougue juvénile, à la chaleur passionnée et à l'entraînement des convictions pour lesquelles il prend feu et flamme. Chez lui, la politique n'est point affaire de tactique et de calcul. Parfois elle a presque la furie téméraire d'un zouave qui défie la mitraille, et court aux pièces ennemies la baïonnette en avant. S'il adopte un client, c'est à bras ouverts, avec un dévouement qui lui fait oublier toute considération étrangère au triomphe de ses désirs. Il est plus soucieux de ses intérêts que celui-ci ne le serait lui-

même Il le suivrait au besoin jusque sur le bord des abîmes. Son honneur s'entête à ne pas reculer, et il s'exposerait à perdre une belle partie par des imprudences, au lieu de se borner à sauver le gain obtenu par un jeu raisonnable.

Or, ce n'est point là, ce me semble, un des traits du caractère anglais. Quand nos voisins d'outre-Manche se donnent des airs chevaleresques, ils ont mûrement supputé les profits et pertes de l'opération. Gens de comptoir, ils ne se lancent pas ainsi, tête baissée, dans les hasards d'une entreprise qui ne sourirait qu'à leur imagination. Leur héroïsme est commercial, et ne se met en dépense que si la recette en vaut la peine. Car les montres de la *Cité* ne sont pas, comme celles de *Paris*, tantôt en retard et tantôt en avance : instruments de précision faits pour courir les mers, elles marquent l'heure, et surtout celle de la Bourse. Enfin, John Bull, au lieu de se gouverner par des principes abstraits et des considérations morales, se règle sur les circonstances, et « accepterait plutôt un fait sans idée, qu'une idée sans fait. » Surtout, il subordonne tout à son intérêt propre, et son patriotisme exclusif traite les peuples étrangers comme des moyens ou des obstacles. Citoyen de Londres, avant d'être homme, l'Anglais « ne voit que lui au monde, et si on lui dit qu'en dehors de la race anglo-saxonne, il est quelques autres peuplades qui demandent à vivre, il pourra vous répon-

dre tranquillement qu'il n'en voit pas la nécessité. »

Voilà du moins le portrait dessiné par un peintre qui s'y connaît. Il n'est pas des plus flatteurs, et il est heureux que toutes les nations ne le prennent pas pour modèle. Car il y a des occasions où les meilleurs calculs sont les élans du cœur et de la conscience. Mais, pourtant l'idéal et le désintéressement ne suffisent pas toujours à la conduite des choses humaines; or quelques-uns des lecteurs de M. John Lemoinne pourraient bien lui souhaiter d'être un peu plus Anglais, c'est-à-dire de résister parfois à son premier mouvement qui le porte à mettre *le roman* dans la politique.

Si le genre lui plaît, ce livre prouve qu'il peut y réussir sans la collaboration du gouvernement français. Vous lirez, en effet, dans ce recueil une bien jolie nouvelle qu'envierait M. Jules Sandeau ou M. Octave Feuillet. Quel dommage qu'elle soit si courte!

Mais M. John Lemoinne n'est intarissable que sur la question romaine. Partout ailleurs, il voltige, il glisse entre les doigts, il désespère par sa brièveté. C'est le seul défaut que je lui connaisse. Et puis, il est difficile : il ne faut à la dent de ce gourmet que des morceaux friands. Jugez-en par son chef-d'œuvre, l'article sur l'*Amour* de M. Michelet. Ce jour-là, il fut à la fête et s'en donna vraiment à cœur joie. Que de mots trouvés dont on sourit encore de sou-

venir! Leur hardiesse est bien risquée, mais elle n'inquiétera què les lectrices, ce qui est moins dangereux que d'alarmer l'Europe officielle. Les hommes d'esprit sont vraiment bien heureux de savoir tout dire! Or M. John Lemoinne sera toujours un de ces privilégiés pour lesquels n'existe pas littérairement de *non possumus*.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.	1
Un Ministre sans portefeuille. — MÉCÈNE.	7

LES ATTIQUES

I. Un pur Esprit. — M. JOUBERT.	65
II. Un Mélancolique ingénu. — MAURICE DE GUÉRIN.	107
III. Simple Histoire d'un cœur fraternel. — EUGÉNIE DE GUÉRIN.	127
IV. Un Sage. — M. S. DE SACY.	155
V. Un Classique libéral. — M. GÉRUZÉZ.	180
VI. La Vérité dans l'Art. — M. MÉRIMÉE.	198

TROIS HUMORISTES

I. Une Royauté mondaine et littéraire. — MADAME ÉMILE DE GIBARDIN.	277
II. Un Guêpier. — M. ALPHONSE KARR.	310
III. Un Journaliste gentleman. — JOHN LEMOINNE.	392



